BnF Gallica

Encyclopédie poétique, ou Recueil complet de chef-d'oeuvres de poésie depuis Marot, Malherbe, etc., jusqu'à nos jours, [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Gaigne / Alexis Toussaint de / 1741-1817 / 0070. Encyclopédie poétique, ou Recueil complet de chef-d'oeuvres de poésie depuis Marot, Malherbe, etc., jusqu'à nos jours, présentés dans l'ordre alphabétique... par M. de Gaigne. 1778-1781.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

7405.
B. L.

JEAN BAPTISTE POCQUELIN

DE MOLIERE.

Né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1673.

Bourdon. P.

P. Duflos Sc.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

ENCYCLOPEDIE
POÉTIQUE,
OU

RECUEIL COMPLET DE CHEF-D'ŒUVRES de Poéſie ſur tous les ſujets poſſibles, depuis *Marot*, *Malherbe*, &c. juſqu'à nos jours, préſentés dans l'ordre alphabétique;

DÉDIÉE

A M. DE VOLTAIRE,

Gentilhomme ordinaire du Roi, de l'Académie Françoiſe, &c. &c.

Par M. DE GAIGNE.

TOME V.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue de Grenelle, près celle des SS. Peres.
Et chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE,
rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

8° B.L. 10.111 (5)

ENCYCLOPÉDIE

POÉTIQUE.

N.° 862.

DANSE (leçon ſur le caractère de la), *aux Figurans & Figurantes d'Opéra.*

*Vous qui croyez charmer, en roidiſſant vos bras;
Vous, froids exécutans, qui n'exécutez pas;
Automates Sauteurs, Figurans ſans figure;
Le Public fatigué trop long-temps vous endure;
Fuyez.... Qui vous donna le droit, le droit affreux
De venir dans leur temple effaroucher les jeux?

Que la Danſe toujours annonce un caractère;
Qu'elle ſoit, tour-à-tour, noble, vive ou légère.
M'offrez-vous des Héros? modelez-vous ſur eux;
Que vos pas ſoient précis, graves, majeſtueux.

Lorſque le grand DUPRÉ, d'une marche hautaine,
Orné de ſon panache, avançoit ſur la ſcène,
On croyoit voir un Dieu demander des Autels,
Et venir ſe mêler aux Danſes des Mortels.
Dans tous ſes déploiemens ſa danſe ſimple & pure
N'étoit qu'un doux accord des dons de la Nature.
VESTRIS, par le brillant, le fini de ſes pas,
Nous rappelle ſon maître & ne l'éclipſe pas.

M. Dorat.

Poëme de la Déclamation. Ch. IV.

N.° 863.

DANSER (les diſpoſitions & les talens néceſſaires à ceux qui veulent) *à l'Opéra.*

*AH ! de cet art charmant craignez la douce amorce ;
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule eſpoir n'allez pas vous bercer,
Et ſondez le terrain qu'il faut enſemencer.
Avant de faire un pas, voyez ſi la Nature
N'a point ſur les CALOTS calqué votre figure.
Héros, que votre taille ait de la majeſté ;
Berger, qu'elle nous plaiſe en ſa légéreté.

Que votre corps liant n'offre rien de pénible,
Et ſe ploye aiſément ſur le genou flexible.
Que les pieds avec ſoin rejetés en dehors,
Des jarrets trop diſtans rapprochent les reſſorts.
Que l'épaule s'efface, & que chaque partie,
En paroiſſant ſe fuir, ſoit pourtant aſſortie.
Quelque vice ſecret avec vous eſt-il né?
Qu'avant le pli du temps il ſoit déraciné.
Profitez, profitez de ces jours de ſoupleſſe,
Où chaque fibre encor treſſaille avec molleſſe.
Quand l'âge roidira vos muſcles engourdis,
Tous les moyens alors vous ſeront interdits;
Cet orme contrefait penche vers le rivage,
Et d'un tronc tortueux voit ſortir ſon feuillage;
Il ſeroit aujourd'hui l'ornement du hameau,
Si l'art l'eût redreſſé, quand il fut arbriſſeau.
Que vos pas ſoient précis: d'une oreille ſévère
Calculez chaque temps, ſans jamais vous diſtraire.
Vos talens, quels qu'ils ſoient, n'auront qu'un foible éclat,
Sans ce juge ſubtil, ce tact ſi délicat.

M. Dorat.

Poëme de la Déclamation. Ch. IV.

N.° 864.

DANSEURS ET DANSEUSES D'OPÉRA
(leçon de caractère aux).

M'OFFREZ-VOUS Alecton ſecouant ſes flambeaux?
Élancez-vous par bonds; que vos pas inégaux,
Égarés, incertains, nous annoncent la rage,
Le tumulte de l'ame & la ſoif du carnage.
Tranſportez les enfers ſur vos fronts allumés,
Et décrivez en l'air des cercles enflammés.
Que vos illuſions ſur mes yeux ſe répandent,
Je vous livre mon cœur, & mes ſens vous attendent.
Là, par des mouvemens ſouples & négligés,
Par des balancemens avec art prolongés,
Peignez-moi les langueurs de la douce molleſſe:
N'allez point par des ſauts fatiguer ſa pareſſe.
Ici, comme GUIMARD, devancez les Zéphyrs;
Et que vos pas brillans ſoient le vol des plaiſirs.

Nous repréſentez-vous quelques danſes ruſtiques?
Que vos agiles bonds ne ſoient point ſymétriques;
De la Nature ſeule empruntez votre feu:
La danſe d'un Berger n'eſt pas celle d'un Dieu.
Par des pas trop laſcifs n'offenſez point la vue;
Vénus même preſcrit l'adroite retenue.

Enlacez-vous vos bras autour de votre Amant ?
N'allez point, ſans pudeur, à nos yeux vous pâmant ;
Outrager la décence, &, Sirène muette,
Propoſer au Public un bonheur qu'il rejette.

M. Dorat.

Poëme de la Déclamation, Ch. IV.

N.° 865.

DAPHNIS ou *le Berger compatiſſant.*

TANDIS que blanchiſſant la plaine, (1)
La neige au loin couvroit le chaume des maiſons ;
Aſſis près d'un foyer, Daphnis bravoit l'haleine
De la plus rude des ſaiſons.
Là, ce Berger tourné vers la fenêtre ;
Contemploit d'un œil ſatisfait
Le ravage effrayant que l'hiver avoit fait
Sur ce canton ſolitaire & champêtre.
Que ſous ton régne, Hiver, Roi des frimats,
La Nature plaît à ma vue !
Que j'aime à regarder cette neige étendue
Sur la face de nos climats !

(1) Traduction libre de M. Geſner.

Que cette cabane grisâtre,
Que le tronc noir du chêne vieillissant,
De ce tapis éblouissant
Heureusement coupe l'albâtre!
Il est vrai, nos champs sont déserts,
Les Troupeaux n'errent plus dans de gras pâturages;
Et les Oiseaux par leurs concerts
Ne raniment plus nos bocages.
C'est au milieu de ces hameaux,
C'est sous ce toit d'où la fumée
S'élève en ondoyant du sein de ces ormeaux,
Que demeure ma bien-aimée.
Près d'un foyer, peut-être en ce moment,
De l'hiver, comme moi, bravant l'affreux ravage,
Sur une main appuyant ton visage,
Daignes-tu, ma Philis, penser à ton Amant;
Peut-être ainsi que moi de la saison fleurie,
Désires-tu l'heureux retour.
Ah! quand reviendra ce beau jour,
Où près de nos troupeaux errans dans la prairie,
Nos voix attendriront les échos d'alentour?
Philis! oh! combien je t'adore!
Que ta beauté charme mes sens!
Mais de ton cœur les trésors séduisans
Cent fois me charment plus encore.
Non, non, tes seuls attraits ne m'ont point enflammé,

Je n'oublierai jamais l'inſtant où je t'aimai ;
Ce fut le jour où le jeune Philène
Vit tomber d'un rocher deux moutons qu'il gardoit ;
Tu l'approchas, & tu vis qu'il pleuroit.
» Ces deux brebis dont l'une eſt pleine,
» Hélas ! te diſoit-il, faiſoient tout notre bien,
» Mon père eſt vieux, il n'a plus rien :
» Que faudra-t-il donc qu'il devienne ?
» Sans elles, près de lui puis-je m'en retourner ? «
---» Philène, ne crois pas tes maux irréparables ;
» Ces deux brebis aux tiennes ſont ſemblables,
» Accepte-les, je puis te les donner. «
Il t'embraſſe auſſi-tôt les yeux mouillés de larmes,
Tu ne pus avec lui t'empêcher de pleurer :
Pour les infortunés, que les maux ont de charmes,
Lorſqu'un cœur généreux s'offre à les réparer !
Cruel hiver, tu peux étendre
Tes noirs frimats ſur l'Univers ;
Pour ma Philis, ma flûte toujours tendre,
N'en formera pas moins les plus aimables airs ;
Je vanterai ſon ame noble & pure,
Et de ſon teint les brillantes couleurs.
Nos arbres ſont par toi dépouillés de verdure ;
Ton ſouffle de nos prés a moiſſonné les fleurs :
Mais je ſaurai, par un heureux mêlange,
La couronner de lierre & d'oranger,

Dont le beau verd jamais ne change.
A ce tribut ſimple & léger,
J'ajouterai cette Méſange,
Qu'hier je pris dans mon verger.
Qu'avec plaiſir Philis acceptera l'hommage
Que mon cœur & ma main doivent lui préſenter!
Près d'elle, aimable Oiſeau, daigne ſouvent chanter;
Amuſe-là par ton ramage.
Oh! qu'elle va te prodiguer de ſoins!
Que tu lui ſeras cher! avec quelle tendreſſe
Sa belle main te careſſant ſans ceſſe,
Saura pourvoir à tes beſoins!
Alors de mon amour interprète fidèle,
Peins-lui mes maux & mes tourmens;
Dis-lui combien ſon abſence eſt cruelle;
Enfin dis-lui que des Amans
Daphnis ſera toujours le plus tendre modèle.

M. Blin de Sainmore.

N.° 866.

DAPHNIS ET ALCIMADURE, ou *l'Insensibilité punie.*

AIMABLE fille d'une mère
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour;
Je ne puis, qu'en cette préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse;
Et que j'ai le secret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce seroit trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix & ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentimens, ces mœurs & ces esprits;
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines: si jamais

L'Amour vous dit les mêmes choſes,
Il les dit mieux que je ne fais :
Auſſi fait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils ; vous l'allez voir.
Jadis une jeune merveille
Médiſoit de ce Dieu le ſouverain pouvoir ;
On l'appelloit ALCIMADURE :
Fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours ſautant aux prés, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice ; au reſte, égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles,
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs ;
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs ?
Le jeune & beau Daphnis, Berger de noble race,
L'aima pour ſon malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir ;
Le déſeſpoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où, parmi ſes compagnes,
L'ingrate, pour le jour de ſa nativité,

Joignoit aux fleurs de ſa beauté
Les tréſors des jardins & des vertes campagnes.
J'eſpérois, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous ſuis trop odieux,
Et ne m'étonne pas ainſi que tout le reſte,
Vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte.
Mon père, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé;
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
Tous mes troupeaux avec mon chien;
Et que du reſte de mon bien
Mes compagnons fondent un temple,
Où votre image ſe contemple,
Renouvellant de fleurs l'autel à tout moment;
J'aurai, près de ce temple, un ſimple monument:
On gravera ſur la bordure:
Daphnis mourut d'amour; paſſant, arrête-toi:
Pleure; & dis: Celui-ci ſuccomba ſous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la Parque il ſe ſentit atteint:
Il auroit pourſuivi; la douleur le prévint.
Son ingrate ſortit triomphante & parée;
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au ſort de ſon Amant.
Elle inſulta toujours au fils de Cythérée,

Menant dès ce ſoir même, au mépris de ſes loix,
Ses compagnes danſer autour de la ſtatue.
Le Dieu tomba ſur elle, & l'accabla du poids.

Une voix ſortit de la nue ;
Echo redit ces mots dans les airs éperdus :
Que tout aime à préſent ; l'inſenſible n'eſt plus.
Cependant de Daphnis, l'ombre au ſtyx deſcenduc,
Frémit, & s'étonna, la voyant accourir :
Tout l'Erèbe entendit cette belle homicide
S'excuſer au Berger qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax, Ulysse, & Didon ſon perfide.

La Fontaine.

N.° 867.

DÉBAUCHE (la).

Nous perdons le temps à rimer,
Amis, il ne faut plus chômer.
Voici Bacchus qui nous convie
A mener toute une autre vie.
Laiſſons là ce fat Apollon,
Et ſon luth & ſon violon :
Nargue du Parnaſſe & des Muſes ;
Elles ſont vieilles & camuſes :

Nargue de leur ſacré ruiſſeau,
De leur archet, de leur pinceau,
Et de leur verve poétique,
Qui n'eſt qu'une ardeur frénétique:
Pégaſe enfin n'eſt qu'un Cheval;
Et pour moi je crois, cher LAVAL,
Que qui le ſuit & lui fait fête,
Ne ſuit, & n'eſt rien qu'une Bête . . .
Chantons, rions, faiſons du bruit;
Buvons ici toute la nuit,
Tant que demain la belle Aurore
Nous trouve tous à table encore.
Loin de nous ſommeil & repos;
BOISSAT, lorſque nos pauvres os
Seront enfermés dans la tombe,
Par la mort ſous qui tout ſuccombe,
Et qui nous pourſuit au galop,
Là, nous ne dormirons que trop.
BACCHUS qui vois notre débauche,
. . . . . .
Par ton thyrſe tant redouté,
Par ton éternelle ſanté,
Par l'honneur de tes belles fêtes
Par tes innombrables conquêtes,
Par les coups non donnés, mais bus;
Par tes glorieux attributs,

Par les hurlemens des Ménades,
Par le haut goût des carbonades,
Par tes couleurs blanc & clairet,
Par le plus fameux cabaret :
Par le doux chant de tes orgies,
Par l'éclat des trognes rougies,
Par table ouverte à tout venant,
Par le bon carême-prenant,
Par les fins mots de ta cabale,
Par le tambour & la cymbale,
Par les Satyres tes Cousins,
Par la fleur des plus beaux raisins,
Par ces bisques si renommées,
Par ces langues de Bœufs fumées,
Par ce tabac ton seul encens,
Par tous les plaisirs innocens,
Par ce jambon couvert d'épice,
Par cette piquante fauciſſe,
Par la majesté de ce broc,
Par masse, toppe, cric & croc,
Par cette olive que je mange,
Par ce gai passe-port d'orange,
Par ce vieux fromage pourri,
Bref par GILLOT ton favori,
Reçois-nous dans l'heureuse troupe
Des francs Chevaliers de la coupe ;

Et pour te montrer tout divin,
Ne la laiſſe jamais ſans vin.

N.° 868.

DÉCLAMATION THÉATRALE.

V. la lettre T. N.° 3001.

M. Dorat.

N.° 869.

DÉCLARATION (la) *ſuivie d'un mauvais ſuccès.*

ARRÊTEZ, jeune Bergère;
Je ſuis un Amant ſincère:
Un Amant vous fait-il peur?
Je n'ai qu'un mot à vous dire,
Et tout ce que je déſire,
C'eſt de vous tirer d'erreur.

Le temps vous pourſuit ſans ceſſe;
L'éclat de votre jeuneſſe

Sera bientôt effacé :
Le Temps détruit toutes choſes,
Et l'on ne voit plus de roſes
Quand le printemps eſt paſſé.

Un peu de tendre folie
Fait d'une fille jolie
Le plaiſir & le bonheur ;
Et ſans le déclin de l'âge,
Un dehors fier & ſauvage
Lui rend la gloire & l'honneur.

Par cette leçon fidelle
Tirſis preſſoit une Belle
D'avoir pitié de ſon mal :
Son diſcours la rendit ſage ;
Mais elle n'en fit uſage
Qu'au profit de ſon rival.

Rouſſeau.

N.° 870.

DÉFAUTS PALLIÉS (les), ou *l'indulgence commune à tous les hommes ſur leur propre compte.*

LE Chat gourmand vouloit que l'on prît pour adreſſe
Son humeur friponne & traîtreſſe ;
L'Ane, ſon cœur poltron & ſa ſtupidité
Pour prudence & ſimplicité ;
Le Geai, ſon importun ramage
Pour un chant naturel & ſans art affecté ;
Le Corbeau, ſon triſte plumage
Pour modeſtie & gravité ;
Le Taureau, ſa ruſticité
Pour un bon & franc caractère ;
Le Singe, ſa difformité
Pour traits peu réguliers qu'il tenoit de ſon père ;
Le Pourceau, ſa malpropreté
Pour mépris du luxe qu'on blâme ;
Le Lièvre, pour agilité
Sa fuite au moindre bruit, & ſa timidité ;
Le Lion, ſon orgueil pour une grandeur d'ame :
On m'appelle Animal des autres deſtructeur,

S'écrioit le Lion ; ô Ciel, quelle injuſtice !
Avec la tyrannie on confond la valeur.
La Fourmi ſe plaignoit qu'on taxoit d'avarice
Sa prévoyance & ſon labeur.
On me nomme cruel : contre cette invective
En faux, diſoit le Loup, il faut que je m'inſcrive ;
Peut-on, ſans les connoître, ainſi juger les gens ?
Il eſt vrai qu'aux Moutons je fais ſentir mes dents ;
Mais *item* il faut que je vive ;
Les petits ſont faits pour les grands.
Le Renard ajoutoit : Si je me ſers de ruſes,
J'exerce mes talens & j'inſtruis les Corbeaux.
Nous trouvons à tous nos défauts
Des prétextes, ou des excuſes.

Le Brun.

N.° 871

DÉFENSES (quelles étoient les) *& les armes des anciens Guerriers.*

. . . . . .

LA Guerre en tous les temps fut le premier des Arts ;
Ainſi que ſes progrès cet Art eut ſon enfance :
La Grece & l'Auſonie aſſûrant leur puiſſance,
N'avoient imaginé de plus puiſſans ſecours

Que l'épaiſſeur des murs & la hauteur des tours.
De ces lieux élevés ils défendoient les brèches,
En employant la fronde, ou décochant des flèches ;
Des pierres écraſoient les Soldats aſſaillans,
Lorſqu'on ſerroit de près ces défenſeurs vaillans;
Lorſqu'on battoit un mur par des beliers terribles,
De bitume & de poix les maſſes combuſtibles
Tomboient ſur la machine, & des traits meurtriers
Perçoient les aſſiégans malgré leurs boucliers;
Souvent les Généraux, laſſés d'efforts ſtériles,
Quittoient, pleins de dépit, ces travaux inutiles.
Je ne vous parle point de ce ſiége fameux,
Qui fit périr PRIAM & ſes fils malheureux;
J'honore d'ILION la poétique cendre,
Et ces combats livrés ſur les bords du SCAMANDRE;
Mais ce ſujet ſi beau par VIRGILE chanté,
Oteroit à mes vers leur mâle gravité.
Voyez Rome occupée à prendre SYRACUSE,
Et METELLE employer la valeur & la ruſe,
Pour emporter ces murs à force de travaux;
Là, voyez ARCHIMÈDE éluder les aſſauts,
De la ville & des tours réparer les ruines,
Arrêter les Romains & brûler leurs machines.
MARSEILLE de ſes forts juſqu'alors indomptés,
Repouſſa de CÉSAR les aſſauts répétés :
Laſſé de ces longueurs, mais ſûr de la fortune,

CÉSAR soumit Marseille à l'aide de NEPTUNE.
Les siéges des Romains tous longs & meurtriers,
Suspendoient les destins des plus fameux Guerriers.

Le Philosophe de Sans-Souci.

Poëme de l'Art de la Guerre. Ch. IV.

N.° 872.

DÉFIANCE (la). *V.* la lettre L. N.° 1830.

Tannevot.

N.° 872 *a.*

DÉLICATESSE (la) *sans exemple.*

AH! de grace encor un combat;
Pour votre honneur soyez cruelle.
Je puis un jour être infidèle,
Et je rougirois d'être ingrat.

M. Mayer.

N.° 873.

DÉLUGES ET DES TEMPÊTES (tableau des).

QUEL bruit s'eſt élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers, & du fond des vallées?
Pourquoi ces ſons affreux, ces longs rugiſſemens,
Ce tumulte confus, ce choc des élémens?
Le fougueux AQUILON déchaîné ſur nos têtes;
Sous un Ciel ſans clarté promène les tempêtes;
Il ſiffle, tourne, gronde, & des vallons déſerts,
Rapide tourbillon s'élançant ſur les mers,
Il élève les monts ſur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés briſe les vaſtes ondes,
Et des bornes d'ALCIDE aux rives de THULÉ
Balance l'OCÉAN ſur le globe ébranlé.
Ces vents du haut des Cieux précipitent les nues;
Nos champs ont diſparu ſous des mers inconnues;
Sur les eaux qui tomboient le Ciel verſe des eaux,
Les torrens ſont preſſés par des torrens nouveaux;
Les fleuves en fureur ont franchi leurs rivages,
Juſqu'au penchant des monts ils portent leurs ravages;
Et des ponts abattus, des hameaux renverſés,
Ils roulent dans leur ſein les débris diſperſés.

Quelques arbres épars dans d'immenſes vallées ;
Elevant ſur les eaux leurs tiges dépouillées,
Offrent de vains appuis à des infortunés,
Luttant contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes & ces vents qui ſe livrent la guerre,
Juſqu'en ſes fondemens ont fait trembler la terre ;
Le monde eſt menacé du retour du CHAOS,
Et l'humide Élément vainqueur de ſes rivaux,
Vainqueur du Dieu du jour, dans la Nature entière
Semble éteindre aujourd'hui la vue & la lumière.
O terrible ouragan, ſuſpendez vos fureurs !
O campagne ! ô Nature ! ô théatre d'horreurs !
Quoi ! d'un père adoré l'Univers eſt l'ouvrage,
Il chérit ſes enfans & voilà leur partage ?

M. de Saint-Lambert.

Poëme des Saiſons, Ch. IV.

N.° 873 *a.*

DESMAHIS (éloge de M.).

Vos jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines ;
Vous dormez dessous les courtines
Et des Graces & des Neuf-Sœurs.
Je leur fais encor quelques mines ;
Mais vous possédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe,
Je m'affoiblis & vous croissez ;
Mais je descendrai du Parnasse,
Content si vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours ;
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai : Je fus comme vous.
C'est beaucoup me vanter peut-être ;
Mais je ne serai point jaloux :
Le plaisir permet-il de l'être ?

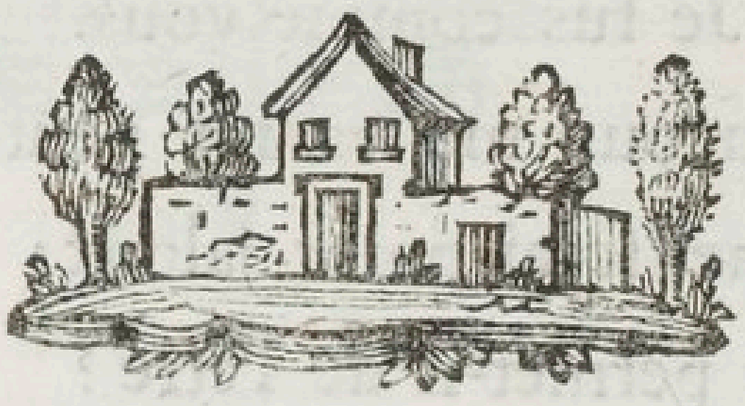
De Voltaire.

N.° 873 *b*.

DESMAHIS (éloge de).

AINSI Bachaumont & Chappelle
Écrivirent dans le bon temps ;
Et leurs ſimples amuſemens
Ont rendu leur gloire immortelle.
Occupés d'un heureux loiſir,
Éloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaiſir,
Et ſont au Temple de Mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle.
Ils vous ont ſervi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

De Voltaire.



N.° 873 c.

DEMAIN.

Vous m'amuſez par des careſſes,
Vous promettez inceſſamment,
Et le Zéphyr, en ſe jouant,
Emporte vos vaines promeſſes.
Demain, dites-vous tous les jours:
Je ſuis chez vous avant l'aurore;
Mais volant à votre ſecours
La Pudeur chaſſe les Amours;
Demain, répétez-vous encore.
Rendez grace au Dieu bienfaiſant
Qui vous donna juſqu'à préſent
L'art d'être tous les jours nouvelle;
Mais le temps, du bout de ſon aile,
Touchera vos traits en paſſant;
Dès demain vous ſerez moins belle;
Et moi peut-être moins preſſant.

M. le Chevalier de Parny.

N.° 874.

DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS,

ou *le faux Jugement.*

QUE j'ai toujours haï les penſers du vulgaire!
Qu'il me ſemble profane, injuſte, téméraire,
Mettant un faux milieu entre la choſe & lui,
Et meſurant par ſoi ce qu'il voit en autrui!
Le Maître d'EPICURE en fit l'apprentiſſage.
Son pays le crut fou. Petits-Eſprits! Mais quoi?
Aucun n'eſt Prophète chez ſoi.
Ces gens étoient les fous; DÉMOCRITE, le ſage.
L'erreur alla ſi loin, qu'ABDÈRE députa
Vers HIPPOCRATE, & l'invita
Par lettres & par ambaſſade
A venir rétablir la raiſon du malade.
Notre concitoyen, diſoient-ils en pleurant,
Perd l'eſprit; la lecture a gâté Démocrite:
Nous l'eſtimerions plus, s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite;
Peut-être même ils ſont remplis
De Démocrites infinis.

Non content de ce ſonge, il y joint les atomes,
Enfans d'un cerveau creux, inviſibles fantômes;
Et meſurant les Cieux ſans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'Univers & ne ſe connoît pas.
Un temps fut qu'il ſavoit accorder ſes débats;
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin Mortel, ſa folie eſt extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens;
Cependant, il partit; & voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le ſort cauſe: Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on diſoit n'avoir raiſon ni ſens,
Cherchoit dans l'homme & dans la bête
Quel ſiége a la raiſon, ſoit le cœur, ſoit la tête.
Sous un ombrage épais, aſſis près d'un ruiſſeau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ſes pieds maint volume,
Et ne vit preſque pas ſon ami s'avancer,
Appliqué ſelon ſa coutume.
Leur compliment fut court, ainſi qu'on peut penſer.
Le ſage eſt ménager du temps & des paroles:
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raiſonné ſur l'homme & ſur l'eſprit,
Ils tombèrent ſur la morale.
Il n'eſt pas beſoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent ſuffit
Pour montrer que le peuple eſt juge récuſable.
En quel ſens eſt donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que ſa voix eſt la voix de Dieu ?

La Fontaine.

N.° 875.

DEMOISELLE (avis à une jeune).

IRIS, vous connoîtrez un jour
Le tort que vous vous faites ;
Le mépris ſuit de près l'amour
Qu'inſpirent les Coquettes :
Cherchez à vous faire eſtimer,
Plus qu'à vous rendre aimable ;
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

Fénélon.

N.° 875 *a.*

DEMOISELLE (à une jeune) *qui voudroit disposer de son cœur.* *V.* la lettre C. N.° 674.

*M.****

N.° 876.

DEMOISELLE (à une) *qui veut être Religieuse.*

CROYEZ-VOUS donc que, dans un Monastère,
Du droit chemin rien ne puisse égarer?
Ce n'est pas tout que d'y savoir entrer,
Jusqu'à la fin il faut qu'on persévère;
Du même pas sans se décourager,
Il faut aller au bout de la carrière.
C'est présumer, c'est être téméraire,
Que s'y livrer sans prévoir le danger.

L'Abbé de Lattaignant.

N.° 877.

DEMOISELLE (conſeils à une jeune).

SONGEZ bien que l'Amour ſait feindre ;
Redoutez un ſage Berger :
On n'eſt que plus près du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.
Je voyois, ſans être inquiète,
DAPHNIS m'aborder quelquefois ;
Il me trouvoit ſeulette au bois,
Sans me conter jamais fleurette.
D'aimer on doit bien ſe défendre,
Me diſoit-il dans ſes chanſons ;
Mais il formoit de ſi beaux ſons,
Qu'on s'attendriſſoit à l'entendre.
Je me croyois ſi raiſonnable,
En l'écoutant ſur le gazon !
Quel ouvrage de la raiſon,
D'écouter un Berger aimable !
Sans deſſein, ſans inquiétude,
Chaque jour j'aimois à le voir.
Bientôt, ſans m'en appercevoir,
Je perdis toute autre habitude.

L'enchanteur !

L'enchanteur ! Quelle adreſſe extrême
Il employoit pour me charmer !
Croiroit-on qu'on ſe fait aimer,
En ne diſant point, *je vous aime* ?
Si je chantois dans le bocage,
Pour m'écouter il s'arrêtoit :
Une autre Bergère chantoit,
Il s'en retournoit au village
Des Amans me peignant l'ivreſſe,
Il m'entretenoit tout un jour :
C'étoit pour condamner l'Amour ;
Mais c'étoit en parler ſans ceſſe.
Qu'Amour ſéduit avec adreſſe !
Comme il ſait déguiſer ſon feu !
Juſqu'au mal qu'on dit de ce Dieu ;
Tout eſt un piége qu'il nous dreſſe.
Daphnis enfin ſut me contraindre
A partager ſa tendre ardeur ;
Je ſentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençai de le craindre.

De Moncrif.

N.° 877 *a.*

DEMOISELLE (avis à une jeune).

TIRSIS vous apprend des chanſons
Où le cœur s'intéreſſe :
On dit qu'il y joint des leçons
Qu'inſpire la tendreſſe.
Craignez ce charme ſuborneur ;
C'eſt un appât funeſte :
L'oreille eſt le chemin du cœur,
Et le cœur l'eſt du reſte.

Mlle. de Scuderi.

N° 878.

DEMOISELLE (conſeils à une jeune).

J'AI des conſeils à vous donner ;
Ce n'eſt pas le moyen de plaire.
IRIS, on ne divertit guère,
Quand on ne fait que raiſonner.

J'aurois auſſi gardé ſagement le ſilence,
Et vous n'auriez de moi que de vaines chanſons,
Si je n'avois connu qu'une heureuſe naiſſance
Avoit dans votre cœur prévenu mes leçons.

⁂

Souffrez donc que ces vers aident à vous conduire,
En cet âge charmant dont vous allez jouir;
Aſſez d'autres, ſans moi, voudront vous réjouir,
Mais peu ſe chargeront du ſoin de vous inſtruire.

⁂

Commencez aujourd'hui le cours
D'une longue ſuite d'annees.
Eſpérez, en croiſſant, d'heureuſes deſtinées;
Et qu'une belle humeur anime vos beaux jours.
Il ſied mal à quinze ans d'être triſte & rêveuſe;
Mais n'accordez à vos déſirs,
Si vous avez deſſein d'être toujours heureuſe,
Que ce que la Nature a d'innocens plaiſirs.

⁂

Vous n'avez pas beſoin, IRIS, que je m'arrête
A vous montrer quelle eſt cette ſévère loi
Qui vous commande d'être honnête;
Le ſang dont vous ſortez le fera mieux que moi.

Cet ordre ſouverain n'admet point de diſpenſes;
Et l'honneur en eſt ſi jaloux,
Que, ſur les moindres apparences,
Ce juge rigoureux prononce contre vous.

⁂

Fuyez dans vos diſcours l'enflure & la baſſeſſe;
Qu'ainſi qu'en vos habits, rien ne ſoit affecté;
Qu'une noble ſimplicité
En faſſe l'ornement, la grace & la richeſſe.
Celles dont la témérité
De termes trop ſavans parent leur éloquence,
Au lieu de montrer leur ſcience,
Ne font voir que leur vanité.

⁂

Evitez la plaiſanterie,
Dont les traits médiſans percent juſques au cœur;
Et, pour réjouir l'auditeur,
Ne faites point de raillerie
Aux dépens de votre pudeur.
Si les paroles prononcées
Sont l'image de nos penſées,
Voyez, ſans vous flatter d'un jugement trop doux,
Ce que des têtes bien ſenſées,
Sur de pareils diſcours, pourront juger de vous.

⁂

Qu'une ſévère contenance
Ne condamne jamais la modeſte licence
Des propos que vous entendrez.
Aux bons mots que l'on dit, joignez plutôt les vôtres
Mais faites. quand vous en direz,
Que les gens que vous raillerez
Puiſſent rire comme les autres.

⁂

Qui ſouffre l'aſſiduité
De l'amant qu'a fait ſa beauté,
En vain auprès de lui veut paſſer pour cruelle.
Un homme qui ſe voit d'une femme écouté,
A droit de tout eſpérer d'elle.

⁂

N'accoutumez point votre cœur,
Séduit par la vertu de l'objet qui le tente,
A s'attendrir par la douceur,
Même d'une amitié qui peut être innocente.
L'honneur, dans le commerce, eſt bien mal aſſure.
Ne vous laiſſez donc pas ſurprendre;
Un ami ſi ſage & ſi tendre
Eſt bien plus dangereux qu'un amant déclaré.

⁂

Je ne défends point à la Prude
De prendre un peu de ſoin de ce qu'elle a d'attraits:
Ce ſeroit une ingratitude
De négliger les dons que le Ciel nous a faits.
Mais ſi vous prétendez qu'on vous eſtime ſage,
Apprenez que le trop grand ſoin
De conſerver cet avantage,
Eſt un infaillible témoin
Qui prouve qu'on en fait quelque galant uſage.

⁂

Celui qui, ſans diſcernement,
Adreſſe à tous venans les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à ſon jugement,
Et ne fait honneur à perſonne.

⁂

Mais auſſi d'un cœur inhumain,
N'allez pas inſulter aux foibleſſes des autres;
Et que les défauts du prochain
Vous donnent ſeulement du dégoût pour les vôtres.

⁂

Ne diſputez jamais avec trop de chaleur;
Mais, jugeant de ſang froid *& du pour & du contre*,
Si vous vous trompez par malheur,
Laiſſez-vous vaincre en ce rencontre;

Et par un beau retour plein de ſincérité
Revenez à la vérité,
Qui que ce ſoit qui vous la montre.

⁂

Il ne faut point chercher à voir
Les intérêts cachés d'une intrigue ſecrète.
Quand on eſt curieuſe, & qu'on veut tout ſavoir,
On eſt ſûrement indiſcrette.
Si le ſecret vous eſt, malgré vous, révélé,
Cachez-le, s'il ſe peut, avec un tel ſilence,
Même à celui dont l'imprudence
Vous en a fait la confidence,
Qu'il doute, quelquefois, s'il vous en a parlé.

⁂

Celle qui ſouffre en ſa préſence
Qu'on vante en elle des appas,
N'eſt qu'une idole qu'on encenſe.
Une juſte louange a de quoi nous flatter,
Mais un eſprit bien fait doit prendre
Bien moins de plaiſir à l'entendre,
Que de peine à la mériter.

⁂

Le jeu de mille maux, eſt la fatale ſource.
Iris, ne jouez que fort peu,

Et non pas pour remplir ou tarir votre bourſe :
Celles qui, ſans repos, de cet amuſement
Font leur capital exercice,
A coup ſûr ſe livrent au vice,
Et ſont, dans le même moment,
Et toujours ſans diſcernement
De juſtice ni d'injuſtice,
Victimes d'une extrémité,
Soit de leur ſordide avarice,
Soit de leur prodigalité.

*

La mode eſt un tyran dont rien ne nous délivre ;
A ſon bizarre goût il faut s'accommoder ;
Et, ſous ſes folles loix étant forcé de vivre,
Le ſage n'eſt jamais le premier à les ſuivre,
Ni le dernier à les garder.

Pavillon.

N.° 879.

DEMOISELLE (à une) *peu contente de ſon nom.*

SI votre nom ne vous ſemble pas beau,
Il faut prier l'Amour & l'Hyménée
De le changer, & que d'un nom nouveau,
Au nouvel an vous ſoyez étrennée.

Paſſerat.

N.° 880.

DEMOISELLE (à une jeune) *fière de ſa beauté.*

CES appas qu'en vous on admire,
S'en iront avec vos beaux jours;
Le Temps qui fuit toujours
N'épargne rien de tout ce qui reſpire.
Malgré leurs yeux jadis ſi brillans & ſi doux,
LYSE & CLORIS ne ſont plus belles.

On les aima comme vous;
Comme elles vous plaiſez, vous paſſerez comme elles.

Coulanges.

N.° 881.

DEMOISELLES (ſur les manières que doivent avoir les jolies).

JE veux qu'une fille jolie
Sache qu'elle l'eſt, ſans fierté;
Qu'elle ait pour la ſociété
Des graces ſans minauderie,
Des façons ſans coquetterie.
Sans avoir un air affecté,
Trop arrangé, trop apprêté,
Je ne veux pas qu'elle s'oublie
Dans la craſſe & la ſaleté:
La pudeur & la modeſtie
Même exigent la propreté.
Je veux qu'à l'Égliſe elle prie
Avec reſpect, humilité;
Mais qu'elle chante en compagnie,
Et parle avec facilité.
(L'aiſance & la légèreté

Différent de l'étourderie).
Qu'à la bonne plaiſanterie
Elle ſe prête avec gaieté;
Car on peut ſans effronterie,
Avoir moins de timidité;
Trop de honte a l'air hébêté.
Si quelque indiſcret éventé,
Sur le fait de galanterie
Oſoit avec témérité
Haſarder quelque liberté,
Sans trop faire la renchérie,
Ni s'armer de ſévérité,
Et ſans ceſſer d'être polie,
D'un ſeul regard de dignité,
Un homme eſt plus déconcerté,
Que quand on clabaude & qu'on crie.

L'Abbé de Lattaignant.

N.° 882.

DEMOISELLES (conseils aux).

DÉFIEZ-VOUS des Amans
Qui se piquent de bien dire.
Dans les tendres sentimens
Qu'un sincère amour inspire,
Si l'on a de vrais tourmens,
L'on se tait, & l'on soupire;
Aux dépens de l'Amour, sous de trompeurs appas,
L'esprit se fait valoir, pousse de grands hélas,
Entasse les Zéphyrs sur les lis & les roses;
Il dit mille belles choses;
Mais le cœur ne les sent pas.

Pavillon.

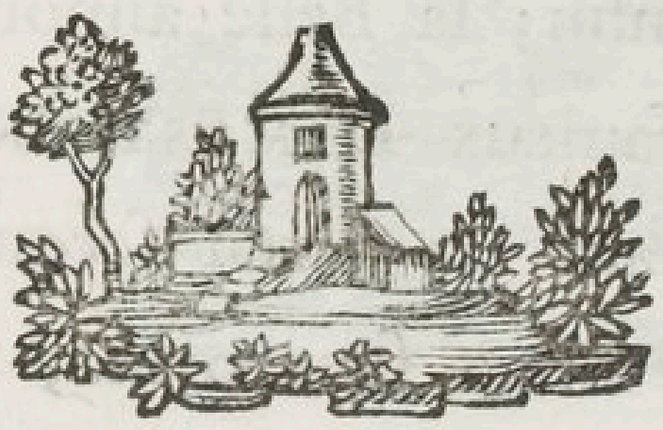
N.° 882 *a.*

DÉMOSTHÈNE AMOUREUX, ou *le Sage par avarice.*

JADIS dans CORINTHE une Dame
Étaloit des attraits que chacun admiroit;
Attraits dignes de toucher l'ame
Des Dieux qu'alors on adoroit.
Qui ne croiroit d'abord qu'une beauté pareille,
Pour ſes Amans n'eût beaucoup de fierté?
Cependant on feroit grand tort à ſa bonté:
A tous elle prêtoit l'oreille;
Ou, ſi quelqu'un en étoit rebuté,
Il ne devoit de ce malheur ſuprême
Se prendre qu'à ſoi-même,
S'amuſant d'être avare, ou bien d'être indigent.
Lâchons le mot enfin; la Belle aimoit l'argent.
Le docte & fameux DÉMOSTHÈNE
Crut que, ſans un pareil ſecours,
Il s'en feroit aimer ſans peine,
Lui qui perſuadoit toujours;
Mais ſon éloquence fut vaine:

On ne lui fit grace de rien;
Et le traitant comme un autre homme,
On lui demande une assez grande somme,
Pour prix d'un secret entretien.
Surpris d'une telle demande,
Il fuit, disant: Je ne puis consentir
D'aller donner une somme si grande,
Pour n'acheter au fond qu'un repentir.
Moralisons un moment sur ce conte.
Notre Orateur n'avoit donc pas de honte
De contenter sa passion;
Et ce n'est qu'à son avarice
Qu'il dut sa modération.
Quand nous nous défaisons d'un vice,
Souvent nous ne faisons au fonds
Que changer seulement de genre de foiblesse;
Et cependant nous en voulons
Faire honneur à notre sagesse.

*M.****



N.° 882 *b*.

DÉPART DE THÉMIRE (le).

Sois tous mes Dieux, ô ma chère THÉMIRE!
A tes genoux laisse-moi t'adorer;
Te voir, t'aimer, & toujours te le dire,
C'est un plaisir dont je veux m'enivrer.
Sois tous mes Dieux, ô ma chère THÉMIRE!
A tes genoux laisse-moi t'adorer.

*

Grands de la terre, & vous Rois qu'on admire,
De votre éclat je ne suis point jaloux:
Dieux! que j'obtienne un regard de THÉMIRE,
Et je serai plus fortuné que vous.
Grands de la terre, &c.

*

Hélas! tu pars, tu quittes ces bocages!
Cours mériter des Temples dans Paris:
On t'offrira les plus riches hommages;
De leur encens je connois tout le prix.
Hélas! tu pars, &c.

Vents orageux, fuyez loin devant elle;
Cieux, parez-vous du plus brillant azur;
Et toi Zéphyr, couvre-la de ton aile;
Répands par-tout le parfum le plus pur.
Vents orageux, &c.

⁂

Tendres Amours, conduiſez-la ſur l'onde:
Telle Vénus enchanta tous les yeux,
Lorſque, naiſſant pour le bonheur du monde,
Elle enflamma les Mortels & les Dieux.
Tendres Amours, conduiſez-la ſur l'onde:
Telle Vénus enchanta tous les yeux.

M. d'Arnaud.

N.° 883.

DÉPENSE (il faut régler ſa) *ſur le revenu que l'on a.*

CHACUN ſelon ſon bien, doit régler ſa dépenſe;
C'eſt-là ſur-tout, c'eſt-là qu'éclate la prudence.
Tu te vois de grands biens, fais grand'chère & grand feu;
Mais, ſi tu n'en a pas, contente-toi de peu:
Sois ſimple en tes habits, & ſois frugal à table;
Cette juſte meſure eſt d'autant plus louable,

Qu'il

Qu'il eſt de toute choſe un doux tempérament
Que le plus ou le moins détruit également.

Boileau.

N.° 884.

DÉPART ET LE RETOUR (le).

ADRASTE, HILAS.

ADRASTE.

TU connois Ligdamis ?

HILAS.

Qui ne le connoît pas ?
C'eſt lui qui de Climène adore les appas.

ADRASTE.

Lui-même.

HILAS.

Quel Berger ! il eſt d'un caractère
Dont un Amant m'eût plu, ſi j'euſſe été Bergère ;
Il ne connoît nul art en aimant, que d'aimer ;
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflammer :
Il aime, mais forcé par les yeux d'une belle,
Et ſon amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'eſt pour lui qu'un bonheur ;
Il en ſent le plaiſir, & renonce à l'honneur ;

Il n'en prend point le droit d'augmenter ſon audace ;
Les faveurs qu'on lui fait ſont toujours une grace.

ADRASTE.

As-tu vu de ſes vers ?

HILAS.

Je les ſai preſque tous.
O Ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux ,
Quand Climène à la ville alloit faire un voyage !
Je n'en ſai point de lui que j'aime davantage.

ADRASTE.

Moi , je ne les ſai point , j'étois alors abſent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoiſſant ,
Si tu prenois la peine , Hilas , de me les dire !

HILAS.

Je t'obéis , écoute un Amant qui ſoupire.

⁂

Vous allez donc quitter pour la première fois
De ces hameaux la demeure tranquille ?
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climène , vous partez , vous allez à la ville ,
Climène , il vous ſera peut-être difficile
De retrouver du plaiſir dans nos bois.
Là , d'illuſtres Amans vous rendront leurs hommages ;
Leur rang , ou leur adreſſe à vous faire la cour ,
Tout vous éblouira dans ce nouveau ſéjour.
Que deviendrai-je , hélas ! au fond de nos bocages ,

Moi qui n'ai pour tous avantages
Qu'une muſette & mon amour ?

⁂

Ils vous mettront ſans doute au deſſus de leurs belles ;
Ils vous prodigueront un encens dangereux :
Leurs éloges ſont doux, mais ſouvent infidèles :
Cependant vous viendrez à mépriſer pour eux
Ces louanges ſi naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

⁂

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climène ;
Mais ils vous le diront d'un air plus aſſûré,
Avec un art flatteur des Bergers ignoré :
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine ;
Je l'ai dit, & j'ai ſoupiré.

⁂

N'allez pas quitter, pour leur plaire
Les manières qu'on prend dans nos petits hameaux ;
Rapportez-moi cette rougeur ſincère,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune & ſimple Bergère ;
Rapportez-moi juſqu'à cet air ſévère

Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux.
Vous verrez à la ville un exemple contraire ;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire,
Que par la pitié de mes maux.

*

J'ai vu la même ville où vous allez paraître :
Pour la belle Climène, elle a vu mes langueurs ;
Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant de cœurs,
J'y regrettois notre séjour champêtre,
Et votre vue, & même vos rigueurs.

*

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux ;
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux,
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre,
Et dites, s'il se peut, d'une manière tendre :
C'est ici que l'on aima mieux
S'occuper de moi, que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

*

ADRASTE.

O Pan! ou si c'est toi qu'il faut que l'on implore,
Phébus! ou toi plutôt que l'un & l'autre adore,

Amour! donne à mes vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir tes autels.

HILAS.

Il t'en peut coûter moins, & Ligdamis lui-même
N'offre rien aux autels de l'Amour, mais il aime;
Il aime, & fait ces vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les vers des Amans.
Ligdamis même en fit au retour de Climène,
Qui cèdent à ceux-ci, quoiqu'ils cèdent à peine.
Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour;
Peut-être un air content ne sied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces vers-là, Berger, tu les sais?

ADRASTE.

Oui sans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits?

ADRASTE.

Ecoute.

Ma Bergère revient, c'est demain que ces lieux
S'embelliſſent par ſa préſence,
J'irai, j'irai m'offrir le premier à ſes yeux.
Ah! Ciel, ſi de quelque diſtance
Elle me reconnoît à mon impatience,
Que mon ſort ſera glorieux!

Oui, je ſerai le ſeul dont la joie éclatante ;
Par d'aſſez vifs tranſports, marquera ce beau jour ;
J'aurai ſeul une ardeur digne de ſon retour,
Elle ne pourra plus paroître indifférente,
Je lui prépare trop d'amour.

※

Que dis-je ? cette ardeur eſt-elle donc nouvelle ?
N'ai-je encor rien ſenti d'auſſi vif en aimant ?
Quand j'étois une heure, un moment,
Un moment ſeul, éloigné de ma belle,
Pour me retrouver auprès d'elle,
N'avois-je pas le même empreſſement ?

※

Vous n'aurez que mes ſoins, mes tranſports ordinaires ;
Mais maintenant, Climène, ils devroient vous charmer :
Vos yeux depuis long-temps n'ont vu d'Amans ſincères ;
Et pourroient-ils jamais s'en déſaccoutumer ?
Ceux qu'à la ville ils viennent d'enflammer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours légères,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

※

La ville eſt pleine de contrainte,
De faux ſermens & de vœux indiſcrets,

Que ne l'avez-vous vue exprès,
Pour ſavoir de quel prix eſt cet amour ſans feinte
Qui ſe trouve dans nos forêts ?
De quel prix ſont nos bois pour s'y parler ſans crainte;
Et ma voix pour chanter une amoureuſe plainte,
Et mon cœur pour ſentir vos traits ?

*

Revenez plus Bergère encore
Que vous n'étiez en nous quittant;
Songez qu'il eſt au monde un cœur qui vous adore.
Une belle au milieu des ſoupirs qu'elle entend,
Au milieu d'une Cour dont ſa fierté s'honore,
N'en peut pas toujours dire autant.

*

HILAS.

Adraſte, j'avouerai que ma ſurpriſe eſt grande
Que contre de tels chants Climène ſe défende.

ADRASTE.

Et pourquoi le crois-tu ? Les vers par leurs attraits
Ont ſoumis les lions, entraîné les forêts;
Après cela je crois, le moins qu'ils puiſſent faire,
C'eſt d'adoucir le cœur d'une jeune Bergère.
L'Amour les a fait naître, & les vers à leur tour
Ne manquèrent jamais à bien ſervir l'Amour.

HILAS.

Mais Climène, dit-on, eſt fière, inexorable.

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis eſt amoureux, aimable.

HILAS.

N'a-t-on jamais pouſſé des ſoupirs ſuperflus ?

ADRASTE.

Eh bien ! je te dirai quelque choſe de plus.
Nous étions l'autre jour ſous l'orme de Silène
Une aſſez groſſe troupe, où ſe trouva Climène :
On loua Ligdamis, chacun en dit du bien ;
Prends bien garde, Berger, ſeule elle n'en dit rien ;
Mais dès les premiers mots jetés à l'aventure,
Elle ſe détourna rajuſtant ſa coëffure,
Où je ne voyois rien qui fût à rajuſter,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire,
Une belle eſt ſenſible, & tu veux bien le croire.

Fontenelle.

N.° 884 *a.*

DÉPIT (le).

Non, Cruelle, vous n'aimez pas,
Vous abuſez de vos appas,
Pour me tromper & me ſéduire :
C'eſt un Amant de plus ſoumis à votre empire,
Un hommage qui plaît à votre vanité,
Un triomphe nouveau qu'exige ta beauté.
Dupe de ta coquetterie,
Comme un ſot, il eſt vrai, je t'aimai tendrement ;
Mais je ſens bien dans ce moment
Mon ridicule & ma folie :
Peut-être un caprice amoureux
T'inſpirera la fantaiſie
De combler quelque jour mes vœux ;
J'attendrai cet inſtant heureux
Qui me promit ton cœur volage ;
Et flatté d'avoir eu mon tour,
Je me ſouviendrai que ton âge
Eſt fait pour le plaiſir, & jamais pour l'amour.

M. le Comte de Choiſeul-Meuſe.

N.° 885.

DERVIS ET LA PUCE (le), ou *l'Orgueil réprimé.*

LE SOLEIL s'élevant sur la voûte azurée,
Des régions de l'EMPIRÉE
Enfin recommençoit le tour;
La jeune violette émailloit la verdure,
Les roses répandoient l'essence la plus pure;
Et les Chantres des bois excités par l'amour,
Célébroient le printemps du jour
Et le réveil de la Nature,
Quand MAHMOUD, un DERVIS, un des Saints du Levant;
Qui par esprit de pénitence
Vivoit oisif dans un couvent,
Se frotta les deux yeux, s'étendit en bâillant;
Arracha de son lit sa dévote existence,
Et sur un mont voisin s'avança lentement.
Là, contemplant au loin les rives du BOSPHORE,
Vallon riant, asyle heureux,
Que des palais voluptueux
A ses regards charmés embellissoient encore,
L'Elu de Mahomet, de plaisir enivré,
Laissa germer l'orgueil dans son cœur égaré.

Que l'homme eſt grand, dit-il! ſe peut-il que lui-même
Oublie auſſi ſouvent ſa dignité ſuprême?
Les peuples écaillés qui nagent dans les mers,
Les hôtes des forêts, les citoyens des airs,
Le doux parfums des fleurs, le fruit qui les remplace,
Les diſques radieux de ces globes divers,
Qu'ALLAH ſème la nuit dans les champs de l'eſpace,
L'aſtre éclatant qui les efface,
Tout fut fait pour lui ſeul en ce vaſte Univers;
Paiſible Souverain de cet immenſe Empire,
Il commence à régner dès l'inſtant qu'il reſpire.
O vous, Sphères des Cieux, vous ſur-tout Végétaux,
Quadrupèdes, Poiſſons, Oiſeaux,
Saluez en moi votre Maître!
Je ſuis homme autant qu'on peut l'être,
Et je ne connois point d'égaux.
Tandis que ce Dervis, en ſon erreur profonde,
Croyoit que les Lions, à le ſervir bornés,
Pour lécher ſes pieds fortunés
Viendroient humblement à la ronde,
Une Puce à loiſir voltigeoit ſur ſon nez,
Et penſant être là ſur le trône du monde,
De bonne foi s'imaginoit
Qu'elle ſeule déterminoit
Les divers mouvemens de la machine ronde:
Je ſuce ton ſang, je le boi,

Diſoit-elle, vil ſolitaire,
Et pourtant ici de la terre
Tu te vantes d'être le Roi !
Seroit-il vrai que tu le cruſſes ?
Apprends, Mortel ſuperbe, apprends enfin de moi,
Que tu ne fus créé que pour nourrir les Puces.

M. Sautereau de Bellevaud.

N.° 886.

DÉSESPOIR (aux Acteurs & Actrices d'Opéra ſur les rôles de).

N'ALLEZ point vous piquer d'un froid compartiment:
Manquez, manquez au ton plutôt qu'au ſentiment;
Ne vous amuſez point à perler des cadences,
Aux éclats ménagés joignez les réticences.
L'ORCHESTRE en vain prétend gouverner votre voix:
La Nature vous parle, il faut ſuivre ſes loix.
Que m'importe, en voyant votre douleur profonde
Si vous avez omis la valeur d'une ronde?
Il échappe ſouvent des ſons à la douleur,
Qui ſont faux à l'oreille, & ſont vrais pour le cœur.
Quand de Pſyché, mourante au milieu de l'orage,
ARNOULD, les yeux en pleurs, me vient offrir l'image,

Et frémit ſous la nue où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre ſa voix dans le fracas des airs?
J'aime à voir ſon effroi, lorſque la foudre gronde;
Et ſes regards errans ſur les gouffres de l'onde;
Ses ſons plaintifs & ſourds me pénètrent d'horreur,
Et ſon ſilence même ajoute à ma terreur.
Grace à l'illuſion, je ſens trembler la terre;
Cet airain, en roulant, me ſemble un vrai tonnerre:
Ces flots que l'art ſoulève & ſait aſſujettir,
Sont des flots écumans, tout prêts à l'engloutir;
Et lorſque le flambeau des pâles EUMÉNIDES
Eclaire ſon déſordre & ſes graces timides,
J'éprouve ſa frayeur, je friſſonne, & je croi
Entendre tout l'Enfer rugir autour de moi.

Telle eſt du grand talent la puiſſante féerie:
Il rend tout vraiſemblable, il donne à tout la vie;
Il embraſe la ſcène, & pour donner des loix,
A peine a-t-il beſoin du ſecours de la voix.

M. Dorat.

Poëme de la Déclamation. Ch. III.

N.° 887.

DÉSINTÉRESSEMENT (le).

V. la lettre C. N.° 818.

*M.****

N.° 888.

DÉSIRS (la ſoif des).

TEL qu'au ſéjour des EUMÉNIDES
On nous peint ce fatal tonneau,
Des ſanguinaires DANAÏDES
Châtiment à jamais nouveau:
En vain ces Sœurs veulent ſans ceſſe
Remplir la tonne vengereſſe;
MÉGÈRE rit de leurs travaux,
Rien n'en peut combler la meſure,
Et par l'une & l'autre ouverture
L'onde entre & fuit à flots égaux.
Tel eſt en cherchant ce qu'il aime,
Le cœur des Mortels impuiſſans;

Supplice assidu de lui-même,
Par ses vœux toujours renaissans ;
Ce cœur qu'un vain espoir captive,
Poursuit une paix fugitive
Dont jamais nous ne jouissons ;
Et de nouveaux plaisirs avide
A chaque moment il se vide
De ceux dont nous le rempliſſons.

La Motte.

N.° 889.

DÉSIRS (les).

DU bien que nous cherchons, la longue jouissance
Peut flatter, mais non pas contenter nos désirs ;
Quand un souhait finit, un autre recommence ;
Un plaisir sert d'amorce à de nouveaux plaisirs.
Le désir qui du bien nous présente l'idole,
Nous invite à goûter un tranquille bonheur ;
Mais sur un autre objet aussi-tôt il s'envole,
Et pour cet autre encor nous donne de l'ardeur.
La volonté qui court où le désir l'appelle,
Croit avoir du repos dans le bien désiré,

Quand elle entend la voix de ce guide infidèle,
Qui lui promet ailleurs un bonheur aſſûré.
Ainſi toujours errante, & toujours vagabonde,
Elle épuiſe ſa force en mille vains projets;
Et quand elle a goûté de tous les biens du monde,
Elle revient encor ſur les mêmes objets.
Mais s'ils ont eu d'abord de quoi la ſatisfaire,
Alors ils n'ont plus rien digne de ſon amour;
Comme l'un après l'autre ils ſavent tous lui plaire,
Ils ſavent tous auſſi lui déplaire à leur tour.
Dès qu'un bien eſt préſent, il n'a rien qui contente;
De l'eſpoir du futur on ſe laiſſe flatter.
Notre eſprit ſe repaît d'une trompeuſe attente,
Et cherche en l'avenir de quoi s'inquiéter.
Mais s'il n'eſt point de bien pour qui l'on ne ſoupire,
Il n'eſt point de ſaiſons qui n'ait ſes mécontens;
Le déſir dans ſon vaſte & vigoureux empire,
Comme tous les objets, embraſſe tous les temps.
De notre premier âge il corrompt l'innocence;
L'enfant fait des ſouhaits qu'il ne peut exprimer,
Et demande des biens avec impatience,
Avant qu'il ait appris comme il faut les nommer.
Il trouble le repos de nos belles années;
Le feu de la jeuneſſe en augmente l'ardeur:
Alors les paſſions à l'envi mutinées,
S'emblent être d'accord pour déchirer un cœur.

Le

Le vieillard dont les ans ont mûri la ſageſſe,
De ſes jeunes déſirs eſt encore agité;
Et tel qui réſiſtoit au feu de la jeuneſſe,
Eſt vaincu dans le froid de ſa caducité.

Quand on ſuit d'un déſir l'extrême violence,
Au but qu'on ſe propoſe on parvient rarement:
Pour devenir heureux, un peu d'indifférence
A ſouvent plus d'effet qu'un grand empreſſement.

Le ſecret pour trouver le repos de la vie,
N'eſt pas de ſe conduire au gré de ſes déſirs:
Qui ſaura les régler, & borner ſon envie,
Verra bientôt la fin de tous ſes déplaiſirs.

Le P. le Derel.

N.° 890.

DÉSIRS (les) *de l'homme ſont bien rarement accomplis.*

. . . . . .

CHACUN pourſuit ce qui lui plaît le mieux;
Mais du ſuccès l'événement décide.
Le moindre choc, un coup de gouvernail,
Un mouvement trop lent ou trop rapide,
Vont rendre vain le plus conſtant travail.

Adroit, puiſſant, foible, ſage, ou ſtupide,
Tout eſt égal; le bonheur ſeul décide:
Aucun n'obtient le fruit qu'il veut manger;
L'un trouve un chêne au lieu d'un oranger.
A bien choiſir, c'eſt en vain qu'on s'obſtine:
L'un veut la roſe, & ſe pique à l'épine.
Heureux qui peut rencontrer une fleur!
Tel du Noyer dédaignoit la valeur,
Qui n'a cueilli qu'un ſtérile feuillage;
Un autre enfin, n'emporte, par malheur,
Qu'un peu de mouſſe, ou quelque mince herbage.
Qu'arrive-t-il? Au bout de quelques jours,
Vers l'Océan précipitant ſon cours,
Un beau matin le vaiſſeau fait naufrage,
Et de niveau voilà tout l'équipage.

M.***

N.° 891.

DÉSIRS SATISFAITS (les).

V. la lettre H. N.° 1558.

Le noble Tenelière.

N.° 892.

DÉSOBÉISSANCE PUNIE (la).

V. la lettre M. N.° 2019 *a.*

Ganeau.

N.° 893.

DÉSOBLIGEANT (le). *V.* la lettre A. N.° 315.

La Fontaine.

N.° 894.

DÉSORDRE (les ſuites du). *V.* la lettre F. N.° 1302.

M. l'Abbé Aubert.

N.° 894 *a.*

DESPOTES (leçons aux). *V.* la lettre C. N.° 665 *a.*

Ganeau.

N.° 895.

DESTINS (description du Palais des).

LE temps, d'une aile prompte & d'un vol insensible,
Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux destinés aux Humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'Histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière ;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;

A ſes ſuprêmes loix d'autant mieux attachée ;
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée ;
Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux deſtins penſe donner ſes loix.

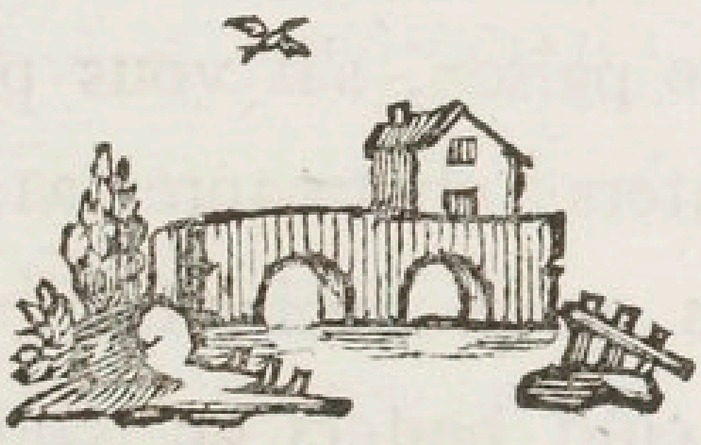
De Voltaire.

N.° 896.

DESTOUCHES (éloge de NÉRICAULT).

TELS ſont les traits du moderne TÉRENCE,
Qu'ATHÈNES & que ROME ont formés pour la FRANCE :
Dans ſes charmans écrits, l'eſprit, le jugement,
Les graces, le bon goût, l'élégant badinage,
Pour plaire & pour inſtruire, uniſſent leur langage ;
Et l'honnête homme y joint le ſentiment.

*M.****



N.° 897.

DÉSUNION (la). *V.* la lettre C. N.° 667.

De la Motte.

N.° 897 *a.*

DETTE EXIGÉE (la).

Vous me devez, depuis deux ans,
Trente baisers des plus charmans;
Je vous les ai gagnés à l'ombre:
J'en veux calculer l'intérêt;
Vous en augmenterez le nombre;
Que vous me paîrez, s'il vous plaît.
Trente baisers, charmante IRIS,
N'étant payés qu'au denier dix,
Valent bien cinq baisers de rente:
Trente baisers de capital,
Dix d'interêt joints à ces trente,
Sont quarante pour le total.

Acquittez-vous, car il eſt temps :
Payez-moi mes baiſers comptans,
Et le principal & la rente :
Car ſans Huiſſiers, ni ſans Recors,
Si vous en êtes refuſante,
Je vous y contraindrai par corps.

L'Abbé de Lattaignant.

N.° 897 *b.*

DEUIL DE LA FRANCE (le), ou *Moralité aux Souverains.*

PRINCE, que de ſes mains ſacrées
A formé la Religion,
Loin de toi les douleurs outrées,
Fruits amers de la paſſion.
Tes yeux pleuroient encore un père,
Et des jours d'une épouſe chère
Tu viens de voir trancher le fil :
Mais de la foi ſublime élève,
Dans l'inſtant qui te les enlève,
Tu vois la fin de leur exil.
L'un & l'autre a fourni ſa courſe,
Preſcrite par l'ordre éternel ;

Tous deux rappelés à leur ſource,
Dieu leur ouvre un ſein paternel;
Jamais notre mort n'eſt trop prompte,
Quand les jours que le Ciel nous compte
A ſes yeux ſont aſſez remplis:
Il meſure nos deſtinées,
Non par le nombre des années,
Mais par les devoirs accomplis.

Ainſi l'Auteur de ta naiſſance,
L'amour de l'Empire François,
Fut donné par la Providence
Pour modèle aux enfans des Rois.
Reſpectueux, fidèle & tendre,
Tous ſes jours ont dû leur apprendre
Ce qu'eſt un père couronné:
D'un zèle auſſi rare que juſte,
Il eſt long-temps l'exemple auguſte;
Et meurt quand l'exemple eſt donné.

Ainſi cette épouſe chérie,
Que tu pris des mains de la paix,
A de ſa nouvelle Patrie
Comblé les plus ardens ſouhaits.
C'étoit ſa tendreſſe féconde
Qui devoit enrichir le monde
De Princes nés pour l'imiter:
Quel eſt l'éloge digne d'elle?

Tes pleurs. Sa vie eſt aſſez belle,
Puiſqu'elle a ſu les mériter.
Mais, cher PRINCE, ſi tu nous aimes,
Commande à ton cœur, à tes yeux;
Songe que par nos pertes mêmes
Tu nous deviens plus précieux.
Que pour nous ton amour redouble;
A la Nature qui ſe trouble,
Que cet amour faſſe la loi:
Un plus grand objet t'intéreſſe;
Crains, en alarmant ſa tendreſſe,
D'expoſer ton Prince & ton Roi.
O Ciel! quelles plaintes ſoudaines!
Quels cris! Tous les yeux ſont en pleurs!
Le ſang s'eſt glacé dans mes veines!
Je crains d'apprendre nos malheurs!
L'eſpérance eſt-elle ravie?
Te perdons-nous? Et pour ta vie
Fais-je ici des vœux ſuperflus?
Aux larmes que je vois répandre,
Prince, je le dois trop entendre;
Je te conſole, & tu n'es plus.
C'en eſt fait, une mort fatale
A l'épouſe a rejoint l'époux;
Je vois la couche nuptiale
Se changer en tombeau pour vous:

Au ſéjour des divines flammes,
Tandis que s'envolent vos ames,
Vos cendres vont ſe réunir.
O Ciel ! eſt-ce grace ou vengeance ?
Eſt-ce hâter leur récompenſe ?
Ou te hâter de nous punir ?
Je le vois trop ; ta main ſévère
Punit notre indocilité ;
Tu nous reprends, dans ta colère,
Les dons que nous fit ta bonté :
Tu punis un peuple volage,
Vain des ſuccès de ſon courage,
Ou par les revers abattu ;
Un peuple, l'eſclave du vice,
Qui, pour tout reſte de juſtice,
Sait louer encor la vertu.
Nous élevons preſque des temples
Au Prince que tu nous ravis ;
Contens de louer ſes exemples,
Mieux loués s'ils étoient ſuivis.
L'humanité compatiſſante,
La juſtice perſévérante,
Le zèle ardent de tes Autels,
Et cette active vigilance
D'un Prince qui croit la puiſſance
Comptable aux beſoins des Mortels.

Digne chef-d'œuvre de la Grace !
Combien de vertus en lui ſeul !
C'eſt en lui que pour notre race
Devoit revivre ſon aïeul :
Jaloux d'un héroïſme utile,
Il eût pleuré le jour ſtérile
Que ſes dons n'auroient pu marquer.
Prince, ainſi la France te loue ;
Ainſi l'Univers l'en avoue ;
Je fais plus, j'oſe t'invoquer.
Oui : ſans qu'un miracle m'atteſte
Ta nouvelle félicité,
Je te crois de la Cour céleſte,
Sur la foi de ta piété.
Que là notre intérêt t'inſpire ;
Fais que Louis de cet Empire
Soit encore long-temps l'appui ;
Obtiens qu'au gré de notre envie,
Dieu même commande à la vie
D'étendre ſes bornes pour lui.
Soutiens nos prières des tiennes ;
De la paix hâte le lien ;
Aſſez long-temps les mains chrétiennes
Ont répandu le ſang chrétien.
Que la paternelle tendreſſe
Des Princes ſuive la jeuneſſe ;

C'eſt l'eſpoir d'u Peuple alarmé :
Que tes vertus en eux renaiſſent,
Et que, pour t'imiter, ils croiſſent
Sous les yeux qui t'avoient formé.

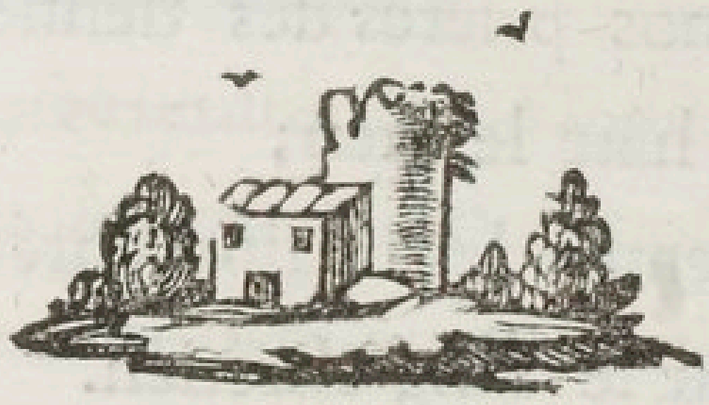
Pour qui ſe rouvre encor la tombe !
Chaque inſtant aigrit notre ſort ;
Avec les époux le fils tombe.
Arrête inſatiable Mort.
Et toi qui rends les faits célèbres
Dont ma lyre a frappé les airs,
Que juſques aux dernières races
Ce monument de nos diſgraces
Attendriſſe tout l'Univers.

De la Motte.

N.° 898.

DEVIN (le). *V.* la lettre T. N.° 2944.

*M.****



N.° 899.

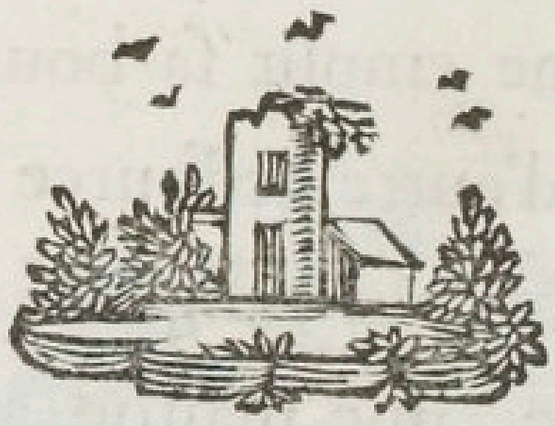
DEVINERESSES (les), ou *les Effets de l'opinion.*

. . . . . .

UNE femme, à Paris, faiſoit la PYTHONISSE,
On l'alloit conſulter ſur chaque événement :
Perdoit-on un chiffon? avoit-on un amant?
Un mari vivant trop au gré de ſon épouſe?
Une mère fâcheuſe? une femme jalouſe?
Chez la Devinereſſe on couroit,
Pour ſe faire annoncer ce que l'on déſiroit.
Son fait conſiſtoit en adreſſe :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardieſſe,
Du haſard quelquefois, tout cela concouroit :
Tout cela, bien ſouvent, faiſoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle paſſoit pour un Oracle.
L'Oracle étoit logé dedans un galetas.
Là, cette femme emplit ſa bourſe;
Et, ſans avoir d'autre reſſource,
Gagne de quoi donner un rang à ſon mari :
Elle achète un office, une maiſon auſſi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôteſſe, à qui toute la ville,

Femmes, filles, valets, gros Meſſieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander ſon deſtin:
Le galetas devint l'antre de la SIBYLLE;
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine! on ſe moque: eh! Meſſieurs, ſais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raiſon: fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré ſoi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la choſe:
Quatre ſiéges boiteux, un manche de balai,
Tout ſentoit ſon ſabbat & ſa métamorphoſe;
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapiſſée,
On s'en ſeroit moqué: la vogue étoit paſſée;
Au galetas il avoit le crédit.
L'autre femme ſe morfondit.

La Fontaine.



N.° 899 *a.*

DEVISE (modèle pour la). (1)

JE ſuis né pour le bien du monde,
Je répands en tous lieux ma lumière féconde;
Mais, ſi mal-à-propos on s'oppoſe à mes vœux,
Je nuis par-tout où je veux nuire;
Je n'ai qu'à ramaſſer mes feux,
Rien ne peut conſerver ce que je peux détruire.

*M.****

N.° 900.

DEVOIRS (les) *de l'homme pour vivre heureux.*

POUR conſerver leurs biens, pour défendre leurs jours,
Tous les hommes entr'eux ſe doivent des ſecours.
Pour s'aider tour-à-tour le Ciel les a fait naître;
Le père, les enfans, les eſclaves, le maître,
Foibles ſéparément, ils font de vains efforts;
Ils ſont en s'uniſſant plus heureux & plus forts;
Ainſi, ſoit paſſion, ſoit beſoin, ſoit foibleſſe,
Pour la ſociété tout homme s'intéreſſe,

(1) Le corps de la Deviſe, eſt *un miroir ardent expoſé au ſoleil.* L'ame, *collectos nil ſuſtinet ignes.*

Et chacun s'empreſſant à procurer ſon bien,
De l'intérêt commun reſſerre le lien:
De-là le tendre Amour, l'amitié véritable,
Et ce charme ſecret qui rend la vie aimable.

L'Abbé du Reſnel.

N.° 901.

DEVOIRS (les hommes ne doivent jamais s'écarter de leurs) *envers leurs Souverains.*

AH! quand il ſeroit vrai que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné TARQUIN par de-là ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe,
Quel homme eſt ſans erreur, & quel Roi ſans foibleſſe?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir,
Vous nés tous ſes Sujets, vous faits pour obéir?
Un fils ne s'arme point contre un coupable père,
Il détourne les yeux, le plaint, & le révère.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfans, leurs juges ſont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat, au lieu de le changer.

De Voltaire.

N.° 902.

DEVOIRS (entretien moral & philoſophique ſur les) *de la Société.*

RÉVEILLE-TOI, Mortel, deviens utile au monde,
Sors de l'indifférence où languiſſent tes jours.
Le temps fuit, hâte-toi; demain la nuit profonde
T'engloutit pour toujours.
Quoi! tu prétends penſer, & ta folle ſageſſe
Dans un lâche repos s'avilit & s'endort?
L'homme eſt né pour agir. Ramper dans la pareſſe,
C'eſt être déjà mort.
Regarde autour de toi; contemple tout l'eſpace,
Par quel divin accord le monde eſt gouverné!
Nul être n'eſt oiſif; tout occupe ſa place,
Et tout eſt enchaîné.
Les vents épurent l'air; l'air balance les ondes;
Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu;
Les germes ſont féconds; le feu nourrit les mondes,
Et tout nourrit le feu.
Et toi qui te connois, dont l'ame eſt immortelle,
Sur ce globe au haſard tu te croirois jeté?

Toi ſeul indépendant de la chaîne éternelle
Es ſans activité.
Les hommes t'on ſervi même avant ta naiſſance;
Ils t'ont créé des loix, & bâti des remparts.
De vingt ſiècles unis la lente expérience
T'a préparé les Arts.
La maiſon qui te couvre & qui te ſert d'aſyle;
Le pain qui te nourrit, tes plaiſirs, tes beſoins,
Tout impoſe à ton cœur le devoir d'être utile,
Tout réclame tes ſoins.
Réponds-moi; qu'as-tu fait pour ſervir ta Patrie?
Que ce nom dans ton ame excite le remord.
Quoi! faudra-t-il un jour qu'elle pleure ta vie,
Loin de pleurer ta mort?
O honte de l'Europe & du ſiècle où nous ſommes!
Devoir du Citoyen, vous êtes méconnu.
Titre cher & ſacré qui fîtes les Grands Hommes,
Qu'êtes-vous devenu?
Ta Patrie aux vertus a formé ton enfance;
Les Miniſtres des Loix te font des jours heureux;
Les Guerriers teints de ſang meurent pour ta défenſe;
Et que fais-tu pour eux?
Les noms, ces tendres noms & de fils & de père,
O homme! ſeroient-ils étrangers à ton cœur?
Le ſauvage HURON dans ſon ſanglant repaire
En connoît la douceur.

Vois l'objet de ſes feux ſourire à ſa tendreſſe ;
Son père à ſes côtés repoſe en cheveux blancs ;
A ſon cou ſuſpendu, ſon jeune fils le preſſe
De ſes bras innocens.
Et toi dans la Nature, égaré, ſolitaire,
Ton être à l'Univers ne tient par aucuns nœuds,
Dans ton ame glacée & triſtement auſtère,
Tu ſens un vuide affreux.
Si du moins l'amitié réchauffoit de ſa flamme
Ces ſtoïques langueurs d'un ſage inanimé !
Mourras-tu ſans goûter ce doux plaiſir de l'ame,
Ce plaiſir d'être aimé ?
Apprends que l'amitié veut des ames actives.
Dans l'ombre d'un déſert l'amitié ne vit plus ;
Son repos eſt un crime, & les vertus oiſives
Ne ſont pas des vertus.
L'homme ſe doit à l'homme, en tout rang, à tout âge.
Sur le riche orgueilleux l'indigent a des droits :
Le foible ſur le fort ; l'imprudent ſur le ſage ;
Les ſujets ſur les Rois.
Tu dors, & les Mortels auprès de toi gémiſſent,
La terre enſanglantée eſt en proie au malheur !
Tu dors, & nous pleurons ! & par-tout retentiſſent
Les cris de la douleur.
Que d'Orphelins plaintifs ! de mères expirantes !
De vieillards vertueux conſumés par la faim !

D'Innocens dans les fers ! de familles errantes
Qui demandent du pain.
Ah ! crains d'entendre un jour leurs ombres irritées,
Venir en gémiſſant te reprocher leur mort.
Crains cet effroi vengeur des ames tourmentées
Par les cris du remord.
„ Qui, moi pour des ingrats que je me ſacrifie ?
„ Zélés par intérêt, perfides avec art,
„ Au ſein du bienfaiteur qui leur donna la vie
„ Ils plongent le poignard.
„ Tout eſt chez les Humains ou tyran ou victime.
„ Sous le coupable heureux le juſte eſt abattu.
„ L'on étouffe l'honneur, & les ſuccès du crime
„ Fatiguent ma vertu.
„ Laiſſe-moi donc mourir dans mon obſcur aſyle “. . .
Ainſi tu crains le vice & fuis les cœurs pervers.
Mais quoi ! loin des Humains ſi la vertu s'exile,
Que fera l'Univers ?
Doit-elle ſe cacher dans une nuit profonde,
Tandis qu'on voit régner le vice faſtueux ?
Ah ! le plus grand objet qui puiſſe orner le monde,
C'eſt l'homme vertueux.
Ces antiques Héros, ces ſages qu'on renomme
Servoient le genre humain & ne l'eſtimoient pas.
Plutôt que de manquer à ſervir un ſeul homme,
Rends heureux mille ingrats.

Qu'importent les tributs de la reconnoiſſance ?
N'as-tu pas Dieu pour toi, tes vertus, & ton cœur ?
Ta gloire en eſt plus pure ; & l'ingrat qui t'offenſe
Ajoute à ta grandeur.
L'homme par ſes forfaits irritant le tonnerre,
Du Dieu qui l'a créé ſemble inſulter l'amour ;
Et Dieu prodigue à l'homme, & les fruits de la terre ;
Et les rayons du jour.

M. Thomas.

N.° 903.

DEVOTS (les faux & vrais).

*PEUT-ON rien voir enfin qui ſoit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle ſpécieux,
Que ces francs Charlatans, que ces Dévots de place
De qui la ſacrilége & trompeuſe grimace
Abuſe impunément & ſe joue à leur gré
De ce qu'ont les Mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces gens qui, par une ame à l'intérêt ſoumiſe,
Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent acheter crédits & dignités,
A prix de faux clins d'yeux & d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel courir à la fortune ;

Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour ;
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour ;
Qui ſavent ajuſter leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices ;
Et pour perdre quelqu'un, couvrent inſolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier reſſentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère ;
Et que leur paſſion dont on leur ſait bon gré,
Veut nous aſſaſſiner avec un fer ſacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître :
Mais les Dévots de cœur ſont aiſés à connoître ;
Ce titre par aucun ne leur eſt débattu,
Ce ne ſont point du tout fanfarons de vertu :
On ne voit pas en eux ce faſte inſupportable,
Et leur dévotion eſt humaine & traitable ;
Ils ne cenſurent point toutes nos actions ;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et laiſſent la fierté des paroles aux autres ;
C'eſt par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame eſt portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à ſuivre :
On les voit pour tous ſoins ſe mêler de bien vivre :
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;
Ils attachent leur haine au péché ſeulement ;

Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.

Molière.

N.° 904.

DÉVOTS (le moyen de connoître les faux).

LE vrai, le faux Dévot ont les mêmes dehors.
Tous deux ont à la règle assujetti leur corps;
Le cœur seul les distingue, & jamais l'apparence
N'a marqué de leurs cœurs l'exacte différence:
C'est le cœur, c'est le cœur qu'il faut interroger,
De la dévotion quand nous voulons juger.

L'Abbé de Villiers.

N.° 904 *b*.

DÉVOTE (à une).

DU culte de l'Amour, je viens, timide Apôtre,
Oubliant mon bonheur pour m'occuper du vôtre,
Profiter d'un instant, difficile à saisir;
Vous m'enflammez du plus ardent désir;

Mais rejetez mes vœux, couronnez ceux d'un autre,
Si de lui votre cœur attend plus de plaiſir.
Pouvez-vous préférer les plus arides plaines
A des vallons fleuris par cent ruiſſeaux coupés,
A des ombrages frais, des routes incertaines,
Aux plus riches côteaux, des rochers eſcarpés?
A notre cœur l'amour eſt auſſi néceſſaire
Qu'aux plantes la chaleur, à nos yeux la lumière!
Des plus brillantes fleurs il forme ſes liens,
Pour tous les maux ſouverain baume,
Quinteſſence de tous les biens,
Tous les autres plaiſirs ſont accrus par les ſiens.
Ici, deſſous un ſimple Dôme,
Il adoucit les mœurs d'un Maître dangereux;
Là, ſous un toit couvert de chaume,
Il conſole des malheureux;
Des plus puiſſans Humains il reçut les hommages;
Sa peinture occupa les plus rares eſprits;
HOMÈRE, en ſes divins écrits,
Nous en offre par-tout les plus vives images.
Sur le ſommet d'IDA, quand la Reine des Dieux
Se livre aux vœux brûlans du Maître du tonnerre,
Mille naiſſantes fleurs embelliſſent la terre,
Des charmes de l'Amour ſymbole ingénieux.
Vous, qui des jaſmins & des roſes,
Avez le doux parfum & les vives couleurs,

ÉGLÉ, mêlange exquis des plus aimables choſes,
Venez ſur ces gazons faire éclore des fleurs.

Deſmahis.

N.° 905.

DÉVOTS (ſortie contre les faux).

*OUI bien que d'un faux zèle ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la vérité les bleſſe.
En vain d'un lâche orgueil leur eſprit revêtu
Se couvre du manteau d'une auſtère vertu:
Leur cœur qui ſe connoît, & qui fuit la lumière,
S'il ſe moque de Dieu, craint TARTUFE & MOLIÈRE.

Deſpréaux.

N.° 906.

DIABLE (le portrait du).

IL a la peau d'un rôt qui brûle;
Le front cornu;
Le nez fait comme une virgule;
Le pied fourchu;

Le fuſeau, dont filoit HERCULE,
Noir & tortu;
Et, pour comble de ridicule,
La queue au cu.

Piron.

N.° 907.

DIEU (les effets de la puiſſance de).

IL donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître & mûrir les fruits;
Il leur diſpenſe avec meſure
Et la chaleur des jours, & la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut, les rend avec uſure;
Il commande au Soleil d'animer la Nature,
Et la lumière eſt un don de ſes mains.
Mais ſa loi ſainte, ſa loi pure,
Eſt le plus riche don qu'il ait fait aux Humains.

Racine.

Athalie, Acte I. Scène IV.

N.° 908.

DIEU (l'exiſtence de) *prouvée.*

LES Cieux inſtruiſent la Terre
A révérer leur Auteur ;
Tout ce que leur globe enferre,
Célèbre un DIEU créateur.
Quel plus ſublime Cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les céleſtes Corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords !
De ſa puiſſance immortelle,
Tout parle, tout nous inſtruit ;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux.
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ſes mains
Ce Soleil qui, dans ſa route,
Eclaire tous les Humains.
Environné de lumière
Cet Aſtre ouvre ſa carrière,
Comme un Epoux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.
L'Univers à ſa préſence
Semble ſortir du néant :
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe Géant.
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du Monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par ſa chaleur puiſſante,
La Nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

Rouſſeau.

N.° 908 *a.*

DIEU (c'eſt par l'effet des bontés de) *que la Nature procure tout à l'homme ſelon ſes déſirs ; il tient encore de ce même Dieu le génie propre à éclairer ſes eſprits & à former ſon cœur.*

Tout obéit à l'homme, & la Nature entière,
De nos vaſtes déſirs librement tributaire,
Prévient tous nos beſoins, & flatte tous nos ſens.
Le Ciel nous fit encore de plus riches préſens;
Il mit entre nos mains le flambeau du génie.
Par les accords flatteurs d'une douce harmonie,
Éclairer les eſprits & réformer les cœurs;
Communiquer ſes goûts, ſon calme, ſes fureurs;
Au feu du ſentiment allumer dans les ames
De l'auguſte vertu les ſalutaires flammes;
Aſſervir le pouvoir, la force à la raiſon;
De tes bontés, ô Dieu! tel eſt le plus grand don.

M. l'Abbé de la Serre.

Poëme didactique d'Eloquence, Ch. I.

N.° 909.

DIEU (la puiſſance de).

C'EST Dieu qui du néant a tiré l'Univers,
C'eſt Dieu qui ſur la terre a répandu les mers,
Qui de l'air étendit les humides contrées,
Qui ſema de brillans les voûtes azurées;
Qui fit naître la guerre entre les élémens,
Et qui régla des Cieux les divers mouvemens.
La terre à ſon pouvoir rend un muet hommage,
Les Rois ſont ſes ſujets, le monde eſt ſon ouvrage.
Si l'onde eſt agitée, il la peut affermir:
S'il querelle les vents, ils n'oſent plus frémir:
S'il commande au Soleil, il arrête ſa courſe.
Il eſt Maître de tout, comme il en eſt la ſource:
Tout ſubſiſte par lui, ſans lui rien n'eût été,
Et lui ſeul des Mortels eſt la félicité.

L'Abbé Geſnet.

Tiré du Poëme intitulé: *Les Principes de la Philoſophie*, ou *Preuves naturelles de l'exiſtence de Dieu & de l'immortalité de l'ame.*

N.° 910.

DIEU (tout ce qui exiſte eſt ſoumis à la puiſſance de).

CE DIEU d'un ſeul regard confond toute grandeur;
Des Aſtres devant lui s'éclipſe la ſplendeur.
Proſterné près du trône où ſa gloire étincelle,
Le Chérubin tremblant ſe couvre de ſon aile.
Rentrez dans le néant, Mortels audacieux.
Il vole ſur les vents, il s'aſſied ſur les Cieux.
Il a dit à la mer: *Briſes-toi ſur ta rive*;
Et dans ſon lit profond la mer reſte captive.
Les foudres vont porter ſes ordres confiés,
Et les nuages ſont la poudre de ſes piés.
C'eſt ce DIEU qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suſpendit le Soleil, étendit nos campagnes;
Qui pèſe l'Univers dans le creux de ſa main.
Notre globe à ſes yeux eſt pareil à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance;
Il ſouffle, & de la mer tarit le gouffre immenſe.
Nos vœux & notre encens ſont dus à ſon pouvoir:
Cependant quel honneur en peut-il recevoir?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages?

Qu'a-t-il beſoin de nous ? D'un œil indifférent
Il regarde tranquille & l'être & le néant....
Ce qu'il veut, il l'ordonne ; & ſon ordre ſuprême
N'a pas d'autre raiſon que ſa volonté même.
O ſage profondeur ! O ſublimes ſecrets !
J'adore un DIEU caché, je tremble & je me tais.

Racine.

Poëme de la Grace.

N.° 911.

DIEU (les efforts des hommes ne peuvent rien contre la puiſſance de).

QUE peuvent contre Dieu tous les Rois de la terre ?
En vain il s'uniroient pour lui faire la guerre.
Pour diſſiper leur ligue, il n'a qu'à ſe montrer ;
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul ſon de ſa voix, la mer fuit, le Ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'Univers enſemble ;
Et les foibles Mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux comme s'ils n'étoient pas.

Racine.

Tragédie d'Eſther. Acte I. Scène III.

N.° 912.

N.° 912.

DIEU *appelle également tous les hommes à sa gloire.*

DES maîtres le plus doux, des pères le plus tendre,
Dieu m'appelle & me dit qu'à lui je puis prétendre ;
Que je suis son enfant ; qu'il veut me rendre heureux.
De mon esprit j'écarte un trouble dangereux,
Et loin que mon arrêt m'inquiète & m'alarme,
J'espère tout d'un Dieu dont la bonté me charme.
J'envisage les biens que m'a faits son amour,
Comme un gage de ceux qu'il veut me faire un jour.
Pourquoi, de ses faveurs comblé dès ma naissance,
Former pour l'avenir un soupçon qui l'offense ?
C'est à vous, c'est à moi que le Ciel est promis :
C'est pour nous qu'à la mort il a livré son fils.
Oui, Dieu veut le salut de tous tant que nous sommes ;
JESUS-CHRIST a versé son sang pour tous les hommes.
Que celui qui périt ne s'en prenne qu'à soi ;
Malheureux ISRAEL, ta perte vient de toi.
Vous craignez du Seigneur les arrêts formidables,
Cependant vous perdez les momens favorables,
Et lorsqu'il vient à vous, vous lui fermez vos cœurs.
Hélas ! combien de fois vous offrant ses faveurs,

Vous a-t-il ranimés par des graces nouvelles ?
Et que n'a-t-il point fait ? Un Oiſeau ſous ſes ailes
Raſſemble ſes petits trop foibles pour voler ;
C'eſt ainſi qu'en ſon ſein il veut vous raſſembler.
Les maux que vous ſouffrez, c'eſt lui qui les envoie ;
Par tendreſſe pour vous, il trouble votre joie ;
De vos plaiſirs honteux il vient vous détacher ;
Au monde, malgré vous, il veut vous arracher.
Cependant de ce monde eſclaves volontaires,
Vous rejetez toujours ſes rigueurs ſalutaires.

Racine.

Poëme de la Grace. Ch. IV.

N.° 913.

DIEU (le titre de Maître n'eſt permanent que dans la perſonne de).

NE ſais-tu pas encore, Homme foible & ſuperbe,
Que l'Inſecte inſenſible, enſeveli ſous l'herbe,
Et l'Aigle impérieux qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel ?
Les Mortels ſont égaux ; ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
Il eſt de ces eſprits favoriſés des Cieux,
Qui ſont tout par eux-mêmes, & rien par leurs aïeux.

De Voltaire.

N.° 914.

DIEU (entretien sur les effets admirables de la puissance de).

QUE mes yeux aisément reconnoissent tes traces,
Esprit universel dont la Divinité
De l'empire possible occupe les espaces,
Et se perd dans l'immensité !
O toi, par qui les temps ont commencé d'éclore,
Toi qui rempliſſois tout, quand rien n'étoit encore,
Qui, borné par toi seul, enfermes dans ton sein
La cause, les effets, le principe & la fin,
De ton Trône éternel la nuit couvre l'enceinte !
Mais avec quel éclat, avec quelle grandeur,
Sur ce vaste Univers je vois ta main empreinte !
Quel spectacle!... O Nature ! il me peint ton Auteur.
Soleil, je vois le Dieu qui ta marqué ta route,
Et qui des Cieux surpris a suspendu la voûte ;
Il parle à ma raison, à mes sens, à mon cœur.
Hardi fabricateur d'argumens sophistiques,
Raisonneur insensé, qu'on appelle esprit fort,
Toi qui, toujours couvert de vapeurs l'éthargiques,

Portes à tes côtés les regards de la mort,
Tu ne peux, dans la Créature,
Saisir du Créateur le sublime rapport!
Ce tout harmonieux dont tu vois la structure,
Ne t'offre point la main qui règle son ressort,
Et ton cœur engourdi ne sent qu'avec effort
Les secousses de la Nature.
Si tes secrets replis pouvoient nous être ouverts,
Sous le voile imposant d'une arrogante feinte
Peut-être nous verrions le serpent de la crainte
S'abreuver à long traits de ses poisons amers.
Eh! combien j'en ai vu dans leur folie extrême,
Livrés à d'éternels combats,
De l'incrédulité soutenir le systême,
Que leur esprit confus désavouoit tout bas!
Est-on heureux sans toi, Religion céleste?
Nous bénissons ton joug; tes devoirs nous sont chers;
Par toi, dans les douleurs, l'espérance nous reste.
Que de plaisirs perdus pour ces hommes pervers!
Qu'on craint peu de marcher devant l'Être suprême,
Quand on suit constamment les principes du beau!
Quelle félicité pour le juste qui l'aime,
De songer qu'il doit vivre au delà du tombeau!
D'un paisible avenir l'image consolante,
Quand il est content de son cœur,
Devant ses yeux se représente,

Et dans le charme de l'attente
Lui donne un avant-goût du céleſte bonheur;
Heureux dans tous les temps; eſt-il dans l'abondance?
Il jouit par le bien qu'il fait,
Et par les tendres vœux de la reconnoiſſance;
La ſource de ſes dons coule dans le ſecret;
Dieu le voit; il ſuffit, il a ſa récompenſe;
Tranquille, inébranlable au milieu des revers,
Dans un lointain riant il découvre leur terme;
D'un front auſſi ſerein, & d'un œil auſſi ferme,
Il verroit ſous ſes pas s'écrouler l'Univers:
Renverſé dans l'abyme où gémit l'indigence,
Trahi par l'amitié, par le ſang, par l'amour,
Déshonoré, proſcrit, & perdant ſans retour
L'eſtime, ce tribut qu'on doit à l'innocence,
Jeté dans les cachots qui dérobent le Ciel
Au pâle infortuné luttant avec ſa chaîne,
Flétri par le mépris, pourſuivi par la haine,
Buvant juſqu'à la mort un calice de fiel,
Couché ſur le grabat où l'Ange des ténèbres
Couvre l'homme expirant de ſes ailes funèbres,
Il lève vers ſon Dieu ſes languiſſantes mains....
O charme! ô doux prodige! A ce nom qu'il implore
Ses maux ſont oubliés; une nouvelle aurore
Fait briller l'eſpérance à ſes regards éteints.
Mais ce Dieu, quel eſt-il? Juges faux que nous ſommes,

Nous lui prêtons ſouvent les paſſions des hommes ;
L'amour des nouveautés a ſéduit plus d'un cœur,
Et ſouvent ſur ce tas de boue,
De la crédulité l'impoſture ſe joue.
Eſprit de vérité ! dans les mains de l'Erreur,
Tu reçois ici-bas mille formes bizarres ;
Le Sauvage te peint ſous ſa noire couleur ;
D'un vaſte continent les habitans barbares
Arroſent tes Autels du ſang de la terreur.
Que tu vois en pitié ce peuple adorateur,
Qui t'oſe figurer comme il ſe voit lui-même !
Que tu ris du petit ſyſtême
Qu'avec tant d'aſſurance il fait de ta grandeur !
Sage organe de la Nature,
Une Religion ſatisfaiſante & pure,
A mes ſens attendris annonce un Dieu de paix,
Qui, par des chaînes de bienfaits,
Se plait à rapprocher cet intervalle immenſe
Qu'entre le Maître & tes Sujets
Mit ſa ſublime intelligence.
Ami de l'Univers, au ſein de ce grand corps,
Il fait régner ſans ceſſe une heureuſe harmonie ;
Il diſpoſe, il ordonne, & de chaque partie
Ses dociles Agens font mouvoir les reſſorts.
Dans un vide ſans fin, les uns tournent ces mondes,
Dont le nombre, le cours, les phaſes, les rapports

Offrent aux yeux mortels des ténèbres profondes ;
D'autres pompent du ſein des mers
Les brouillards, qui, long-temps balancés dans les airs
Se diſtillent enſuite en bienfaiſantes ondes
Sur les ſommets glacés qu'habitent les hivers ;
D'où, groſſis des tributs de cent ſources fécondes,
Ils vont de leur limon engraiſſer l'Univers.
L'Être aſſemble à ſes pieds ſes Miniſtres fidèles ;
D'un ſigne irrévocable il fixe les deſtins ;
La Juſtice & l'Amour, ſes filles immortelles,
Diſpenſent à ſon gré dans le cœur des humains
Les plaiſirs conſolans & les peines cruelles ;
Tandis qu'au ſouci dévorant,
Sous ſes lambris dorés le Superbe eſt en proie ;
Sous l'humble toit du pauvre il appelle la joie :
Le Sommeil à ſa voix deſcend ſur l'innocent,
Tandis que les Remords, l'Effroi, l'Inquiétude,
Suivent pendant la nuit le coupable tremblant
Dans l'horreur de ſa ſolitude,
Veillant près du débris d'un poudreux monument ;
Plus touché qu'irrité de la foibleſſe humaine,
Il frappe ſes enfans, mais pour les corriger :
Lui prêter nos fureurs, ce ſeroit l'outrager ;
Un Dieu peut-il ſentir le tourment de la haine ?
La Vérité ſévère, organe de ſes loix,
Tient ouvert devant lui le livre de la vie ;

C'eſt là que ſont écrits les noms dont il fait choix ;
Le bienfait qu'on ignore & celui qu'on oublie,
Les mérites obſcurs, les timides vertus,
Juſqu'aux déſirs ſecrets que lui ſeul a connus.
Cette flatteuſe idée encourage & conſole
L'homme dont l'intérêt au bien commun s'immole ;
Par elle un noble cœur, victime des méchans
Et de la calomnie à ſa perte animée,
Oſe, en faiſant le bien, braver la renommée ;
Sûr de plaire à celui qui connoît ſes penchans,
Il dit : » J'aurai la récompenſe ;
» Témoin de mes combats, le Maître que je ſers
» Couronnera mon innocence,
» Et ſaura me payer des maux que j'ai ſoufferts. «

M. Léonard.

N.° 915.

DIEU (on reconnoît la puiſſance & la grandeur de) *dans ſes ouvrages.*

GRAND DIEU ! de ma raiſon altière,
Où tend le vol audacieux ?
Quels ſont ces globes qui des Cieux
Parcourent l'immenſe carrière ?

Effrayans par leur nombre & leur vaſte grandeur,
Ils répandent par-tout une vive ſplendeur
D'un cours immuable & rapide :
Dans ſon cercle preſcrit chaque corps ſe maintient ;
Mais dans cet eſpace fluide,
Contre leur propre poids, quelle main les ſoutient ?
Une féconde ardeur imprime
Sa vertu dans tout l'Univers ;
Entre tous ces globes divers
Vient règner un Aſtre ſublime.
Source vive de feux, par lui-même il nous luit ;
Arbitre des ſaiſons, du jour & de la nuit,
Son cours ſeul en fait le partage.
Fatal par ſes rayons aux regards curieux,
Il ſemble retracer l'image
Du Dieu dont la ſplendeur ſe refuſe à nos yeux.
Cet Aſtre fuit. Les triſtes ombres
Déjà s'épandent en tous lieux ;
Mais l'Olympe, orné d'autres feux,
Ote à la nuit ſes ailes ſombres.
Au céleſte lambris tous les feux ranimés,
D'une main libérale y ſont par-tout ſemés.
Tel eſt l'émail de nos prairies ;
Et tandis que des Cieux le Soleil eſt abſent,
Ces clartés douces & chéries
Ornent de l'Éternel le trône éblouiſſant.

Mais, ô précieux avantage
De leur noble & brillant emploi!
Qui ſuis-je, Seigneur? Et pourquoi
S'abaiſſent-ils à mon uſage?
D'un ordre invariable ils marquent les climats,
Le règne des Zéphyrs, l'empire des frimats;
Du Voyageur ils ſont les guides:
Apportant à leurs cours un eſprit attentif,
Sur le dos des plaines liquides,
Le nocher haſardeux fait voler ſon eſquif.
Où fuir? Sur quel objet terrible
Viens-je de jeter mes regards?
La mer s'élève en boulevarts,
Avec un ſifflement horrible.
Notre effort à ſon cours ne peut rien expoſer:
Quel obſtacle imprévu vient pourtant de briſer
La vague fière & bondiſſante?
Cet élément reçoit un inviſible frein;
La fureur eſt obéiſſante,
Et ſes flots écumeux ſont rentrés dans ſon ſein.
Cependant la terre féconde,
Et ſoumiſe aux loix des ſaiſons,
Enfante ſes riches moiſſons
Qui ſont l'allégreſſe du monde.
Ici, de clairs ruiſſeaux; là, d'épaiſſes forêts;
Plus loin, de blonds épis flottans ſur les guérets,

Dorent la ſurface des plaines ;
Et de l'Aſtre enflammé tempérant les chaleurs,
Les Zéphyrs aux molles haleines
Font, dans les champs voiſins, éclore mille fleurs.
La Nature active & puiſſante
Prodigue par-tout ſes bienfaits ;
Mortels, à vos ardens ſouhaits
Une autre moiſſon ſe préſente.
Sur ces rians côteaux favoriſés des Cieux,
Mûrit & ſe colore un fruit délicieux,
Des ſaiſons dernière richeſſe ;
Au ſecourable feu de ſa douce liqueur,
La frêle & débile vieilleſſe
De ſes ans écoulés recouvre la vigueur.
Sur la terre un être domine,
Image de ſon Créateur ;
Par un privilége flatteur,
Lui ſeul connoît ſon origine.
L'ordre & la ſymétrie ont deſſiné ſon corps ;
L'activité, la force agitent ſes reſſorts ;
Tout enchante dans ſa ſtructure :
D'organes ſurveillans les uſages divers
Dévoilent pour lui la Nature,
Et cet Etre eſt lui-même un ſecond Univers.
Dieu qui, par ſa toute puiſſance,
De ſimple argile le forma,

D'un ſouffle divin anima
Cet objet de ſa complaiſance.
Homme! que de ſecrets Dieu va te découvrir!
A ton entendement lui-même il vient s'offrir;
Sa bonté pour toi le décèle:
Elevant ton eſprit au céleſte ſéjour,
Il veut qu'à ſes ordres fidèle
Tu puiſſes, en l'aimant, prétendre à ſon amour.
Tout ce qu'en ſa noble ſtructure
L'Univers préſente à nos yeux,
L'Océan, la Terre & les Cieux
Montrent l'Auteur de la Nature:
Ouvrages de ſes mains, ils doivent à ſes loix
De leurs êtres divers l'arrangement, le choix,
La variété, l'excellence:
Dieu, de ſes ennemis ſera toujours vainqueur:
Tout dépoſe pour ſa puiſſance,
Et les yeux de l'impie ont démenti ſon cœur.

M. Taneyot.

N.° 916.

DIEU (les preuves inconteſtables de la puiſſance de).

TOI qui de l'Eternel contemples les miracles,
Les feux du Firmament ſont-ils pas des oracles,
Dont le ſilence parle & s'entend par les yeux?
Et le pouvoir qu'ils ont deſſus notre naiſſance,
Peut-il venir d'ailleurs que de cette puiſſance
Qui tient ferme la Terre & fait mouvoir les Cieux?
L'ordre continuel dont depuis tant d'années
L'on voit naître & finir les nuits & les journées,
Et meſurer leur cours d'un ſi juſte compas;
N'eſt-ce pas un chef-d'œuvre où chacun peut connaître,
Que ce grand Artiſan, de qui tout prend ſon être,
Ne fait point au haſard les choſes d'ici-bas?
Ces viſibles effets d'une cauſe inviſible,
Ces ſuprêmes grandeurs, cette eſſence impoſſible,
Exigent de nos cœurs l'honneur qui leur eſt dû:
Ils prêchent aux Gentils, ils prêchent aux Sauvages,
Et dans tout l'Univers il n'eſt point de langage
Où leur diſcours muet ne puiſſe être entendu.
C'eſt de là qu'à ſa force égalant ſa juſtice,
Un jour Dieu ſortira pour détruire le vice:

Tel qu'un puiſſant Géant au combat préparé,
Il atteindra par-tout, tout craindra ſon tonnerre,
Ses yeux verront par-tout, & par toute la terre
Rien n'eſt ſi ténébreux qui n'en ſoit éclairé.

Il n'eſt point d'ignorant que ſes œuvres n'inſtruiſent;
Il n'eſt point de méchant que les loix ne réduiſent;
Chacun diverſement eſt appellé de Dieu:
Mais les cœurs généreux qui peuvent ſans contrainte
Faire pour ſon amour ce qu'on fait pour la crainte,
Comme les plus parfaits, auront le plus haut lieu.

Ainſi qu'aux réprouvés la peine eſt aſſûrée,
Ainſi la récompenſe eſt aux bons préparée,
Loin de tous les malheurs dont nous ſommes troublés:
L'or n'a point de beautés qui ſoient ſi déſirables,
Ni le miel le plus pur de douceurs comparables
Au moindre des plaiſirs dont ils ſeront comblés.

Heureux ſera le cœur délivré de tout vice,
Qui, donnant à ſon Dieu ſa vie & ſon ſervice,
Se rend digne des biens qui lui ſont deſtinés!
Et qui de ſa raiſon connoiſſant l'impuiſſance,
Quand il a des penſers trop remplis de licence,
Les étouffe en ſon cœur auſſi-tôt qu'ils ſont nés!

Souverain Roi des Rois, Providence éternelle,
Qu'en la mer de ce monde à toute heure j'appelle,
Mon Dieu, mon Rédempteur, ma vie & mon ſupport,
Puiſqu'à tous mes beſoins tes bontés toujours prêtes

M'ont déjà tant de fois retiré des tempêtes,
Achève ton ouvrage, & me conduis au port.

Racan.

N.° 917.

DIEU (tableau de) *dans toute ſa gloire.*

Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repoſe en lui-même, & vêtu de ſplendeur,
Sans bornes eſt rempli de ſa propre grandeur;
Une triple perſonne en une ſeule eſſence,
Le ſuprême pouvoir, la ſuprême ſcience,
Et le ſuprême amour unis en Trinité,
Dans ſon régne éternel forment ſa majeſté...
Au même Tribunal, où tout bon il réſide,
La ſage Providence à l'Univers préſide;
Et plus bas, à ſes pieds, l'infléxible Deſtin
Recueille les décrets du jugement divin.
De ſon être increé tout eſt la créature;
Il voit rouler ſous lui l'ordre de la Nature,
Des élémens divers eſt l'unique lien,
Le père de la vie & la ſource du bien.

Tranquille poſſeſſeur de la béatitude,
Il n'a le ſein troublé d'aucune inquiétude;
Et voyant tout ſujet aux loix du changement,
Seul, ne pouvant changer, dure éternellement.

Chapelain.

N.° 918.

DIEU (la puiſſance de), ou *moyens de conſolation dans les diſgraces.*

LE Seigneur écoute ma plainte,
Mes cris ont attiré ſes regards parternels;
J'ai percé la majeſté ſainte
Dont l'éclat l'environne & le cache aux Mortels.
Mes regrets, mes clameurs funèbres,
Au lever de l'Aurore imploroient ſon appui;
Je l'invoquois dans les ténèbres,
Et mes tremblantes mains s'élevoient juſqu'à lui.
Dans les plus cruelles alarmes,
Aux douleurs, aux remords, à la crainte immolé,
Je m'excitois moi-même aux larmes;
Mais Dieu ſe fit entendre, & je fus conſolé.
Je ſuivois juſqu'aux premiers âges
Ses ſoins pour nos aïeux, ſon amour, ſes bienfaits:

Par-tout

Par-tout s'offroient des témoignages
De ce qu'il fit pour eux, ſans ſe laſſer jamais.
Quoi ! m'écriois-je, il fut leur père,
Leur chef, leur conducteur en tout temps, en tout lieu ?
Oubliera-t-il, dans ſa colère,
Que nous ſommes ſon peuple & qu'il eſt notre Dieu ?
Non, l'eſpérance m'eſt rendue ;
Je ſens fuir loin de moi les périls que je crains :
Dieu ſoutient mon ame abattue,
Et ce prompt changement eſt l'œuvre de ſes mains.
J'ai rappelé dans ma mémoire
Des bontés du Seigneur l'inaltérable cours :
Mon cœur méditera ſa gloire,
Et ma bouche aux Morrels l'annoncera toujours.
Eh ! quel Dieu plus grand que le nôtre ?
Quel Dieu peut égaler ſa force & ſon pouvoir ?
ISRAEL n'en aura point d'autre ;
Lui ſeul de nos tyrans a confondu l'eſpoir.
Dieu puiſſant ! du ſein de la nue
Ta main guidoit JACOB par l'EGYPTE inveſti ;
Les flots troublés l'ont reconnue,
Et du ſon de ta voix leur gouffre a retenti.
Tes cris, ſemblables au tonnerre,
Juſqu'au fond de l'abyme ont porté la terreur,
Et les fondemens de la terre,
Par ta courſe ébranlés, ont treſſailli d'horreur.

Le tourbillon qui t'environne
Vomit des traits brûlans qui répandent l'effroi.
Les éclairs brillent, le Ciel tonne ;
Et la mer fuit, recule, & s'ouvre devant toi.
Ton char dans ces routes profondes
Ne laisse point de trace, & court à l'autre bord.
PHARAON te suit dans les ondes ;
Il y cherche ton peuple, il y trouve la mort.
ISRAEL, après mille obstacles,
Va remplir le désert de ses cris triomphans.
Seigneur, un seul de tes miracles
Anéantit l'Egypte, & sauve tes enfans.

M. le Franc de Pompignan.

N.° 919.

DIEU (la grandeur & les effets de la puissance de).

LOIN d'ici, profanes Mortels ;
Vous dont la main impie a dressé des Autels
A des Dieux impuissans que le crime a fait naître ;
Qu'aux accens de ma voix tout tremble en l'Univers :
Cieux, Enfers, Terre, Mer, c'est votre auguste Maître
Que je vais chanter dans mes vers.

Il eſt, & par lui ſeul tout être a pris naiſſance.
Le néant exiſte à ſa voix :
La Nature & les temps agiſſent par ſes loix ;
Tout adore en tremblant ſa ſuprême puiſſance.
Inviſible & préſent, on le trouve en tous lieux :
Il remplit la Terre & les Cieux ;
Par lui tout ſe meut, tout reſpire :
Sa durée eſt l'éternité,
Et les bornes de ſon empire
Sont celles de l'immenſité.
Il produit à ſon gré le calme & les tempêtes :
Il commande aux flots en courroux,
Et des foudres bruyans qui menacent nos têtes,
Ses ordres éternels conduiſent tous les coups.
Des climats où naît la lumière,
Aux lieux où le Soleil termine ſa carrière,
Il étend ſes ſoins bienfaiſans ;
Et l'on voit ſa bonté paraître
Par-tout où ſon pouvoir fait mourir & renaître
Les jours, les ſaiſons & les ans.
Par lui brille en nos prés la riante verdure,
D'abondantes moiſſons les guérets ſont couverts :
L'Automne de ſes fruits embellit la Nature,
Et l'Aquilon fougueux ramène les Hivers.
De l'énorme Eléphant à la Fourmi rampante,
De l'Aigle au Paſſereau, du Monarque au Berger,

Tout vit, tout ſe ſoutient par ſa faveur préſente :
Il change, comme il veut, la Nature impuiſſante,
Et ſeul ne peut jamais changer.
Mais auſſi terrible qu'aimable,
J'entends, Dieu tout-puiſſant, ta colère implacable
Porter par-tout le trouble & la terreur.
Je te vois des méchans peſer les injuſtices,
Et leur préparer des ſupplices
Dignes de ta juſte fureur.
Tu parles ; & ta voix enfante le tonnerre.
Les Anges tombent à tes pieds :
Les Superbes vaincus, les Rois humiliés,
Rentrent dans le ſein de la terre.
Pour te venger & nous punir,
Tous les élémens vont s'unir ;
La mer ouvre ſes flancs, la terre ſes abymes ;
L'air s'allume, le feu dévore les Mortels ;
Et l'horrible trépas de tant de criminels
Ne fait qu'éterniſer leurs tourmens & leurs crimes.
Qu'êtes-vous devenus, orgueilleux Souverains,
De cent peuples divers vivantes deſtinées ?
Comment ont diſparu ces brillantes années,
Où les jours des Mortels étoient mis en vos mains ?
Honneurs, faſtes, grandeurs, vains fantômes de gloire,
A peine un reſte de mémoire
Aux portes du néant prolonge votre ſort :

La vérité paroît, les ombres diſſipées
Ne laiſſent voir à vos ames trompées
Que l'horreur, l'enfer, & la mort.
Le jour affreux de tes vengeances
Eclaire l'impie étonné :
Je le vois confondu, tremblant, abandonné,
Fuir, & trouver par-tout ton bras & ſes offenſes ;
Dévoré par de vains & criminels ſouhaits,
Il cherche de faux biens diſſipés pour jamais,
Et jamais le vrai bien ne ſera ſon partage.
Il ſouffre, à chaque inſtant, d'éternelles douleurs;
Et pour comble de maux d'un affreux eſclavage,
Tu le contrains enfin d'avouer, dans ſa rage,
Qu'il eſt digne de ſes malheurs.
Mais quel charme m'arrache à cet objet funeſte!
Quelle divine main m'enlève dans les Cieux!
Ta ſplendeur ſe montre à mes yeux ;
J'entre dans la cité céleſte.
Ainſi la force manque à mes ſens enchantés :
Quels torrens éternels de ſaintes voluptés !
L'ouvrage de tes mains ſemble égal à toi-même :
Tu couronnes en lui les dons que tu lui fais :
Comblé de tes faveurs, tu le chéris, il t'aime ;
Et ſa gloire eſt le prix de tes propres bienfaits.
Que ton pouvoir eſt adorable !
Tu peux faire toi ſeul notre félicité :

Toi ſeul dois être redouté ;
Tout obéit à ta voix formidable,
Par toi de nos momens le cours eſt limité,
Et de la mort impitoyable
Tu conduis & ſuſpends l'aveugle cruauté.
Grand Dieu, qui fais trembler l'Enfer, la Terre & l'Onde,
Dont l'Univers entier annonce la grandeur ;
Toi dont l'Aſtre du jour emprunte ſa ſplendeur,
Toi qui d'un mot créa le Monde ;
Sageſſe, puiſſance, bonté ;
Juſtice, gloire, vérité ;
Principe de tout bien, ſeul bien digne d'envie !
Puiſſai-je, après ma mort, dans une heureuſe paix,
M'enivrer en ton ſein dans ces ſources de vie
Qui ne doivent tarir jamais !

Duché.

N.° 920.

DIEU (les différens effets de la puiſſance de).

LE ſuprême Artiſan, d'une main qui ſe joue,
Fait cent vaſes divers avec la même boue ;
Et comme Créateur, par de ſecrets reſſorts,
Règle les qualités des ames & des corps.

Mille états différens, dans une même eſſence,
Partagent des Mortels l'inégale naiſſance.
L'un ſur un trône d'or règne dans l'Univers;
L'autre ſouffre, gémit ſous le poids de ſes fers:
L'un eſt beau, plein d'ardeur, & fort dans ſa vieilleſſe;
L'autre eſt difforme, foible & vieux dans ſa jeuneſſe.
L'un pénètre les Arts par un feu vif & pur;
L'autre, lent & ſtupide, y trouve tout obſcur.
. . . . . .
. . . . . .
Ainſi les traits divers d'une forme ſemblable,
Diſtinguent les tableaux de ce Peintre admirable.
Qui pourroit cependant accuſer ſes deſſeins,
Dans l'inégalité des œuvres de ſes mains?
Tous ſavent qu'il eſt Dieu, que ſon pouvoir auguſte
Faiſant tout ce qu'il veut, ne fait rien que de juſte,
Et que dans ſes décrets ſa haute Majeſté
Peut bien choquer nos ſens, mais non pas l'équité.

De Sacy.

N.° 921.

DIEU (nous devons juger de) *par l'excellence de ſes Ouvrages.*

Vois de riches moiſſons ces campagnes dorées;
Vois ces tréſors tirés des abymes des mers:

Vois le jour s'allumer dans la vague des airs ;
Vois des flambeaux du Ciel les courſes méſurées ;
Vois l'homme, dont l'eſprit, par ſes puiſſans efforts,
Pénètre les ſecrets cachés dans tous les corps ;
Et comme, en abrégé, lui ſeul eſt tout un monde ;
Puis demande à ton cœur, rempli d'étonnement,
Quel doit être celui dont la bonté féconde,
Pour créer l'Univers, n'employa qu'un moment.

Arnaud d'Andilly.

N.° 922.

DIEU (de la grandeur de), *& des hommages que les Hommes lui doivent.*

LA gloire du SEIGNEUR, ſa grandeur immortelle,
De l'Univers entier doit occuper le zèle ;
Mais ſur tous les Humains conſacrés à ſes loix,
Le peuple de SION doit ſignaler ſa voix :

Sion, montagne auguſte & ſainte,
Formidable aux audacieux ;
Sion, ſéjour délicieux,
C'eſt toi, c'eſt ton heureuſe enceinte
Qui renferme le Dieu de la terre & des Cieux.
O murs ! ô ſéjour plein de gloire !

Mont ſacré, notre unique eſpoir,
Où Dieu fait régner la victoire,
Et manifeſte ſon pouvoir!
Cent Rois, ligués entr'eux pour nous livrer la guerre;
Etoient venus ſur nous fondre de toutes parts;
Ils ont vu nos ſacrés remparts.
Leur aſpect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre;
Le Seigneur dans leur camp a jeté la terreur:
Il parle, & nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs Chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs Soldats conſternés d'horreur;
Leurs vaiſſeaux ſubmergés ou brûlés par la foudre,
Monumens éternels de ſa juſte fureur.
Rien ne ſauroit troubler les loix inviolables
Qui fondent le bonheur de la ſainte Cité;
Seigneur, toi-même en as jeté
Les fondemens inébranlables;
Au pied de tes Autels humblement proſternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés;
Des lieux chéris où le jour prend naiſſance,
Juſqu'aux climats où finit ſa ſplendeur,
Tout l'Univers revère ta puiſſance,
Tous les Mortels adorent ta grandeur.
Publions les bienfaits, célébrons la juſtice
Du Souverain de l'Univers;

Que le bruit de nos chants vole au delà des mers ;
Qu'avec nous la terre s'uniſſe ;
Que nos voix pénètrent les airs.
Elevons juſqu'à lui nos cœurs & nos concerts.
Vous, Filles de Sion, floriſſante jeuneſſe,
Joignez-vous à nos chants ſacrés ;
Formez des pas & des ſons d'allégreſſe
Autour de ces murs révérés ;
Venez offrir des vœux pleins de tendreſſe,
Au Seigneur que vous adorez.
Peuples de qui l'appui ſur ſa bonté ſe fonde,
Allez dans tous les coins du monde,
A ſon nom glorieux élever des Autels
Les ſiècles à venir béniront votre zèle ;
Et de ces bienfaits immortels
L'Eternel comblera votre race fidelle.
Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans ;
C'eſt notre Dieu, c'eſt notre père,
C'eſt le Roi que Sion révère ;
De ſon règne éternel les glorieux inſtans
Dureront au delà des ſiècles & des temps.

Rouſſeau.

N.° 923.

DIEU (tableau de la grandeur de), *& de la foibleſſe des Humains.*

V. la lettre F. N.° 1272.

Le grand Rouſſeau.

N.° 924.

DIEU (l'excellence, la grandeur & la bonté de).

CELUI dont la parole a formé l'Univers,
Et dont la main féconde en miracles divers,
Remplit de ſes tréſors & la mer & la terre,
M'inſpire de chanter au pied de ſes Autels,
Qu'il a poſé ſon trône au deſſus du tonnerre,
Et qu'il règne au milieu des Eſprits immortels.

La pompe & la ſplendeur lui ſervent d'ornement,
Et la magnificence, ainſi qu'un vêtement,
L'environne en tout temps dans ſa gloire ſuprême;
Un ſeul mot ſous ſes pieds rangea les élémens,
Et ces monts orgueilleux dont la hauteur extrême
Fait croire que du Ciel ils ſont les fondemens.

De ſon heureux ſéjour, Dieu contemple ici-bas
Des Peuples mutinés les aveugles combats;
Et voit leurs paſſions, ainſi que des nuages,
S'émouvoir, s'élever, s'enfler contre les Rois,
Et remplir leurs Etats de funeſtes orages,
Qui perdent les cités & renverſent les loix.
Il voit ſur l'Océan pâlir les Matelots,
De qui l'art ſurmonté par la rage des flots,
Les laiſſe ſans eſpoir, ſans ſecours & ſans guides;
Il voit l'obſcurité, les vents & les rochers,
La foudre & les éclairs, comme autant d'homicides,
Conſpirer le trépas des plus ſavans nochers.
Mais ce divin Auteur de nos proſpérités,
Et des Peuples émus, & des flots irrités,
Sait bien, quand il lui plaît, réprimer l'inſolence;
Et ſans armer ſon bras, & ſans quitter les Cieux,
D'un ſeul de ſes regards calmer leur violence,
Et les rendre plus doux qu'ils n'étoient furieux.
C'eſt ainſi, Dieu puiſſant, que tu fais tous les jours
Eprouver aux Mortels ta grace & ton ſecours;
Ta vérité pour eux eſt une loi conſtante,
Les bons & les méchans y ſont aſſujettis;
Et nous voyons trembler ſous ta dextre puiſſance
Les vivans & les morts, les grands & les petits.
Tes enfans animés d'une céleſte ardeur,
Au milieu de ton Temple adorent ta grandeur,

Et chargent tes Autels d'innocentes victimes:
Ta ſainteté rend pur & leurs corps & leurs cœurs;
Elle exauce leurs vœux, elle efface leurs crimes,
Et de tous leurs combats les fait ſortir vainqueurs.

Conrart.

N.° 925.

DIEU (œuvres admirables de), & *ſa bonté pour l'homme.*

O ſuprême grandeur! ô ſageſſe ineffable!
Ton nom remplit la terre, & ta gloire admirable
Éblouit en tous lieux.
Les Anges devant toi baiſſent leurs yeux timides,
MONARQUE, qui du haut du trône où tu réſides,
Sous tes pieds vois les Cieux.
Ce ſtupide Mortel, s'il eſt vrai qu'il t'ignore,
De l'enfant qu'au berceau le lait nourrit encore
Peut prendre des leçons.
La langue de l'enfant qui tient de toi la vie,
Pour bénir ta puiſſance, & confondre l'Impie,
Forme ſes premiers ſons.
Pour moi, lorſque la nuit vient déployer ſes voiles,
Où tes prodigues mains ont ſemé tant d'étoiles,

Je t'adreſſe ma voix.
Lorſque l'aſtre du jour rentre dans ſa carrière,
Je redouble mes chants, & c'eſt, dans ſa lumière,
La tienne que je vois.
D'ouvrages merveilleux la foule eſt innombrable,
L'homme n'y paroît plus que l'amas mépriſable
De la chair & du ſang.
Dans ta cour toutefois que tes bontés l'honorent!
Preſqu'égal aux eſprits qui ſans ceſſe t'adorent,
Il tient le ſecond rang.
Tu veux qu'à ſes beſoins ici-bas tout conſpire.
Les plus fiers animaux reconnoiſſent l'empire
Qu'il a reçu de toi.
Ceux qui de l'Océan parcourent les abymes;
Ceux qui fendent de l'air les campagnes ſublimes,
Tous reſpectent leur Roi.
Que de biens tu nous fais, ô ſageſſe ineffable!
Ton nom remplit la terre, & ta gloire admirable
Éblouit en tous lieux.
Les Anges devant toi baiſſent leurs yeux timides,
Monarque, qui du haut du trône où tu réſides,
Sous tes pieds vois les Cieux.

Œuvres de Racine. Tom. II.

N.° 926.

DIEUX D'ÉGYPTE (les), ou *le pouvoir des passions.*

Dans l'Égypte jadis toute Bête étoit Dieu,
Tant l'homme au contraire étoit Bête!
Tel Animal ailleurs, qui n'a ni feu ni lieu,
Avoit là ſon temple & ſa fête.
On avoit fait un jour dans le Temple du Chat,
D'un Rat blanc & ſans tache un pompeux ſacrifice.
Le lendemain c'eſt le tour du Dieu Rat:
Il faut pour le rendre propice,
Qu'à ſes autels un Chat périſſe.
Maître Matou marchoit de feſtons couronné,
Et de Prêtres environné.
Du Dieu Rat juſqu'aux Cieux on portoit la louange.
Strophe, Antiſtrophe, Exode, harmonieux ramas,
Petits faits & grands mots, pindarique mélange;
Chacun prioit ce Dieu de ménager ſa grange.
Ne nous puniſſez pas des inſultes des Chats,
Diſoit-on; que le ſang de celui-ci vous venge.
Lui Dieu? diſoit le Chat: eh! vous n'y penſez pas:
Qui ſuis-je donc moi qui le mange?
Hier c'étoit pour moi que fumoit l'encenſoir;

Aujourd'hui mon trépas vous paroît légitime.
Pourquoi paſſer ainſi du blanc au noir ?
J'étois Dieu; me voilà victime.
Reproche embarraſſant qu'on ne réſolut point;
D'un coup de hache on abrégea ce point.
Nous ſommes tous d'Égypte, & leur mode eſt la nôtre.
Quels ſont nos Dieux ? Nos paſſions,
Que, ſuivant les occaſions,
Nous immolons tour-à-tour l'une à l'autre.

De la Motte.

N.° 927.

DIEUX PÉNATES (les).

PROTECTEURS de mon toit ruſtique,
C'eſt à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous qui, ſous ce foyer antique,
Bravez le faſte de PARIS,
Et la molleſſe Aſiatique
Des alcoves & des lambris:
Soyez les ſeuls dépoſitaires
De mes vers ſérieux, ou foux:
Que mes louanges ſolitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'eſpérois

J'eſpérois que l'affreux Borée
Reſpecteroit nos jeunes fleurs ;
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendroit à la terre éplorée
Et ſes parfums & ſes couleurs ;
Mais les Nymphes & les Compagnes
Cherchent les abris des buiſſons.
L'Hiver deſcendu des montagnes
Souffle de nouveau les glaçons,
Et ravage dans nos campagnes
Les prémices de nos moiſſons.
Rentrons dans notre ſolitude,
Puiſque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphyr étonné
D'une nouvelle ſervitude.
Rentrons, & qu'une douce étude
Déride mon front ſérieux.
Vous, mes PENATES, vous, mes Dieux,
Écartez ce qu'elle a de rude ;
Et que les vents ſéditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laiſſent la paix dans ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincelant
A la rigueur des vents barbares

Oppoſer un chêne brûlant.
Je ſuis enfin dans le ſilence ;
Mon eſprit libre de ſes fers,
Se promène avec nonchalance
Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offenſe.
Cœurs vicieux, eſprits pervers,
Vils eſclaves de l'opulence,
Je vous condamne ſans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et ſoutenus par l'innocence,
Ma main ſans eſpoir vous encenſe ;
Mes yeux ſur le mérite ouverts
Se ferment ſur la récompenſe.
Sans ſortir de mon indolence
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme ſcience :
Je vois que la ſombre ignorance
Obſcurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah ! que ma chère indifférence
M'offre ici de plaiſirs divers !
Mes Dieux ſont les Rois que je ſers,
Ma Maîtreſſe eſt l'Indépendance,
Et mon étude l'Inconſtance.
O toi qui, dans le ſein des mers ;

Avec l'amour as pris naiſſance,
Déeſſe, répands dans mes vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette noble négligence
Dont tu ſais embellir tes airs!
Amant de la ſimple Nature,
Je ſuis les traces de ſes pas;
Sa main auſſi libre que ſûre
Néglige les loix du compas,
Et la plus légère parure
Eſt un voile pour ſes appas.
Quand la verrai-je ſans emblême,
Sans fard, ſans éclat emprunté,
Conſerver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime,
Le ſouris de la volupté?
Inſpirez-moi, divins Pénates:
Vous-mêmes, guidez mes travaux,
Verſez ſur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux;
Et que mes chants toujours nouveaux,
Mêlent la raiſon des SOCRATES
Au badinage des SAPHOS:
Mais qu'une ſageſſe ſtérile
N'occupe jamais mes loiſirs;

Que toujours ma Muſe fertile
Imite, en variant ſon ſtyle,
Le vol inconſtant des Zéphyrs,
Et qu'elle abandonne l'utile
S'il eſt ſéparé des plaiſirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand ROUSSEAU, vole à mon ſecours:
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inſpire,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des Amours:
Soutiens-moi, prête-moi tes ailes;
Guide mon vol audacieux
Juſqu'à ces voûtes éternelles,
Où l'Aſtre qui parcourt les Cieux;
Darde ſes flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes Ouvrages.
L'eſprit de l'Être créateur
Semble verſer ſur tes images
Toute ſa force & ſa grandeur;
Mais ne crois pas que vil flatteur
Je déshonore mes ſuffrages
En mandiant ceux de l'Auteur.
Vous le ſavez, Dieux domeſtiques,
Mon ſtyle n'eſt point infecté
Par le fiel amer des critiques,

Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la Vérité,
J'adreſſe au Prince des Lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'eſtime & l'équité.
Rouſſeau, conduit par POLYMNIE,
Fit paſſer dans nos vers François
Ces ſons nombreux, cette harmonie,
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie:
Lui ſeul avec ſévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté;
Et, par le concours unanime
D'une heureuſe fécondité,
Unie aux travaux de la lime,
Sa Muſe avec rapidité
S'élevant juſques au ſublime,
Vola vers l'immortalité.
Que la Renommée & l'Hiſtoire
Gravent à jamais ſur l'airain
Cet Hymne digne de mémoire,
Où Rouſſeau, la flamme à la main,
Chaſſe du Temple de la Gloire
Les deſtructeurs du genre humain,

Et ſous les yeux de la Victoire
Ébranle leur trône incertain.
Tels ſont les accens de ſa lyre;
Mais quel feu! quels nouveaux attraits!
Lorſque BACCHUS & la Satyre,
Dans un vin pétillant & frais,
Trempent la pointe de ſes traits!
En vain de ſa gloire ennemie
La Haine répand en tout lieu,
Que ſa Muſe enfin avilie
N'eſt plus cette Muſe chérie
De DURFÉ, la FARE & CHAULIEU.
Malgré les arrêts de l'Envie,
S'il revenoit dans ſa Patrie,
Il en ſeroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans:
Les Graces qui font leur partage,
Les ſauvent des rides du temps:
Moins la roſe compte d'inſtans,
Plus elle s'aſſûre l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Réponds-moi, célèbre VOLTAIRE:
Qu'eſt devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractère
Qui marquoient tes premiers écrits,

Quand ta plume vive & légère
Peignoit la joie, enfant des ris,
Le vin faillant dans la fougère,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les ſecrets de Cythère?
Alors de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des ſeize Tyrans de Paris,
Et la généreuſe clémence
Du plus vaillant de nos HENRIS.
Alors la ſublime éloquence
Te pénétroit de ſes chaleurs;
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs,
Et, par une heureuſe inconſtance,
De ton eſprit en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui ſe répandoit ſur tes vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée,
Comme un nuage dans les airs.
Tandis que ma Muſe volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaiſir l'engage,
Et donne tout au ſentiment;

L'ombre deſcend, le jour s'efface;
Le char du ſoleil qui s'enfuit,
Se joue enfin ſur la ſurface
De l'onde qui le reproduit;
L'heure impatiente le ſuit,
Vole, ſe preſſe, & dans ſa place
Fait ſuccéder l'obſcure nuit.
Que dans ma retraite, éclairée
Par la préſence & le concours
Des Dieux, enfans de Cythérée,
Les plaiſirs exilés des Cours,
Du vin de cette urne ſacrée
S'enivrent avec les Amours;
Que mon toit ſoit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs,
Et qu'un répos inaltérable,
Dans cet aſyle favorable,
Endorment les ſoucis rongeurs.
Sur ces demeures ſolitaires
Veillez, ô mes Dieux tutélaires!
Déjà MORPHÉE au teint vermeil
Abaiſſe ſes ailes légères,
D'où la molleſſe & le ſommeil
Vont deſcendre ſur mes paupières.
Puiſſé-je, après deux nuits entières,
N'être encor qu'au premier réveil,

Et voir dans tout ſon appareil
L'Aurore entr'ouvrant les barrières
Du Temple brillant du Soleil!

Vous, dont la main m'eſt toujours chère,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'Enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que GLICÈRE
Favoriſe un Amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez ſon bandeau,
Et repouſſez le téméraire.
Mais ſi, plus ſenſible à mes vœux,
Il vous apprend que cette Belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux;
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'inſtant ſes beaux cheveux.

M. L. C. D. B.

N.° 928.

DIFFICILE (le). *V.* la lettre F.

N.° 1247.

La Fontaine.

N.° 929.

DINDON (du).

CET Oiſeau, délicat dans ſa débile enfance,
Exige de vos ſoins toute la vigilance.
Le bec ouvert, importun par ſon cri,
Il périra de faim, s'il n'eſt par vous nourri:
L'or que renferme l'œuf, la renaiſſante ortie,
Sont dans ces premiers temps le ſoutien de ſa vie;
Mais par l'âge affermi, de vos oiſeaux nombreux
Il devient le plus grand & le plus vigoureux.

M. de Roſſet.

Poëme d'Agriculture. Ch. VI.

N° 930.

DIRECTEURS (les ſoins des Dévotes pour leurs).

MAIS de tous les Mortels, grace aux dévotes ames,
Nul n'eſt ſi bien ſoigné qu'un Directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller?

Un eſcadron coëffé d'abord court à ſon aide:
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède;
Chez lui ſyrops exquis, ratafias vantés,
Confitures, ſur-tout, volent de tous côtés:
Car de tous mets ſucrés, ſecs, en pâte, ou liquides,
Les eſtomacs dévots toujours furent avides;
Le premier maſſe-pain pour eux, je crois, ſe fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.
Notre Docteur bientôt va lever tous ſes doutes,
Du Paradis pour elle il applanit les routes.

Boileau.

N.° 931.

DISCERNEMENT (le) *des femmes eſt plus prompt, plus vif & plus juſte que celui des hommes.*

DE nos ſuccès arbitres ſouveraines,
Sur les talens vous prononcez en Reines,
N'enviez point à l'homme ambitieux
Cet attribut ingrat, laborieux,
De conſacrer ſon eſprit à l'étude:
En vous privant de ce frivole attrait,
Il eſt puni du larcin qu'il vous fait;
Et pour tout fruit du travail le plus rude,

Il ne remporte enfin qu'incertitude.
Anges mortels, ſavans à moins de frais,
Vous nous jugez, & ne doutez jamais;
Et pour braver ce qu'on vous fit d'injure,
En s'oppoſant à vos heureux progrès,
Vos jugemens ſont ceux de la Nature.
D'un vain ſavoir l'homme fait trop de bruit;
Il n'en eſt point que votre goût n'éclaire,
Et près de vous le plus ſage s'inſtruit.
C'eſt en règnant, c'eſt en daignant lui plaire;
Que d'un coup d'œil décidant ſa valeur,
De chaque objet vous enlevez la fleur.
La vérité pour vos yeux ſemble faite,
Et votre eſpèce, avec tant de beauté,
L'emporte encor par la ſolidité:
Plus que la nôtre, elle eſt ſage & parfaite;
Par un ſeul trait la preuve en eſt complette.
D'un fier pouvoir fauſſement revêtus,
Sexe trop doux, trop tendre, trop aimable,
Nous vous oſons impoſer des vertus
Dont notre cœur ne fut jamais capable.

M. * * *

N.° 932.

DISCERNEMENT (le) *avantageux.*

V. la lettre A. N.° 329.

De la Motte.

N.° 933.

DISCORDE (pourquoi la) *prit naissance.*

LE grand secret de sa trompeuse adresse
Fut de remplir les hommes divisés,
De sentimens l'un à l'autre opposés;
D'embarrasser leurs esprits téméraires
D'opinions & de dogmes contraires;
Et d'ennoblir du nom de vérités
Ce fol amas de contrariétés.

Rousseau.

N.° 934.

DISCORDE (la) *eſt le fléau de ceux même qu'elle anime.*

CE Monſtre impétueux, ſanguinaire infléxible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible.
Aux malheurs des Mortels il borne ſes deſſeins,
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains:
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.

De Voltaire.

N.° 935.

DISCORDE (la).

CETTE affreuſe EUMÉNIDE aux homicides jeux,
A les pieds ſur la terre, & le front dans les Cieux:
Un funeſte poiſon de ſa bouche s'exhale;
Les Serpens irrités ſur ſa tête infernale,
Par d'aigus ſifflemens que ſecondent ſes cris,
De ſa rage implacable enflamment les eſprits:
De trahiſons noircie, & de meurtres ſanglante,
Elle agite en fureur ſa torche menaçante.

Saint-Didier.

N.° 936.

DISCORDE (la). *V.* la lettre C. N.° 667.

De la Motte.

N.° 937.

DISCORDE (la) *eſt la mère du fanatiſme.* *V.* la lettre F. N.° 1173.

De Voltaire.

N.° 938.

DISCORDE (les funeſtes effets de la). *V.* la lettre A. N.° 41.

Le Brun.

N.° 939.

DISCRET (l'Amant).

SUR une écorce legère,
Amans, tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma Bergère,
N'eſt gravé que dans mon cœur.

⁂

Je n'oſe occuper ma lyre
A chanter un nom ſi doux ;
Echo pourroit le redire ;
Et j'aurois trop de jaloux.

⁂

CORINNE, à feindre m'engage
Pour mieux tromper les témoins ;
Ce qui lui plaît davantage,
Semble me plaire le moins.

⁂

L'herbe, où ſon troupeau va paître,
Voit le mien s'en écarter ;
Et je ſemble méconnaître
Son chien qui veut me flatter.

Vous qu'un fol amour inſpire,
Connoiſſez mieux le plaiſir;
Vous n'aimez que pour le dire;
Nous n'aimons que pour jouir.

*

Corinne, que ce myſtère
Dure autant que nos amours.
L'Amant content doit ſe taire;
Fais-moi taire pour toujours.

*

L'Amant frivole & volage
Chante par-tout ſes plaiſirs;
Le Berger diſcret & ſage
Cache juſqu'à ſes déſirs.

*

Telle eſt mon ardeur extrême;
Mon cœur ſoumis à ta loi,
Te dit ſans ceſſe qu'il t'aime
Pour ne le dire qu'à toi.

Bernard.

N.° 940.

DISEURS (aux) *de bons mots.*

V. la lettre C. N.° 848.

Colardeau.

N.° 941.

DISGRACE (la) *des Souverains eſt communément ce que nous avons le plus à attendre d'eux ; & c'eſt des moyens de l'éviter que les Courtiſans s'occupent le moins.*

DANS le palais des Rois cette plainte eſt commune :
On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuſes faveurs, ſes appas inconſtans ;
Mais on ne les connoît que quand il n'eſt plus temps.
Lorſque ſur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour ſoi les vents & les étoiles,
Il eſt bien mal-aiſé de régler ſes déſirs !
Le plus ſage s'endort ſur la foi des Zéphyrs.
Jamais un Favori ne borne ſa carrière :
Il ne regarde pas ce qu'il laiſſe en arrière ;

Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit,
Ne le ſauroit quitter qu'après l'avoir détruit.

La Fontaine.

N.° 942.

DISGRACES (moyens de conſolation dans les).

N'ESPÉRONS plus, mon Ame, aux promeſſes du monde,
Sa lumière eſt un verre, & ſa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer:
Quittons ces vanités; laſſons-nous de les ſuivre.
C'eſt Dieu qui nous fait vivre,
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.
En vain, pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons près des Rois tous les temps de nos vies
A ſouffrir des mépris & ployer les genoux:
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien; ils ſont ce que nous ſommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.
Ont-ils rendu l'eſprit? ce n'eſt plus que pouſſière
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines

Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

Là ſe perdent ces noms de Maîtres de la terre,
D'Arbitres de la paix, de Foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de ſceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

Malherbe.

N.° 943.

DISPOSITIONS (les) *pour la Peinture doivent être particulières en chaque Peintre pour chaque objet différent.*

. . . . . .

FIER de ta deſtinée, & plein d'un beau délire,
Écoute, jeune Élève, il eſt plus d'un pinceau ;
Vois quel eſt ton génie, & marche à ce flambeau ;
Les dons ſont partagés : la Nature bizarre,
Juſques dans ſes faveurs paroît encore avare ;
Et lorſqu'elle ſourit de ſes yeux complaiſans,
Ne penche qu'à demi l'urne de ſes préſens.

L'un, né pour moiſſonner dans le champ de l'Hiſtoire,
Nous peindra les Héros courans à la victoire,
Le front des combattans, leur choc impétueux,
Les courſiers écumans, la pouſſière, le feu,
Le vol du plomb rapide & plus prompt que la flèche,
Les remparts foudroyés, le vainqueur ſur la brèche.

Un autre eſt attiré par de plus doux ſujets;
Il aime à nous tracer de paiſibles objets;
Il peint les bois, les prés, les ruiſſeaux, les campagnes,
Et les troupeaux errans au penchant des montagnes;
Sylvandre ingénument par Annette agacé;
Et la jeune Laitière au jupon retrouſſé,
Rapportant ſon pot vuide, un bras paſſé dans l'anſe,
Et de la ville aux champs retournant en cadence.

Un fidèle crayon m'attachant de plus près,
Sous mes yeux étonnés à reproduit mes traits;
Il ſemble, partageant la divine puiſſance,
Multiplier mon être avec ma reſſemblance;
La toile eſt un miroir où l'objet préſenté,
Même loin du modèle, eſt encor répété.
Doux charme des amis, malgré le ſort barbare,
Le pinceau fait tomber le mur qui le ſépare;
De la mort elle-même il affoiblit les coups;
Et lorſqu'elle a rompu nos liens les plus doux,
L'objet qui dans la tombe emporta notre hommage,
Reſte encor près de nous, & vit dans ſon image.

Sous le comble d'un Temple, aux voûtes d'un Palais,
Celui-ci ſuſpendu les parcourt à grands traits,
Peint l'hymen de THÉTIS, les champs de l'ÉLYSÉE,
Les brigands abattus ſous le bras de THÉSÉE;
HERCULE à qui la GRÈCE a dreſſé tant d'Autels,
Monte de ſon bûcher au rang des Immortels;
Le dôme à diſparu, c'eſt la céleſte voûte.
Le Peintre en ſon eſſor franchit la même route,
Perce avec le Héros les eſpaces des Cieux,
Et dans tout leur éclat il contemple les Dieux.

L'autre, dans ces jardins, peint d'agréables rives,
Donne aux objets trompeurs des formes fugitives;
Sur l'immenſe horizon que je touche des mains,
Mon regard ſe fatigue en ces vaſtes lointains;
Je parcours des Palais la ſuperbe étendue:
Cette ſurface eſt plane, & recule à ma vue;
Tandis qu'à points légers, par des traits délicats,
Le pinceau d'une main, de l'autre le compas,
Celui-là forme un mont avec un grain de ſable;
Ce Nain eſt un Atlas, & ce fil eſt un cable;
Le monde entier ſe meut dans le tour d'un anneau.

Là, le Peintre joyeux, égayant ſon tableau,
De ſes crayons badins, dans ſes peintures vives,
Fait mouvoir plaiſamment ſes figures naïves.
Dans ce ruſtique enclos que de peuple danſant!
On va, l'on vient, l'on court, on ſe heurte en paſſant,

On joue, on chante, on rit, on boit ſous la verdure;
Nise danſe avec Blaise; Alain prend ſa Future;
Et le Menétrier, debout ſur un tonneau,
Sous ſon archet aigu fait détonner Rameau.

As-tu connu ton genre? As-tu percé ce voile?
Deſſine en ton cerveau, c'eſt la première toile.
Solitaire & rêveur au ſein de tes réduits,
Au ſilence des bois, dans le calme des nuits,
Quelquefois en des temps, en des lieux moins tranquilles,
Et ſachant être ſeul dans le fracas des villes,
Diſpoſe le ſujet ſecrètement formé,
Comme une autre Minerve il doit ſortir armé.

M. le Mierre.

De l'Art de peindre. Ch. II.

N.° 944.

DISPUTES (les).

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût;
Autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voiſin penſe;
Le plus beau droit de l'homme eſt cette indépendance:
Mais ne diſpute point; les deſſeins éternels
Cachés au ſein de Dieu, ſont trop loin des Mortels;

Le peu que nous ſavons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine;
Le monde eſt plein d'erreurs : mais de-là je conclus
Que prêcher la raiſon n'eſt qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous ſommes,
Que verrons-nous ? les torts & les travers des hommes.
Ici c'eſt un SYNODE, & là c'eſt un DIVAN;
Nous verrons le MUPHTI, le DERVICHE & l'IMAN,
Le BONZE, le LAMA, le TALAPOINT, le POPE,
Les antiques RABBINS, & les Abbés d'EUROPE,
NOS MOINES, nos PRÉLATS, nos DOCTEURS agrégés.
Êtes-vous diſputeurs, mes amis ? voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre,
Qu'un regard de VÉNUS ait allumé la guerre,
Qu'à PARIS, au PALAIS, l'honnête Citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen,
Qu'au fond d'un diocèſe un vieux Prêtre gémiſſe
Quand un Abbé de Cour enlève un bénéfice,
Et que dans le parterre un Poëte envieux
Ait en battant des mains un feu noir dans les yeux:
Tel eſt le cœur humain. Mais l'ardeur inſenſée
D'aſſervir ſes voiſins à ſa propre penſée,
Comment la concevoir ? Pourquoi, par quel moyen,
Veux-tu que ton eſprit ſoit la règle du mien ?
Je hais ſur-tout, je hais tout cauſeur incommode,
Tous ces demi-Savans gouvernés par la mode,

Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'eſprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit;
Un peu Muſiciens, Philoſophes, Poëtes,
Et Grands Hommes d'Etat formés par les Gazettes,
Sachant tout, liſant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediroient VOLTAIRE ſur le goût,
MONTESQUIEU ſur les loix, DE BROGLIE ſur la guerre,
Ou la jeune D'EGMONT ſur le talent de plaire.
Voyez-les s'emporter ſur les moindres ſujets,
Sans ceſſe répliquant, ſans répondre jamais:
„ Je ne céderois pas au prix d'une couronne;
„ Je ſens: le ſentiment ne conſulte perſonne;
„ Oui, le ROI ſeroit là.... je verrois là le feu....
„ MESSIEURS, la vérité miſe une fois en jeu,
„ Doit-il nous importer de plaire ou de déplaire? "
C'eſt bien dit: mais pourquoi cette roideur auſtère?
Hélas! c'eſt pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux POINSINETS lequel fait mieux des vers.

Auriez-vous, par haſard, connu feu Monſieur DAUBE,
Qu'une ardeur de diſpute éveilloit avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment?
Il ſavoit mieux que vous, où, contre qui, comment;
Vous ſeul en auriez eu toute la renommée;
N'importe, il vous citoit ſes lettres de l'armée,
Et, RICHELIEU préſent, il auroit raconté
Ou GÊNE défendue, ou MAHON emporté;

D'ailleurs, homme d'eſprit, de ſens & de mérite;
Mais ſon meilleur ami redoutoit ſa viſite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardoit en l'écoutant un ſilence d'humeur;
J'en ai vu dans le feu d'une diſpute aigrie,
Prêts de l'injurier, le quitter de furie;
Et rejetant ſa porte & ſon double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en ſortant.
Ses Neveux qu'à ſa ſuite attachoit l'eſpérance,
Avoient vu dérouter toute leur complaiſance.
Un voiſin aſthmatique, en le quittant un ſoir,
Lui dit: Mon Médecin me défend de vous voir,
Et parmi cent vertus, cette unique foibleſſe,
Dans un triſte abandon, réduiſit ſa vieilleſſe.
Au ſortir d'un ſermon, la fièvre le ſaiſit,
Las d'avoir écouté ſans avoir contredit,
Et tout près d'expirer, gardant ſon caractère,
Il faiſoit diſputer le Prêtre & le Notaire.
Que la bonté du Ciel, arbitre de ſon ſort,
Lui donne le repos que nous rendit ſa mort;
Si du moins il s'eſt tû devant ce grand Arbitre!

Un jeune Bachelier, bientôt Docteur en titre,
Doit, ſuivant une affiche, en tel jour, en tel lieu,
Répondre à tout venant, ſur l'eſſence de Dieu.
Venez-y: venez voir, comme ſur un théatre,
Une diſpute en règle, un choc opiniâtre,

L'enthymème ſerré; les dilemmes preſſans,
Poignards à double lame & frappans à deux ſens,
Et le grand ſyllogiſme en forme irrégulière,
Et le ſophiſme vain de ſa fauſſe lumière:
Des Moines échauffés, vrais fléaux des Docteurs;
Des pauvres Hibernois, complaiſans diſputeurs,
Qui, fuyant leur pays pour les ſaintes promeſſes,
Viennent vivre à Paris d'argumens & de meſſes;
Et l'honnête Public, qui même écoutant bien,
A la ſaine raiſon de n'y comprendre rien:
Voilà donc les leçons qu'on prend dans ces écoles?
Mais tous les argumens ſont-ils vains ou frivoles?
» SOCRATE diſputoit juſques dans les feſtins,
» Et tout nu quelquefois argumentoit aux bains:
» Etoit-ce dans un Sage une ſotte manie?
» La contrariété fait ſortir le génie;
» La veine du caillou recèle un feu qui dort,
» Image de ces gens froids au premier abord;
» Mais qui dans la diſpute, à chaque répartie,
» Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avoit pas ſentie. «
C'eſt un bien, j'y conſens; quant au mal, le voici:
Plus on a diſputé, moins on s'eſt éclairci;
On ne redreſſe point l'eſprit faux, ni l'œil louche;
Ce mot *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche;
Nos cris & nos efforts ne frappent que le vent;
Chacun dans ſon avis demeure comme avant.

C'eſt mêler ſeulement aux opinions vaines,
Le tumulte inſenſé des paſſions humaines ;
Le vrai peut quelquefois n'être pas de ſaiſon ;
Et le plus grand des torts eſt d'avoir trop raiſon.

Autrefois la Juſtice & la Vérité nues,
Chez les premiers Humains furent long-temps connues ;
Elles régnoient en Sœurs : mais on ſait que depuis
L'une a fui dans le Ciel & l'autre dans un puits.

La vaine Opinion règne ſur tous les âges ;
Son temple eſt dans les airs porté ſur les nuages ;
Une foule de Dieux, de Démons, de Lutins,
Sont aux pieds de ſon Trône, & tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin ſous des verres d'optique ;
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En bulles de ſavon, ſont épars dans les airs ;
Et le ſouffle des vents y promène ſans ceſſe,
De climats en climats, le Temple & la Déeſſe :
Elle fuit & revient ; elle place un Mortel,
Hier ſur un bûcher, demain ſur un Autel ;
Le jeune ANTINOUS eut autrefois des Prêtres :
Nous rions aujourd'hui des mœurs de nos ancêtres ;
Et qui rit de nos mœurs ne ſait que prévenir
Ce qu'en doivent penſer les ſiècles à venir.

Une Beauté frappante & dont l'éclat étonne,
Les François la peindront ſous les traits DE BRIONNE ;

Sans croire qu'autrefois un petit front ſerré,
Un front à cheveux d'or fût toujours adoré.
Ainſi l'Opinion changeante & vagabonde,
Soumet la Beauté même, autre REINE du Monde;
Ainſi dans l'Univers, ſes magiques effets,
Des grands événemens ſont les reſſorts ſecrets.
Comment donc eſpérer qu'un jour aux pieds d'un Sage
Nous la voyions tomber du haut de ſon nuage;
Et que la Vérité ſe montrant auſſi-tôt,
Vienne au bord de ſon puits voir ce qu'on fait en haut?
Il eſt pour les Savans & pour les Sages même,
Une autre illuſion; c'eſt l'eſprit de ſyſtême,
Qui bâtit, en rêvant, des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs ſur quelques vérités.
C'eſt ainſi qu'égarés après de vaines ombres,
L'Inventeur des calculs chercha Dieu dans les nombres;
L'Auteur du mécaniſme attacha follement
La liberté de l'homme aux loix du mouvement;
L'un, du Soleil éteint veut compoſer la Terre:
La Terre, dit un autre, eſt un globe de verre.
De-là, ces différends ſoutenus à grands cris,
Et ſur un tas poudreux d'inutiles écrits,
La diſpute s'aſſied dans l'aſyle du Sage.
La contrariété tient ſouvent au langage:
On peut s'entendre moins, formant un même ſon,
Que ſi l'un parloit *Baſque* & l'autre *Bas-Breton*.

C'eſt-là, qui le croiroit ? un fléau redoutable ;
Et la pâle famine, & la peſte effroyable,
N'égalent pas les maux & les troubles divers
Que les mal-entendus sèment dans l'Univers.
Prendrai-je les dévots, les diſcordes funeſtes,
Les ſaints emportemens de ces ames céleſtes ;
Le fanatiſme au meurtre excitant les humains,
Des poiſons, des poignards, des flambeaux dans les mains ;
Nos villages déſerts, nos villes embraſées,
Sur nos foyers détruits nos mères écraſées ;
Dans nos Temples ſanglans abandonnés du Ciel,
Les Miniſtres rivaux égorgés ſur l'autel ;
Tous les crimes unis, meurtre, inceſte, pillage ;
Les fureurs du plaiſir ſe mêlant au carnage ;
Sur des corps expirans, d'infames raviſſeurs,
Dans leurs embraſſemens reconnoiſſant leurs ſœurs ;
L'Étranger dévorant le ſein de ma Patrie,
Et ſous la piété déguiſant ſa furie ;
Les pères conduiſant leurs enfans aux Bourreaux
Et les vaincus toujours traînés aux échafauds ?
DIEU PUISSANT ! permettez que ces temps déplorables
Un jour par nos Neveux ſoient mis au rang des fables !
Mais je vois s'avancer un fameux diſputeur ;
Son air d'humilité couvre mal ſa hauteur,
Et ſon auſtérité pleine de l'Évangile,
Paroît offrir à Dieu le venin qu'il diſtille.

„—Monſieur, tout ceci cache un dangereux poiſon;
„ Perſonne, ſelon vous, n'a ni tort, ni raiſon;
„ Et ſur la vérité n'ayant point de meſure,
„ Il faut ſuivre pour ſoi l'inſtinct de la Nature.
—Monſieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela.
„—Oh! quoique vous ayez déguiſé ce ſens-là,
„ En vous interprétant, la choſe devient claire.
—Mais en termes précis j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité, mais d'un commun accord;
Qui diſcute a raiſon, & qui diſpute a tort:
Voilà ce que j'ai dit, & d'ailleurs qu'à la guerre,
A la ville, à la Cour ſouvent il faut ſe taire.
„ Monſieur, Monſieur, ceci cache toujours deux ſens:
„ Je diſtingue, Monſieur.... Diſtinguez, j'y conſens;
Jai dit mon ſentiment, je vous laiſſe le vôtre,
En attendant, pour moi, ce que j'accorde aux autres.
„—Mon fils, nous vous avons défendu de penſer,
„ Et pour vous convertir je cours vous dénoncer ".

Heureux, ô trop heureux! qui, loin des fanatiques,
Des cauſeurs importuns & des jaloux critiques,
En paix ſur l'Hélicon paroît cueillir des fleurs!
Tels on voit dans les champs de ſages Laboureurs,
D'une ruche irritée évitant les bleſſures,
En dérober le miel, à l'abri des piqûres,

M. de Rhulières.

N.° 945.

DISTRAIT (le).

C'EST un homme étonnant & rare en ſon eſpèce;
Il rêve fort à rien, il s'égare ſans ceſſe,
Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde ſans voir;
Quand on lui parle blanc, ſouvent il répond noir.
Il vous dit *non* pour *oui*, pour *oui*, *non*; il appelle
Une femme *Monſieur*, & moi *Mademoiſelle*;
Prend ſouvent l'un pour l'autre; il va ſans ſavoir où.
On dit qu'il eſt diſtrait, mais moi je le tiens fou;
D'ailleurs fort honnête homme, à ſes devoirs auſtère,
Exact & bon ami, généreux, doux, ſincère;
Aimant, comme j'ai dit, ſa maîtreſſe en héros;
Il eſt & ſage & fort: voilà l'homme en deux mots....
Sortant d'une maiſon, l'autre jour, par bévue,
Pour ſon carroſſe il prit celui qui dans la rue
Se trouva le premier. Le Cocher touche & croit
Qu'il mène ſon vrai maître à ſon logis tout droit;
Léandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête,
Entre dans une chambre où la toilette eſt prête,
Prend la robe de chambre & le bonnet de nuit,
Et bientôt il alloit ſe mettre dans le lit;

Lorſque

Lorſque le maître arrive, il tempête, il s'emporte,
Le veut faire ſortir, mais non pas par la porte.

Regnard.

N.° 946.

DISTRAIT (le), *ou le Palais de la Chimère.*

BIEN au deſſus de la voûte étoilée,
Où, le premier, crut lire GALILÉE,
Bien par de-là les tourbillons nombreux,
Nouvellement éclos du cerveau creux
D'un Philoſophe, honneur de l'armorique;
Loin de tout ciel, plat, ovale, ou ſphérique,
Eſt un eſpace infiniment plus grand
Que n'eſt celui que l'Univers comprend:
Eſpace, tel que le grand ALEXANDRE,
Au long, au large, eût eu de quoi s'étendre,
Lui qui, n'étant à l'aiſe en nul endroit,
Dans l'Élyſée eſt encore à l'étroit.

Vrai Paradis, ſource unique & féconde,
Où ſont à choix tous les biens de ce monde,
Où la puiſſance eſt unie au déſir,
Où le dégoût ne ſuit point le plaiſir;

Où l'avarice, au PÉROU mécontente,
Là, d'un ſeul trait, éteint ſa ſoif ardente :
L'Ambitieux lui-même y fait ſon ſort :
L'Amant jamais n'y tente un vain effort ;
Dès qu'il lui plaît, du Berger l'heure y ſonne,
Sitôt qu'il tinte, Amour y carillonne :
Bref, en ces lieux, Père de JUPITER,
Ton ſiècle d'or en ſeroit un de fer.
Une Guenon veut-elle être une HÉLÈNE,
La Buſe un Aigle, ou le lâche un TURENNE ?
Qu'il ſe tranſporte en cet eſpace heureux.
C'eſt plutôt fait, qu'il n'a dit je le veux.
Voilà d'abord BAVIUS un VIRGILE,
MÉGÈRE un aſtre, & THERSITE un ACHILLE ;
Vous convoitez tout l'or de KOULICAN,
Ou les honneurs divins du Vatican,
Ou du Sérail la friande aſſemblée ;
Venez ici ; vous devenez d'emblée,
Tout en entrant, & dès le premier pas,
Le GRAND SEIGNEUR, le SAINT PERE & THAMAS ;
Vivez, comblé de biens, d'aiſe & de gloire !
Que j'aille là ! me répond quelqu'un : voire
Qui le pourroit ? O toi ! qui que tu ſois,
Qui m'interromps, n'y viens-tu pas cent fois ?
Qui ? moi ? Toi-même, ainſi que nous, ſans ceſſe
Tu viens du lieu careſſer la Déeſſe.

Quelle Déeſſe ? Extravagues-tu ? Non.
C'eſt bien la tienne, & Chimère eſt ſon nom ;
Comme l'eſpace, à ne te plus rien taire,
Chez nous s'appelle eſpace imaginaire.
L'inepte, ainſi que l'homme de ſavoir,
Souvent eſt là, ſans s'en appercevoir.
Quand l'agréable & docte FONTENELLE
Des Mondes fit la carte univerſelle,
Ce Monde-ci, bien que très-habité,
Echappa ſeul à la pluralité ;
Et le plaiſant, c'eſt que, dans le temps même
Où ſa lunette épuiſe le ſyſtême,
Et qu'il omet uniquement ce lieu,
L'Obſervateur étoit tout au milieu.
Or, ce lieu vaſte autant que la penſée,
Où ſur l'Autel la Chimère eſt placée,
Outre ſon Temple, en renferme encore un,
L'écueil brillant des fous hors du commun.
Le Dieu MOMUS l'élevant à ſa gloire,
L'intitula *le Temple de Mémoire.*
Lui-même en fut l'Architecte ſavant :
Il prit pour ſol un ſable très-mouvant ;
Matériaux diſpoſés à ſa tête,
Le frêle en bas, & le ſolide au faîte ;
Ordre, goût, plan, tout diſpute au terrain
L'honneur du ſceau de ſa burleſque main.

De *Porcelaine* éminentes colonnes,
Baſes de laque, & ſveltes & mignonnes,
De filigrane élégans chapitaux;
Friſes d'émail, corniches de criſtaux;
Coupole d'or, lanterne élabourée
De fin acier, d'où s'élève arborée
Une eſcarboucle éclairant l'horizon:
Globe au deſſus du quel eſt un blaſon,
Alléchant l'homme en qui vanité règne;
Car au bon vin, s'il ne faut point d'enſeigne,
Notoire il eſt qu'au mauvais il en faut.
Donc pour enſeigne, à ce Temple fallot,
Pend de laurier une branche en couronne,
Qui gentiment de ſinople environne
En champ d'azur, où ce mot eſt jeté
En lettres d'or: A L'IMMORTALITÉ.

Ce n'eſt le tout: faiſant de la lanterne
Un minaret, en vrai Dieu qui nous berne,
Au préalable ayant donné du cor,
De tout là-haut ayant pris ſon eſſor,
MOMUS s'écrie: A moi, Race divine;
Venez, Eſprits de céleſte origine,
Venez graver ici vos noms fameux,
Pour que le temps ne morde plus ſur eux.

A cet appel un chacun s'évertue;
On vole au Temple, on s'y porte, on s'y tue;

Chacun ſe croit l'homme rare & divin,
Et le plus ſot, ſans faute, eſt le plus vain,
Quand, au milieu de la nuit la plus ſombre,
Des lampions & des torches ſans nombre,
Pour quelques fêtes allumés à grands frais,
Ornent de feu la face d'un Palais.
Pour les rayons de l'Amant de CLIMÈNE,
Pour le Soleil prenant ce phénomène,
Au feu luiſant viennent les papillons
Se gliſſer vifs, & choir à millions.
L'œil ébloui de la ſplendeur du dôme,
A l'hameçon tendu par le Dieu MOME,
Tels, & plus fous, viennent ſe prendre à tas
Et pêle-mêle, Humains de tous Etats.
Vous en verriez de toutes les étoffes;
Princes, Guerriers, Poëtes, Philoſophes,
Peintres, Pédans, Maçons, Muſiciens;
Voire bien pis: Guimbardes & Vauriens;
Oui, PHRINÉ même, & l'infame EROSTRATE,
Ainſi qu'HOMÈRE, ALEXANDRE & SOCRATE,
Viennent au Temple à pas irréguliers,
Et de leurs noms barbouillent les piliers.
Jugez du reſte, & ſi la foule eſt belle!
JÉRUSALEM, LORETTE & COMPOSTELLE,
ROME & la MECQUE ont moins de Pélerins,
Et de faveurs ne les ont pas ſi pleins.

Fainéantiſe a mis ſur les guenilles,
Plus d'une fois, la cape & les coquilles;
Au lieu qu'ici tout ſe voue au labeur.
La Caravane a le voyage à cœur;
A ſes côtés marchent de compagnie
La Faim, la Soif, le Danger, l'Inſomnie,
Le Chaud, le Froid, la Miſère & la Mort:
Le Tic précède, & reſte le plus fort;
Il faut le ſuivre, ou mourir à la peine:
Auſſi fait-on. Cuiſtre ni Capitaine
Ne s'en dément; on meurt à mi-chemin,
Ou l'on s'affiche aux yeux du genre-humain.
Où courez-vous? inſenſés que vous êtes!
Quelle vapeur a dérangé vos têtes?
S'écrie en vain le bon Sens délaiſſé:
A vos aïeux appartint le paſſé;
Que le préſent ſoit votre eſpoir unique:
Abandonnez l'avenir chimérique
A vos neveux: il ne peut être à vous.
Vous prétendez franchir le temps jaloux,
Et le braver: cependant ſon paſſage
A chaque inſtant le venge, ou vous outrage;
Des Ris, des Jeux la troupe a déjà fui;
L'Amour s'envole, & BACCHUS après lui
Diſparoîtra, ſans que votre manie
Leur ait permis d'égayer votre vie.

Sous vos travaux, & ſous la faux du Temps,
Tomberez-vous, comme la fleur des champs,
Le ſoir éclоſe, & la nuit écraſée,
Avant qu'elle ait joui d'une roſée?
Que mon flambeau vous éclaire au beſoin;
Ouvrez les yeux! vous croyez voir de loin
L'Olympe ouvert: ce ne ſont que des nues.
Propos en l'air & paroles perdues!
L'Homme de guerre, impatient du frein,
La gloire en tête, & le glaive à la main,
Frappe, renverſe & fait la ſourde oreille.
Survient la Mort qui lui rend la pareille;
Sourde à ſon tour, elle frappe; il périt,
Long-temps avant que ſon nom ſoit inſcrit.
L'Hiſtorien, pélerin moins bizarre,
Mais non moins fou, de ce nom-là s'empare;
Et ce nom-là, dans le joyeux pourpris,
Pour accolade, avec le ſien eſt mis.
M'amuſerai-je à détailler la foule
Qui s'introduit, s'enrégiſtre, s'écoule,
Et diſparoît? J'aurois plutôt compté
Les moucherons qui piquent en été,
Et dont le Nord d'un ſouffle nous délivre.
Suffit que tous meurent très-sûrs de vivre.
Tel s'eſt muni, pour laiſſer là ſon nom,
Du fier burin; tel, du ſimple crayon:

Tel on élève, & tel autre on écraſe;
Tel de plain pied s'inſcrit contre la baſe;
Tel échafaude, & pend ſon écriteau
A la colonne : un fou, du chapiteau
Monte à la friſe; un autre à la coupole;
Juſqu'au pinacle enfin quelqu'autre vole,
A la faveur du quadrupède ailé,
Sur qui je n'ai que trop caracolé :
Deſcendons-en, & finiſſons. A peine
De tous ces noms la Baſilique eſt pleine;
Que près de-là fend l'air, à point nommé,
L'antique oiſeau, le vieil Ogre emplumé,
Pour qui mille ans ne ſont qu'une minute,
Par qui tout naît, croît, décline, culbute,
Et qui, planant au ſein de l'infini,
A tout l'eſpace eſt pleinement uni.
Le Temps enfin, du ſeul vent de ſon aile,
Des Glorieux jette la citadelle
Dans le Léthé, dont le gouffre béant
Sert de paſſage & de porte au néant.

Lors, dans l'Olympe il n'eſt Dieu qui ne rie
De la ſottiſe & de la momerie.

Qui que tu ſois qui m'auras entendu,
Ris, mange, bois, le piége eſt retendu.
Du Dieu moqueur le cri nous importune;
Faiſons les ſourds : c'eſt le traître Neptune

Qui dans le calme invite à naviger.
Et toi, qui ſais plaire autant qu'obliger;
Dont la belle ame en procédés excelle,
Dont le génie en tout genre étincelle,
Qui fais le bien & le beau tour-à-tour,
Sans exiger ni gloire, ni retour,
Sans que ton nom, à l'aide du Mercure,
Dans MORÉRI de ſe nicher ait cure;
Sans autre vue, après avoir bien fait,
Que le plaiſir de t'être ſatisfait;
De ces vers-ci reçois la dédicace,
Ami SALLEY, leur morale efficace
De ton eſprit a paſſé dans le mien:
Être, c'eſt tout; avoir été, n'eſt rien.

Piron.

N.° 947.

DIVERSITÉ (la) *devient un mal néceſſaire pour avoir quelque contentement dans la vie.*

V. la lettre A. N.° 178.

De la Motte.

N.° 948.

DIVINITÉ (la) *parlant à l'homme.*

PRÉSOMPTUEUX Mortel, ta raiſon inquiète
Voudroit approfondir quelle cauſe ſecrète
T'a formé ſi petit, ſi foible & ſi borné;
Mais d'abord, apprends-moi pourquoi tu n'es pas né
Plus foible, plus petit, plus borné dans tes vues?
Fais-moi ſentir pourquoi juſques au ſein des nues
Les Chênes élevant leurs ſuperbes rameaux,
Laiſſent ramper ſous eux les foibles arbriſſeaux?

Du Reſnel.

N.° 948 *a.*

DORMEUSE (la), ou *Avis à ceux qui ont fort à cœur de réuſſir en amour.*

NANETTE étoit une Bergère
D'une humeur tout-à-fait ſévère;

COLIN étoit ſimple, innocent,
Mais amoureux.... amoureux comme cent.
Colin n'oſoit enviſager la Belle:
Il pâliſſoit,
Il rougiſſoit,
Il baiſſoit la prunelle,
Auſſitôt qu'elle paroiſſoit.
Nanette un jour dormoit ſous un feuillage,
Voilà Colin au comble du plaiſir!
De celle qui fait ſon déſir
Il peut tout à loiſir
Contempler le charmant viſage,
Les belles mains, le beau corſage.
Près d'elle il vient donc pas à pas;
Il admire long-temps la Beauté qu'il adore,
Tout va bien juſques là, Nanette dort encore.
En admirant de ſi parfaits appas,
Le ſpectateur Colin ſent une envie extrême
De ſoupirer, grand embarras!
Il voudroit: mais il n'oſe pas;
Et voici comme il raiſonne en lui-même:
Un ſoupir me ſoulagera;
Mais je crains bien qu'il ne m'en coûte:
Ce ſoupir ſera fort ſans doute;
Nanette ſe réveillera,
Et le vrai plaiſir que je goûte

A la contempler ſe perdra.
Je ſuis bien, demeurons-en là.
Preſſé du feu qui le dévore,
Il ſe détermine pourtant;
Il riſque le ſoupir. Nanette dort encore.
Glorieux d'en avoir fait tant
Vient à Colin une autre fantaiſie;
Il dit, voyons, je m'aviſe d'un tour;
A Nanette parlons d'amour:
Car, quoiqu'elle ſoit endormie,
Je lui dirai mainte choſe jolie;
Je parlerai de mon tourment:
C'eſt un nouveau ſoulagement.
Colin tout bas ſe déclare à Nanette;
Il lui dit: Je vous aime, & cent fois le répète.
Il lui ſemble que ſes diſcours,
Sont pour ſon cœur d'un grand ſecours;
Mais voici la fin du myſtère:
Quoique Colin parlât tout bas,
Nanette ſe réveille & ſe met en colère.
Pourquoi Colin alors ne réuſſit-il pas?
Je le ſais. Murmurer tout auprès de l'oreille
De quelqu'un qui ſommeille,
(De grands Philoſophes l'ont dit)
Plus aiſément cela réveille,
Que ſi l'on faiſoit un grand bruit.

Colin fut donc une pécore;
Il en agit comme un nigaud:
Si Colin eût parlé plus haut,
Nanette dormiroit encore.

*M.****

N.° 948 *b.*

DORMIR *ou ne rien faire eſt à peu près la même choſe. V.* la lettre G. N.° 1325 *a.*

Ganeau.

N.° 948 *c.*

DOUCEUR (la) *en conteſtation avec la Beauté.*

UN jour, la Beauté, vaine & fière,
Reçut avis que la Douceur
Lui diſputoit l'honneur de plaire,
Et le don de parler au cœur.
Soudain jalouſe & furieuſe,
Elle porta ſa plainte aux Cieux;

L'affaire devint ſérieuſe;
On la plaida devant les Dieux.
Auprès du Tribunal céleſte,
La Beauté fit un grand éclat;
Un doux langage, un air modeſte,
De l'autre furent l'Avocat.

Le Deſtin, leur Juge & leur Maître,
Tout entendu, trois fois touſſa;
Puis ſon bon ſens ſe fit connoître,
Par cet arrêt qu'il prononça:

Sans vous deux l'amour ne peut être;
Ses jours ſeroient mal aſſûrés:
Vous, Beauté, vous le ferez naître;
Vous, Douceur, vous le nourrirez.

*M.****

N.° 949.

DOULEUR (ſur les rôles de la) *& de déſeſpoir.*
V. la lettre D. N.° 886.

M. Dorat.

N.° 950.

DOULEUR ET LE PLAISIR (la).

UN jour la Douleur toute en larmes,
Se plaignant du Plaiſir, s'en vint devant les Dieux;
Le Plaiſir avec tous ſes charmes
Y vint auſſi; ce qui leur plaiſoit mieux:
(Pleurer au Ciel, il n'eſt pas en uſage.)
Et ces deux mécontens
L'un contre l'autre faiſoient un grand ravage.
JUPIN les voit s'injurians,
Et veut en Souverain régler les différends
Qu'a fait entr'eux naître l'antipathie:
Auſſi, c'étoit choſe mal aſſortie,
Que de voir la Douleur s'arrêter au Plaiſir.
Ce Juge donc, ſans plus vouloir laiſſer vieillir
Leurs différends, voulut qu'en ſa préſence
Ils euſſent à ſigner l'accord,
Pour vivre enſuite en bonne intelligence.
Moi! Je vivrois plutôt avec la Mort
(Dit la Douleur): quelle apparence
Que je paſſe ma vie avec un fou qui danſe
Depuis le matin juſqu'au ſoir,
Pendant qu'au déſeſpoir
Je pleure & ſoupire ſans ceſſe?
Et moi, dit le Plaiſir, qui n'aime que lieſſe,

J'aimerois une pleure-pain,
Qui, quand je ris, fait la grimace,
Et ne fait que gronder le ſoir & le matin ?
Non, il n'eſt rien que je ne faſſe
Pour faire bande à part. Jupin
Les prend par la douceur ; douceur, point de nouvelles :
Il ajoute l'aigreur ; mais l'aigreur fit bien pis.
La menace ſuit : les eſprits
A l'accommodement ſe rendent plus rebelles.
Ah ! dit Jupin, voyant cela,
Par le Styx il vous en cuira ;
Et vous ferez par violence
Ce que je déſirois de votre complaiſance :
Et pour vous faire voir que ceci n'eſt point jeu ;
VULCAIN, vîte courez mettre les fers au feu,
Et me forgez une chaîne ſi forte
Qu'elle puiſſe durer autant que les Humains....
Vulcain court à la forge ; il revient, il apporte
Des fers ; Jupin les prend, les met aux pieds, aux mains
De ces deux miſérables,
Et dès l'inſtant ordonna qu'ici-bas
Ils s'entre-ſuivroient pas à pas.
Mortels, vous le ſavez, hélas !
Et n'éprouvez que trop qu'ils ſont inſéparables.

Le Noble Tenelière.

N.° 951.

DOUTE (le) *eſt le vice des gens inſtruits.*

V. la lettre C. N.° 851.

*M.****

N.° 951 *a.*

DOUTE LEVÉ (le). *V.* la lettre V.

N.° 3105 *a.*

Ganeau.

N.° 951 *b.*

DRAGON ET LE CHEVAL (le), ou *la Manière aſſez commune de récompenſer*, ou *Leçon à ceux qui veulent s'attacher, par leurs ſervices, auprès des Grands.*

UN vieux Dragon juché ſur ſon vieux compagnon,
Je veux parler de ſa monture,
De ſon Cheval enfin, s'en alloit d'aventure
Vers le marché, pour vendre ou troquer le griſon.
Le Cheval, en chemin, reprochoit au Dragon

D'avoir ſi peu d'égards pour ſa triſte vieilleſſe.
On avoit vu, dans ſa belle jeuneſſe,
Le Bucéphale, au milieu des combats,
Bravant les ennemis, la foudre & ſes éclats,
Porter ſon Alexandre, & le tirer d'affaire:
Des ſervices rendus c'eſt donc là le ſalaire,
Ajouta-t-il? Tu ſemblois m'eſtimer,
Ingrat, tu paroiſſois m'aimer!
Je t'aimois bien auſſi, tu m'étois néceſſaire;
Te voilà vieux, tu n'es plus bon à rien,
Répondit *Bel-humeur*: camarade, il faut bien
Nous ſéparer. Quoi! tu pourrois le faire?
Mais la reconnoiſſance?.. Alte-là, mon garçon,
Ripoſta le grivois. Jadis en mon enfance,
Soit à l'Ecole, ou bien dans un Sermon,
Quelqu'un m'apprit que la reconnoiſſance
Etoit une vertu: ſans la trop mépriſer,
A moi faquin pourtant n'appartient pas d'oſer
Etre homme à ſentiment. *Braſdor*, mon Capitaine,
Peut acquérir cette gloire ſans peine;
Il eſt riche. Pour moi je ſuis un gueux, vois-tu,
Je n'ai pas le moyen d'avoir cette vertu.

Ganeau.

N.° 952.

DRAMATIQUES (les Auteurs) *s'écartent trop du naturel dans leurs œuvres.*

TROP de fineſſe affadit la ſaillie
De la piquante & ſincère THALIE :
Dans un travail inutile à nos mœurs,
Plus d'un NEUWTON ſépare leurs couleurs,
Le priſme en mains, marque leurs différences ;
Et nous égare en leurs foibles nuances.
L'art trop heureux d'inſtruire & d'amuſer,
Eſt devenu l'art de ſubtiliſer,
L'art de donner, au gré de l'Impoſture,
Tout à l'eſprit, & rien à la Nature.
On ne rit plus, on ſourit aujourd'hui,
Et nos plaiſirs ſont voiſins de l'ennui.

Le C. de B.

N.° 953.

DUCHÉ (éloge de).

UN ſublime eſſor te ramène
A la Cour des Sœurs d'APOLLON,
Et bientôt, avec MELPOMÈNE,

Tu vas d'un nouveau phénomène
Éclairer le ſacré Vallon.
Oh ! que ne puis-je ſur les ailes
Dont DÉDALE fut poſſeſſeur,
Voler aux lieux où tu m'appelles,
Et de tes chanſons immortelles
Partager l'aimable douceur !

Rouſſeau.

N.° 954.

DUEL (le) *ne fait pas l'apologie de l'honneur.*

LE véritable honneur tient un milieu prudent ;
Il n'a point de foibleſſe, & n'eſt jamais ardent :
Aſsûré de ſon cœur, & maître de lui-même,
Ce n'eſt pas un vain nom, mais la vertu qu'il aime.
Mais ſi le point d'honneur cauſe d'autres effets,
S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu diſparoît, & c'eſt ſcélérateſſe.
Cet excès perd ſouvent l'indocile jeuneſſe ;
Au violent courroux prompte à s'abandonner,
Elle eſt, ſur un ſeul mot, prête à s'aſſaſſiner ;
L'honneur eſt dans ſa bouche, & pleine d'arrogance,
De ce nom reſpecté décorant ſa vengeance,

Et ne diſtinguant point, dans ſon aveuglement,
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle court s'égorger, ſans avoir l'ame noire,
Et penſe, par le crime, arriver à la gloire.

Les premiers mouvemens doivent ſe pardonner;
L'impétueux courroux ne peut ſe gouverner;
Mais lorſque de ſang froid, ſans haine, ſans colere,
Un préjugé cruel que le monde révère,
Pour ſauver leur honneur, oblige deux amis
De combattre en champ clos comme des ennemis;
Qui ne déploreroit qu'un caprice bizarre
Impoſe à l'honneur même une loi ſi barbare?

F ***

N.° 955.

DUEL (prohibition du)

JE vois régner la paix dans nos provinces calmes;
Et nos jeunes Héros, à l'ombre de leurs palmes,
Prêts à chercher l'honneur où l'on peut le trouver,
Ne font plus de combats qu'on ne puiſſe approuver.
La valeur eſt plus noble, & la gloire plus pure;
La juſtice prévient ou répare l'injure;

Les cœurs ne brûlent plus d'un indigne courroux;
Louis règne, le ſiècle eſt devenu plus doux.
Ce Démon furieux, dont la funeſte haleine
Inſpiroit aux François la colère & la haine,
Sous cent chaînes de fer qu'il ne rompra jamais,
Souffre le châtiment des meurtres qu'il a faits.
Nos champs ne fument plus du ſang de ſes victimes,
Les loix ont aboli ſes cruelles maximes,
Et Louis a réduit ſes Guerriers aujourd'hui
A ne vouloir plus vaincre ou mourir que pour lui.
Animés de l'ardeur d'une fauſſe vaillance,
Sur un léger ſoupçon, pour une foible offenſe,
Toujours prêts à ſe perdre & prêts à ſe venger,
Ils prodiguoient un ſang qu'ils devoient ménager.
Leur orgueil violoit les droits les plus auguſtes;
En ſe faiſant juſtice, ils devenoient injuſtes:
Dans leur propre ruine ils mettoient leur bonheur,
Et ſe déshonoroient pour ſauver leur honneur.
Dans le ſéjour affreux des ombres éternelles
Tomboient en un moment leurs ames criminelles;
Leurs corps enſanglantés, triſtes objets d'horreur,
Sembloient garder encore un reſte de fureur;
Et tout morts qu'ils étoient, expoſés au ſupplice,
Reſpirer la vengeance & craindre la Juſtice.
La *France* recouroit au trône de ſes Rois,
Imploroit vainement l'autorité des loix,

Et disoit, dans l'excès de ses douleurs mortelles :
Quand verrai-je finir ces fatales querelles
Où contre le François le François irrité,
Se fait une vertu d'une brutalité ?
Redoutable par-tout, je gagne des batailles
Et je ne vois chez moi que sang, que funérailles.
Hélas ! victorieuse & triste en même-temps,
Je triomphe au dehors, je soupire au dedans :
Ainsi que mon bonheur, mes malheurs sont extrêmes ;
Ceux par qui j'ai vaincu, se détruisent eux-mêmes ;
Je vois, par ma valeur, mille Peuples soumis,
Et je crains mes enfans plus que mes ennemis.
L'ami contre l'ami transporté de colère,
Ou le frère jaloux du repos de son frère,
Suivent aveuglément le destin malheureux ;
L'un ou l'autre se perd, & je les perds tous deux.
Comme on court à la gloire, ils courent au carnage ;
La fureur fait en eux ce que fait le courage ;
Et dans les mouvemens d'une aveugle chaleur,
Souvent leur désespoir ressemble à la valeur.
Ciel ! faites bientôt naître un Prince sur la terre,
Révéré dans la paix, redouté dans la guerre,
Juste à récompenser, juste à punir aussi ;
. . . . . .
Qui réduise au repos ces ames inquiètes,
Et qui fasse observer les loix qu'il aura faites.

La France fit ces vœux, exprima ſes regrets;
Et changeant mille fois ſes lauriers en cyprès,
Quand l'Univers trembloit au ſeul bruit de ſes armes,
Sur ſes Guerriers mourans elle verſoit des larmes.
Mais elle ne craint plus ces funeſtes duels;
Les François ſont vaillans, & ne ſont plus cruels;
Leur invincible Roi les anime & les guide,
Et leur traçant le plan d'une gloire ſolide,
Il rompt le cours fatal des meurtres infinis,
Tant de fois condamnés, tant de fois impunis;
Et ſon autorité conſtante, inviolable,
Ou détourne le crime, ou punit le coupable:
Il n'eſt pas de ces Rois dont la foible bonté
Autoriſe le vice & bleſſe l'équité,
Qui bornent leur juſtice à de foibles menaces,
Qui, d'une aveugle main, ſignent graces ſur graces;
Qui, contens d'avoir fait des Edits ſolennels,
Laiſſent vivre le crime avec les criminels,
Et qui, faiſant gronder leur inutile foudre,
Semblent ne condamner que pour pouvoir abſoudre.
Tout peut les ébranler, tout peut les éblouir;
Mais LOUIS ſe fait craindre & ſe fait obéir.
Il juge ſans erreur, & punit ſans réſerve:
Quand il a fait des loix, il faut qu'on les obſerve.
Contre un ſaint repentir ſon cœur eſt affermi:
Son ſujet criminel devient ſon ennemi;

Et quand le Ciel vengeur ordonne qu'il puniſſe,
Nulle fauſſe pitié ne corrompt ſa juſtice;
Mais ſa rigueur s'accorde avecque ſa bonté,
Et c'eſt notre bonheur que ſa ſévérité.
Réprimant les tranſports d'une injuſte vengeance,
Il conſerve le ſang le plus pur de la FRANCE.
Sévère à ſes Sujets pour les rendre plus doux,
S'il en punit quelqu'un, c'eſt pour les ſauver tous.
Sa douceur fait agir ſa puiſſance ſuprême,
Et ſa juſtice naît de ſa clémence même.

*M.****

N.° 956.

DUEL (le) *aboli.*

GRAND & fameux Auteur, dont la plume éloquente
Fait céder aujourd'hui le Tibre à la Charente,
Toi qui ſus la belle ame aux ſentimens méler,
Et le ſoin de bien vivre au ſoin de bien parler,
BALZAC, il eſt trop vrai, par un abus étrange,
La Terre ſur le Ciel uſurpe la louange:
A de honteux objets, à de foibles Mortels,
Un flatteur idolâtre érige des Autels;
Et ſouvent l'Intérêt, habile en l'art de feindre,
A mis le foudre en main à qui le devoit craindre.

Mais n'eſt-il pas pour nous de reſpects innocens ?
Nous offre-t-on toujours un criminel encens ?.
Ne peut-on révérer, par un diſcret hommage,
L'Ouvrier dans ſon œuvre, & Dieu dans ſon image ?
Les graces du portrait vantent l'original,
Et l'on bénit la ſource en louant le canal.
Maintenir dans la guerre une heureuſe abondance,
Faire aimer ſa douceur & craindre ſa puiſſance ;
Dans l'une & l'autre mer s'ouvrir de nouveaux ports,
Des tréſors du Levant augmenter nos tréſors,
Combattre en même temps & l'hiver & l'Eſpagne,
Étonner l'Univers d'une ſeule campagne ;
A ces rares exploits, à ces coups inouis,
Je reconnois le Ciel, je reconnois LOUIS :
Le Ciel, dont les faveurs paſſent notre eſpérance ;
LOUIS, dont les vertus ſont l'appui de la FRANCE.
Mais du ſecours divin le plus puiſſant effet,
C'eſt un charme en nos jours heureuſement défait ;
Charme pernicieux, déplorable manie,
Et toujours déteſtée, & toujours impunie ;
Le barbare Duel, de nos Braves l'écueil,
Monſtre que la colère engendra de l'orgueil,
Ce Démon domeſtique, artiſan du carnage,
Dans les plus nobles cœurs avoit porté ſa rage.
Un prompt reſſentiment ſe croyoit tout permis ;
Les amis révoltés attaquoient les amis ;

Parens contre parens couroient à la vengeance :
Ces noms étoient moins forts que la plus foible offenſe.
D'un rigoureux cartel l'impitoyable arrêt
Décidoit par le fer un bizarre intérêt ;
Et la fauſſe juſtice, aux combats occupée,
Sans balance à la main, n'employoit que l'épée.
Funeſte loi d'honneur, tyrannique pouvoir,
Qui confond parmi nous le meurtre & le devoir !
L'injure ſeule a droit de réparer l'injure.
Plus on ſouille ſes mains, plus la victime eſt pure.
Le FRANÇOIS dédaignant un rival étranger,
Contre le ſeul François trouve beau le danger.
Tels qu'on vit ces THÉBAINS, fiers enfans de la Terre,
Se livrer en naiſſant une mortelle guerre,
Et du ſang que leurs troncs répandoient à grands flots,
Engraiſſer les ſillons dont ils étoient éclos.
Tels, & plus acharnés à leur perte fatale,
Cherchant dans leur trépas une gloire brutale,
L'ESPAGNE a vu long-temps nos Soldats s'égorger ;
Et prendre dans nos champs le ſoin de la venger.
Cent Peuples, alarmés du bruit de nos conquêtes,
Sous les coups qu'ils craignoient voyoient tomber nos têtes ;
Sûrs que de deux Guerriers, en ce choc malheureux,
L'un périroit pour nous, l'autre vaincroit pour eux.
François, d'un vain tranſport miſérables victimes,
La SEINE trop long-temps a rougi de nos crimes ;

Portez ſur d'autres bords un plus noble courroux ;
Ce bras que vous perdez, François, n'eſt pas à vous ;
Par un funeſte emploi la valeur eſt flétrie.
Mourez ; mais en mourant ſervez votre Patrie ;
Et d'un triſte Duel fuyant le ſort obſcur,
Tombez en arborant nos drapeaux ſur un mur :
Ou, ſi la paix mêlant l'olive avec nos palmes,
Vous fait couler des jours plus heureux & plus calmes ;
Sans ternir votre fer d'un indigne attentat,
Laiſſez vivre, & vivez pour le bien de l'Etat.
Juſques ſur les Sujets reſpectez la Couronne :
C'eſt le Ciel qui le veut, c'eſt LOUIS qui l'ordonne.

La Monnoye.

N.° 957.

DUELS ET LES PROCÈS (entretien moral ſur les).

LES hommes, ennemis de leur propre bonheur,
De la noire Diſcorde & du faux point d'honneur
Ont formé le Duel, dont la main ſanguinaire
Soutient de leur orgueil la cauſe imaginaire.
Ce Monſtre audacieux fut à peine enfanté,
Que du plus noble ſang l'Etat enſanglanté,
Vit d'un fer meurtrier s'armer le moindre ombrage,
Et que, juge en ſa cauſe, à venger ſon outrage

Chacun croyant devoir n'employer que ſa main,
Se fit de la vengeance un devoir inhumain,
Des combats ſinguliers rechercha le carnage,
Et crut, par ſa fureur, ſignaler ſon courage.
L'ami pour ſon ami préſenta le cartel,
D'un homme indifférent fut l'ennemi mortel,
Et ſe crut obligé, ſans partager l'offenſe,
D'aller de ſon ami ſeconder la défenſe.
Ce barbare devoir, des hommes révéré,
Eut beſoin qu'un Monarque heureux, ſage, éclairé,
En dévoilât enfin la honte & l'injuſtice,
Et pour l'exterminer, en jurât le ſupplice.
Faites gloire à ces loix d'être ſujet ſoumis;
Faites gloire d'oſer refuſer vos amis,
Quand aux plus ſaints devoirs leur amitié rebelle
Veut vous faire épouſer leur crime & leur querelle:
Détrompez leur audace, & qu'ils ſentent l'horreur
D'une gloire qu'enfante & nourrit la fureur,
Qui n'a pour fondement que l'orgueil & l'envie,
Et qui fait à la fois perdre l'ame & la vie.
Du Duel aboli l'aveugle & folle ardeur
Se conſerve, au Palais, dans l'acharné Plaideur.
Là, non avec le fer, on venge ſes injures,
Mais par un long tiſſu d'injuſtes procédures;
Là, l'orgueil offenſé d'un chimérique affront,
Armant de l'Avocat l'éloquence & le front,

Et du vif Procureur hâtant la diligence,
Sous ombre de juſtice, aſsûre ſa vengeance;
Là, d'un injuſte ami qui pourſuit un Arrêt,
Chacun ſe fait honneur d'épouſer l'intérêt.
Bornez votre amitié prudente & ſcrupuleuſe,
A ne ſolliciter qu'une cauſe douteuſe;
Jamais, dans un procès, ne parlez pour autrui,
Que lorſque le bon droit ſemble parler pour lui;
Bien loin de l'appuyer, déſarmez l'injuſtice;
Qui n'oſe la combattre, en devient le complice,
Et d'un mauvais procès l'ardent ſolliciteur
Du jugement inique eſt le premier auteur.
Un mal plus grand encor, la baſſe Flatterie,
D'éloges impoſteurs & de fourbes nourrie,
Corrompt de l'Amitié les devoirs généreux;
Et malheur aux Mortels qui, toujours grands, heureux,
N'ont, pour ſe faire aimer, que leur fortune utile!
D'aſſidus Courtiſans le dévouement ſervile
Offre à leur volonté des cœurs toujours ſoumis;
Ils ont mille Flatteurs, mais ils n'ont point d'Amis.

L'Abbé de Villier.

N.° 957 *a.*

DUPER (à ceux qui veulent) *leur Prochain.*

V. la lettre B. N.° 505 *a.*

Ganeau.

N.° 958.

DUPRÉ (1) (éloge de Mlle.).

Avec mille talens Dupré n'a point d'orgueil;
Son esprit est charmant, sa science est profonde;
Et sa sagesse enfin lui fait voir d'un même œil
Ce qui fait le repos ou le trouble du monde.

De Vertron.

N.° 959.

DURETÉ (la) *bien vengée. V.* la lettre L. N.° 1804.

Richer.

---

(1) Mlle. Dupré, qui vivoit dans le dix-septième siècle, étoit une des plus savantes personnes de son sexe : elle possédoit parfaitement les langues Latine & Italienne. Elle fut en commerce de lettres & d'amitié très-étroite avec le célèbre Descartes, avec Mlle. de la Vigne, Mlle. de Clapisson, Mlle. de Scuderi & Mme. la Comtesse d'Aunoy.

N.° 960.

EAU-DE-VIE (de l'), *l'Esprit-de-vin.*

QUE ne doit point au vin l'art dont la règle sûre,
A l'aide d'un fourneau le divise & l'épure?
Sur les ailes du feu l'esprit rapidement
S'élève, & refroidi distille lentement.
Tel le flambeau du jour où les feux de la terre
Font monter les vapeurs au séjour du tonnerre;
Le froid pressant leurs corps par le chaud dilatés,
Les condense, & de l'air ils sont précipités.
Ainsi sur le foyer se forme l'Eau-de-vie;
Par un nouveau travail si l'art la rectifie,
L'esprit-de-vin captif, du flegme est séparé;
Libre, il prend son essor, monte & tombe épuré.

M. Rosset.

Poëme d'Agriculture. Ch. II.

N.° 961.

ECHO (l').

BOIS, qui fus le témoin de ma première ardeur,
D'un tendre amour, suivi d'un plus tendre hyménée,
Toi, qui m'as vu cent fois auprés d'Alcyonée
Trouver tous les plaisirs dans sa moindre faveur;

Sur

Sur cette urne champêtre, & de fleurs couronnée,
Vois mourir un Berger déjà mort au bonheur :
C'eſt ainſi qu'un Amant regrettoit ſon Amante,
L'air égaré, l'œil ſombre, un poignard à la main ;
Et l'Écho rediſoit, du creux d'un roc voiſin,
Les derniers mots de ſa plainte éloquente.
Errant près de ce bois, un Berger amoureux
Les entend & s'écrie : Inſenſible Maîtreſſe !
Tout parle de bonheur, d'hymen & de tendreſſe ;
L'Echo répète ici les accens d'un heureux.
Tout-à-coup des ſanglots troublent ſa rêverie ;
Il accourt : quel ſpectacle ! Il voit près d'un tombeau ;
Et baigné dans ſon ſang, le Paſteur le plus beau . . .
Le Paſteur qui venoit d'exciter ſon envie.
Chaque Mortel a ſes douleurs ;
Défions-nous du ſort que notre erreur déſire :
C'eſt dans les ames qu'il faut lire,
Et tous les Echos ſont trompeurs.

M. Dorat.

N.° 962.

ECCLÉSIASTE (précis de l').

Dans ma bouillante jeuneſſe
J'ai cherché la volupté ;
J'ai ſavouré ſon ivreſſe.
De mon bonheur dégoûté,

Dans ſa coupe enchantereſſe
J'ai trouvé la vanité.
La grandeur & la richeſſe
Dans l'âge mûr m'ont flatté;
Les embarras, la triſteſſe,
L'ennui, la ſatiété,
Ont averti ma vieilleſſe
Que tout étoit vanité.
J'ai voulu de la ſcience
Pénétrer l'obſcurité.....
O Nature! abyme immenſe!
Tu me laiſſes ſans clarté;
J'ai recours à l'ignorance,
Le ſavoir eſt vanité!
De quoi m'aura ſervi ma ſuprême puiſſance,
Qui ne dit rien aux ſens, qui ne dit rien au cœur?
Brillante opinion, fantôme du bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouiſſance!
J'ai cherché ce bonheur, qui fuyoit de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, au bord de cent fontaines;
Je le redemandois aux voix de mes Sirènes....
Il n'étoit point dans moi, je ne le trouvois pas.
J'accablois mon eſprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuiſois tous mes ſoins;
Mais mon goût s'émouſſoit en fuyant la Nature:
Il n'eſt de vrais plaiſirs qu'avec de vrais beſoins.

Je me ſuis fait une étude
De connoître les Mortels ;
J'ai vu les chagrins cruels
Et leur vague inquiétude,
Et la ſecrète habitude
De leurs penchans criminels.
L'Artiſte le plus habile
Fut le moins récompenſé ;
Le Serviteur inutile
Étoit le plus careſſé ;
Le Juſte fut traverſé,
Le Méchant parut tranquille.
Tu viens de trahir l'Amour,
Et tu ris, Beauté volage,
Un nouvel Amant t'engage,
T'aime & te quitte en un jour ;
Et dans l'inſtant qu'il t'outrage,
On le trahit à ſon tour.
J'entends ſiffler par-tout les Serpens de l'Envie ;
Je vois, par ſes complots, le mérite immolé ;
L'Innocent confondu traîne une affreuſe vie ;
Il s'écrie en mourant : Nul ne ma conſolé.
Le Travail, la Vertu, pleurent ſans récompenſe ;
La Calomnie inſulte à leurs cris douloureux ;
Et du Riche amolli, la ſtupide Indolence,
Ne ſait pas ſeulement s'il eſt des malheureux.

Il l'eſt pourtant lui-même : un éternel orage
Promène de ſon cœur les déſirs inquiets ;
Il hait ſon héritier qui le hait d'avantage ;
Il vit dans la contrainte & meurt dans les regrets.

De leur courſe vagabonde
Les Mortels ſont entraînés ;
Frêles vaiſſeaux que ſur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du Monde,
Au naufrage déſtinés.

D'eſpérances menſongères
Nous vivons préoccupés ;
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés ;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils ſeront frappés.

Rien de nouveau ſur la terre ;
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre
Par qui tout eſt confondu,
Et le vice & la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

Le Sage, l'Imprudent, & le Foible, & le Fort,
Tous ſont précipités dans les mêmes abymes ;
Le cœur juſte & ſans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous ſont également les vains jouets du ſort.

Le même champ nourrit la Brebis innocente,
Et le Tigre odieux qui déchire ſon flanc;
Le tombeau réunit la race bienfaiſante,
Et les brigands cruels enivrés de ſon ſang.
En vain par vos travaux vous courez à la gloire;
Vous mourez, tout périt, tout ſentiment s'éteint;
Vous n'êtes ni chéri, ni reſpecté, ni craint:
La mort enſevelit juſqu'à votre mémoire.

Dans des travaux inſenſés
Cependant l'homme s'égare:
Les biens dont l'Inde ſe pare,
Avec fureur amaſſés,
Sont vainement entaſſés
Dans les tréſors de l'Avare.

Ce Monarque ambitieux
Menaçoit la terre entière:
Il tombe dans ſa carrière;
Et ce Géant ſourcilleux,
Ce front qui touchoit aux Cieux
Eſt caché dans la pouſſière.

La beauté, dans ſon printemps,
Brille pompeuſe & chérie;
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le ſoir livide & flétrie,
En horreur à ſes amans.

Ainſi tout ſe détruit, tout ſe corrompt, tout paſſe;
Mon oreille bientôt ſera ſourde aux concerts.
La chaleur de mon ſang va ſe tourner en glace;
D'un nuage épaiſſi mes yeux ſeront couverts;
Des vins du mont LIBAN la ſéve nourriſſante
Ne pourra plus flatter nos languiſſans dégoûts;
Courbé, traînant à peine une marche peſante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.
Je ne vous verrai plus, Beautés dont la tendreſſe
Conſola mes chagrins, enchanta mes beaux jours!
O charme de la vie! ô précieuſe ivreſſe!
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours!

Du temps qui périt ſans ceſſe,
Saiſiſſons donc les momens;
Poſſédons avec ſageſſe,
Goûtons ſans emportemens
Les biens qu'à notre jeuneſſe
Donnent les Cieux indulgens.

Que les plaiſirs de la table,
Les entretiens amuſans,
Prolongent pour nous le temps;
Et qu'une compagnie aimable
M'inſpire un amour durable,
Sans trop règner ſur mes ſens.

Mortels, voilà ton partage
Par les deſtins accordé;

Sur ces biens, ſur leur uſage
Tout ton bonheur eſt fondé ;
Qu'ils ſoient poſſédés du Sage,
Sans qu'il en ſoit poſſédé.

Uſez, n'abuſez point, ne ſoyez point en proie
Aux déſirs effrénés, au tumulte, à l'erreur ;
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie ;
Votre bruit m'importune, & le rire eſt trompeur.

Dieu nous donna les biens, il veut qu'on en jouiſſe ;
Mais n'oubliez jamais leur cauſe & leur Auteur ;
Et lorſque vous goûtez la divine faveur,
O Mortels ! gardez-vous d'oublier ſa juſtice.

Aimez les biens pour lui, ne l'aimez point pour eux ;
Ne penſez qu'à ſes loix, car c'eſt-là tout votre être.
Grand, petit ; riche, pauvre, heureux ou malheureux ;
Etranger ſur la terre, adorez votre Maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop auſtère :
La ſageſſe atrabilaire
Nous irrite, & n'inſtruit pas :
C'eſt à la Vertu de plaire,
Le Vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la foibleſſe
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui ;
Que ſon ſort vous intéreſſe ;

Hélas ! malgré la ſageſſe,
Vous tomberez comme lui.
Favori de la Nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, la froidure,
Voit ſon eſpoir avorté;
Et la vertu la plus pure
A ſes temps d'iniquité.
Répandez vos bienfaits avec magnificence,
Même au moins vertueux ne les refuſez pas;
Ne vous informez pas de leur reconnoiſſance:
Il eſt grand, il eſt beau de faire des ingrats.
Laiſſez parler les Cours & crier le Vulgaire:
Leur langue eſt indiſcrette, & leurs yeux ſont jaloux;
De leur ſuffrage faux dédaignez le ſalaire:
Dieu vous voit, il ſuffit; qu'il règne ſeul ſur vous.
L'homme eſt un vil atôme, un point dans l'étendue;
Cependant, du plus haut des Palais éternels,
Dieu ſur notre néant daigne abaiſſer la vue:
C'eſt lui ſeul qu'il faut craindre, & non pas les Mortels.

De Voltaire.

N.° 962 a.

ECLIPSE *du Soleil.* (l')

QUEL moyen de s'en diſpenſer?
J'allois tout de bon commencer
A vous compoſer ſur l'Eclipſe
Un Livre plus gros & plus long,
Qu'un des tomes de JUSTE-LIPSE,
Tout rempli d'un ſavoir profond,
En beau ſtyle d'Apocalypſe.

Quand PALLAS, la ſage pucelle,
Qui m'aime de bonne amitié,
S'apparut à moi toute telle
Qu'elle eſt au Ciel dans ſa ruelle,
Sur l'eſtrade & tapis de pié.
Hé quoi! pauvre innocent, dit-elle,
Vraiment tu me fais grand pitié
D'aller perdre ainſi la cervelle,
Rêvant à cette bagatelle
Plus qu'il ne faut de la moitié!

Surpriſe des impertinences
Que l'on débite en ce bas-lieu,
J'y vais faire mes remontrances
A ces fous qui, ſans connoiſſances,

Raiſonnant comme il plaît à Dieu,
Gâtent mes plus belles ſciences;
Et pour l'Eclipſe à quoi tu penſes,
Je te vais faire voir en peu,
Que ces forgeurs d'extravagances
Tirent cent fauſſes conſéquences
D'une choſe qui n'eſt qu'un jeu.
Sache que ce jour-là mon père
Fit à déjeûner ſi grand'chère,
Et trouva ſi bon le nectar,
Que MOME, le Dieu des ſornettes,
Le voyant être un peu gaillard
Et dans ſes humeurs de goguettes,
Lui propoſa que les planètes,
Jouaſſent à Colin-Maillard
A Colin-Maillard? dit le Maître
Du char brillant & lumineux;
Si, par malheur, je l'allois être,
Tous les hommes ſont ſi peureux,
Qu'ils ſe croiroient morts quand mes feux
Commenceroient à diſparoître;
Chacun fermeroit ſa fenêtre;
Et MORIN, le plus fou d'entr'eux,
En prédiroit quelque bicêtre.
Quoi! tu veux conclure par-là,
Répond le grand Dieu qui foudroie,

Qu'un Fat pourra troubler ma joie ?
Que m'importe s'il en fera
Des contes de ma mère l'Oie ?
Je jure Styx, dont l'eau tournoie
Dans le pays de TARTARA,
Qu'à Colin-Maillard on jouera.
Sus, qu'on tire au ſort, & qu'on voie
Qui de vous autres le ſera.
Le bon Soleil l'avoit bien dit ;
Il le fut, ſuivant ſon préſage :
Toute la compagnie en rit,
Et ſans différer davantage,
Auſſi-tôt la Lune s'offrit
A lui bien couvrir le viſage ;
Ce que volontiers on ſouffrit,
Attendu l'étroit parentage.
Le reſte, vous l'avez pu voir ;
Chacun put lors appercevoir
Que l'on ne voyoit preſque goutte,
Et ſans la Lune, qui ſans doute
Ne fit pas trop bien ſon devoir,
Le Soleil faiſoit banqueroute,
Le matin devenoit le ſoir,
Vous étiez tous au déſeſpoir,
Croyant la Nature en déroute ;
Et pas un n'eût pu concevoir

Que nous autres là-haut, ſur la céleſte voûte,
Ne faiſions que crier, *gare le pot au noir.*

La Chapelle.

N.° 962 *b.*

ÉCOLIER (le tour d'). *V.* la lettre C.
N.° 662 *a.*

Ganeau.

N.° 963.

ÉCOLIERS ET LE PÉDANT (les), ou *le Tartufe.*

DE jeunes Ecoliers, petit peuple fripon,
Eſpiègle, friand & glouton,
Suivoient leur Précepteur; ils alloient au Collége.
Un Ane traverſa ce fourmillant eſſaim;
Il portoit au Marché, des figues, du raiſin.
C'eſt du peuple Ecolier l'antique privilége
De faire un ſemblable larcin.
La Fruitière obſervoit leurs geſtes; mais en vain:
ARGUS lui-même, éclairé perſonnage,
Auroit, à ces marmots, payé droit de péage.
L'appât étoit puiſſant: figues ſont à leurs yeux
De tous les mets le plus délicieux.

Ils firent donc cent tours de paſſe-paſſe
A l'entour du Baudet. Le Pédant s'apperçut
Qu'un d'eux en tenoit une. Lors Meſſire PANCRACE
La lui prit, le tanſa, puis long-temps diſcourut,
Cita grec & latin, dont il conclut en ſomme,
Nouveau Stoïcien, que prendre figue ou pomme,
Eſt un crime auſſi grand que voler mille écus.
Oui, diſoit-il, enfans, ſoyez-en convaincus;
Du paradoxe que j'avance
EPICTETE eſt garant; ce cas de conſcience
Eſt ainſi réſolu dans ſon divin Traité.
A ces mots, avec gravité
Il avale la figue aux yeux de l'aſſiſtance.
Tartufes, c'eſt pour vous que l'Apologue eſt fait;
Ce Pédant eſt votre portrait:
Vous cenſurez les défauts de vos frères;
Mais ce n'eſt qu'en diſcours que vous êtes auſtères.
De PANCRACE pourtant vous différez un peu;
Vous couvrez bien mieux votre jeu.

Richer.

N.° 964.

ECRITURE (les avantages de l') *viennent de l'Imprimerie.*

C'EST d'elle que nous vient le fameux Art d'écrire,
Cet Art ingénieux de parler ſans rien dire;
Et par les traits divers que notre main conduit,
Attacher au papier la parole qui fuit.

Corneille.

N.° 965.

ECRITURE (les avantages de l') *viennent de l'Imprimerie.*

C'EST d'elle que nous vient cet Art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Brebeuf.

N.° 965 *a.*

ECRIVAIN (à un) *jaloux de bien rendre le ſujet qu'il veut traiter.*

DU ſujet bien choiſi que toutes les parties,
Avec un ſoin caché, mais ſans peine aſſorties,
En ſe réuniſſant pour compoſer un tout,
De l'uniformité préviennent le dégoût.

Imitez ce jardin, où l'Art forme un enſemble
De cent objets divers que CHANTILLY raſſemble :
Ici, le front touffu des arbuſtes fleuris,
D'un mobile berceau nous offre le lambris ;
Là, les dons variés de FLORE & de POMONE
Prolongent le Printemps, & devancent l'Automne.
L'oranger exhalant de ſuaves odeurs,
Mêle l'or de ſes fruits aux perles de ſes fleurs ;
L'œillet épanoui, les tulipes écloſes
Ajoutent leur émail à l'incarnat des roſes.
Voyez comme ce chêne, aux branches des ormeaux,
Paroît, en ſe jouant, marier ſes rameaux.
Des gazons, des boſquets, des grottes, des fontaines,
Aux Spectateurs ſurpris préſentant mille ſcènes,
Dans leurs compartimens deſſinés avec art,
Ne ſemblent à notre œil que les jeux du haſard.
Ainſi d'un Écrivain la féconde induſtrie
Doit, en s'y ſoumettant, cacher la ſymétrie,
Et nous offrir un tout, où la variété
Ajoute ſes attraits à ceux de l'unité.

M. l'Abbé de la Serre.

Poëme didactique d'Eloquence, Ch. II.

N.° 966.

ECRIVAIN (un) *doit ſe preſcrire des bornes ſur le gain qu'il peut retirer de ſes Œuvres.*

TRAVAILLEZ pour la gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Ecrivain.
Je ſais qu'un noble eſprit peut, ſans honte & ſans crime
Tirer de ſon travail un tribut légitime :
Mais je ne puis ſouffrir ces Auteurs renommés,
Qui, dégoûtés de gloire, & d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un Art divin, un métier mercenaire.

Boileau.

N.° 967.

ÉCRIVAINS (ſortie contre les jeunes & mauvais).

DAMON pleure ſur ſes ouvrages,
En pénitent des plus touchés :
Apprenez à devenir ſages,
Petits Ecrivains débauchés ;
Pour nous, qu'il a ſi bien prêchés,
Prions tous que dans l'autre vie
Dieu veuille oublier ſes péchés.
Comme en ce monde on les oublie.

Piron.

N.° 967 a.

ECRIVAINS (aux) *qui veulent écrire avec netteté & avec douceur.*

VOULEZ-VOUS désarmer les Critiques sévères?
Que vos mots soient tissus de voyelles légères;
Et de l'âpre diphtongue évitant la rigueur,
D'un tendre coloris offrez-nous la douceur,
Loin des termes oiseux. L'arbre chargé d'ombrage,
Aux dépens de ses fruits, voit croître son feuillage:
Quand il est dépouillé des stériles rameaux,
Sa verdure est plus vive, & ses fruits sont plus beaux.
Des développemens, que la savante adresse
Prévienne la fatigue, en flattant la paresse;
Mais des mots superflus énervent les écrits.
L'or a peu de volume avec beaucoup de prix.

M. l'Abbé de la Serre.

Poëme didactique d'Éloquence. Ch. II.

N.° 968.

ECRIVAINS MODERNES (de la retenue dont les) *doivent uſer dans leur critique.*

IL eſt des agrémens qu'on ne doit point à l'Art;
On les tient du génie & d'un heureux haſard.
Quelquefois, dans les Vers comme dans la Muſique,
Ce qui va droit au cœur, un trait brillant qui pique,
Eſt un je ne ſais quoi qui ne peut s'expliquer,
Mais que les Maîtres ſeuls ſavent bien remarquer.

Les règles n'ont été par les Savans tracées,
Que pour donner de l'ordre & du jour aux penſées:
Si donc il arrivoit qu'à les ſuivre obſtiné,
Votre Ouvrage parût languiſſant ou gêné,
D'une licence heureuſe uſez avec prudence;
C'eſt une règle alors, & non une licence.
Ce n'eſt qu'en s'éloignant des chemins fréquentés,
Que l'eſprit peut trouver de ſublimes beautés.
Je vois les Favoris des Filles de Mémoire,
Confondant le Critique étonné de leur gloire,
Loin des bornes de l'Art ſaiſir ces heureux traits
Que de vulgaires yeux n'apperçurent jamais.
Leur Cenſeur obſtiné blâmant ce qu'il ignore,
Les perd ſoudain de vue, & les condamne encore,
Tandis que, ſans ſouſcrire à ce faux jugement,
Le Public entraîné les ſuit par ſentiment.

Ce qui charme ſouvent dans une perſpective,
C'eſt parmi les rochers une onde fugitive,
Une caverne informe, un précipice affreux,
Que la Nature a faits par un caprice heureux.
J'aime, dans le Poëte, un aimable délire,
Pourvu que la raiſon le conduiſe & l'inſpire.
Laiſſez les Anciens, à l'exemple des Rois,
Légiſlateurs heureux, braver leurs propres loix:
Un Moderne éclairé, que conduit la prudence,
N'attend point du Public la même complaiſance;
Ne l'exigez jamais ſans un juſte ſujet;
En violant la loi, reſpectez-en l'objet,
Et qu'un autre, avant vous, ait pris cette licence.
Si vous n'alléguez point ces motifs de défenſe,
Aux termes de la loi, vous êtes criminel,
Et le Cenſeur malin vous juge ſans appel.
Je ſais qu'il eſt ſouvent de timides génies
Qui traitent de défauts les beautés trop hardies.
Si vous conſidérez un coloſſe de près,
Trop voiſin de l'objet, vous confondez ſes traits;
Mais lorſque dans ſon jour par degrés on ſe place,
On y trouve d'accord la force avec la grace.
Un Guerrier, en rangeant ſes bataillons épars,
Ne s'aſtreint pas aux loix de l'*Ecole de Mars*;
Mais ſelon ſon terrain il change de méthode;
A ſes projets, aux temps, aux lieux il s'accommode;

Un ſtratagême heureux, qui le rendra vainqueur,
Ne paroîtra d'abord qu'imprudence & qu'erreur;
D'un déſordre apparent naîtront mille merveilles:
HOMERE ne dort pas, c'eſt toi ſeul qui ſommeilles.

Tout Poëme qui plaît, n'eſt jamais mal écrit;
Rarement ſur le goût le cœur trompa l'eſprit.
Sophiſte pointilleux, je ris de ta cenſure,
Je ne t'écoute point où parle la Nature.
J'aime mieux un Auteur ſublime & véhément,
Qui tombe quelquefois, mais toujours noblement,
Que ces Rimeurs craintifs, gênés dans leur juſteſſe,
Où, ſi rien ne déplaît, rien auſſi n'intéreſſe:
Pour écouter leurs chants je fais de vains efforts,
Et ſans les critiquer je bâille & je m'endors.

Dans les efforts de l'Art, dans ceux de la Nature,
Quelques traits excellens ſemés à l'aventure,
N'excitent point en nous ce vif raviſſement,
Que la beauté parfaite inſpire en un moment.
Eſt-ce une joue, un œil, une lèvre riante,
Dont le brillant éclat nous pique & nous enchante?
Non: mais de tous les traits un ordre harmonieux
Seul donne à la beauté l'air noble & gracieux.
La merveille de ROME & de l'Architecture,
Ce dôme, ſi hardi dans ſa rare ſtructure,
Plaît moins par le détail qu'il offre aux curieux,
Que par l'accord du tout qui ſait charmer les yeux.

On n'admire d'abord ni ſa vaſte étendue,
Ni ſes murs ſi vantés qui percent dans les nues;
De l'édifice entier le juſte aſſortiment
Plaît en chaque partie, & brille également.
Ne vous réglez jamais que ſur les grands modèles;
Dédaignez d'obéir aux maximes nouvelles
Qu'un Critique de mots débite hardiment.
Combien de faux eſprits entêtés ſottement
D'imaginations toujours mal aſſorties,
Font dépendre le tout d'une de ſes parties!
Ils parlent en ſavans des préceptes de l'Art;
Et dans leurs vains écrits les laiſſent à l'écart:
Ils font de leur raiſon un honteux ſacrifice,
Et décident toujours au gré de leur caprice.
Le fameux Chevalier que la Manche a produit,
Par ſon humeur errante en certain lieu conduit,
D'un Poëte autrefois fit l'heureuſe rencontre:
Habile à ce métier, auſſi-tôt il ſe montre;
Parle d'un air raſſis, en termes pleins de ſens,
Des règles du Théatre & des Pièces du temps;
Soutient que, s'écarter des règles d'ARISTOTE,
C'eſt parmi les écueils naviger ſans Pilote.
D'un ſujet qu'au Théatre il prétendoit donner,
Notre Auteur avec lui ſe mit à raiſonner;
Trop heureux, s'il pouvoit mériter le ſuffrage
Et ſuivre les avis d'un ſi grand perſonnage!

De ſa pièce il fit voir la ſage fiction,
Les mœurs, les mouvemens, l'intrigue & l'action.
Tout parut très-exact, la fable, l'ordonnance :
Une choſe déplut ; le rimeur, par prudence,
N'avoit pas dit un mot d'un combat en champ clos.
Supprimer un combat, s'écria le Héros !
Oui, ſans difficulté, quand on prétend écrire
Suivant les ſages loix du Cenſeur de Stagire :
Non, dit le Chevalier, *non*, *de par tous les Dieux !*
Ariſtote écrivoit & penſoit beaucoup mieux :
Chevaliers, *Ecuyers*, *leurs Courſiers & leurs armes*
Embelliſſent la ſcène & lui prêtent des charmes.
Quel théatre aſſez grand pour un tel appareil ?
Vous jouerez en plein champ, *à l'aſpect du Soleil.*
C'eſt ainſi qu'un Cenſeur épris de ſa chimère,
Se ſert pour s'égarer du ſavoir qui l'éclaire.

Le ſtyle chez les uns tient toujours lieu d'eſprit ;
Pourvu qu'on paye en mots, du reſte ils font crédit.
C'eſt par la diction qu'ils jugent d'un ouvrage ;
Pour vanter un écrit ils n'ont que ce langage :
Le ſtyle eſt merveilleux ; mais à l'égard du ſens,
Sur la foi de l'Auteur ils s'en tiennent contens.
Tout écrit qui de mots offre un vain étalage,
Eſt un arbre étouffé ſous un épais feuillage :
Le Jardinier avide y cherche en vain du fruit.
Un frivole Écrivain dont le brillant ſéduit,

Par ſes fauſſes couleurs au priſme aſſez ſemblable,
Pour vouloir tout orner, rend tout déſagréable:
La Nature n'eſt plus reconnoiſſable aux yeux;
Tout eſt également riant & gracieux:
Comme on voit du Soleil la féconde lumière
Répandre des beautés ſur la Nature entière,
Et ſans les altérer, dorer tous les objets;
Il faut orner ainſi juſqu'aux moindres ſujets.
Mais un génie outré dans ſes fougues altières,
Admet les faux brillans pour de vives lumières.
De ce qui peut frapper uniquement épris,
De traits vifs & nouveaux il ſeme ſes écrits:
C'eſt un chaos luiſant, un amas de penſées,
Et ſans ordre, & ſans choix, & ſans goût entaſſées.
Vous voyez le Poëte & le Peintre ignorant,
Incapables du vrai, donner dans l'apparent;
S'il faut avec douceur peindre les Graces nues,
Et préſenter ſans fard leurs beautés ingénues,
Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans;
Ils cachent leur peu d'art ſous de faux ornemens.
Ce que j'appelle eſprit, c'eſt la vive peinture
Des naïves beautés qu'étale la Nature;
Qui fait que d'un coup d'œil le Lecteur apperçoit
Un objet tout entier, & tel qu'il le conçoit.
L'ombre, parmi les jours ſagement répandue,
Anime la peinture, & trompe mieux la vue.

De même, un ſtyle uni, dans ſa ſimplicité,
Des traits ingénieux fait ſentir la beauté.
Comme trop de ſang nuit & cauſe la mort même,
Trop d'eſprit quelquefois dépare un bon Poëme.
Oh! trop heureux, DAMIS, ſi ton eſprit fécond
Etoit accompagné d'un jugement profond;
Si dans tes vifs tranſports ſouvent trop d'abondance
De tes brillans tableaux ne gâtoit l'ordonnance
Faut-il donc que l'eſprit ne puiſſe s'accorder
Avec le jugement qui doit le ſeconder?
PÉGASE, dans ſon vol, n'a que trop de vîteſſe;
C'eſt à régler ſon feu que conſiſte l'adreſſe.
Ainſi, d'un fier courſier plus on retient l'ardeur,
Plus on retrouve en lui de nerf & de vigueur.

Que votre expreſſion, naturelle & ſenſée,
Par un juſte rapport s'uniſſe à la penſée.
Orner un trait commun de mots majeſtueux,
C'eſt parer un faquin d'ornemens ſomptueux.
Selon votre ſujet il faut changer de ſtyle,
Prendre un autre air aux champs, un autre air à la ville.

En formant de vieux mots un bizarre jargon,
D'autres ſe ſont flattés d'acquérir du renom;
Anciens ſeulement dans leurs phraſes uſées,
Modernes dans le tour de leurs froides penſées.
Des riens ſi travaillés déshonorent l'eſprit;
Le Sot en eſt la dupe, & le Savant en rit.

Je m'imagine voir un Cadet de province
Etaler à la Cour, d'un air content & mince,
Des habits hors de mode, achetés de hasard.
Ces froids imitateurs des défauts de RONSARD
Paroissent anciens, comme un singe comique
Ressemble à nos aïeux dans un pourpoint antique.

Montrez-vous circonspect dans le choix de vos mots;
Ils plaisent rarement, trop vieux ou trop nouveaux.
Imitez sur ce point la prudente méthode
Dont le Sage se sert à l'égard de la mode:
Vous ne le verrez point ardent à l'inventer,
A la prendre trop prompt, trop lent à la quitter.

Qu'il est de vains Lecteurs dont l'étrange manie
Ne décide des vers que par leur harmonie!
Sont-ils doux & coulans? dès-lors ils sont parfaits:
Ont-ils quelque rudesse? ils les trouvent mauvais.
De mille attraits divers en vain brille une Muse,
Sa voix, sa seule voix leur plaît & les amuse.
APOLLON n'est pour eux que le Dieu des beaux airs;
Peu touchés des leçons qu'il mèle dans ses vers,
Leur esprit tout entier passe dans leur oreille.
Esclaves de leurs sens par une erreur pareille,
Au lieu de profiter d'un Cantique touchant,
Ils ne sont occupés que des beautés du chant.
Frivoles Amateurs d'une vaine cadence,
L'art de coudre des mots fait toute leur science;

Leurs vers, vides de ſens, montés au même ton,
Font bâiller le Lecteur peu touché d'un vain ſon.
Jamais de tours nouveaux, jamais de traits ſublimes;
Mêmes expreſſions, & toujours mêmes rimes:
Par-tout où vous voyez rouler de *clairs ruiſſeaux*,
Il faut vous préparer *au doux chant des oiſeaux*.
On apperçoit toujours *une jeune Bergère*
Aſſiſe mollement *ſur la tendre fougère*.
Entendez-vous les eaux murmurer & frémir?
Vous n'êtes pas en vain menacé de dormir;
Et pour finir un vers dont la rime eſt uſée,
Vient un je ne ſais quoi qu'ils appellent penſée,
Un rien embarraſſé dans un tiſſu de mots,
Un certain feu follet qui contente les ſots.

Pour vous, abandonnez à leur monotonie
Ceux qui n'aiment en vers qu'une froide harmonie;
Diſtinguez avec ſoin une mâle douceur,
D'avec un ſtyle mou qui fait languir le cœur.
Par des ſecrets cachés aux Poëtes vulgaires,
Uniſſez dans vos vers les qualités contraires:
Auſſi doux que WALLER, auſſi fort que DENHAM,
Soyez tout à-la-fois & nerveux & touchant.
Que votre poéſie, & forte & naturelle,
Me ſoit de la TAMISE une image fidelle.
Soyez profond, mais clair; ſoyez doux ſans lenteur,
Plein ſans vous déborder, rapide ſans fureur.

La danſe met en œuvre & la force & l'adreſſe,
Et ſait donner au corps la grace & la ſoupleſſe:
De même, un ſtyle aiſé ne vient point du haſard;
Un bon eſprit le doit aux préceptes de l'Art.

Mais c'eſt peu, dans un vers, que de fuir la rudeſſe;
Il faut que le ſon même, avec délicateſſe,
Faſſe entendre au Lecteur l'action qu'on décrit,
Et que l'expreſſion ſoit l'écho de l'eſprit;
Que le ſtyle ſoit doux, lorſqu'un tendre zéphyre
A travers les forêts s'inſinue & ſoupire;
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruiſſeaux
Roulent tranquillement leurs languiſſantes eaux.
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage?
Le vers, comme un torrent, en grondant doit marcher.
Qu'AJAX ſoulève & lance un énorme rocher,
Le vers appeſanti tombe avec cette maſſe.
Voyez-vous des épis effleurant la ſurface,
CAMILLE dans un champ, qui court, vole & fend l'air?
La Muſe ſuit CAMILLE, & part comme un éclair.

Par les divers accens du fameux TIMOTHÉE,
Admirez comme l'ame émue & tranſportée
Quitte & prend tout-à-coup de nouveaux ſentimens;
Quand il change de ton, différens mouvemens
Partagent à l'envi le grand cœur d'ALEXANDRE;
Il s'anime, il s'irrite, il veut tout entreprendre;

Implacable Guerrier, foible Amant tour-à-tour,
La Gloire, dans ſon cœur, combat avec l'Amour:
Avec tranſport tantôt il demande ſes armes,
Et tantôt il ſoupire & ſe baigne de larmes.
Un Grec ſut triompher du Vainqueur des Perſans,
Et le Maître du monde obéit à ſes chants.
Quel cœur n'éprouve pas ce que peut l'harmonie,
Quand avec de beaux vers ſa force eſt réunie?

L'Abbé du Reſnel.

N.° 969.

ÉCRIVAINS ET AUX AUTEURS EN GÉNÉRAL
(leçon de prudence & de retenue aux).

OH! qui ſur ſes diſcours peut aſſez s'aſsûrer,
Pour dire qu'il pourra, ſans jamais s'égarer,
En termes toujours clairs, prouver, faire connoître
Que l'homme eſt toujours libre, & Dieu toujours le maître?
Cependant ſur ce point c'eſt ce qu'il faut ſavoir,
Que, *ſeul auteur du bien, jaloux de ſon pouvoir,*
Dieu de nos actions nous donne le mérite,
Et que, quand aux vertus ſa grace nous excite,
Lors même qu'infaillible eſt le conſentement,
Le cœur eſt libre encore, & conſent librement.

Ce n'eſt pas le ſeul point obſcur & difficile,
Où, pour s'expliquer mal, l'Auteur le plus habile
Peut, par un tour, un mot mal arrangé, mal pris,
Orthodoxe en ſon cœur, errer dans ſes Ectits.
Encore ſi l'erreur de ſa plume égarée
Etoit de lui ſans honte auſſi-tôt abjurée;
Que, dès qu'il la connoît, prompt à la rétracter,
L'orgueil, le faux orgueil ne vînt point l'arrêter!
Mais de l'homme orgueilleux juſqu'où va la foibleſſe!
Combien, combien, croyant ne pouvoir ſans baſſeſſe
Avouer que des mots à leur plume échappés,
Méritent la cenſure, & qu'ils ſe ſont trompés!
Ayant, par cent détours, cent défaites frivoles,
Voulu juſtifier leurs coupables paroles,
N'ont plus d'autres reſſources, à leur orgueil livrés,
Que de défendre en vain les dogmes cenſurés,
Et ſont mis obſtinés au rang des Hérétiques,
Qu'on auroit vus ſoumis & pieux Catholiques,
Si, fidelle au ſilence à ma plume preſcrit,
Leur plume eût pu ſe taire, & n'eût jamais écrit!

L'Abbé de Villiers.

N.° 970.

ÉCRIVAINS (ſortie contre les) *qui ſe chargent de travailler à l'Hiſtoire.*

V. la lettre H. N.° 1456 *a.*

L'abbé de Villiers.

N.° 971.

ÉCUREUIL, LA CHATTE ET LE CHIEN (l'), ou *Leçon à ceux qui ſont trop bons & trop complaiſans.*

UN Écureuil, malin s'il en fut un,
Un Chien aſſez bonne perſonne,
Mais n'ayant pas le ſens commun;
Une Chatte eſpiègle & friponne,
A l'Ecureuil le cédant peu,
Enſemble un jour raiſonnoient près du feu,
Sur les moyens d'eſcroquer une Caille
Qu'un d'eux avoit lorgnée en certain lieu ſecret.
Le Chien, dans ce conſeil, opina du bonnet;
L'Écureuil, friand de volaille,
En politique habile approfondit le cas,
Diſcuta ſavamment les raiſons pour & contre.

La Chatte en fit autant. Leur plus grand embarras
Étoit d'éviter la rencontre
D'un Argus appellé LUCAS,
Garçon d'office, armé ſans ceſſe
Contre les animaux gloutons.
L'Écureuil & la Chatte, uſant enfin d'adreſſe,
Dirent entr'eux : Faut-il tant de façons
Pour attaquer cet importun Cerbère ?
Mouſtar ſeul en vaudroit cinquante comme lui.
Frère, écoute, il faut aujourd'hui
Nous montrer ce que tu ſais faire :
(Ils s'y prenoient bien, les filoux!)
Lucas te laiſſe entrer plus volontiers que nous
Dans l'endroit où le drôle a caché cette proie,
Tâche d'y demeurer tantôt, ſans qu'il te voie ;
Et puis par la fenêtre il faudra dans la cour
Faire voler ces mets : nous ſerons là, Compère ;
Mais, foi d'amis, ni moi ni la Commère
Nous n'y toucherons pas juſques à ton retour :
Le Chien les crut ; le Chien, comme une bête,
Se laiſſe enfermer bel & bien,
Jette la Caille, & voit le couple malhonnête
La croquer ſans en laiſſer rien.
Par la fenêtre il les regardoit faire.
Les drôles s'en moquoient : mais le pis de l'affaire,
C'eſt que ſon dos paya les frais de leur repas.

Il eut beau dire ; point de grace.
On prétend que ce ne fut pas
Le dernier tour que lui fit cette race.

M. l'Abbé Aubert.

N.° 972.

ECUREUILS, (les deux), ou *Leçon à ceux qui veulent reſter amis.*

DANS un bois où croiſſoient le chêne & le ſapin,
Deux Ecureuils à part avoient leur domicile ;
Le Temps avoit creuſé lui-même de ſa main
Les deux réduits qui leur ſervoient d'aſyle :
Il n'étoit bruit que de leur amitié
Vive à l'excès, tendre & ſincère ;
Le bien, le mal, entre chaque confrère,
Tout, ſans fraude, étoit par moitié ;
L'un de l'autre ces deux hermites,
Abſens comme préſens, s'entretenoient toujours,
Viſites le matin, le ſoir autres viſites,
Les jours pour ces devoirs leur paroiſſoient trop courts.
Quelle bêtiſe eſt donc la nôtre,
Se dirent-ils ! Tout notre temps
Se paſſe à nous chercher l'un l'autre ;
Soyons du même arbre habitans.

Sous

Sous même toit ils se nichèrent.
Dieu sait, ainsi logés, quels plaisirs ils goûtèrent;
Ensemble ils s'amusoient de tout:
De part & d'autre égards & confiance;
Trêve d'humeur, ce qui sur tout
Cimentoit leur intelligence;
Mais voyant à la fin tous ces soins superflus,
Ces amis ne se quittant plus,
Firent une autre expérience:
Et comment donc? Un certain soir
L'un dit blanc, & l'autre dit noir;
L'un veut rire, & l'autre se fâche:
On lâche propos offensans:
Tant fut réitéré ce manége lassant,
Qu'ils se prirent à la moustache.
Ils s'aimeroient encor bien tendrement
Si chacun eût gardé son petit logement.

D'Ardene.

N.° 972 *a.*

EDIT DE L'AMOUR. *V.* la lettre A. N.° 265.

Pavillon.

N.° 973.

EDUCATION (Entretien moral sur l').

Oui, tout le monde en convient avec toi,
Cher Bonneval, & l'épreuve en fait foi:
Pout s'attirer le tribut unanime
D'une sincère & générale estime,
Les hauts degrés, la naissance & les biens
Sont les plus prompts & les plus sûrs moyens;
Mais, sans mérite, un si beau privilége
N'est qu'un filet, un invisible piége
Que la Fortune & nos mauvais Démons
Le plus souvent tendent aux plus grands noms.
Les dignités n'exigent à leur suite
Que le respect; l'estime est gratuite;
Pour l'obtenir, il faut la mériter;
Pour l'acquérir, on la doit acheter.
Qui ne fait rien pour cet honneur insigne,
Plus il est grand, plus il s'en montre indigne.
Votre noblesse, enfant de la Grandeur,
Est un flambeau rayonnant de splendeur,
Qui, s'il n'étend ses lumières propices
Sur vos vertus, éclaire tous vos vices.

Voulez-vous donc, honorables Vainqueurs,
Vous asservir notre estime & nos mœurs?
Proposez-vous, pour règle favorite,
De distinguer le vrai du faux mérite;
Et, ce pas fait, songez, pour second point;
Qu'on ne lui plaît qu'en ne se plaisant point;
En soumettant, par des efforts extrêmes,
La vanité qui nous cache à nous-mêmes;
En consultant ce qu'on doit consulter;
En imitant ce qu'on doit imiter;
Des passions réprimant l'incendie,
Et subjuguant la Paresse engourdie,
Lâche tyran qui n'entraîne après lui
Que l'Ignorance & le stupide Ennui.
Grands de nos jours, cherchez donc vos modèles
Chez des amis éclairés & fidèles,
De qui le nom, l'exemple & les conseils
Puissent servir de phare à vos pareils.
Aimez en eux, quoi qu'elle vous prescrive,
La vérité simple, pure & naïve;
Et loin de vous chassez tout Corrupteur,
Tout Complaisant, tout stérile Flatteur
Qui le premier, en secret, prêt à rire
De vos excès & de votre délire,
Approbateur folâtre & décevant,
Vous y replonge encore plus avant.

De l'honnête homme, en qui le vrai réſide,
La Flatterie inhumaine & perfide
Eſt l'éternelle & capitale horreur.
Quelque dégoût que l'orgueilleuſe Erreur
Puiſſe donner pour ces fières maximes,
Ce ſont pourtant ces fiertés magnanimes,
Qui, du Public ami de la vigueur,
Gagne pour lui le reſpect & le cœur.
La Vérité, ſoutenant ſa querelle,
Combat pour lui, comme il combat pour elle:
En l'honorant dans ſes âpres diſcours,
Aſsûrez-vous auſſi de ſon ſecours;
Et ſans chercher une amitié ſolide
Dans un mérite indulgent & timide,
Attachez-vous, jaloux d'être honorés,
Aux ſeuls drapeaux du Public révérés.
» Mon fils, diſoit un Maréchal illuſtre,
» Vous achevez votre troiſième luſtre;
» Mais pour pouvoir noblement figurer
» Dans la carrière où vous allez entrer,
» Souvenez-vous, quoi que le cœur vous diſe,
» De ne jamais former nulle hantiſe
» Qu'avec des gens dans le monde approuvés,
» Chez des amis ſages & cultivés.
» Appliquez-vous ſur-tout, c'eſt le grand livre,
» A vous former dans l'art de ſavoir vivre;

„ Dans ce qu'enſeigne un commerce épuré
„ L'eſprit toujours trouve un fond aſſuré :
„ Quant au ſurplus, ſuivez votre génie ;
„ Mais ne marchez qu'en bonne compagnie.
„ Souvenez-vous que de toute action
„ L'autorité fait l'eſtimation.
„ J'aime mieux voir en compagnie exquiſe
„ Mon fils au bal, qu'en mauvaiſe à l'Égliſe.
„ Je ne veux point d'un jeune homme occupé
„ Faire un Pédant, un Docte anticipé,
„ Afin qu'un jour l'épée ou bien la croſſe
„ Trouvent un ſot dans un CATON précoce ;
„ Mais je prétends qu'un Cavalier bien né
„ En ſache aſſez pour n'être point berné
„ Par l'impudence & l'air de dictature
„ Des Charlatans de la Littérature.
„ Si quelque goût par bonheur vous a lui
„ Par la lecture, étudiez celui
„ D'un ami ſage, & qui puiſſe vous dire
„ Quand, & comment, & quoi vous devez lire.
„ Mille Savans, jeunes ne ſavoient rien ;
„ Mais qui fait mal, n'apprendra jamais bien.
„ Que vos devoirs ſoient votre grande étude.
„ Tel, pour tout fruit de la ſollicitude,
„ Ternit ſon luſtre en voulant trop briller ;
„ Et ſe deſſèche à force de s'enfler.

» Toute ſcience, enfin toute induſtrie
» Qui ne tend point au bien de la Patrie
» Ne ſauroit rendre un Mortel orgueilleux
» Que ridicule au lieu de merveilleux.
» Avec raiſon le ſens commun rejette
» L'Homme d'Etat qui veut être Poëte;
» Et plus encor le Financier badin,
» Qui pour *Rameau* s'érige en Paladin;
» Et malgré lui, confus de la misère
» De ſe ſentir ignorant dans ſa ſphère,
» Ne ſonge pas que c'eſt encor l'outrer
» Que de ſavoir ce qu'il doit ignorer.
» Fuyez ſur-tout ces eſprits téméraires,
» Ces écumeurs de dogmes arbitraires,
» Qu'on voit, tout fiers de leur corruption,
» Alambiquer toute Religion;
» Du Pyrroniſme applaniſſant les routes,
» En argumens habiller tous leurs doutes,
» Et convertir, ſubtils ſophiſtiqueurs,
» Leur ignorance en principes vainqueurs:
» Il ne vous faut que des Sages dociles,
» Aimés du Ciel, & ſur la terre utiles,
» Qui, de l'honneur louablement jaloux,
» Puiſſent répondre & pour eux & pour vous.
» Quand vous aurez pour vous la voix des Sages,
» Les Fous bientôt y joindront leurs ſuffrages ".

De ces leçons que le bon ſens dicta,
Qu'arriva-t-il ? Ce fils en profita :
De ſes talens la beauté ſoutenue
D'un choix d'amis de vertu reconnue,
Lui fit braver de ſes jours les plus verts,
Tous les dangers à la jeuneſſe offerts ;
Le préſerva de ces haines qu'attire
La dédaigneuſe & mordante Satyre ;
Toujours affable, & jamais refrogné,
Et, quant aux mœurs, ſagement éloigné,
Dans tous les temps, même en ſon plus jeune âge,
Du cagotiſme & du libertinage.
Auſſi bientôt, d'un ſoin officieux,
La Renommée ouvrant ſur lui les yeux,
Prit la trompette, & de ſa voix féconde,
Fit tout-à-coup, ſur la ſcène du Monde,
A ſes vertus prendre un air de hauteur
Qui l'y plaça comme premier Acteur,
Et vit enfin tous les rayons du père
Illuminer un tête ſi chère,
Image ſimple, emblême familier,
Qui, concluant pour le particulier,
Peut pour le Prince également conclure,
Et lui montrer, tout au moins en figure,
D'un grand renom quel eſt le vrai chemin ;
Qu'un guide ſage y conduit, & qu'enfin

De la vertu, par l'exemple formée,
Naît la ſolide & ſtable renommée.

Rouſſeau.

N.° 973 *a.*

EDUCATION (les ſuites bonnes ou mauvaiſes de l').

V. la lettre A. N.° 33.

*M***.*

N.° 973 *b.*

ÉDUCATION (les ſuites de l').

V. la lettre A N.° 42.

*M.****

N.° 974.

EDUCATION (les avantages de l').

SI l'aveugle Nature a beſoin qu'on l'éclaire,
Si l'art de la conduire eſt un art néceſſaire,
Peut-être je devrois, plus ſimple en mes diſcours,
De la ſeule MINERVE invoquer le ſecours;

Quand on peut aux erreurs oppoſer ſon égide,
Pourquoi dans APOLLON chercher un autre guide?
Mais qui prétend à plaire, & dédaigne les ſens,
Fera ſur les eſprits des efforts impuiſſans.
Il faut, en ſe montrant, que le devoir auſtère
Craigne d'effaroucher ſous un air trop ſévère;
Et dans un ſage Ecrit, pour gagner le Lecteur,
Souvent cacher l'ennui ſous les traits du flatteur.

Mais pour avoir le don de toucher & d'inſtruire,
Quel nouvel Apollon doit échauffer ma lyre?
Je n'implore que toi, ſenſible Humanité;
Remplis-moi de tes feux, ſois ma Divinité:
Que l'amour des Mortels, l'amour de ma Patrie
Au rare don de plaire élève mon génie.
Viens, deſcends; les diſcours, les cœurs que tu remplis,
Aux yeux de l'Univers ont toujours quelque prix.

Ainſi que par le fer un champ rendu fertile,
Qui de fleurs & de fruits offre l'amas utile,
Fait, par ſes ornemens & ſes dons précieux,
La richeſſe du Maître & le plaiſir des yeux:
Ainſi l'homme bien né, qu'embellit la culture,
Eſt la gloire de l'Art, l'honneur de la Nature.
Eclairé pour lui-même, autant que pour autrui,
Il ſait être ſon guide, & des autres l'appui.
De l'Education le ſecours ſalutaire,
De tous les dons pour l'homme eſt le plus néceſſaire.

Par elle le MONARQUE apprend à commander,
Le Citoyen soumis à se laisser guider;
Elle est le nœud puissant, qui dans la République
Conserve l'unité, la concorde publique;
Et qui, fixant chacun dans les loix du devoir,
Empêche la révolte & l'abus du pouvoir.

De ses soins, dira-t-on, l'utilité vantée
Dans ses plus grands succès est toujours limitée.
Jamais de ses leçons la sage austérité
N'eût fait dans un SYLLA naître l'humanité;
Jamais elle n'eût fait de TARQUIN un Roi juste,
De MIDAS un Savant, de NÉRON un AUGUSTE:
Elle peut, en un mot, par son secours léger,
Embellir la Nature, & jamais la changer.

Il est vrai quelquefois que ses soins secourables,
Parmi les maux de l'ame en trouvent d'incurables;
Que son breuvage, utile à l'homme modéré,
Pour les cœurs des pervers ne fut point préparé:
Mais sujets, l'un & l'autre, à nous rendre coupables,
L'ignorance & le vice ont des effets semblables.
Le monde rarement à l'extrême est porté:
Par-tout il n'offre aux yeux que médiocrité;
Le parfait scélérat, le sublime génie,
N'en composent jamais que la moindre partie.
Les préceptes toujours produisent leurs effets,
Et pour le plus grand nombre ils seront toujours faits.

Pour ſuivre la vertu les Dieux nous firent naître;
Et pour l'aimer, ſouvent c'eſt tout de la connaître.
O vous! qui confondez les effets du haſard
Avec le naturel orné, réglé par l'art,
Comparez, pour juger de cette différence,
Deux ſiècles l'un à l'autre, & la FRANCE à la FRANCE;
Sous les premiers HENRIS, avant que la raiſon
Eût fait d'un jour nouveau briller notre horizon,
Le François ſans renom, indigent, fanatique,
Etoit ſur un théatre & barbare & tragique.
Aveuglés par l'erreur, les Peuples ignorans
Couroient au précipice au gré de leurs tyrans.
La Diſcorde chez eux ſoufflant ſa rage impure,
Etouffoit la raiſon, les Arts & la Nature.
Du Prince & des Sujets on confondoit les droits;
Et du vrai Dieu ſur nous méconnoiſſant les loix,
Nos pères, l'un de l'autre aſſaſſins & victimes,
S'égorgeoient pour un Dieu qui commandoit des crimes.
Mais, hâtons-nous, voyons ce Peuple ſous LOUIS:
Quels yeux de ſa ſplendeur ne ſeront éblouis?
Voyez alors le Goût, l'Etude, & la Prudence,
Amener ſur leurs pas la Gloire & l'Abondance.
A côté du Savoir voyez la Vérité (1)
Remplir tous les eſprits de ſa vive clarté;

---

(1) Deſcartes, par ſa nouvelle Philoſophie, ouvrit la route à la Vérité.

TURENNE, des Héros laiſſer loin les veſtiges ;
LOUIS avec COLBERT entaſſer ſes prodiges ;
Et, par les hauts progrès, vainement irriter
Des voiſins en tout temps jaloux de l'imiter.
De l'étude du vrai tel fut l'heureux ſalaire.
Mais de ces bords charmans que la Sageſſe éclaire,
Détournez vos regards au Levant, au Midi,
Et vous verrez combien le Peuple abâtardi,
Privé de liberté, de plaiſirs & d'aiſance,
Eſt durement puni de ſa triſte ignorance.

Eh ! ce Vice pervers n'a-t-il pas de ſon ſein,
Fait ſortir de nos maux le plus nombreux eſſain ?
De la Divinité la majeſté ſacrée
Fut dans de faux portraits par lui défigurée ;
L'Ignorance a nourri le faux Zèle en ſes flancs ;
Elle a mis le poignard à la main des parens ;
C'eſt elle qui, forgeant le glaive, les entraves,
Fit les premiers Tyrans, leur donna des Eſclaves ;
Par elle ſous le joug l'Orient entraîné,
Dans ſes injuſtes fers eſt encore enchaîné.

Mais des Sociétés ſi ce monſtre eſt la peſte,
Pour chaque Citoyen il n'eſt pas moins funeſte.
Le Vice flétriſſant, au viſage hideux,
Le Ridicule bas, choquant, fade, ennuyeux,
Les Travers vainement affligés de critiques,
Les crédules Soupçons, les Frayeurs chimériques,

Les ſtupides Ennuis, la froide Oiſiveté,
Que ſuivent le Mépris & l'Inutilité;
Enfin le Préjugé, dont les fauſſes maximes
Des couleurs des vertus revêtent tant de crimes,
Sont plus ſouvent les fruits d'un eſprit ignorant,
Que d'un cœur aux forfaits livré par le penchant.

Craignez donc les écarts d'une raiſon bornée,
Aux vulgaires erreurs ſans guide abandonnée.
Sur la ſcène du Monde où vous devez entrer,
Il n'eſt que trop facile, hélas! de s'égarer.
Le Théatre eſt trompeur & pénible à connoître;
Il faut ſavoir ſon rôle avant que d'y paroître;
Et l'Education, pour y bien débuter,
Eſt le Maître de l'Art qu'il vous faut conſulter.
Si vous voulez connoître au juſte le ſyſtême
De ce qu'on doit aux Dieux, aux hommes, à ſoi-même,
De ſon code important interrogez les loix:
Pour être heureux & ſage, accourez à ſa voix;
Elle vous conduira par des routes certaines,
Des vives paſſions vous donnera les rênes;
Elle les forcera, par cet utile frein,
A ſuivre des Vertus le pénible chemin.
L'habitude rendra ce ſentier moins auſtère,
Et vos pas voleront bientôt dans la carrière.

O! combien de ſes ſoins les cœurs & les eſprits
Recueilleront encor de plus précieux fruits,

Si l'homme, de bonne heure instruit par ses maximes,
Joint aux mœurs le savoir & les talens sublimes!
C'est ainsi qu'autrefois un Sage révéré
Parloit aux Nations, par MINERVE éclairé.
O toi, qui des Humains bravant l'ingratitude,
De guérir leurs erreurs fit la plus douce étude!
Toi, confident des Dieux, Héros d'humanité,
Lumière des Anglois & de la Vérité,
O LOCK, qu'en cet Ecrit ta sagesse m'inspire!
Bien mieux que moi déjà ton Livre a su le dire:
L'homme foible a besoin de lumière & d'appui,
Et l'Education souvent est tout pour lui.

*M.****

N.° 975.

EDUCATION (les principes d'une bonne) *doivent être fondés sur la Religion, les mœurs & les manières.*

PAR trop de zèle, Ami, cesse de m'offenser,
Je sais, avec justice, à mon rang me placer;
De la présomption évitant le délire,
Avec toi, dans ces vers, je ne veux que m'instruire.
Ton amitié sans doute a dirigé ta voix.
Peux-tu sur ton métier me demander des loix?

Toi, dans les mains de qui le Caton de la FRANCE
A mis de ſon grand nom la plus chère eſpérance;
Toi qui, ſur le grand art de plaire & d'enſeigner
Loin de prendre des loix, es fait pour en donner?
Mais tu le veux, il faut à ton ordre ſouſcrire;
Je vais ſur tes devoirs te prêcher & t'écrire.

Ton Pupile t'eſt cher; &, zélé pour ſon bien,
Tu veux en faire un Sage, & ſur-tout un Chrétien.
Pourſuis: de notre loi la ſublime doctrine
Eſt de toutes vertus la baſe & l'origine;
Sa voix, dans les revers, ſoutient le cœur humain
Par l'aſpect conſolant des grandeurs de ſa fin;
Son empire d'ailleurs, par un frein ſalutaire,
Aide de la raiſon le foible miniſtère.

Mais tu ſais que l'eſprit de ſon divin Traité
Avec précaution veut être interprété.
Conſulte ſon Auteur, écoute-le lui-même;
Sa voix de nos devoirs fixe tout le ſyſtême,
Et ce n'eſt qu'en paſſant par un organe humain,
Qu'elle a ſouvent perdu ce qu'elle a de divin.

Conduis donc ton Elève aux bornes ſalutaires
De la Religion qu'ont profeſſé ſes pères;
Que ſes préceptes ſaints, avec ſoin cultivés,
Soient au fond de ſon cœur de bonne heure gravés.
N'attends pas la ſaiſon qu'à ces hautes merveilles
La révolte des ſens fermera ſes oreilles:

Songeons d'abord au cœur, c'eſt lui qui rend heureux.
La ſcience eſt ſans doute un acquit précieux ;
Mais de nos paſſions la puiſſante cohorte
Sont des fiers ennemis qui ſont à notre porte.
Il faut que ce danger ſoit d'abord écarté ;
Puis, profitant en paix des temps de ſûreté,
La troupe des Beaux-Arts, qu'avec raiſon l'on vante,
Pourra nous enrichir de ſa moiſſon brillante.
Ton Diſciple eſt par-tout de dangers menacé,
Et par divers aſſauts peut-être terraſſé :
Veille donc ; & pour lui MINERVE favorable,
Arme-le d'une égide aux traits impénétrable.
Plus d'un monſtre cruel, mais pour lui plein d'appas,
Lui prépare de loin de terribles combats.
La baſſe Flatterie, au miroir infidèle,
L'Exemple ſéduiſant, la Volupté cruelle,
N'attendent que l'inſtant de la maturité,
Pour rendre ſes eſprits ſourds à la Vérité.
Préviens, ſi tu le peux, ces violens orages ;
Contre ces ennemis prends tous tes avantages ;
Avant que leurs clameurs n'étouffent tes diſcours,
Que ton Elève, Ami, ſoit muni de ſecours :
Ce ſecours eſt du vrai la plus profonde étude ;
Que ſon ame s'en faſſe une forte habitude,
Lorſque ſon jeune cœur, tendre, neuf, inconſtant,
Sur le bien & le mal eſt encore flottant.

Qu'il

Qu'il s'accoutume à voir la Vertu décorée
Des ſolides attraits dont le Ciel l'a parée ;
Et d'un autre côté, le vice ſéducteur
Avec tous ſes dangers & toute ſa laideur.
Au penchant pour le luxe & pour l'intempérance
D'un intérêt plus cher oppoſe la balance ;
Montre-lui la vertu, la force, la ſanté,
Fruits ſûrs & précieux de la frugalité.
Avec attention règle en lui la foibleſſe
Que produit en ſoi-même une aveugle tendreſſe ;
L'Amour-propre eſt ſon nom : ce foible où l'on ſe plaît,
N'eſt un vice ou vertu que ſelon ſon objet.
Rien ne peut égaler l'égarement extrême
De ce fatal amour renfermé dans lui-même.
On voit, avec effroi, marcher à ſon côté
L'Injuſtice, l'Orgueil, & l'Inhumanité ;
La fière Ambition, l'Envie inexorable,
Et l'avide Intérêt, ſon frère inſéparable,
Borne en lui cet amour au goût d'être eſtimé,
Et pour mieux dire encore, au plaiſir d'être aimé.
Alors ſe dégageant d'une éclipſe profonde,
Cet Aſtre lumineux ſera l'ame du monde.

Mais lorſqu'avec des yeux ſages & pénétrans,
Il verra des Humains les excès différens ;
Quand, ſpectateur ſenſé du drame de la vie,
Dans le monde il ſaura vivre avec modeſtie ;

Qu'en garde, par tes ſoins, contre la vanité,
Il aura reconnu les loix de l'équité:
Ne crois pas des vertus qu'il ait atteint le faîte.
Un vent impétueux ſouffle encor ſur ſa tête;
Qui, pouſſant ſon vaiſſeau par un certain effort,
Pourra le rejeter pour long-temps loin du port.
Le peuple ſéducteur, habitant de Cythère,
Et le peuple régent, dès long-temps ſont en guerre;
Mais le dernier, tu ſais, n'a que trop ſouvent eu
Le douloureux affront d'avoir mal combattu.
EUCHARIS en un jour peut, par ſon éloquence,
De quinze ans de culture étouffer la ſemence,
Entraîner ton Diſciple, & prouver en un mot
Qu'elle ſeule a raiſon, & que tu n'es qu'un ſot.
Songe à la prévenir: cette œuvre difficile
Eſt de ta miſſion le point le plus utile.
Ne crois pas ſur ce point que je t'effraye en vain:
Pour ton Elève, Ami, le danger eſt certain.
Je veux que ſa raiſon par tes ſoins cultivée,
Par la Religion, par le goût préſervée,
S'éloigne d'un plaiſir brutal & ſuborneur,
Payé de la ſanté, ſuivi du déshonneur.
Que l'avare PHRYNÉ, ſans pudeur & ſans ame,
N'allume point en lui d'extravagante flamme;
Mais la jeune AMARANTHE, au ſouris plein d'appas,
Qui charme d'autant plus qu'elle n'y penſe pas,

Et dont l'ame naïve, ingénue, innocente,
Sans s'en appercevoir, ſuit une tendre pente,
L'attend, encor novice, au ſortir de tes mains;
Et voilà pour ſon cœur le danger que je crains.
Il eſt d'autant plus grand, que, le trompant lui-même,
Il croira qu'en l'aimant, c'eſt la vertu qu'il aime.
Ah! c'eſt cette vertu dont, par un ſort cruel,
La ſienne recevra bientôt le coup mortel.
Il ne faut pas toujours des CIRCÉS, des ARMIDES,
Pour avilir un cœur dans des liens perfides.
Si l'on pèſe le tort que fait au jugement,
Au repos, à la gloire, un triſte enchantement,
La plus chaſte LUCRECE, à notre ame obſédée,
Eſt plus fatale encore, & vaut une MÉDÉE.
Oui, d'un hardi ſermon quel que ſoit le ſuccès,
Parlons contre l'Amour, & même à des François.
Laiſſons à l'Opéra, que les jeux aſſaiſonnent,
Ses dogmes auſſi faux que les Dieux qui les donnent.
Au Temple du Plaiſir un enfant d'APOLLON
Fait très-bien de monter ſa lyre ſur ce ton.
On eût berné QUINAULT d'être plus orthodoxe;
Mais, au Lycée, il faut quitter le paradoxe:
Il y faut publier les loix de la raiſon,
Et ſans ménagement d'écrier un poiſon.

Toutefois de ce mal, hélas! à qui tout cède
Le danger eſt, Ami, plus ſûr que le remède:

Sans me flatter en vain de le ſavoir guérir,
Je t'offre ſeulement l'art de le prévenir.
Pour la Religion un reſpect efficace
Suffiroit pour parer une telle diſgrace :
Mais qui ſe frappe aſſez de ſes oracles ſaints,
Pour n'y pas joindre encor quelques ſecours humains ?
C'eſt quelquefois beaucoup de mettre avec prudence
Entre les paſſions une juſte balance ;
Ou du moins dans un cœur de ne laiſſer primer
Que celles dont on peut juſtement s'animer.
Si le reſpect humain, ſi l'amour légitime
Qu'il eſt permis d'avoir pour la publique eſtime,
Si l'honneur de briller par d'utiles travaux,
Si la noble ferveur de paſſer ſes rivaux,
A ton Elève, Ami, communiquent leur flamme,
Et peuvent les premiers s'emparer de ſon ame ;
Mieux que tous tes ſermons ils le tiendront couvert
Contre l'appas trompeur d'un gouffre où tout ſe perd.
Qu'il aime donc les Arts, & ſur-tout qu'il ſe voue
Au rôle qu'ici-bas le ſort voudra qu'il joue.
Ce ſera ſon ſalut : un fol enivrement
Souvent n'eſt que le fruit d'un vain déſœuvrement.
D'une ame ainſi réglée avec poids & juſteſſe,
Comme d'un ſein fécond, naîtra la politeſſe ;
Mais ce point important, ce ſujet étendu,
Quoique ſouvent traité, n'eſt pas bien entendu.

Dans l'Education, Bourgeois, Nobles, Vulgaire,
Font du léger vernis leur capitale affaire;
Et penſant que c'eſt lui qui rend l'homme poli,
Mettent ſtupidement tout le reſte en oubli.
C'eſt par lui que l'on veut que tout Cavalier brille;
La mère ne pourvoit qu'aux graces de ſa fille;
Et de l'Art de MARCEL (1) épuiſant les reſſorts
Croit pour elle tout faire en fardant ſes dehors.
Vain abus! C'eſt du cœur que de l'art d'être aimable
Doit librement couler la ſource véritable.
La juſte opinion de ſoi-même & d'autrui,
De toute politeſſe eſt le vrai point d'appui.
Un homme franc, ouvert, qui connoiſſant ſa place,
Obſerve exactement cette règle efficace,
Dans la ſociété, ni tyran, ni flatteur,
Eſt humble ſans baſſeſſe, & noble ſans hauteur.
Dans un monde choiſi, de courts apprentiſſages
Lui donneront bientôt la grace, les uſages;
Cette diſtinction qu'on doit faire à propos
De grands & de moins grands, de petits & d'égaux;
Mais que tous les accueils qu'il croira devoir faire,
De ſon humilité portent le caractère.
On a beau s'épuiſer en vifs empreſſemens,
Raffiner ſur le fin des nouveaux complimens,

(1) Fameux Maître de danſe.

Sans un fond de douceur & ſans la modeſtie;
Le plus humble maintien n'eſt qu'une hypocriſie;
A laquelle éclairé ſur ſes vrais intérêts,
L'amour-propre d'autrui ne ſe trompe jamais.
De plus, pour qu'aux devoirs que le cœur nous fait rendre,
Tout le monde ait la part qu'il a droit de prétendre,
Il faut encore, il faut des fers du préjugé,
Dans ſes divers égards paroître dégagé.
Les honneurs, les reſpects ſont dus avec uſure
Au Sacerdoce, aux Grands, à la Magiſtrature;
Les ſentimens humains ſons dus à tous les rangs;
Mais gardons notre eſtime aux vertus, aux talens.
Nos hommages rendus au mérite d'un autre
Nous honorent toujours, & ſuppoſent le nôtre;
Au lieu que nos mépris montrent à tous les yeux,
Qu'il nous eſt étranger, ou plutôt odieux.
Mais ſi l'orgueil du Fat,. ſes hauteurs, ſes caprices,
Sont à l'homme de bien, de lâches injuſtices;
La politeſſe outrée eſt un plus ſot abus,
Egale ou générale, elle n'honore plus;
L'ami de tout le monde au fond n'aime perſonne,
Et l'on décrie enfin le faux argent qu'il donne.
Appréciez encor ces Dieux que les Humains,
Avares de tout temps, ont forgés de leurs mains.
Un CRASSUS, pour compter & par cent & par mille,
N'en eſt pas plus heureux, ni ſouvent plus utile;

Et le fût-il, on doit mesurer ses respects
Sur le prix de chacun, non sur ses intérêts.
Mais ces abus divers, dont le François se pique,
N'est pas le seul régal qu'il donne à la critique.
A l'injuste travers des prédilections
Nous joignons le mépris des autres Nations;
Et ces sots préjugés, qui tiennent de l'enfance,
Plus que par-tout ailleurs règnent encore en France.
Si quelqu'un des neveux du fameux MAHOMET,
Ou chez nous, ou chez lui, nous choque ou nous déplaît;
Ce n'est pas qu'ennemis d'une erreur qui nous blesse,
Nous méprisions en lui l'Alcoran qu'il professe;
Sa barbe, son turban, son air froid, sérieux,
Est tout ce qui le rend ridicule à nos yeux.
Insolemment surpris on admire, on s'étonne
Qu'un Moscovite pense, ou qu'un Persan raisonne;
Mais sur-tout, quoi qu'il dise, on ne lui passe pas
De n'avoir point des airs puisés dans nos climats.
Tels les Romains jadis, par un dédain bizarre,
Donnoient à leurs voisins le renom de barbare.
Malheur à l'impoli qui, Gaulois ou Germain,
Ne parloit point chez eux le grec ou le latin!
Evitons ces excès où ces Peuples tombèrent:
Les hommes sont égaux, si les habits diffèrent:
Le comble de l'erreur est de se prévenir.
Ainsi qu'on ne doit point craindre de se servir

D'une étoffe ſolide, & belle, & néceſſaire,
Pour être le produit d'une terre étrangère;
De même nous devons en approuver les loix,
Les uſages ſenſés, vinſſent-ils des Chinois;
Et, quittant ſagement ce fol amour des nôtres,
Donner le bon exemple, & le prendre des autres.

M ***

N.° 976.

EDUCATION (devoirs des Parens & des Maîtres dans l') *dont ils ſont reſponſables.*

MONUMENT de ſageſſe autant que de grandeur,
Ecole de vertus, de talens, de valeur;
Aſyle où ſe raſſemble une élite guerrière,
Illuſtres orphelins dont LOUIS eſt le père,
Temple auguſte, ouvre-toi; fais voir à tous les yeux
Ce que peut un bon Roi ſur des cœurs généreux.
Là, de jeunes Guerriers, dignes de leurs Ancêtres,
Se dévouent, en naiſſant, pour le meilleur des Maîtres:
Guidés par ſon génie en leurs nobles travaux,
Se forment ſous ſes yeux au métier de Héros;
Et, pénétrés d'amour pour ce Dieu tutélaire,
N'ont pour but & pour loi que l'ardeur de lui plaire;

Heureux de devoir tout à ce nouveau Titus,
Leur être, leur fortune, & juſqu'à leurs vertus.
Tels voués par LYCURGUE au culte de BELLONE,
Les enfans aguéris nés à LACÉDÉMONE,
A l'amour de leurs loix uniſſant la valeur,
Des Grecs furent jadis la gloire & la terreur.
SPARTIATES nouveaux, Aiglons que ſous ſon aile
Notre auguſte Monarque avec tendreſſe appelle,
Devenez des Héros en imitant LOUIS;
De vos nobles progrès ſes regards ſont le prix;
Que ce prix ſi flatteur allume dans votre ame
Pour LOUIS, pour la gloire, une nouvelle flamme;
Et, par des qualités dignes du plus haut rang,
Montrez ſous un grand Roi que bientôt tout eſt grand.

Mais pluſieurs, qu'en naiſſant peu d'éclat environne,
Ne peuvent être ainſi mis à l'ombre du Trône;
Ce bonheur n'appartient qu'aux enfans fortunés,
Par leur noble origine aux armes deſtinés.

O vous! tendres parens, dont la plus humble race
Dans ce royal berceau ne ſauroit avoir place,
Elevez-la vous-même; & formez ſous vos yeux
L'enfant qu'à votre amour auront donné les Cieux!
Mais, qui de ce grand art connoît bien l'importance?
Tous occupent l'emploi, nul n'en ſait la ſcience.
Rempli de paſſions, de plaiſirs entêté,
Un François d'être père a-t-il la liberté?

L'Ambitieux ardent, en proie à ſes caprices,
Que ſon bourreau condamne à cent divers ſupplices;
S'intrigue, s'inquiète, affronte les haſards,
Et toujours ſes foyers ſont loin de ſes regards;
Au tourment qu'il ſe donne, à l'ardeur qui le preſſe,
Il eſt, vous dira-t-il, forcé par ſa tendreſſe.
Tel un dévot mordant, avare & plein de fiel,
Maſque ſa paſſion de l'intérêt du ciel.

Mais ces dons dangereux de l'aveugle fortune,
Que pourſuit follement ta conſtance importune,
Que ſont-ils pour ton fils ſans l'art de s'en ſervir,
Et cette dignité ſans l'art de la remplir?
Par des poſſeſſions rends-tu ſon ame heureuſe?
Non: tu ne fais qu'armer une main furieuſe,
Et qu'ouvrir un champ libre à de honteux abus,
Que, moins riche, peut-être il n'eût jamais connus.
Les vertus, les talens ſont le grand héritage,
Qui de ton fils, crois-moi, doit être le partage.
Si ſon cœur, par tes ſoins, n'a point été réglé,
Pour lui, pour ſon bonheur, tu n'as point travaillé.

Mais ce malheur commun n'eſt pas le ſeul à craindre.
Un père, bien ſouvent, moins à blâmer qu'à plaindre,
Abandonne ſon fils aux forces du torrent,
Moins faute d'amitié que faute de talent.
Celui-ci mépriſant les règles, la ſcience,
De tous maîtres, pour lui, néglige l'aſſiſtance;

Et ne ſoupçonne pas, s'en fiant au haſard,
Que l'art de l'élever puiſſe même être un art.
Celui-là, de ce ſoin eſt diſtrait par pareſſe.
Cet autre que faſcine une aveugle tendreſſe,
De juger ſon enfant n'ayant plus le pouvoir,
Lui laiſſe les défauts qu'elle empêche de voir.
CÉLIMENE à ſon tour, encore jeune & belle,
Prend d'un emploi trop grave une frayeur mortelle;
Le Ciel en la dotant d'agrémens & d'appas,
Aux travaux ſérieux ne la deſtina pas.
Elle ſe trouveroit dans ſon état borné,
Si, pour les yeux d'un ſeul, elle ſe croyoit née;
Si, femme d'un époux, mère de ſes enfans,
Aux vils ſoins d'un ménage elle occupoit ſon temps:
Ces détails odieux de doctrine, d'affaires,
Ne ſont tout au plus faits que pour les vieilles mères.
Jeune, elle doit briller, & non s'enſevelir:
Son deſtin eſt de plaire, elle veut le remplir.
C'eſt ainſi qu'étalant ſa magique impoſture,
Le reſpect de la mode étouffe la nature.
O Parens! ſi vos cœurs frivoles, inhumains,
Dédaignent un ouvrage réſervé pour vos mains;
S'il faut abſolument qu'éloigné de ſa mère,
L'enfant ſuce le lait d'une femme étrangère,
Livrez-le, j'y conſens; mais qu'à ce choix du moins
Votre juſte tendreſſe applique tous ſes ſoins.

Craignez que votre fils, ſouſtrait à votre vue,
N'ait une nourriture impropre ou corrompue,
Dont le poiſon enfin ſe rendant le plus fort,
Altère tout ſon ſang & lui donne la mort.

Il eſt un lieu public où s'élèvent enſemble
De jeunes habitans que le haſard raſſemble;
Un aliment égal eſt au même dégré
Pour le foible & le fort, en ces lieux préparé:
Le malade & l'athlete, en la même carrière,
Porte du même poids la charge irrégulière;
Séjour d'ailleurs mal-ſain, où l'air eſt dangereux;
Où, quels que ſoient les ſoins d'un Chef laborieux,
Du mal que l'on reſſent, bien loin de ſe défaire,
On s'infecte ſouvent d'une fièvre étrangère.
Ce n'eſt point dans ces lieux que doit être placé
Votre fils, de dangers déjà trop menacé;
Laiſſez au préjugé, l'aiſſez à l'indigence
Cet aſyle bannal ſuſpect à l'innocence.
Si votre enfant pour vous eſt un préſent des Dieux,
Il faut qu'il ſoit ſoigné par vous, ou ſous vos yeux:
Le point eſt de choiſir un Médecin habile,
Qui procure à ſon mal une aſſiſtance utile.

Ce tréſor, dites-vous, eſt fort rare à trouver;
En vain pour l'arbriſſeau qu'il vous faut cultiver,
Vous cherchez en tous lieux un être raiſonnable,
Qui ſoit de vos travaux un compagnon ſortable.

Tous vos efforts ſont vains : pour deux hommes prudens
Votre mauvais deſtin trouvera cent Pédans;
L'un, avec quelques mœurs, ſtérile en ſes ſervices,
N'aura que ſon latin; un autre aura des vices.

Je ſais qu'un homme habile, & ſage & circonſpect,
Que le poids du ſavoir n'aura point contrefait,
Et qui, ſuivant en tout le milieu qu'il faut ſuivre,
Au grand art de penſer joint encor l'art de vivre,
Eſt un bien précieux qui veut être cherché,
Un tréſor qui ſouvent eſt aux autres caché;
Mais ce n'eſt pas non plus un être imaginaire,
Au deſſus des Humains, fait pour un autre ſphère.

Vous vous plaignez à tort, dans votre eſpoir trahis,
Que malgré tous vos ſoins pour élever un fils,
Cette vigne, à vos vœux & chère & précieuſe,
Eſt en bons ouvriers ſi ſouvent malheureuſe:
Vous ne devez, François, vous en prendre qu'à vous.
Banniſſez un travers le moins ſenſé de tous.
Le maître d'un enfant, qui lui tient lieu de père,
Eſt, chez tous vos voiſins, un homme qu'on révère:
Cet homme eſt eſtimé chez le ſage Allemand;
Il trouve grace même aux yeux du Muſulman;
Par-tout ſon miniſtère eſt priſé: mais en France
La plupart dans leurs mœurs remplis d'inconſéquence,
Pour un emploi ſacré ne paroiſſent choiſir
Un malheureux, qu'afin de le mieux avilir.

Les Grands, fiers & bornés, infatués d'eux-mêmes;
Qui par tradition règlent tous leurs ſyſtêmes,
N'apperçoivent en lui qu'un Monſieur Triſſotin,
Dont on doit fuir la craſſe & berner le latin.
Le Robin, qui les ſuit pour ſe mettre à la mode,
Au Maître infortuné n'eſt pas moins incommode.
Pour le gros Financier, dont les avides mains
Au ſeul poids de l'argent pèſent tous les Humains,
De la triſte indigence au Sage il fait un crime,
Et croit au moins pour lui ſon mépris légitime.
Enfin, il n'eſt pour tous, graces au préjugé,
Qu'un Pédant domeſtique, ennuyeux & gagé.
D'un ridicule uſage eſclaves moins fidèles,
Dans vos égards pour lui prenez d'autres modèles,
O Parens! & ſongez qu'on peut, ſans s'abaiſſer,
Honorer le mérite, & le récompenſer.
La vertu la plus pure, avilie, outragée,
Décline, ou triſtement languit découragée;
C'eſt une fleur que forme un tiſſu délicat
De la plus douce odeur & du plus vif éclat;
Mais qui, pour être belle autant qu'elle peut l'être,
A beſoin de l'Amour & des ſoins de ſon Maître.
Si l'art d'un Gouverneur, bien loin d'être avili,
Par votre juſte eſtime eſt enfin ennobli;
Et s'il peut concevoir les douces eſpérances
D'un bien-être à venir, fruit de vos récompenſes;

Dans cet asyle heureux, que vos mains ouvriront,
Les Artistes bientôt en foule se rendront:
La gloire de tous temps noble & puissant mobile,
A rendu notre France en grands Maîtres fertile;
Et dans ce dernier genre on la verroit primer,
Si du même aiguillon on vouloit l'animer.

Que j'admire PHILIPPE! au sage de STAGYRE
En ces termes divins il crut devoir écrire:
Je viens de recevoir, dans un fils précieux,
Un gage signalé de la faveur des Cieux;
Mais pouvoir vous charger du soin de son enfance,
Est un bonheur pour moi plus grand que sa naissance.
Voilà comme un grand homme & pense & se conduit.
Mais cet exemple est-il le seul qui nous instruit?
Le Mentor d'un Héros, l'espoir de notre empire,
Dans sa marche à la Cour se voyoit contredire;
Pour l'auguste DAUPHIN les jeunes Courtisans
Vouloient moins de savoir & plus d'amusemens.
L'Ambitieux blâmoit le Gouverneur austère
Qui tenoit loin du monde un Prince sédentaire;
La Coquette sur-tout ne pouvoit pardonner
Qu'on le formât sans elle au grand art de régner;
En un mot, l'Intérêt, la Malice, l'Envie,
Tour-à-tour près du Maître exerçoient leur manie:
Mais LOUIS, toujours grand, soutint contre leur voix
Celui dont les vertus avoient fixé son choix.

MONTAUSIER, au mépris du jaloux & du traître,
Se vit plus que jamais protégé de ſon Maître;
Et de ſes ennemis la perfide noirceur
Ne fit qu'en retrancher l'eſtime & la faveur.

Ah! ſi conſidérer un homme de mérite,
Eſt un effort gênant dont votre orgueil s'irrite,
Feignez pour lui du moins un air étudié,
Pour le bien de l'Elève à ſes ſoins confié:
Songez que d'un enfant les progrès doivent naître
De l'amour, du reſpect qu'il aura pour ſon Maître;
Et qu'il ne peut jamais que rire ou qu'abuſer
D'un triſte Inſtituteur qu'il vous voit mépriſer.

Mais, pour le rendre enfin, par d'utiles ſervices,
Digne de mon eſtime & de mes bons offices;
Quels talens, direz-vous, doit en ſoi réunir
L'homme que l'on me vante & qu'il me faut choiſir?
Des dons qu'il doit avoir je dois parler en ſomme:
Un ſeul les réunit, celui d'être honnête homme.
De ce titre énergique on ne peut ſe parer,
Qu'avec un bon eſprit qui nous ſache éclairer;
Et qu'avec un cœur droit, noble, plein de franchiſe,
Que guide le ſavoir & la raiſon maîtriſe.

O vous! qui des travaux vous faiſant une loi,
Renonçant à vous-même, embraſſez cet emploi,
Si vous déſirez voir proſpérer vos contraintes,
Et ceſſer déſormais le ſujet de vos plaintes,

A l'erreur générale oppoſez des talens ;
Dans l'étude du cœur exercez-vous long-temps ;
Sur-tout que la vertu ſoit l'empreinte du vôtre,
Si vous voulez un jour l'inſpirer ſur un autre.
L'homme de bien n'eſt point de ces communs portraits,
Dont on puiſſe aiſément s'attribuer les traits :
On en doit, ennemi de toute hypocriſie,
Offrir l'original, & jamais la copie.
Pliez adroitement de tendres arbriſſeaux,
Au fruit de la raiſon préparez leurs rameaux ;
Régnez ſur les enfans, ſans rigueur, ſans caprice ;
De l'humeur avec eux dépouillez l'injuſtice.
Plein de compaſſion, il faut les corriger,
Pour les rendre meilleurs, & non pour vous venger :
En tous lieux, en tout temps, gardez avec prudence
Le reſpect ſcrupuleux qu'on doit à l'innocence.
Graves en vos actions, libres dans vos diſcours,
Dans un maintien décent conſervez-vous toujours :
Au Pupille, dont l'œil avec ſoin vous contemple,
Vous devez moins donner la leçon que l'exemple ;
Joignez, dans vos travaux ingrats, mais importans,
La patience au zèle, & les mœurs aux talens ;
Et ne vous offrez pas à ce grand miniſtère
Avec le foible fonds d'un mérite vulgaire.
Un enfant doit de vous recevoir, ſans erreur,
Le don de la ſageſſe & celui du bonheur.

L'art de verſer ces dons dans le cœur d'un Pupille,
Eſt un art glorieux autant que difficile :
Ce grand art d'éclairer, d'orner l'eſprit humain,
A voulu quelquefois une divine main.
Lorſque les Dieux punis, exilés ſur la terre,
Expioient le courroux du Maître du tonnerre,
Le peuple Aborigène, en des forêts épars,
Sur lui du vieux SATURNE attira les regards.
En voyant des mortels preſſés par l'indigence,
Et par tous les fléaux qu'entraîne l'ignorance,
Il crut digne des ſoins & du loiſir d'un Dieu,
D'introduire les mœurs dans ce ſauvage lieu :
Sa voix les raſſembla dans l'enceinte des villes ;
Il plia leur eſprit aux coutumes civiles ;
Il leur apprit à vivre, à commercer entr'eux,
A reſpecter les loix, à révérer les Dieux ;
Leur montra, dans le ſein de la terre fertile,
A chercher ſans combats l'agréable & l'utile ;
Et, malgré ſon exil, par ce travail vanté,
Conſerva tout l'éclat de ſa divinité.

*M.****

N.° 977.

EDUCATION (l') *ſur les connoiſſances de l'état dont on doit faire choix.*

QUAND le courroux d'EOLE, en ſoulevant les flots,
A jeté loin du port les pâles Matelots ;
Et que ces malheureux échappés à l'orage,
Victimes de la faim, regrettent le naufrage,
On ne voit point alors le Pilote aux abois
Chercher quelqu'Iſle inculte & fameuſe autrefois ;
Mais plutôt s'efforcer, en invoquant NERÉE,
D'aborder quelque belle & fertile contrée.
Dans l'étude des Arts, il faut les mêmes ſoins.
Auſſi bien que le corps, notre ame a ſes beſoins.
Avant de s'amuſer à meſurer la terre,
De chercher dans ſon ſein ce que ſon globe enferre,
Avant d'examiner d'un regard curieux
Les vaſtes mouvemens de la ſphère des Cieux,
Il faut premièrement s'appliquer à ſon être,
Apprendre ſes rapports, chercher à ſe connoître :
Le reſte eſt une grace, un agrément flatteur,
D'un corps déjà pourvu de force & de vigueur.
N'imitons pas ce fou, qui, les yeux aux étoiles,
Des ſecrets du Très-Haut voulant percer les voiles,
Ne vit point à ſes pieds un gouffre périlleux,
Qui bientôt engloutit mon rêveur ſourcilleux.

Quelle eſt donc votre erreur ? ô vous dont la prudence
Et la maturité prétend guider l'enfance,
De n'avoir pour objet, dans ce cours important,
Que la ſeule mémoire, & non l'entendement !
Comme ſi le Mortel que vous voulez inſtruire
Etoit né pour parler, & non pour ſe conduire !
De froids Grammairiens, de farouches Docteurs,
D'un malheureux enfant triſtes perſécuteurs,
Le ſurchargent dix ans d'un fardeau qui l'aſſomme,
Pour le faire parler comme on parloit à Rome.
O ! que j'aimerois mieux qu'on fît avec ſuccès,
Au lieu d'un mauvais Grec un honnête François !
Tandis que de vieux mots couverts d'une ombre noire,
Avec ſévérité vous chargez ſa mémoire,
Ses eſprits, loin du vrai, languiſſans, négligés,
Laiſſent de toutes parts entrer les préjugés ;
Aux vices, à l'erreur, ſon ame s'habitue,
Et le nombre des fous toujours ſe perpétue.
Les Perſes autrefois, dans la jeune ſaiſon,
Conduiſoient un Pupille avec plus de raiſon :
Ils ne conſumoient pas les beaux jours de l'enfance
A l'enfler, en Pédants, d'une vaine ſcience.
Quatre Maîtres guidoient l'Elève ſtudieux :
Le premier lui montroit ce qu'il devoit aux Dieux ;
Le ſecond indiquoit à ſon ame novice
Les ſentiers de la gloire & ceux de la juſtice

Le troiſième l'armoit avec dextérité
Contre les traits du vice & de la volupté ;
Le dernier, loin de lui banniſſoit la contrainte ;
Inſtruiſoit ſon courage à dédaigner la crainte ;
Enfin, il apprenoit ſous leurs loix, tour-à-tour,
Enfant, ce qu'étant homme il devoit faire un jour.
Ces peuples connoiſſoient mieux qu'au ſiècle où nous ſommes,
Ce que peut ſur les hommes l'exemple des Grands hommes.
Reconnoiſſons, comme eux, ſon ſouverain pouvoir,
L'étude capitale eſt celle du devoir :
A tout âge, en tout temps, & ſurtout dans l'enfance ;
Que la règle des mœurs précède la ſcience.
Quand de la vérité le prudent Ecolier
Marchera d'un pas ſûr dans ſon étroit ſentier ;
La première ſcience, & la plus néceſſaire,
Qui doit ſuivre d'abord ce grand préliminaire,
Eſt celle de l'emploi qu'il doit un jour remplir :
Il faut qu'avec effort il ſonge à s'en munir.
Tout homme ne peut pas dans un loiſir tranquille ;
Libre de toute chaîne, & pour ſoi ſeul utile,
Aux Muſes dérober leurs ſecrets curieux,
Et ſucer, loin du bruit, leur lait délicieux.
La plupart des Romains, que la naiſſance lie ;
Sont nés pour leurs plaiſirs moins que pour la Patrie.

Il faut dans une Cour, près du ſceptre des Rois,
Des Miniſtres zélés pour partager ſon poids :
D'autres, autoriſés, ſacrés par la Prêtriſe,
Doivent veiller au culte, à l'ordre de l'Egliſe,
A ces corps élevés de Mentors, de Paſteurs,
Doit ſe joindre celui des ſages Sénateurs,
De qui l'activité ſévère avec prudence
Sache allier les mœurs, le luxe, & l'abondance;
Qui des bons Citoyens amis, & non tyrans,
Avec humanité calment leurs différends;
Et qui, dans leurs foyers rendant la paix conſtante,
Soit de leur ſûreté la garde vigilante.

Par ces divers appuis, un Etat floriſſant
A beſoin d'un ſecours encore plus puiſſant :
Celui qui des remparts écartant les tempêtes,
Repouſſe des voiſins, ou prévient les conquêtes.

Que le Miniſtre donc, par d'habiles ſecrets,
Sache concilier les plus grands intérêts,
Maintenir l'équilibre, & même par la guerre
Faire inviſiblement le bonheur de la terre.

Que le grave Lévite, humble & ſage Docteur,
Adroit à manier le bâton de Paſteur,
D'exemple & de leçons puiſſe inſtruire les autres,
Et marche avec douceur ſur les pas des Apôtres.

Que le Préteur, intègre en ſes divers emplois,
Aidant ſon équité de l'étude des loix,

Sache de leur abri couvrir l'humble innocence,
Et d'une ſûre main ſoutenir la balance.

Que l'émulation du novice Guerrier
Lui faſſe approfondir les loix de ſon métier ;
Et qu'aſpirant plus haut qu'à l'emploi ſanguinaire
D'être de ſon ſemblable aſſaſſin mercenaire,
Il puiſſe joindre encor, ſavant à ſe guider,
Au grand art d'obéir celui de commander.

Mais que dans ſon métier aucun ne ſe confine :
C'eſt aſſez que ſur tous le Capital domine.
C'eſt ſur lui qu'on nous juge, il eſt vrai. Cependant
On y peut exceller, & n'être point pédant.
Un Juge, par exemple, un Magiſtrat qui penſe,
N'a pas toujours en main le glaive ou la balance ;
Il faut qu'il ſoit encore expert ſur bien des cas
Que n'auront pas prévus BARTHOLE ni CUJAS :
Il doit, du Monde encor méditant le grand livre,
Apprendre à le connoître, & ſavoir y bien vivre,
Etudier les Arts pour en pouvoir juger,
Pour remplir ſon loiſir, ou pour les protéger.
Car, quels que ſoient les cris de l'aveugle ſatyre,
Les Arts plus que jamais décorent cet Empire :
VOLTAIRE parle au cœur, & BUFFON aux eſprits ;
RAMEAU de la Muſique a remporté le prix ;
L'Aiguille du Pinceau partage la louange ;
Et le PALLADIO, RAPHAEL, MICHEL-ANGE,

Des Arts reſſuſcités ces Pères glorieux,
Trouveroient parmi nous des enfans dignes d'eux.

Mais il ne ſuffit pas de créer des merveilles:
Il faut, pour en juger, des yeux & des oreilles;
Et d'être des Beaux-Arts éclairé protecteur,
C'eſt du pouvoir des Grands l'emploi le plus flatteur.
Tel jadis LAMOIGNON avoit ſur le Parnaſſe,
Ainſi que ſur les Lis une honorable place,
Jugeoit vers le Permeſſe auſſi bien qu'au barreau;
Faiſoit régner THÉMIS, & protégeoit BOILEAU.
Tel encor CICÉRON, dans les beaux jours de ROME,
Dans lui ſeul autrefois réunit, en Grand Homme,
Le Sage, l'Orateur, l'Ami, le Citoyen,
Et fut de ſon pays l'Oracle & le ſoutien.

Mais nos Juges ſouvent, qui, frivoles par mode,
Mettent au même rang les Beaux-Arts & le Code,
Ridicules amans, inſipides railleurs,
Dorment à l'audience, & fatiguent ailleurs.

Ainſi que nos Robins, nos Ajax téméraires,
Quoique plus éclatans, ne ſont pas moins vulgaires.
Un jeune Colonel, au champ de Mars héros,
Intrépide, bouillant, brille ſous ſes drapeaux;
Mais ce Paon, dans la paix, dépouille ſon plumage,
Et mon foudre de guerre eſt la fable du Sage.

O vous donc! qui du camp revenez à Paris
Fournir à nos Auteurs des ſcènes de Marquis;

Vous qui, de cent travers vous couvrant ſans ſcrupule,
En cherchant le plaiſir, trouvez le ridicule;
Songez que le ſavoir, objet de vos mépris,
Aux Guerriers de tout temps a mis le plus haut prix.
Par lui CONDÉ, VAUBAN, éternisant leur gloire,
Ont acquis des autels au Temple de Mémoire;
EUGENE, CATINAT, ont eu le même honneur:
Tel étoit de DENAIN le rapide vainqueur,
Et tel ſeroit encor ce Monarque intrépide,
L'Hercule de PLATON, s'il l'étoit d'ARISTIDE.
Ceux dont la Renommée a plus vanté le nom,
POLYBE, LUCULLUS, CÉSAR & XÉNOPHON,
De même qu'à BELLONE au Dieu des Arts fidèles;
Aux Héros à jamais ſerviront de modèles.

De l'étude, en un mot, on ne doit point rougir;
L'homme eſt né pour penſer autant que pour agir:
Mes leçons ne ſont point pour les petits génies,
Qu'accableroit le poids de ces vertus unies;
Laiſſons en pleine paix, ſans envier ſes dons,
L'Ane porter ſa charge, & manger ſes chardons:
Le Sot, né pour ramper & végéter ſans verve,
N'a rien à démêler à la Cour de MINERVE.
Je ne m'adreſſe ici qu'aux Aigles généreux
Qui d'un rapide vol s'élancent vers les Cieux;
Et qui, de ce haut point jetant au loin leur vue,
Peuvent d'un vaſte eſpace embraſſer l'étendue.

Toutefois ſur le taux de ce qu'on doit ſavoir,
On ne peut ſûrement rien fixer, ni prévoir.
Tout courſier n'aura pas la force & le courage
De franchir un foſſé, de paſſer à la nage
Les fleuves, les torrens contre lui déchaînés.
Il en eſt, quoique bons, qui ſont nés plus bornés:
Si vous les chargez trop, ce fardeau qui les bleſſe,
Au lieu de force, en eux produira la foibleſſe:
Un Ecuyer prudent doit, d'une habile main,
Ménager à chacun ſon travail & ſon train.

Mais à quelques travaux qu'un Elève s'oblige,
Que toujours la méthode en ſes pas le dirige.
Un ſage Inſtituteur, gardien de ſes loix,
Ne peut trop l'obſerver, ni trop faire de choix.
Que par lui, dans l'étude, un aveugle Pupille
Apprenne du fatras à ſéparer l'utile;
Que des écrits divers judicieux Lecteur,
Il ne contracte point la rouille du Docteur,
Qui, fier de ſa mémoire, & bouffi d'arrogance,
Fait triſtement en lui regretter l'ignorance;
Que du Docte DÉDALE il craigne les détours:
On peut facilement ſe perdre en ſes contours;
Ou, faute d'une main dont le fil nous conduiſe,
Y prendre le ſentier qui mène à la ſottiſe.
La belle Antiquité ſert à former le goût;
Mais la bien poſſéder n'eſt pas poſſéder tout.

On peut, quoi qu'on en diſe, en vers, en éloquence,
Comme en Grece, trouver des modèles en France;
Et dans l'Art qu'ont outré DIOGÈNE & CATON,
On peut conſulter POPE auſſi bien que PLATON:
SÉNÈQUE a mérité les ſuffrages de ROME.
Mais MONTESQUIEU ſans doute eſt encor plus Grand
Homme;
Et le grand BOSSUET, ſublime Hiſtorien,
A le pas au deſſus du plus noble Ancien.
Si le nouveau Lecteur veut connoître l'Hiſtoire,
Qu'il ne la liſe point pour charger ſa mémoire
De récits dont les traits n'ont rien que de commun,
Pour devenir après leur conteur importun.
L'Hiſtoire eſt le Cenſeur, qui ſans craindre l'Empire,
Aux Rois comme aux Sujets a le droit de tout dire:
De ces libres leçons qu'il ſonge à profiter;
Mais il eſt des écueils qu'il lui faut éviter.
Que dans elle, par-tout cherchant le vraiſemblable,
Il dépouille ce goût que l'on a pour la Fable;
Et, parcourant ſes faits, marche avec équité
Entre le pyrrhoniſme & la crédulité;
Qu'il la liſe avec choix; que ſoigneux de s'inſtruire,
Il apprenne par elle à vivre, à ſe conduire:
Mille exemples fameux chez elle, avec éclat,
Brillent pour le Guerrier & pour l'Homme d'Etat;

Mais il faut en mérite apprendre à ſe connoître ;
Pour juger les Acteurs que l'on y voit paroître :
Ces Héros, pour le Peuple aſtres éblouiſſans,
S'éclipſent quelquefois aux regards du bon ſens ;
Le ſingulier nous frappe : aveugles que nous ſommes !
Souvent nos demi-Dieux ſont les derniers des hommes :
On ſe trompe en grandeur, en talens, en vertus.
Qui ne préfère pas ALEXANDRE à TITUS ?
Pour ſe garantir donc du torrent du vulgaire,
Un jeune homme a beſoin d'un guide qui l'éclaire ;
Savant à démêler les plis du cœur humain,
Qui les lui développe, & lui mette à la main
Le poids de la morale & le flambeau du Sage,
Pour ne point haſarder un imprudent ſuffrage,
Et ne pas augmenter ſes triſtes préjugés,
Par l'exemple impoſant des Héros mal jugés.

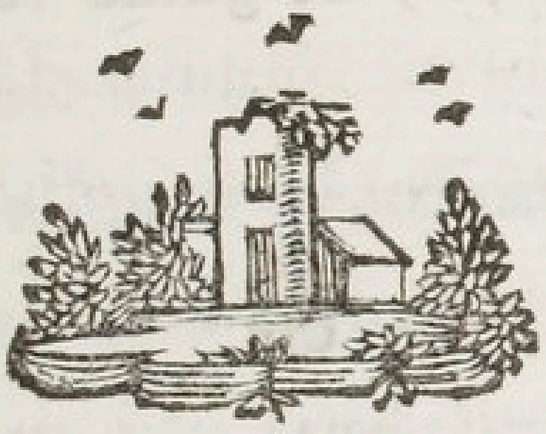
Après ces ſoins prudens, l'art ſouverain d'un Maître
Eſt d'enflammer les cœurs du déſir de connaître.
Il lui faudra d'abord diſcerner les talens :
Dans chaque individu ils ſont bien différens.

Mais ſi ſon jeune Aiglon permet qu'on l'illumine,
Il doit faire bien moins conſiſter ſa doctrine
A lui tout enſeigner, qu'à lui donner le goût
De s'appliquer lui-même & ſe connoître à tout.

O que l'homme a de force, alors que ſon courage,
Excité par la gloire, en veut bien faire uſage ;

Lorſque, diſtribuant ſagement ſon loiſir,
De ce qu'on nomme étude il ſe fait un plaiſir!
Vous qui, des Nations en tout genre modèles,
Cueillîtes autrefois des palmes immortelles,
François, que de nos jours un vrai ſublime honneur
Soit encore l'objet de votre noble ardeur!
La molle volupté, ſéduiſante Sirene,
Cherche de vos deſtins à ſe rendre la Reine;
Mais fermez votre oreille & dégagez vos ſens
Du ſommeil dangereux où plongent ſes accens.
Voyez dans l'univers, pour lui ſervir de maîtres,
S'envoler les écrits de vos nobles Ancêtres:
Par eux dans tous les coins de ce monde connu,
Des Beaux-Arts & du goût l'empire eſt parvenu:
De ces enfans des Dieux les charmes invincibles
Ont pénétré les lieux les plus inacceſſibles.....
Mais, qu'oſai-je prévoir? Quoi! le Maître éclipſé,
Par le Diſciple enfin ſeroit il effacé?...
Londres?... Berlin?.. Mais non! La rivale d'Athene
De toutes les Cités ſera toujours la Reine.

*M***.*



N.° 978.

EDUCATION (réflexions morales sur les bornes de l') *que l'on donne aux femmes.*

EH! comment voulez-vous que la beauté timide,
Oisive par devoir, puisse d'un vol rapide
Atteindre vos lauriers brillans,
Quand nous la destinons aux fleurs qui la couronnent,
Quand tous les jeux qui l'environnent,
De son fécond génie arrêtent les élans?
Ce n'est point dans les champs embellis par l'aurore,
Que se forment la foudre & les brûlans éclairs:
L'Aigle altier, amolli dans les jardins de FLORE
Eût perdu l'empire des airs.
Au seul plaisir de plaire, ELISE abandonnée,
N'eût point de ses Etats, fixant la destinée,
Entrepris de nobles travaux:
CARTHAGE, en s'élevant, menace l'ITALIE,
Et l'ombre de DIDON trahie
Erre autour d'ANNIBAL, & guide ses drapeaux.

M. Sabatier.

N.° 979.

EDUCATION (les impreſſions de l').

V. la lettre C. N.° 668.

De la Motte.

N.° 980.

EDUCATION MODERNE (l').

AINSI qu'un Matelot, victime du naufrage,
Sans force, preſqu'éteint, languit ſur le rivage;
Tel eſt plus malheureux, privé de tout ſecours,
Cet enfant qui voit la lumière,
Manquant de tout pour conſerver ſes jours,
Quitte le ſein de ſa mourante mère:
Il gémit, il répand des pleurs.
Hélas! prévoit-il les malheurs?
A quelque femme mercenaire
Cet innocent eſt confié;
C'eſt à ſa vénale amitié
Qu'il va devoir l'aliment néceſſaire
De quelques mots dont le ſon attrayant
Careſſe tous les jours ſon oreille attentive;

Déjà ſa langue moins captive
Oſe tenter l'uſage en bégayant.
Comme on voit, au matin, à travers un nuage;
L'Aſtre du jour faire un paſſage
A des rayons qui viennent nous frapper:
Ainſi bientôt on peut voir échapper
Du ſein de cet enfant une lueur d'idée:
Il préfère, il veut, il conçoit;
Et ſon ame déjà par les déſirs guidée,
Cherche à juger l'objet qu'elle apperçoit.
Où vois-je porter cette plante?
Quel terrain de ſes ſucs doit la fortifier?
Eſt-ce à d'heureuſes mains que l'on va confier
De ſa fécondité l'eſpérance naiſſante?
Quoi! ſon indigne poſſeſſeur,
Dans une terre empoiſonnée,
Au milieu des buiſſons qui l'ont environnée,
Indolemment laiſſe périr la fleur?
Ces jets heureux qu'une ſéve première,
Vers les Cieux avoit élancés,
Négligés, ſans ſoutien, l'un par l'autre preſſés,
Courbent leur tête vers la terre?
Telle eſt l'image de ces ſoins
Que parmi nous reçoit l'enfance;
A cet âge où l'eſprit indique ſes beſoins,
Et rougit de ſon ignorance,

Loin

Loin de mettre à profit ſes déſirs curieux,
On ſe fait un plaiſir barbare,
En étouffant ce germe précieux,
De lui montrer la route qui l'égare.
Dans ce cerveau tendre aux impreſſions
Des erreurs, des ſujets de craintes,
De ridicules viſions,
Des fauſſetés ſur ſes fibres ſont peintes;
L'amour du merveilleux & des illuſions
Y va graver d'éternelles empreintes :
A peine on voit dans cet enfant
Des paſſions l'eſſaim éclore,
On y ſourit, & d'un air triomphant
Le père les excite encore;
Il trouve de la grace à ce premier courroux,
Dans ſa malignité le flatte, l'encourage;
Il le voit en riant, léger dans tous ſes goûts,
Superbe, pareſſeux, ingrat, traître, jaloux,
Et s'applaudit de ſon ouvrage.
O toi! qui fis un peuple ſage,
LICURGUE! tu ſavois que le joug des leçons,
Et l'exemple, ſur-tout, de l'enfance docile,
Modérant à leur gré les inclinations,
Lui rendent la vertu naturelle & facile :
Tu ſavois que les Dieux avoient mis dans nos cœurs
Ce beſoin d'imiter qui décide nos mœurs.

Cet enfant que SPARTE avec zèle
Forme, inſtruit, accoutume au frein,
Ne voit que la vertu, n'entend parler que d'elle;
A cet objet tout le rappelle,
Tout va ſe porter dans ſon ſein;
Comment pourroit y pénétrer le vice
Qu'on écarte avec ſoin de lui,
Ou qu'on n'offre à ſes yeux qu'afin qu'il le haïſſe,
Et qu'il voit toujours avili?
Philoſophes chagrins, qui penſez que les hommes
Sont nés pour la perverſité,
Qui croyez que le Ciel rempli de cruauté,
Nous fit, pour ſes plaiſirs, méchans comme nous ſommes,
Jetez les yeux ſur SPARTE, examinez ſes mœurs;
Où ſont nos brillantes erreurs,
Ces riens qu'on aime à la folie?
Découvrez-y la trace de l'Impie:
Où ſont nos goûts, nos déſirs corrupteurs,
La fureur, la haine, & l'envie,
Et la ridicule manie
De nos brouillons Réformateurs?
De fauſſes voluptés, artiſan ſi frivole,
Source de tant de maux, ce luxe ingénieux,
Notre chère & funeſte idole,
Où frappe-t-il ici vos yeux?
A la ſobriété l'habitude l'immole;

Ne cherchez point ce monſtre dans ces lieux.
D'une Éducation que dicta la ſageſſe,
Tel eſt le charme impérieux :
Ces Citoyens, amis dès leur tendre jeuneſſe,
Ont appris à craindre les Dieux,
A ſervir leur Patrie, à reſpecter leur Maître,
A ſe défendre, à s'eſtimer entr'eux;
Sans efforts ils ſont vertueux :
Mais nous, ô Ciel ! comment pourrons-nous l'être ?

Le Bret.

N.° 981.

ÉDUCATION (de l'). *V.* la lettre L.
N.° 1802.

M. Dorat.

N.° 982.

ÉDUCATION (ſur l'). *V.* la lettre P.
N.° 2315.

Mugneror.

N.° 983.

ÉDUCATION (le secret de l'), ou *la Mère prudente.*

UNE Bonne, une Tante, une Mère est suspecte.
La jeunesse est toujours prête à s'effaroucher;
Pour la mener au but, il faut le lui cacher:
La leçon instruit mieux, quand elle est indirecte.
Prouvons. Avec sa Tante une Niece habitoit:
La Niece avoit seize ans, beaux yeux, joli corsage,
Et déjà même on la citoit
Pour la PSICHÉ du voisinage.
Mais avec les attraits qui parent le bel âge,
Elle en avoit tous les défauts.
Elle couroit, alloit, parloit mal-à-propos,
Et se coëffoit à triple étage,
Et détestoit les plus légers travaux.
Aussi pas un Amant n'y fixoit son hommage:
Les Epouseurs sur-tout se tenoient clos.
Joignez à cette humeur volage & peu flexible,
La curiosité la plus incorrigible:
Elle vouloit tout voir, tout épier:
Personne ne savoit mieux qu'elle,
Et l'historiette nouvelle,

Et la chronique du quartier.
Son intelligente Tutrice,
Quoique cherchant à la flatter,
Reconnut en elle ce vice,
Et réſolut d'en profiter.
Dans une chambre ſolitaire,
Un jour elle s'enferme, & fait ſonner ſes clés.
Les déſirs curieux à ce bruit éveillés,
La Belle de trotter comme à ſon ordinaire,
Se ſuſpendant ſur la pointe des piés;
La voilà qui s'attache au trou de la ſerrure;
Elle contraint ſes moindres mouvemens;
L'oreille eſt aux aguets, les yeux ſont plus ardens,
Et d'un voile qui vole on maudit le murmure.
Que voit-on? La Tante à genoux,
Et s'écriant d'un ton ſenſible & doux:
Toi qui changes les cœurs, Dieu, permets que ma Niece
Agiſſe ſi bien déſormais,
Qu'elle mérite la tendreſſe
De ce Mortel charmant qui l'aime avec excès,
Se cache par délicateſſe,
Et m'a fait ſigner la promeſſe
De ſeconder ſes vœux ſecrets.
Se doutant bien qu'elle étoit écoutée;
Elle pourſuit: O Ciel! dans tous les temps,

Puiſſe-t-elle ſe voir chérie & reſpectée !
Qu'elle ſoit mère, un jour, de vertueux enfans ;
Et que ſon jeune époux, dans un nœud légitime,
Goûtant le charme du retour,
Affermiſſe encor par l'eſtime
Les tendres chaînes de l'amour ! . . .
Sa Pupille ſe trouble, & jure d'être ſage :
De tranſports inconnus ſon cœur eſt agité,
Des pleurs inondent ſon viſage ;
Elle fuit ; le coup eſt porté.
De ſes cheveux adieu tout l'édifice ;
Une coëffe modeſte en cache la beauté :
Elle plaira ſans artifice.
Plus ſimple, elle en a plus d'appas.
Déjà la réforme eſt ſentie :
Notre nouvelle convertie
Fait rêver les plus délicats ;
Puis les adorateurs d'accourir ſur ſes pas,
Aujourd'hui quinze, demain trente ;
Et la Niece bientôt, grace à ſon changement,
Voit ſe réaliſer l'Amant
Qu'avoit imaginé la Tante.
Ma Fable enferme plus d'un ſens :
Vous qui conduiſez la jeuneſſe,
N'employez pas les moyens violens ;
La douceur eſt ſouvent l'arme de la ſageſſe.

Un mot encore : cultiver des talens,
Diriger des vertus, c'eſt l'art des plus novices ;
Et les Inſtituteurs ſavans
Corrigent leur Elève, en dirigeant ſes vices.

M. Dorat.

N.° 983 a.

ÉDUCATION (ſur l'). *V.* la lettre A. N.° 345.

Le Brun.

N.° 984.

EFFORTS INUTILES (les). *V.* la lettre C. N.° 581.

Rouſſeau.

N.° 984 *a.*

ÉGAREMENT (l'), ou *l'Amante désolée du départ de son Amant.*

DIDON A ÉNÉE.

C'EN est donc fait : mes pleurs, mes cris sont superflus !.
Il part ! . . . O mon Amant, je ne te verrai plus !
Arrête ! . . . Lis du moins cette lettre sanglante
Qu'a tracé sans espoir ma main foible & tremblante ;
J'offre encore à tes yeux ma honte & mon tourment.
Eh ! qu'ai-je à ménager en ce fatal moment ?
N'ai-je pas tout perdu ? Princesse infortunée,
Il ne te reste plus qu'à mourir loin d'ÉNÉE !
Cet empire naissant, témoin de mes exploits,
Ces remparts disposés à fleurir sous ses loix,
Mon trône, mon amour, & mon sort déplorable,
Rien ne peut ébranler son ame inexorable.
Il veut me fuir : il veut pour prix de mes bienfaits,
M'abandonner mourante au fond de mon Palais.
Il veut que ces vaisseaux s'éloignent de Carthage :
La rigueur des hivers, les périls du naufrage,
Ne sauroient arrêter ni suspendre ses pas.
Le Perfide ! où va-t-il ? Dans quels nouveaux climats
Verra-t-il une Reine, à ses pieds prosternée,
Au Chef d'un Peuple errant unir sa destinée,

L'élever ſur ſon trône & lui donner ſa main,
Ses tréſors, ſon empire ? .... Ah ! je m'efforce en vain
D'arracher de mon cœur le trait qui le déchire.
ÉNÉE eſt tout pour moi : je languis, je ſoupire ;
Son image en tout temps m'occupe & me pourſuit.
Au lever de l'Aurore, au milieu de la nuit,
Ses diſcours & ſes traits, offerts à ma penſée,
Irritent les tranſports de ma flamme inſenſée :
Il a flétri ma gloire ; il a pu me trahir ;
Il veut ma mort, & moi je ne puis le haïr !
Il parut dans nos ports, je l'aimai la première ;
Je l'aimerai toujours ... je le jure à ſa mère.
O VÉNUS !... Qu'ai-je dit ? La mère de l'Amour
A ce Mortel féroce auroit donné le jour ?
Tremble, vil impoſteur, d'allumer ſa vengeance !
Au milieu des rochers tu reçus la naiſſance,
Et le RODOPE a vu dans ſes antres ſanglans
Un monſtre furieux te vomir de ſes flancs.
Ah ! pardonne aux tranſports d'une Amante offenſée !
Lis, cruel, lis encore au fond de ma penſée.
L'excès de ma douleur égare mon eſprit,
Et tout mon cœur dément ce que ma bouche a dit.
Si mes pleurs, ſi la mort, peinte ſur mon viſage,
Ne peuvent t'arrêter plus long-temps à Carthage,
Qu'au moins ton intérêt écarte loin de toi
Des périls trop certains qui me glacent d'effroi !

L'aquilon furieux, les ondes, le tonnerre,
Les élémens armés ſe déclarent la guerre;
Le naufrage & la mort à tes yeux ſont offerts.
Tu vas périr.... VÉNUS naquit du ſein des mers;
N'en doute point, cruel, ſa fierté mépriſée
Vengera tôt ou tard une Amante abuſée.....
Je vois déjà les vents bouleverſer les eaux,
A travers les écueils, ils briſent tes vaiſſeaux:
Je vois, ſur des débris flottans loin du rivage,
Le Chef & les Soldats diſperſés par l'orage;
Les bras de mon Amant ſont tendus vers les Cieux;
Il appelle DIDON, il implore les Dieux.
Didon ne l'entend plus, & les Dieux en colère
Répondent à ſes cris par des coups de tonnerre.
Que dis-je? Ah! malheureux, c'eſt au fond de ton cœur
Que Didon, en mourant, ſe promet un vengeur.
Quittant des ſombres bords les demeures profondes,
Mon ombre, en gémiſſant, paroîtra ſur les ondes:
Tu me verras ſanglante, un poignard à la main,
Te ſuivre ſur les eaux, me déchirer le ſein;
Accabler tes regards de cette affreuſe image:
Au moins avant ta mort, tu verras ton ouvrage:
Didon ſera l'objet de tes derniers ſoupirs.....
Eh! reſte, reſte encore, attends que les Zéphyrs
Favoriſent ta fuite aux champs de LAVINIE.
Tu m'as ravi l'honneur, tu veux m'ôter la vie!

Eh bien ! je t'obéis, tu ſera ſatisfait ;
Mais conſerve tes jours, & je meurs ſans regret.
Ah ! ſi pour t'élever, m'aviliſſant moi-même,
J'ai mis à tes genoux mon cœur, mon diadême ;
Si, me livrant ſans peine au charme de ta voix,
J'ai tout abandonné pour vivre ſous tes loix,
Ne me refuſe point la grace que j'implore,
Ne cherche point la mort : ASCAGNE à ſon aurore,
Reſte du ſang des Rois, du ſang de tes aïeux,
Finiroit dans les flots ſon deſtin glorieux !
Ton fils !.. Ah ! ſois touché des pleurs où je me noye.
N'as-tu donc arraché, des murs fumans de Troye,
Cet enfant malheureux, les Dieux de ton pays,
Que pour les voir un jour dans l'onde enſevelis ?
Ces mêmes Dieux, ton fils, te parlent par ma bouche :
O Ciel ! fais que du moins la nature le touche ;
L'amour eſt ſans eſpoir. Faut-il me rappeler
Ce jour, où ma foibleſſe ardente à s'aveugler,
Reçut avidement, dans une grotte obſcure,
Des ſermens qu'ont ſuivi.... le crime, le parjure ?
Tu t'en ſouviens, cruel ; favorable à tes vœux ?
Mon cœur héſita-t-il de répondre à tes feux ?
Quel inſtant ! quels tranſpots ! quand toute la nature
M'annonçoit mes malheurs par un ſiniſtre augure,
Ah ! mon cœur & mes yeux, remplis d'un fol amour,
Ne voyoient que lui ſeul dans ce funeſte jour.

Une foule d'éclairs sillonnant les nuages,
D'une lueur sanglante éclairoient les rivages;
(Du trépas qui me suit, préſage trop certain)
A mes regards troublés le Ciel parut serein.
Au fond de la forêt, des cris lents & funèbres
Erroient avec la foule au milieu des ténèbres;
Sans doute ils condamnoient l'horreur de tes sermens,
Et je crus de l'Amour entendre les accens
Réunis à ta voix bénir ma destinée,
Et donner le signal d'un heureux hyménée.
Je tombai dans tes bras: devoir, gloire, pudeur,
J'oubliai tout: l'Amour régnoit seul dans mon cœur.
Précieuse innocence! ô charme de ma vie!
Depuis l'instant fatal que tu me fus ravie,
Mes déplorables jours ne sont qu'un long tourment.
Au fond de mon palais, il est un monument
Consacré par les Dieux aux manes de SICHÉE;
C'est là, que solitaire, à tous les yeux cachée,
Fidelle à mon époux, & pleurant ses malheurs,
J'allois me soulager du poids de mes douleurs.
Cette nuit même encor, tremblante, désolée,
Je me traînois à peine au pied du mausolée:
Un cris lugubre & lent, mêlé de longs sanglots,
Deux fois à mon oreille a répété ces mots:
» Malheureuse DIDON! gemis-tu sur ma cendre?
» Quel est l'objet des pleurs qu'ici tu viens répandre?

» Me connois-tu « ? C'étoit l'ombre de mon époux.
O manes outragés ! que me demandez-vous ?
Mon ſang, mon ſang impur ? Votre victime eſt prête....
Ombre que je trahis, tu ſeras ſatisfaite ;
Mais le nom du Héros qui trouble ma raiſon,
Ne déshonore point ta mémoire & ton nom :
C'eſt le fils de Vénus, le ſang des Dieux, Énée....
Il devoit à mon ſort unir ſa deſtinée....
Vain eſpoir ! le perfide a trompé mes ſouhaits.
Jouis, Pygmalion, du fruit de tes forfaits !
On comble mes malheurs ; parois, tout m'abandonne ;
Viens fouler à tes pieds mon ſceptre & ma couronne.
O deſtin ! eſt-ce aſſez m'accabler de tes coups !
J'ai vu, j'ai vu mon frère immoler mon époux ;
Je l'ai vu contre moi déchaînant ſa furie,
Pourſuivre ſur les flots mes tréſors & ma vie.
Échappée au trépas, que de tourmens nouveaux !
D'un Hymen odieux j'allume les flambeaux.
Parjure ! je me livre à ma flamme funeſte.....
Ah ! le malheur n'eſt rien quand la vertu nous reſte.
Elle étoit mon appui contre le coup du ſort ;
Mais le moment du crime eſt l'arrêt de la mort.
Le farouche IARBAS, le Roi de NUMIDIE,
Viendra mettre le comble à mon ignominie.
Tu ſais de quel retour j'ai payé ſon ardeur,
Pour ne donner qu'à toi mon empire & mon cœur.

Il viendra triomphant, jaloux & plein de rage,
Embraſer mon palais, déſoler le rivage;
Et la flamme à la main, ſuivi de ſes Soldats,
Traîner mon corps ſanglant au ſein de mes Etats.
Viens toi-même, cruel, combler ta perfidie,
Dans CARTHAGE expirante, allumer l'incendie,
Livrer les TYRIENS au glaive deſtructeur,
Fouler aux pieds leur Reine, & lui percer le cœur.
Aux yeux de mon Amant, la mort me ſera chère;
Il entendra mes vœux à mon heure dernière.
Je ne plains que le fruit que je porte en mon ſein,
Hélas! il va me ſuivre & ſubir mon deſtin.
Je l'entends, il t'implore, il te nomme ſon père...
Avant d'abandonner ſa malheureuſe mère,
Si tu voulois du moins, pour ſauver cet enfant,
Attendre, cher époux, qu'il ſortît de mon flanc,
Si ton cœur... Mais les Dieux ont ordonné ta fuite!
De ce comble d'horreur mon ame eſt interdite.
Oſeroit-il le croire? Arrête, malheureux!
Le Ciel ordonne-t-il un parricide affreux?
Tu fais taire le ſang à la voix d'un augure!
Eh! cède à la pitié, conſulte la Nature,
C'eſt l'oracle des Dieux, ſon Temple eſt dans ton cœur.
Mais tu n'es point ſaiſi d'une vaine terreur;
Non, barbare, tu n'es ni foible, ni crédule;
Pour me fuir à jamais, ton eſprit accumule

Mille prédictions qui font rougir les Dieux.
S'il revoloit aux bords où régnoient ſes Aïeux,
Je dirois, en perdant le bonheur & la vie:
Il me quitte à regret, pour revoir ſa patrie;
Il me plaint, il retourne aux bords du SIMOÏS,
Des remparts d'ILION relever les débris;
Mais aux rives du TYBRE, un trône imaginaire
Conduit, ſi je l'en crois, ſa valeur téméraire:
Il fuit... & dans ces murs un Peuple floriſſant,
Un Etat plus tranquille, un trône plus brillant,
D'une Reine à ſes pieds & l'amour & l'hommage,
Tout ne devroit-il pas l'enchaîner à Carthage?
Ah! que de vains diſcours & de cris ſuperflus!
Il m'a déshonorée, il ne me connoît plus...
Eh bien! que la pitié ſuccède à la tendreſſe;
Au bord de ſon tombeau, conſole ta Maîtreſſe,
ÉNÉE, au nom des Dieux ne m'abandonne pas;
Je ne veux que te voir & mourir dans tes bras:
Me refuſeras-tu cette grace dernière?
Ah! ſi tu me voyois, le front ſur la pouſſière,
Te retracer mon ſort d'une tremblante main,
Et de l'autre, lever un poignard ſur mon ſein!...
Je te connois, ton ame en ſeroit attendrie;
Tu te repentirois de tant de barbarie.
Oui, mes regards mourans verroient couler tes pleurs...
Hâte-toi, viens.. cours.. vole.. Il n'eſt plus temps.. je meurs.

M. Auds.

N.° 985.

ÉGAREMENS (langage d'un homme revenu de ſes).

J'AI diſſipé beaucoup en luxe infructueux ;
J'ai cru qu'on n'eſt point Grand ſans être faſtueux,
Que la profuſion convient à la naiſſance,
Que l'abus des grands biens en fait la jouiſſance,
Qu'on a pour ce vil prix l'eſtime & l'amitié ;
Je voulois éblouir, & je faiſois pitié.
Auſſi n'avois-je acquis, pour toute récompenſe,
Que les égards des ſots, qu'une fauſſe importance,
Que l'encens le plus faux, le plus déshonorant :
Parce que j'étois vain, je croyois être Grand.
Ne pourroit-on prouver à tous tant que nous ſommes,
Combien la vanité rapetiſſe les hommes;
Que leur préſomption, leut orgueil, leur fierté,
Ne font que mieux montrer leur médiocrité,
Qu'être riche n'eſt pas un titre reſpectable ?
Il n'eſt point, ſans les mœurs, de grandeur véritable.

Greſſet.

N.° 986.

N.° 986.

ÉGLISE (la ſainteté, la puiſſance & la durée de l').

SION, montagne auguſte & ſainte,
Formidable aux audacieux;
SION, ſéjour délicieux,
C'eſt toi, c'eſt ton heureuſe enceinte
Qui renferme le Dieu de la terre & des cieux.

*

O murs! ô ſéjour plein de gloire!
Mont ſacré, notre unique eſpoir,
Où Dieu fait régner la victoire,
Et manifeſte ſon pouvoir!
Cent Rois ligués pour nous livrer la guerre,
Étoient venus ſur nous fondre de toutes parts:
Ils ont vu nos ſacrés remparts;
Leur aſpect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.
Le Seigneur dans leurs champs a ſemé la terreur.
Il parle: & nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs Chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs Soldats conſternés d'horreur,
Leurs vaiſſeaux ſubmergés, & briſés par la foudre:
Monumens éternels de ſa juſte fureur.

Rien ne ſauroit troubler les loix inviolables
Qui fondent le bonheur de ta ſainte cité :
Seigneur, toi-même en as jeté
Les fondemens inébranlables.
Au pied de tes autels humblement proſternés,
Nos vœux, par ta clémence, ont été couronnés
Des lieux chéris où le jour prend naiſſance
Juſqu'aux climats où finit ſa ſplendeur,
Tout l'univers révère ta puiſſance ;
Tous les Mortels adorent ta grandeur.

Rouſſeau.

N.° 987.

ÉGLISE (union de Jéſus-Chriſt & de l').

TOUT mon cœur s'enflamme & bouillonne,
Impatient de retenir
Ce que l'Eſprit divin m'ordonne,
De révéler à l'avenir.
La fureur ſainte qui m'anime
M'inſpire un Cantique ſublime
Qu'à mon Prince je vais chanter.
Ma langue, fidelle interprète,
Avec rapidité répète
Ce que le Ciel veut me dicter.

O le plus beau des fils des hommes !
Cher favori du Roi des Rois,
Qui ſeul, de tous tant que nous ſommes,
Lui parus digne de ſon choix ;
Héros qui dois craindre la terre,
Ton char eſt prêt : pars pour la guerre,
Prends ton arc & tes traits vainqueurs.
Que dis-je? Te faut-il des armes?
N'es-tu pas certain que tes charmes
T'aſſujettiront tous les cœurs ?
Afin que tout genou fléchiſſe,
Montre-toi dans ta majeſté,
Et fais connoître ta juſtice
A qui mépriſe ta bonté.
Parois, & de tes mains puiſſantes
Fais voler tes flèches perçantes
Dans le ſein de tes ennemis.
Non, non ; déjà ſans les attendre
A tes pieds ils viennent ſe rendre,
Et l'amour te les a ſoumis.
MONARQUE, ſeul digne de l'être,
O Dieu ! ton trône eſt éternel ;
Ta couronne eſt celle d'un Maître
Dont le pouvoir eſt immortel ;
Ton ſceptre eſt la juſtice même;
La ſainteté, ton diadême :

C'eſt le Ciel qui t'a ſacré Roi,
Il a ſur ton front adorable
Verſé l'Onction ineffable,
Qui n'étoit faite que pour toi.
La canelle, l'ambre & la myrrhe
Parfument tes Palais charmans:
Tout ce que l'Arabe reſpire,
S'exhale de tes vêtemens.
De nos plus lointaines provinces,
Les filles des Rois & des Princes
Viennent contempler à ta Cour
L'auguſte Reine qui partage
Et ton empire & notre hommage,
Brillant objet de ton amour.
O Fille tendrement chérie!
Maintenant je m'adreſſe à vous,
Oubliez parens & patrie,
Pour ne ſonger qu'à votre époux:
Que votre douceur le captive,
Et ne ſoyez plus attentive
Qu'à lui plaire & qu'à l'honorer.
Il eſt le Souverain ſuprême,
Votre Maître, votre Dieu même:
Tout l'Univers doit l'adorer.
Les plus grands Potentats du monde
Vont devenir vos Courtiſans:

Dans une humilité profonde,
Ils vous offriront leurs préſens.
La beauté vaine & paſſagère
N'eſt point en vous ce que révère
Un cœur de vous ſeul enchanté :
Votre vertu fait votre empire ;
C'eſt dans votre ame qu'on admire
Votre véritable beauté.
Brillante Reine, épouſe heureuſe ;
Quel pompeux cortége vous ſuit !
Contemplez la troupe nombreuſe
Qui vers votre époux vous conduit.
Que de Princeſſes étrangères
Vont, pour vous, oublier leurs mères !
Quel eſſaim de jeunes Beautés
Dans cette Cour qui vous adore !
Pourrez-vous regretter encore
Les lieux que vous avez quittés ?
Votre famille floriſſante
Effacera ce ſouvenir :
Une poſtérité puiſſante
Ne ceſſera de vous bénir.
Par elle, je vois la victoire
Affermir par-tout votre gloire,
Et vos triomphes éclatans :
Ce Cantique qui les révèle,

Sur la terre à vos loix fidelle,
Sera chanté dans tous les temps.

Racine.

N.° 988.

ÉGLOGUE (des règles de l').

QUE leurs tendres écrits (1), par les graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art, ſans baſſeſſe, un Auteur peut deſcendre;
Chanter FLORE, les champs, POMONE, les vergers;
Au combat de la flûte animer deux Bergers;
Des plaiſirs de l'Amour vanter la douce amorce;
Changer NARCISSE en fleur, couvrir DAPHNÉ d'écorce;
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend digne d'un Conſul la campagne & les bois.
Telle eſt de ce Poëme & la force & la grace.

. . . . . .

Boileau.

(1) De Théocrite & de Virgile.

N.° 988 *a.*

ÉGLOGUE (modèle pour l'). *V.* la lettre A.

N.° 309.

*M.****

N.° 988 *b.*

ÉGLOGUE (autre modèle pour l').

Sur la fin d'un beau jour, une jeune Bergère,
Plus tard que de coutume, ayant quitté ſa mère,
Preſſoit les pas tardifs de ſon nombreux troupeau
Vers un bocage épais, éloigné du hameau.
L'heure d'un rendez-vous, malgré ſes ſoins, paſſée,
S'offroit inceſſamment à ſa triſte penſée.
Elle arrive; mais, Ciel! quels furent ſes ſoucis,
De parcourir ces lieux, ſans y trouver Tirsis?
Dans ſon impatience en vain elle l'appelle;
Echo ſeule répond à la voix de la Belle.
Mille ſoupçons confus allument ſon courroux;
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous:
Tirſis ne m'aime plus; le perfide, dit elle,
Ne peut en même temps être heureux & fidèle;
Une Bergère amante eſt pour lui ſans appas;
Il m'aimeroit encor, ſi je ne l'aimois pas.

On me l'avoit tant dit avant de le connoître ;
Traitez bien un Amant, il ceſſera de l'être ;
L'amour ne peut durer qu'autant que les déſirs ;
Nourri par l'eſpérance, il meurt par les plaiſirs.
Auſſi, quand il me tint un amoureux langage,
Quoiqu'en ſecret mon cœur approuvât ſon hommage ;
Le Soleil quatre fois fit mûrir nos moiſſons
Avant que je paruſſe écouter ſes chanſons.
En lui cachant l'ardeur qui dévoroit mon ame,
Que n'ai-je point ſouffert pour éprouver ſa flamme ?
Par combien de tourmens n'ai-je point acheté
Le chimérique honneur d'aimer en ſûreté ?
Cruelle à mon Berger, plus cruelle à moi-même,
Je ne lui laiſſois voir qu'une rigueur extrême ;
Mais un jour, jour fatal au ſecret de mon cœur,
Tirſis trop tendrement me peignit ſon ardeur.
Juſques à quand, dit-il, je m'en ſouviens encore,
Serez vous inſenſible au feu qui me dévore ?
Malgré votre beauté, craindriez-vous un jour
De me voir à quelqu'autre immoler votre amour ?
Ah ! grand Dieu ! ſi je vis ſans aimer ma Bergère,
Que ma flûte, ma voix, mes vers ceſſent de plaire !
Qu'on me voye étouffer les oiſeaux que j'inſtruis !
Que mes prés ſoient ſans fleurs & mes vergers ſans fruits !
Que mes tendres brebis & mes béliers ſuperbes
S'empoiſonnent du feu des plus mortelles herbes !

Que je les abandonne à la fureur des loups,
Et que je ſois moi-même en butte à tous vos coups !
J'en jure par les Dieux, ou plutôt par vous-même ;
PHILIS, l'amour vous rend ma Déité ſuprême ;
L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais ;
Croyez-en mon amour, mes ſermens, vos attraits.
Son trouble, ſa langueur, ſon regard, ſon ſilence ;
Tout m'aſſuroit alors de ſa perſévérance.
Je ne pus réſiſter à des coups ſi puiſſans ;
Un déſordre inconnu s'empara de mes ſens :
Preſque ſans le vouloir, éperdue, inquiète,
A mon perfide Amant j'avouai ma défaite ;
Je vous aime, lui dis-je ; heureuſe ſi mon cœur
Peut attendre de vous une éternelle ardeur !
A vous aimer toujours, cher Tirſis, je m'engage ;
Que de mon tendre amour cet agneau ſoit le gage ;
Il croîtra ; que nos feux croiſſent ainſi que lui !
Puiſſions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui !
Qu'après un tel aveu notre entretien fut tendre !
Oiſeaux, vous le ſavez, vous ſeuls pûtes l'entendre.
Tout ce que ſent un cœur par l'amour animé,
Dans cet heureux moment fut par nous exprimé.
Fugitives douceurs, inſtans ſi déſirables,
Ou ſoyez moins charmans, ou ſoyez plus durables !
A peine eus-je livré mon cœur à ſes déſirs,
Que la nuit vint troubler nos innocens plaiſirs ;

Malgré nous, il fallut nous ſouſtraire à leurs charmes :
Tirſis fut accablé ; je répandis des larmes ;
Et pour nous ſéparer, en nous ſerrant la main,
Nous ne pûmes tous deux prononcer qu'à demain.

Depuis cet heureux ſoir, dans cette ſolitude,
Il me prévient toujours avec exactitude !
Mais, hélas ! aujourd'hui je l'attends vainement !
L'ingrat n'a plus pour moi le même empreſſement ;
Sans doute, le perfide, aux pieds de quelque Belle,
Se fait de mes chagrins un honneur auprès d'elle ;
Et pour la flatter mieux, mépriſant ma beauté,
Le perfide ſe rit de ma crédulité !
Dieux ſur la foi deſquels j'ai perdu l'innocence,
De mon volage Amant daignez tirer vengeance !
Elle achevoit ces mots quand Tirſis accourut :
A l'aſpect du Berger ſon courroux diſparut.
Eh ! quoi donc ! lui dit-elle, avec un regard tendre,
Depuis quand un Amant ſe fait-il tant attendre ?
Bergère, reprit-il, calmez votre courroux ;
J'étois ſur ces gazons deux heures avant vous ;
Vous arriviez enfin ; mais, diſgrace imprévue !
Un loup, au même inſtant, s'eſt offert à ma vue :
Il entraînoit, grand Dieu, quelle alarme pour moi !
Cet agneau ſi chéri, gage de votre foi.
O Ciel ! pour mon amour quel funeſte préſage,
Ai-je dit ! mais, cruel, je mépriſe ta rage ;

Quoique je ſois ici ſans houlette & ſans chien,
Tu ſentiras bientôt qu'un Amant ne craint rien.
Enfin, juſqu'a ſon fort, la bête pourſuivie,
A perdu ſous mes coups ſa proie avec la vie:
J'ai vengé, par ſa mort, nos plaiſirs différés;
Pouvois-je moins punir qui nous a ſéparés!
La Bergère, à ces mots, lui raconta ſes craintes;
Le fidèle Tirfis en fit ſes douces plaintes:
Philis d'un air confus approuvant ſes raiſons,
Par de nouveaux ſermens expia ſes ſoupçons.

Fontenelle.

N.° 988 *c.*

ÉGOISTES (ſortie contre les).

L'AMITIÉ, l'amitié n'eſt pour eux qu'un trafic;
Je les ai vus ſourire au mot de *bien public*;
Je les ai vus s'armer d'une lâche induſtrie,
Pour perdre le Grand Homme utile à leur Patrie.
D'ailleurs, pour s'enrichir, prêts à tout dévorer;
Pour s'illuſtrer eux-même, à tout déshonorer.
De dignités, de biens, leur eſpérance avide
Fait des jours paternels un calcul homicide.

Point de loi, que la loi qui peut les protéger ;
Point de devoirs que ceux qu'ils ont droit d'exiger ;
Et ne crois pas qu'ici mon humeur exagère.
Qu'on paye exactement leur rente (viagère),
Que les Acteurs, le ſoir, ſoient toujours les meilleurs,
Que le ſouper ſoit gai : qu'importe ſi d'ailleurs
On meurt de faim près d'eux, ſi l'on trouble la terre,
Si tel Roi veut la paix, tel Miniſtre la guerre ?
Ils diroient, à l'aſpect d'une calamité,
Périſſez, j'y conſens, je ſuis en ſûreté.

M. Barthe.

N.° 988 *d.*

ÉGYPTE (les femmes de l').

MILLE feux jailliſſoient de leur prunelle ſombre,
Et l'éclair y ſembloit étinceler dans l'ombre :
Leurs cheveux, ſur leur ſein, flottant à longs replis,
Oppoſoient leur ébène à la blancheur des lis.
Leurs tranquilles époux marchoient à côté d'elles.
» Par goût & par devoir nous vous ſommes fidèles,
» Leur diſoient-ils : ISIS nous ſoumet à vos loix ;
» Mais, plus puiſſans qu'Iſis, vos charmes ſont vos droits ;

„ Entre les Dieux & vous notre encens ſe partage ;
„ Nous aimons dans vos fers notre heureux eſclavage.
„ Nos uſages, nos mœurs, l'attrait de la beauté,
„ L'amour, tout garantit notre fidélité :
„ L'amour, le ſeul amour nous répond de la vôtre.
„ Triomphez dans ces jeux, votre gloire eſt la nôtre ;
„ Mais préférez à tout le cœur de vos époux.
„ Quand des ſoins étrangers vous éloignent de nous,
„ Renfermés ſous nos toîts, d'une main fortunée,
„ Nous cultivons en paix les fruits de l'Hyménée ;
„ Et là, nous attendons l'heure, l'inſtant du jour
„ Où vous reparoiſſez ſur les pas de l'Amour ".

M. Colardeau.

N.° 989.

ÉLÉGANCE (l') *des mœurs & les Beaux-Arts naiſſent du beſoin de plaire & de l'amour ;* ou *Hommage au beau Sexe.*

C'EST vous, Sexe enchanteur, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux ſi brillans, ces théatres pompeux.
Lorſque le grand LOUIS ſuſpendoit ſes conquêtes,
Tous les Arts concouroient à vous donner des fêtes ;

Les Talens raſſemblés célébroient dans ſa Cour
Ses victoires, ſes goûts, vos charmes & l'Amour.
Des mœurs & des plaiſirs arbitres éclairés,
Vous avez en tout temps illuſtré nos contrées;
Vous changiez en Héros nos ſtupides Aïeux:
C'étoit pour mériter un regard de vos yeux,
Qu'ils couroient ou défendre, ou venger l'innocence;
Un mot de votre bouche étoit leur récompenſe.
Le vaillant Paladin vous conſacroit ſon bras:
C'eſt vous qu'il invoquoit au milieu des combats;
Il vous rendoit un culte, & ces honneurs ſuprêmes
Vous élevoient encore au deſſus de vous-mêmes.
Illuſtres par vos choix, & non par vos rigueurs,
Vous cédiez noblement à de nobles Vainqueurs;
Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles;
Aux charmes des Beaux-Arts vous les rendiez ſenſibles.
On vit la courtoiſie habiter les châteaux;
L'eſprit fut introduit dans les jeux des Héros:
Apollon célébroit les Guerriers & les Belles;
Le Paladin chantoit & combattoit pour elles.
Régnez, Sexe charmant, régnez ſur l'Univers;
C'eſt ſur-tout au François à reſpecter vos fers;
Qu'il doive encor ſa gloire au ſeul déſir de plaire.
Conſervez, ranimez ſon brillant caractère,
Cet amour pour ſon Prince & pour la liberté,
L'art d'embellir la vie & la ſociété,

Et ce mêlange heureux de ſoupleſſe & d'audace,
De force & de gaieté, de grandeur & de grace.

M. de Saint-Lambert.

Poëme des Saiſons.

N.° 990.

ÉLÉGIE (les règles de l').

. . . . . .

D'UN ton un peu plus haut (1), mais pourtant ſans audace,
La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir ſur un cercueil;
Elle peint des Amans la joie & la triſteſſe,
Flatte, menace, irrite, appaiſe une Maîtreſſe:
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'eſt peu d'être Poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains Auteurs, dont la Muſe forcée
Entretient de ſes feux, toujours froide & glacée;
Qui s'affligent par art, & fous de ſens raſſis,
S'érigent pour rimer en Amoureux tranſis:

(1) Que l'Églogue.

Leurs tranſports les plus doux ne ſont que phraſes vaines.
Ils ne ſavent jamais que ſe charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur priſon,
Et faire quereller les ſens & la raiſon.
Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
Qu'amour dictoit les vers que ſoupiroit TIBULLE;
Ou que du tendre OVIDE, animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon Art de charmantes leçons.
Il faut que le cœur ſeul parle dans l'Élégie.

. . . . . .

Boileau.

N.° 990 *a.*

ÉLÉGIE (modèle pour l').

LE printemps rappeloit les amoureux déſirs,
Et brilloit dans ſon char pouſſé par les Zéphyrs;
Suivi d'un doux concert, & couronné de roſe,
Il exhaloit dans l'air les parfums qu'il compoſe;
Et toute la Nature en un riche appareil
Languiſſoit doucement dans un riche ſommeil;
Quand la Bergère IRIS, en rêvant à ſa peine,
D'une mourante voix, près les bords de la Seine,
Exprima par ces mots le feu qui l'animoit,
Et qu'elle ſentoit mieux qu'elle ne l'exprimoit:

Noires

Noires Filles des nuits, douces & chères Ombres,
Je cherche un sûr asyle en vos retraites sombres;
Couvrez bien mon ennui de votre obscurité:
La douleur que je sens redoute la clarté;
Et si je vous fais part de mes peines secrètes,
C'est parce qu'on sait bien que vous êtes discrettes;
Ecoutez donc mon mal, & plaignez mon tourment:
Je le veux consulter avec vous seulement.

Une douce surprise, un désordre agréable,
Par une émotion qui n'est point exprimable,
Allume un feu secret dans le fond de mon cœur,
Qui le touche & l'agite & s'en rend le vainqueur.
C'est là, que, triomphant de mon ame asservie,
Il unit sa chaleur à celle de ma vie;
Et que, par un excès qui m'est delicieux,
Il produit la langueur qui paroît en mes yeux;
Mais parmi ce torrent de tourment & de flamme
Je ne sais quoi de doux se coule dans mon ame.
Je trouve tant d'appas dans mon propre malheur,
Que je ne puis juger si c'est joie ou douleur:
Hélas! je n'en sais rien; toutefois il me semble
Que ce ne pourroit être & l'un & l'autre ensemble;
Et tout ce que j'en sais c'est que j'ai vu TIRSIS,
Qu'avant que de le voir j'avois moins de soucis;
Et que, depuis ce jour, j'ai toujours eu dans l'ame
La peine, la douleur, la tristesse & la flamme.

Rien ne me divertit, je ne dors point la nuit;
J'aime la ſolitude, & le monde me nuit:
Je ne ſaurois penſer qu'aux peines que j'endure;
Je prends même plaiſir d'irriter ma bleſſure;
J'entretiens des penſers que je devrois bannir;
Je pouſſe des ſanglots que je veux retenir:
Si l'on m'adreſſe un mot, je ne ſaurois rien dire;
Je rêve, je languis, je pleure, je ſoupire;
Au ſeul nom de Tirſis, je change de couleur;
Quand il eſt près de moi, j'ai bien moins de douleur;
Si-tôt qu'il eſt parti, je ne ſuis plus la même:
D'où vient ce changement; n'eſt-ce point que je l'aime?
Ce Dieu que je fuyois, a-t-il ſurpris mes ſens?
Et ſi ce n'eſt amour, qu'eſt-ce donc que je ſens?
Voilà tous les tourmens qu'on ſouffre en ſon empire:
Je les connoiſſois bien; mais je n'oſois le dire;
Et mon cœur qui ſentoit ce beau feu s'élever,
Vouloit bien le ſouffrir, & non pas l'avouer:
Il feignoit d'ignorer le mal qui le poſſède,
De peur d'être obligé d'y chercher du remède;
Il faiſoit un ſecret du nom de ſon vainqueur,
De crainte d'alarmer la honte & la pudeur;
Enfin, ce malheureux qui n'oſoit pas ſe rendre,
S'entendoit avec lui pour s'y laiſſer ſurprendre.
Mais ſi, par un excès dont il fut prévenu,
Il en eut de la honte après l'avoir connu;

Aujour'hui qu'il connoît tout ce qu'il a de charmes,
Il trouve de la gloire à lui rendre les armes.
Sanglots entrecoupés, ſoupirs mourans & doux,
Ennuis, tranſports, langueurs, je m'abondonne à vous.
En vain j'ai combattu votre pouvoir extrême;
Puiſque vous me forcez à confeſſer que j'aime,
Oui, ma bouche après vous va le dire à ſon tour;
J'aime, & ce que je ſens ne peut être qu'amour.
Ne vous étonnez pas, Ombres triſtes & vaines,
Si j'oſe découvrir le ſujet de mes peines;
Si vous voyiez Tirſis, ſans doute il vous plairoit,
Et malgré vos froideurs il vous enflammeroit:
Amour eſt dans ſes yeux, il eſt dans ſon langage;
Il aime, il fait aimer, ſe peut-il davantage?
Il ne forma jamais que des deſſeins heureux.
Ah! l'on m'avoit bien dit qu'il étoit dangereux!
L'honneur de nos hameaux, la divine CLIMÈNE,
Un ſoir que nos troupeaux paiſſoient parmi la plaine,
Voyant qu'il m'abordoit, me vint dire tout bas:
Si vous craignez d'aimer, ah! ne l'écoutez pas!
Son adreſſe, en cet art, n'eut jamais de pareille;
Il fait comme on attire une ame par l'oreille:
Fuyez, fuyez, Bergère, un ſi mortel haſard.
Je ne ſaurois, lui dis-je; il eſt un peu trop tard.
Hélas! il étoit vrai, mes forces me laiſſèrent,
Et tous les traits d'Amour enſemble me bleſſèrent,

Un agréable trouble, une douce langueur
Surprit en même temps & mes ſens & mon cœur;
Au lieu de repouſſer cet atteinte imprévue,
De lui-même il s'ouvrit au poiſon qui le tue.
Chère & parfaite Amie, ah! ſi ton amitié,
En prévoyant mes maux, en eut quelque pitié,
Tu devois me donner un avis charitable,
Avant que j'euſſe vu cet objet redoutable.
O toi! dont les Amans n'eurent jamais de paix,
Et qui donnes ſouvent ce que tu n'eus jamais,
Pour punir ta malice, orgueilleuſe Climène,
Puiſſes-tu quelquefois ſentir la même peine!

Mme de la Suze.

N.° 990 *b.*

ÉLÉGIE (1) (modèle d'), ou *La mort de* DAPHNIS.

» DAPHNIS n'eſt plus! en vain nos Muſes le regrettent,
» Leurs pleurs ſont ſuperflus:

(1) Imitée de Virgile par M. Greſſet. Virgile fit cette Elégie ſur la mort de ſon frère, nommé *Flaccus Maro*: d'autres prétendent qu'il a voulu célébrer, ſous le nom de *Daphnis*, *Quintilius Varus*, ſon ami, qui avoit été tué en Germanie avec trois légions.

» Je le demande aux bois, & les bois me répètent :

» *Il n'eſt plus, il n'eſt plus!*

» Deſtin trop rigoureux, inexorable Parque!

» Quels injuſtes arrêts

» Précipitent ſi-tôt dans la fatale barque

» Ce Berger plein d'attraits?

» Je vois ſes yeux éteins, ſa mère inconſolable

» Les arroſer de pleurs;

» Et ſes cris vont apprendre au Ciel impitoyable

» Ses ameres douleurs.

» Infortuné DAPHNIS! l'avide PROSERPINE

» T'enlève avant le temps :

» Ainſi tombe un tilleul que le vent déracine

» Dans ſon premier printemps.

» O jour trois fois cruel! quel deuil dans la Nature!

» Nous vîmes en ces bois

» Le ſoleil ſans clarté, la terre ſans verdure,

» Et les oiſeaux ſans voix.

» Les ruiſſeaux effrayés du bruit de nos alarmes

» Murmuroient des ſanglots;

» L'horreur d'un triſte bord, & les flots de nos larmes,

» Précipitoient leurs flots.

» On entendit gémir les triſtes ORÉADES

» A cet inſtant fatal,

» Et de leurs belles eaux les ſenſibles NAYADES

» Troublèrent le cryſtal.

» Aux longs gémiſſemens des Nymphes fugitives ;
» Les échos attendris,
» Renvoyèrent du fond des cavernes plaintives
» De lamentables cris.
» Alors aucun Paſteur ne mena dans la plaine
» Ses troupeaux languiſſans ;
» Sa flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
» De douloureux accens.
» Il n'eſt plus de beaux jours, Berger, depuis ta perte,
» Plus de fêtes pour nous :
» PALÈS ne chérit plus cette vigne déſerte,
» Elle fuit en courroux.
» Nos prés ſont défleuris ; de plantes infertiles
» Nos ſillons ſont remplis,
» Et nos jardins n'ont plus que des ronces fertiles,
» A la place des lis.
» Nous devions les attraits de toute la contrée
» A tes attraits chéris :
» Telle, aux raiſins brillans dont elle eſt colorée,
» La vigne doit ſon prix.
» Daphnis dans nos cantons accrédita l'Orgie
» Et le Thyrſe divin ;
» Il chanta le premier, en vers pleins d'énergie,
» Le puiſſant Dieu du vin.
» Il étoit les amours & la gloire première
» Des bois & des hameaux ;

„ Faut-il qu'il ne ſoit plus, en perdant la lumière,
„ Que l'objet de nos maux !
„ Dans l'oiſive langueur de nos douleurs extrêmes,
„ Ceſſons de nous plonger ;
„ Allons rendre l'honneur & les devoirs ſuprêmes
„ A l'ombre du Berger.
„ Paſteurs, raſſemblez-vous, dépouillez vos guirlandes,
„ Et vos habits de fleurs ;
„ Paroiſſez, apportez de funèbres offrandes
„ Sous de noires couleurs.
„ Marchez ſans chalumeau, renverſez vos houlettes,
„ Couvrez-les de cyprès :
„ Sur ces autels, jonchés de pâles violettes,
„ Conſacrez vos regrets.
„ Elevez le tombeau du Berger que je chante
„ Près de ces antres verds ;
„ Et pour éterniſer ſa mémoire touchante,
„ Inſcrivez-y ces vers :
„ *Sous ce froid monument le beau* DAPHNIS *repoſe ;*
„ *Il n'a preſque vécu que l'âge d'une roſe ;*
„ *Il étoit le Paſteur d'un aimable troupeau,*
„ *Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.*
„ *Bergères, qui paſſez par ce bocage ſombre,*
„ *Donnez des larmes à ſon ombre,*
„ *Donnez des fleurs à ſon tombeau.*

Greſſet.

N.° 991.

ÉLÉGIE (modèle pour l').

LA terre fatiguée, impuiſſante, inutile,
Préparoit à l'hiver un triomphe facile;
Le ſoleil ſans éclat, précipitant ſon cours,
Rendoit déjà les nuits plus longues que les jours;
Quand la Bergère IRIS, de mille appas ornée,
Et malgré tant d'appas, amante infortunée,
Regardant les buiſſons à demi dépouillés:
Vous que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés,
De l'automne en courroux reſſentez les outrages;
Tombez, feuilles, tombez, vous dont les noirs ombrages
Des plaiſirs de TIRSIS faiſoient la ſûreté,
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.
Lieux toujours oppoſés au bonheur de ma vie,
C'eſt ici qu'à l'amour je me vis aſſervie;
Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient ſous ſes loix,
Ici j'ai ſoupiré pour la première fois.
Mais tandis que pour lui je craignois mes foibleſſes,
Il appeloit ſon chien, l'accabloit de careſſes:
Du déſordre où j'étois, loin de ſe prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir!

Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette;
Il m'offrit de chanter un air ſur ſa muſette;
Il voulut m'enſeigner qu'elle herbe va paiſſant,
Pour reprendre ſa force, un troupeau languiſſant;
Ce que fait le ſoleil, des brouillards qu'il attire;
N'avoit-il rien, hélas! de plus doux à me dire?

Depuis ce jour fatal, que n'ai-je point ſouffert?
L'abſence, la raiſon, l'orgueil, rien ne me ſert.
J'ai de nos vieux Paſteurs conſulté le plus ſage,
J'ai mis tous ſes conſeils vainement en uſage:
De victimes, d'encens, j'ai fatigué les Dieux;
J'ai ſur d'autres Bergers ſouvent tourné les yeux;
Mais ni le jeune ATIS, ni le tendre PHILÈNE,
Les délices, l'honneur des rives de la SEINE,
Dont le front fut cent fois de myrthe couronné,
Savant en l'art de vaincre, courageux obſtiné,
Eux que j'aidois moi-même à me rendre inconſtante,
N'ont pu rompre un moment le charme qui m'enchante.
Encor ſerois-je heureuſe en ce honteux lien,
Si, ne pouvant m'aimer, mon Berger n'aimoit rien;
Mais il aime à mes yeux une beauté commune;
A poſſéder ſon cœur il borne ſa fortune.
C'eſt pour elle qu'il perd le ſoin de ſes troupeaux,
Pour elle ſeulement réſonnent ſes pipeaux;
Et loin de ſe laſſer des faveurs qu'il a d'elle,
Sa tendreſſe en reprend une force nouvelle.

Bocages, de leurs feux uniques confidens,
Bocages que je hais, vous ſavez ſi je mens;
Depuis que les beaux jours, à moi ſeule funeſtes,
D'un long & triſte hiver eurent chaſſé les reſtes,
Juſqu'à l'heureux débris de vos fréles beautés,
Quels jours ont-ils paſſés dans ces lieux écartés!
Que n'y reprochiez-vous à l'ingrat que j'adore,
Que, malgré ſes froideurs, hélas! je l'aime encore!
Que ne lui peigniez-vous ces mouvemens confus,
Ces tourmens, ces tranſports, que vous avez tant vus!
Que ne lui diſiez-vous, pour tenter ſa tendreſſe,
Que je ſais mieux aimer, que lui, que ſa Maîtreſſe!
Mais ma raiſon s'égare! ah! quels ſoins, quels ſecours
Dois-je attendre de vous, qui ſervez leurs amours?
Les Dieux à mes malheurs ſeront plus ſecourables;
L'hiver aura pour moi des rigueurs favorables:
Il approche, & déjà les fougueux Aquilons,
Par leur ſouffle glacé, déſolent nos vallons;
La neige qui bientôt couvrira la prairie,
Retiendra les troupeaux dans chaque bergerie,
Et l'on ne verra plus ſous votre ombrage aſſis,
Ni l'heureuſe DAPHNÉ, ni l'amoureux TIRSIS;
Mais, hélas! quel eſpoir me flatte & me conſole!
Avec rapidité le temps fuit & s'envole,
Et bientôt le printemps, à mon ame odieux,
Ramènera Tirſis & Daphné dans ces lieux.

Feuilles, vous reviendrez, vous rendrez ces bois ſombres,
Ils s'aimeront encor ſous vos perfides ombres;
Et mes vives douleurs, & mes tranſports jaloux,
Pour mon ingrat Amant, renaîtront avec vous.

Mme Deshoulieres.

N.° 992.

ÉLÉMENS (les) *ſont animés par une multitude d'Etres nouveaux que le ſoleil & la chaleur font éclore.*

O toi! dont l'Eternel a tracé la carrière,
Toi qui fais végéter & ſentir la matière,
Qui meſures le temps & diſpenſes le jour;
Roi des Mondes errans qui compoſent ta Cour,
Du Dieu qui te conduit noble & brillante image,
Les ſaiſons, leurs préſens, nos biens ſont ton ouvrage,
Tu diſpoſas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grace & de beautés,
Tu t'élevas bientôt ſur la céleſte voûte;
Et des traits plus ardens répandus ſur ta route,
De l'Equateur au Pole ont pénétré les airs,
Le centre de la terre & l'abyme des mers;
A des Êtres ſans nombre, ils donnent la naiſſance.
Tout ſe meut, s'organiſe, & ſent ſon exiſtence;

La matière eſt vivante; & des champs enflammés
Le ſable & le limon ſemblent s'être animés.
Les germes des oiſeaux, des poiſſons, des reptiles,
S'élancent à la fois de leurs priſons fragiles.
Ici le Faon léger ſe joue avec l'Agneau;
Là, le jeune Courſier bondit près du Chevreau;
Sur les bords oppoſés de ces feuilles légères,
Réſident des Tribus l'une à l'autre étrangères;
Les calices des fleurs, les fruits ſont habités;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités;
Et des eaux de la nue, une goutte inſenſible,
Renferme un peuple atome, une foule inviſible.

M. de Saint-Lambert.

Poëme des Saiſons.

N.° 992 *a.*

ÉLÉMENS (ſentimens de frayeur qu'inſpirent les).

QUEL bruit s'eſt élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers, & du fond des vallées?
Pourquoi ces ſons affreux, ces longs rugiſſemens,
Ce tumulte confus, ce choc des Élémens?

Le fougueux Aquilon déchaîné ſur nos têtes,
Sous un ciel ſans clarté promène les tempêtes;
Il ſiffle, tourne, gronde; & des vallons déſerts
Rapide tourbillon s'élançant ſur les mers,
Il élève des monts ſur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés briſe les vaſtes ondes,
Et des bornes d'ALCIDE aux rives de THULÉ,
Balance l'océan ſur le globe ébranlé.
Ces vents du haut des Cieux précipitent les nues;
Nos champs ont diſparu ſous des mers inconnues;
Sur les eaux qui tomboient le Ciel verſe des eaux;
Les torrens ſont preſſés par des torrens nouveaux;
Les fleuves en fureur ont franchi leurs rivages;
Juſqu'au penchant des monts ils portent leurs ravages,
Et des ponts abattus, des hameaux renverſés,
Ils roulent dans leur ſein les débris diſperſés.
Quelques arbres épars dans d'immenſes vallées,
Elevant ſur les eaux leurs tiges dépouillées,
Offrent de vains appuis à des infortunés,
Luttant contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes & ces vents qui ſe livrent la guerre,
Juſqu'en ſes fondemens ont fait trembler la terre;
Le monde eſt menacé du retour du chaos,
Et l'humide Élément, vainqueur de ſes rivaux,
Vainqueur du Dieu du jour, dans la Nature entière
Semble éteindre aujourd'hui la vie & la lumière.

O terrible ouragan ! ſuſpendez vos fureurs !
O campagne ! ô Nature ! ô théâtre d'horreur !
Quoi ! d'un Père adoré l'Univers eſt l'ouvrage ?
Il chérit ſes enfans, & voilà leur partage ?

M. de Saint-Lambert.

Poëme des Saiſons.

N.° 993.

ÉLÉPHANT ET LE CHAMEAU (l'), ou *la Manière d'obliger.*

LA famille d'un Éléphant,
(Qui manquoit en tout de conduite)
Aux plus preſſans beſoins réduite,
N'eut rien un jour à mettre ſous la dent.
Il fallut emprunter. Le voiſin Dromadaire
Eut l'eſtocade. Ainſi, répondit le Compère,
Prêter eſt un abus que je ne ſuivrai pas ;
Il eſt plus grand qu'on ne peut dire,
Riſquer ſon bien & faire des ingrats
Eſt tout le fruit qu'on en retire :
Gardons-nous bien, ſage Lecteur,
D'adopter pareille maxime ;

Ce peut être ſouvent un crime
De la ſuivre à toute rigueur.
Trouvons aux deux excès un milieu raiſonnable ;
Prêtons quand il le faut & généreuſement ;
Mais prêtons toutefois avec diſcernement,
C'eſt le ſens mitigé qu'emporte cette Fable.

D'Ardenne.

N.° 993 *a.*

ÉLÉPHANT (de l'). *V.* la lettre C.
N.° 606.

M. de Roſſet.

N.° 994.

ÉLÉPHANS ET LES FOUMIS (les), *Leçon allégorique aux Grands qui croyent n'avoir rien à craindre de la part des Petits.*

DES Éléphans, dans les déſerts d'AFRIQUE,
S'aſſembloient dans un lieu qu'habitoient des Fourmis.
Ces Beſtions leur dirent : Mes amis,
Prenez pitié de notre république ;

Sans nuls égards vous nous foulez aux piés :
Laiſſez-nous du moins un aſyle ;
Nos Citoyens ſont morts ou bien eſtropiés ;
A chaque pas vous en écraſez mille ;
Nous ſommes trop petits, vous ne nous voyez pas :
Cependant nous ſommes vos frères,
Animaux comme vous ; mais vous n'y penſez guères :
Il eſt tant d'autres lieux pour tenir vos Etats.
Meſſieurs les Éléphans, nonobſtant ces prières,
Ne bougèrent du lieu, répliquant en courroux :
Si vous êtes petits, nous n'en ſommes pas cauſe ;
Et de tout à ſon gré la Nature diſpoſe.
Subiſſez votre ſort, Canaille, taiſez-vous.
Réponſe dure, mais commune :
Ainſi parlent les gens qu'enivre la fortune.
Il eſt quelquefois dangereux
D'irriter les Petits. Une pareille offenſe
Fit n'aître à nos Fourmis un déſir de vengeance.
L'occaſion s'offrit après une heure ou deux.
Pluſieurs *Rhinocéros*, non loin de cette place,
Attaquèrent les Éléphans.
Nos inſectes eurent l'audace
De ſe joindre aux premiers : ils ſe mettent aux champs.
De leur noir bataillon la campagne eſt couverte,
Des Eléphans ils ont juré la perte.
Ils les harcèlent en tous lieux,

Piquent

Piquent la trompe, ou l'oreille, ou les yeux;
Tant que par le ſecours de notre fourmillière,
Les agreſſeurs enfin victorieux,
Aux Éléphans hautains font mordre la pouſſière.
Je le répète ici: ne pouſſons point à bout,
Même les plus petits: la vengeance oſe tout.
A de certains égards nous devons nous aſtreindre;
Et tous ennemis ſont à craindre.

Richer.

N.° 994 *a.*

ÊLÈVES (les) *de Peinture.*

Est-ce une illuſion? quelle douce magie,
Quel charme me tranſporte aux boſquets d'Idalie,
Dans la troupe enfantine & des Ris & des Jeux,
Aux Autels de Vénus près des Amans heureux!
La foule des Amours de tous côtés aſſiége
L'attelier de l'Albane & celui du Corrége;
Les uns, pour les pinceaux taillent le myrthe en fleur;
D'autres, ſur la palette étendent la couleur;
Celui-ci, d'un genou qu'avec peine il avance,
Veut placer à lui ſeul un chevalet immenſe;

Il ſue, il ſe dépite, il ſoulève à moitié;
Par ſon adreſſe enfin la machine eſt ſur pié:
Celui-là, pour tracer un portrait de ſa mère,
Du Peintre gravement conduit la main légère:
Plus il eſt ſérieux, plus ſon air eſt charmant;
Cet autre plus badin, va, vient étourdiment,
De ſon léger flambeau tire des étincelles,
De crayons plus aigus fait des flèches nouvelles,
Touche, dérange tout par ſes folâtres jeux;
Il a diſtrait l'Artiſte, & l'ouvrage en eſt mieux.

M. Lemierre.

N.° 994 *b.*

ÉLIE DE BEAUMONT (1) (éloge de Mme).

S'IL eſt au monde une Beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous poſſédez cet apanage.
L'enfant dont je me ſuis chargé,
N'a pas l'Art des vers en partage:
Vous l'avez; c'eſt un avantage

(1) Ces vers ſont une réponſe à une petite Pièce de Poéſie, que Mme Élie de Beaumont avoit adreſſée à M. de Voltaire, au ſujet de Mlle Corneille.

Qui m'a quelquefois affligé,
Et que doit fuir tout homme ſage.
Ce dangereux & beau talent
Eſt pour vous un ſimple ornement,
Un pompon de plus à votre âge;
Mais, quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un Ouvrage,
Et quand il eſt *Monſieur l'Auteur*,
C'eſt un métier dont il enrage.
Les Vers, la Muſique, l'Amour,
Font le charme de notre vie;
Le Sage en a la fantaiſie,
Et ſait les goûter tour-à-tour:
Les aimer toujours, c'eſt folie.

De Voltaire.

N.° 995.

ELIZABETH (éloge d'), *Impératrice de toutes les Ruſſies.*

Cher & célèbre rejeton,
Du Créateur de ſa Patrie,
A qui l'amour du peuple, & non la flatterie,
De Grand accorda le ſurnom;
Ne taxe pas d'indifférence
Ma lenteur apparente à me joindre aux concerts

Que forme la reconnoiſſance
Des bienfaits que ta main diſpenſe
A la moitié de l'Univers.
Le jour où tu reçus la ſuprême puiſſance,
Fut le témoin de mes tranſports.
Trois fois, d'une main téméraire,
J'avois monté ma lyre, & tenté des accords;
Et trois fois Apollon, enflammé de colère,
Réprima mes foibles efforts.
De mes tremblantes mains il arracha la lyre:
» Reconnois, dit-il, ton délire;
» ÉLIZABETH, au ſang des Dieux
Réunit des vertus dignes de ſon Empire.
» Ton ame avec raiſon l'admire;
» Mais l'honneur de chanter ce Chef-d'œuvre des Cieux,
» Eſt un projet trop haut qu'en vain l'orgueil t'inſpire.
» ÉLIZABETH a des attraits
» Que MINERVE avoueroit, & que VÉNUS envie:
» Des Graces, des Vertus ſans ceſſe elle eſt ſuivie.
» Le crime redoute ſes traits:
» Dans le bonheur de ſes Sujets,
» Elle met celui de ſa vie:
» Pour eux, ſa ſenſibilité,
» Bien mieux que le temps, les conſole
» De ſon illuſtre Aïeul qu'ils ont tant regretté.
» Par-tout, de l'un à l'autre pole,

„ Son nom eſt chéri, reſpecté :
„ On ſait que ſon règne eſt l'école
„ Du trône & de l'humanité.
„ Pour pouvoir célébrer ſa gloire,
„ Il faudroit t'élever ſoudain du pied du Mont
„ Au ſommet eſcarpé des Filles de Mémoire.
„ Ont-elles de lauriers jamais orné ton front ?
„ Borne le zèle qui t'anime
„ A préſenter à ſes regards
„ Ces vers où la cenſure, aiguiſant la maxime,
„ Des Mortels curieux dévoile les écarts.
„ Offre-lui les tableaux du vice ;
„ Il n'en eſt point dont la malice
„ Puiſſe même la ſoupçonner ".

A ces mots prononcés d'une voix dure & fière,
Apollon s'envola ſur un char de lumière.
D'effroi la voix du Dieu me faiſoit friſſonner,
Et ſemble, à mon oreille, encore réſonner.
Protectrice des Arts, reſpectable Princeſſe,
Permets que j'obéiſſe au Maître du PERMESSE.
Avec bonté reçois ces vers ;
Tu peux les lire tous ſans crainte :
D'un cœur pur ils portent l'empreinte ;
C'eſt le ſeul droit pour t'être offerts.

Le Prince Cantemir.

N.° 992.

ÉLIZABETH (éloge d'), *Reine d'Angleterre.*

Sur ce ſanglant théatre où cent Héros périrent.
Sur ce trône gliſſant dont cent Rois deſcendirent,
Une femme à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon règne étonnoit les Humains.
C'étoit ÉLIZABETH; elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance,
Et fit aimer ſon joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses Peuples, ſous ſon règne, ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines ſont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux:
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont Rois ſur les eaux.
Leur flotte impérieuſe aſſerviſſant NEPTUNE,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
LONDRES, jadis barbare, eſt le centre des Arts,
Le magaſin du Monde, & le Temple de MARS.

De Voltaire.

N.° 997.

ÉLISÉE (le nouvel).

QUI ne connoît ces lieux où l'abondance
A pour jamais établi ſon ſéjour,
Où la juſtice a placé l'innocence ;
Où, ſans remords, ſans ſoins, ſans inconſtance,
On vit en paix dans les bras de l'Amour.
Un fleuve heureux endort, mais ſans murmure,
L'ambition, la crainte, les déſirs ;
Et, dans ſon onde on puiſe, ſans meſure,
L'oubli des maux & le goût des plaiſirs.
De ſes vrais biens la Nature parée,
N'y montre aux yeux que des fruits & des fleurs,
L'or eſt banni, la guerre eſt ignorée :
Y pourroit-on reſſentir des malheurs ?
Mais ſi ces lieux ſont deſtinés aux ſages,
Pourquoi chercher ce qui nous eſt offert ?
Sans pénétrer aux ténébreux rivages,
Vivons comme eux, l'Éliſée eſt ouvert.
Ce ne ſont point les plaines fortunées,
Les bois épais, le murmure des eaux,
Qui font couler nos heureuſes années
Dans les douceurs d'un éternel repos :

C'eſt la raiſon qui rend ces lieux aimables ;
Tout ici-bas lui doit ſes agrémens.
Antres obſcurs, déſerts impraticables,
Son ſeul aſpect vous a rendus charmans :
Palais des Rois, vos Cours ambitieuſes
Seroient, ſans elle, une affreuſe priſon :
Repos, tranſports, heures délicieuſes,
Tous les plaiſirs naiſſent de la raiſon :
Eſprit des Dieux, vrai ſoutien d'Éliſée,
Sage MINERVE, éclaire l'Univers ;
Que par tes ſoins l'ame diviniſée,
Soit inſenſible aux grandeurs, aux revers ;
De la vertu rends-nous la route aiſée,
Et, pour jamais, fais rentrer dans leurs fers
Les paſſions, ces filles de l'enfer.
Quitte un moment les campagnes fleuries,
Où le LÉTHÉ, ſur un char pareſſeux,
Nonchalamment erre dans les prairies,
Et de roſeaux couronne ſes cheveux.
Si tu reviens, la paix & l'innocence
Vont rétablir leurs Autels démolis ;
Et confondus par ta ſeule préſence,
Tous les forfaits, enfans de la licence,
S'abymeront dans l'ombre enſevelis.
Du haut du Ciel nous reverrons deſcendre
Les plaiſirs purs que goûtoient nos Aïeux.

Le Dieu des Ris, qui mourut avec eux,
Nouveau PHÉNIX, renaîtra de ſa cendre,
Et parmi nous ramènera les Jeux.
Mais toi, Mortel, toi ſi digne de l'être,
Eſclave bas, né pour avoir un Maître,
Qui n'oſerois écouter les déſirs
Que dans ton cœur la Nature fait naître;
Toi, l'ennemi, le tyran des plaiſirs,
Veux-tu toujours gémir ſous la pouſſière,
Verſer des pleurs, traîner des fers honteux?
Oſe à la fin jouir de la lumière,
Et deviens homme en devenant heureux.
Mais ce bonheur, ce vain éclat du monde,
Reſſemble aux fleurs qu'enfante le printemps.
Triſtes jouets de la Parque & du temps,
Nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde;
Et l'avenir, comme une mer profonde,
Va, ſans retour, engloutir nos inſtans.
Triſtes penſers où l'ame s'abandonne,
Nous plaiſons-nous à groſſir nos malheurs!
Si le plaiſir, vainqueur de nos douleurs,
Éterniſoit l'éclat qui l'environne;
Si les remords ne fanoient point les fleurs,
Dont en tout temps ſa tête ſe courronne;
Si l'ennemi, qui ſouvent l'empoiſonne,
A ſes beaux yeux n'arrachoit quelques pleurs;

Dieux ! comme vous, nos ames immortelles
S'enivreroient de douceurs éternelles :
C'eſt le plaiſir qui vous ouvrit les Cieux ;
Par le plaiſir nous ſerions tous des Dieux.
Nés dans les pleurs, ſujets à des diſgraces,
Nos bons Aïeux ont coulé d'heureux jours ;
Que la raiſon nous guide ſur leurs traces,
Et qu'elle-même animant mes diſcours,
Offre à nos yeux, avec toutes ces graces,
Le ſiècle d'or, ce ſiècle des amours.
Là, ſous les loix de SATURNE & de RHÉE,
La Paix, THÉMIS, FLORE, POMONE, ASTRÉE,
Avoient fermé le temple de JANUS ;
J'y vois par-tout la CLÉMENCE adorée.
Forfaits honteux, vous êtes inconnus !
Triſte douleur, vous êtes ignorée !
J'y vois des champs conſervés ſans combats,
Des bleds ſauvés de la faux des Soldats ;
J'y vois la terre enfanter des miracles,
Et la Nature, attentive à nos vœux,
Ouvrir ſon ſein, répandre ſans obſtacles
Tous les tréſors qui rendent l'homme heureux ;
Des biens acquis par un travail facile,
Et conſumés par un uſage utile ;
Des fruits pour mets, le printemps pour ſaiſon,
Des lits de fleurs, un antre pour maiſon,

Les Dieux pour Rois, la vertu pour nobleſſe ;
Point d'indigence, encor moins de richeſſe.
Sincérité, foi, conſtance, candeur,
Diſcrétion, ſimplicité, grandeur,
Le monde entier pour commun héritage,
Égalité ſans loix & ſans partage :
Tels ſont les biens qu'on poſſédoit alors.
Ils reviendront : qu'on chaſſe de la terre
Cet intéret qui meut tous nos reſſorts,
Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
Dont la faveur allume nos tranſports ;
Mais qui bientôt ſe briſant comme un verre,
Perd les vivans, déshonore les morts,
Ne laiſſe enfin que de triſtes remords,
Et des forfaits punis par le tonnerre ;
Qui pleure enfin ces temples abattus,
Temples impurs où régnoit l'injuſtice.
Pauvres en or, & riches en vertus,
Laiſſons aux Dieux le pompeux édifice
De nos palais, & ne retirons plus
De ces rochers creuſés par l'avarice,
Les vils tréſors qu'y fait naître PLUTUS ;
Nous reverrons enfin cet Éliſée
Si peu connu ; ſi chanté dans nos vers.
L'impiété punie & mépriſée,
Va replonger dans l'ombre des enfers,

L'oubli des loix, l'erreur autorisée,
Et ces écrits captieux & pervers,
Qui, par les traits d'une éloquence aisée,
Ont ébloui le crédule Univers.
Déjà je vois éteindre le bitume,
Qui nuit & jour embrasoit nos fourneaux;
Le fer se rouille, & sa pesante enclume
Ne gémit plus sous le poids des marteaux;
La paix renaît au sein de la victoire,
Et l'Univers la reçoit à grand cris;
S'il en jouit, nos Princes ont la gloire
D'apprendre aux Rois à connoître son prix.
Mais quels objets frappent mes yeux surpris!
Quel Dieu conduit les Filles de Mémoire!
Quelle clarté, quels sons harmonieux!
L'Amour descend modeste & glorieux;
Non cet amour que révère AMATHONTE,
Dont les plaisirs sont suivis de la honte;
Mais cet amour qu'ISSÉ peint dans ses yeux,
Ce feu vainqueur, né d'une source pure,
Qui se ranime au sein de la Nature;
Ce Dieu charmant qui présente à nos cœurs
Des fers sans poids & des liens de fleurs;
Ce sentiment plus actif que la flamme,
Qui pour jamais unit l'ame avec l'ame;
L'amour enfin, car son son le peint mieux

Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux !
Vivons, Iſſé, ſous ſes heureux auſpices ;
Et de nos cœurs offrons-lui les prémices :
Contre le ſort empruntons ſes ſecours.
Si le paſſé, qui détruit toutes choſes,
Nous a ravi le matin de nos jours,
L'inſtant préſent fait naître aſſez de roſes ;
Vivons, aimons, & jouiſſons toujours.
Mais ſi d'un Dieu la main impénétrable
Nous écrivit au rang des malheureux,
Sans condamner ſon deſſein adorable,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux
Où le deſtin farouche, inexorable,
Dicte aux Mortels ſes arrêts rigoureux.
Nous y verrons, au gré de la fortune,
Les flots bruyans s'élever juſqu'aux Cieux,
Et plus cruels que les flots de NEPTUNE,
Perdre les Rois & les amis des Dieux :
Nous y verrons le ſceptre & la balance,
Les vains lauriers que la gloire diſpenſe,
S'évanouir ſous ſes funeſtes flots ;
Et dans leur ſein ſi fécond en orages,
Nous puiſerons la conſtance des Sages,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.

*M***.*

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

N.° 998.

ÉLOGES (à ceux qui reçoivent avec complaisance des)
pour les talens qu'ils n'ont pas.
V. la lettre H. N.° 1455.

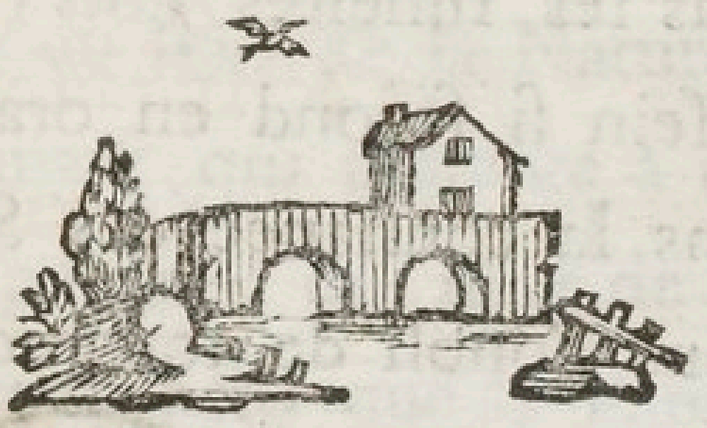
De Rivery.

N.° 999.

ÉLOQUENCE (la vraie).

POUR rendre un Peuple traitable,
Vertueux, simple, équitable,
Ami du ciel & des loix,
L'Éloquence véritable
Est l'exemple des grands Rois.

Rousseau.



N.° 1000.

ÉLOQUENCE (leçon d'). *V.* la lettre A. N.° 418.

M. l'Abbé de la Serre.

N.° 1001.

ÉLOQUENCE (à ceux qui veulent parler avec), *& qui doivent parler en public.*

IL eſt des Orateurs qui, loin de la Nature,
Recherchent le brillant, les fleurs, l'enluminure,
Qui prodiguent des ſons; mais, avares de ſens,
Malgré tout leur PHÉBUS, ſont froids & languiſſans.
D'un goût ſi dépravé l'éblouiſſante amorce
Affoiblit du diſcours l'énergie & la force.
Que la clarté ſur-tout luiſe dans un ſermon.
Uniſſez au ſavoir & l'ordre & la raiſon.
Tel profond & ſubtil, difficile à comprendre,
Croit avoir de l'eſprit, il en faut pour l'entendre.
D'un vif Déclamateur évitez les travers,
Et laiſſez-le ſans fruits ſe perdre dans les airs:

Un ruiſſeau ſerpentant embellit ſon rivage ;
Mais un torrent fougueux le mine & le ravage.
L'Éloquence n'eſt point féconde en vains diſcours,
Et ne ſe pique point d'étaler ſes atours :
Elle eſt noble ſans fard, & ſimple ſans baſſeſſe,
Et joint au ſentiment la force & la juſteſſe.
D'un Dieu juſte & clément nous montrant le pouvoir,
Elle ſait tour-à-tour éclairer, émouvoir ;
Et ſelon les ſujets, ſublime ou pathétique,
C'eſt le cœur par ſa voix qui s'énonce & s'explique.
L'Eloquence, docile à la Religion,
A la loi du devoir ſoumet la paſſion :
Ce que vous propoſez, faites-le bien entendre ;
Peut-on croire en effet ce qu'on ne peut comprendre ?
Pour diſſiper la nuit de l'incrédulité,
Il faut que la raiſon nous prête ſa clarté.
Un diſcours trop abſtrait en vain frappe l'oreille ;
L'Auditeur fatigué ferme l'œil & ſommeille.
La louange ne ſert qu'à nourrir notre orgueil :
Un ſuccès trop brillant eſt un fatal écueil ;
Mais indigne inſtrument de la ſainte parole,
Le Sacrificateur lui-même eſt ſon idole ;
Et s'arrogeant l'encens qu'il doit à l'Éternel,
Du temple de ſon Dieu fait un profane Autel.
L'Orateur orgueilleux, qui flatte l'auditoire,
Penſe à notre ſalut beaucoup moins qu'à ſa gloire ;

Et ſottement enflé d'un éloge trop vain,
Perd lui-même le ciel qu'il procure au prochain.
Prêcher la vérité n'eſt point un jeu frivole:
La Chaire n'admet point les clameurs de l'Ecole.
L'Ecriture fournit de grandes vérités:
Ne cherchons point ailleurs de futiles beautés;
De figures ſans nombre elle offre la matière.
L'on ne s'égare point, marchant à ſa lumière.
De ce que vous prêchez ſoyez bien convaincu:
Ce n'eſt qu'aux vertueux à prêcher la vertu.

J. B. Tollot.

N.° 1002.

ÉLOQUENCE (l').

J'ENTREPRENDS de chanter ta gloire,
Puiſſante Éloquence, aide-moi.
Les doctes Filles de Mémoire
En vain m'inſpireroient ſans toi.
Je ne reconnois dans nos rimes,
De graces, de beautés ſublimes,
Que celles que répand ton Art.
Sans lui, l'on ne peut aux oreilles
Offrir que de foibles merveilles,
Où l'eſprit ne prend point de part.

Loin la diſtinction frivole
Du diſcours libre ou meſuré.
De la vertu de la parole,
Quel eſt le ſuprême degré ?
N'eſt-ce pas d'offrir ſans nuage,
Un ſens heureux, vif, juſte, ſage,
Qui ſe faſſe entendre & ſentir,
Tel que le cœur charmé l'approuve,
Et tel que la raiſon n'y trouve
Rien qu'elle puiſſe démentir.
Tel eſt le divin caractère,
Qui marque & diſtingue tes traits.
Le don, le charmant don de plaire,
Eſt le moindre de tes ſecrets.
Tu n'adoptes point le langage
Dont l'agrément ne nous engage
Qu'au vain plaiſir de l'écouter ;
Et pour qui l'eſtime ſtérile,
Laiſſe encor l'eſprit indocile
En état de lui réſiſter.
En vain avec pompe on entaſſe
Et les figures, & les fleurs :
On ne remplace point ta grace
Par d'éblouiſſantes couleurs.
D'un fade Orateur, que j'écoute,
Le ſavoir même me dégoûte :

Je n'y trouve qu'illuſion,
Je ne ſens point, quoiqu'il s'agite,
Ce trouble intéreſſant qu'excite
La vive perſuaſion.

Ta route eſt ſimple autant que ſûre :
Le vrai, guide tes jugemens ;
Et la ſeule & ſage Nature
Te prête tous tes ornemens.
Tes expreſſions meſurées,
Toujours fortes, jamais outrées,
N'ont rien de bas, ni d'affecté :
Ta penſée ennoblit tes termes ;
Souvent dans un ſeul tu renfermes
Tout l'éclat de la vérité.

C'eſt par cette adreſſe puiſſante
Que tu fais voir ce que tu veux :
Tantôt de la foudre effrayante
Tu ſembles ſemer tous les feux :
Tantôt ſereine & favorable,
Du calme le plus agréable
Tu répands l'éclat précieux.
L'Éloquence enfin ſouveraine
Fait n'aître l'amour & la haine,
A ſon choix, ainſi que les Dieux.

Faut-il engager un THERSITE
Aux exploits périlleux de MARS ?

A ta voix une ardeur ſubite
Le jette au milieu des haſards.
Faut-il retenir un ACHILLE?
A tes remontrances docile,
Il modère ſes vifs tranſports.
De tes conſeils, effet plus rare,
Par eux le Superbe & l'Avare
Quittent leur pompe & leurs tréſors.

De plus grands objets ſe préſentent:
Des mutins viennent de s'armer;
Contre leurs Rois même ils attentent:
Les Dieux ne peuvent les calmer.
A leurs yeux un Mortel s'avance,
Il leur fait ſentir ta puiſſance;
Et la paix entre en tous les cœurs.
Tu fais de ce peuple rebelle,
Un peuple ſoumis & fidèle,
Prêt à réparer ſes fureurs.

Ici, l'impoſture, l'intrigue,
Combattent les plus juſtes droits:
Elles ont appuyé leur brigue
Des Oracles, même des loix.
Par elle THÉMIS prévénue,
De la verité mal connue,
Va ſacrifier l'intérêt.
Tu viens; la fraude fuit tremblante,

Et la vérité triomphante
Dicte à Thémis un autre arrêt.
Non, la faſtueuſe victoire,
Qui couronne les fiers Guerriers,
N'égalera jamais ta gloire,
Par tout l'éclat de ſes lauriers.
Les peuples, après leur défaite,
Par une révolte ſecrète,
Combattent encor leurs vainqueurs.
Mais en nous domptant, tu nous charmes,
Et le triomphe de tes armes
Toujours t'aſſujettit les cœurs.

*M.****

N.° 1003.

ÉLOQUENCE (ſur l'ancienne).

Alors ſa force impétueuſe,
Sans porter de coups médités,
Sous ſa puiſſance impérieuſe,
Faiſoit fléchir les volontés.
Elle ignoroit l'art ſophiſtique
De ces fades tranſitions;
Et la méthode didactique
De nos froides diviſions,
Dont l'équerre géométrique
Dirige les dimenſions.

. . . . . .

. . . . . .

Ces grands traits d'un discours sublime,
Qui triomphent de l'Auditeur,
Pourroient-ils partir d'un Rhéteur
Que jamais un beau feu n'anime ?
Qui, sous le compas & la lime,
Arrange & polit tous ses mots ?
Rarement voit-on des Esclaves
Agir & penser en Héros.
Un athlète dans des entraves
Ne peut signaler sa valeur ;
Et malgré sa menace fière,
S'il n'est libre dans la carrière,
Ses coups tomberont sans vigueur.

M. l'Abbé Sabatier.

N.° 1004.

ÉLOQUENCE (l'art de la fausse).

L'ÉLOQUENCE des paroles
N'est que l'art ingénieux
D'amuser nos sens frivoles
Par des traits harmonieux.

Rousseau.

N.° 1005.

ÉLOQUENCE (les progrès de l') *ſous le règne de* LOUIS XIV.

QUEL art impérieux, & plus fort par ſes charmes
Que le pouvoir des loix, que la terreur des armes,
Dans l'ame des Humains porte ſes traits vainqueurs,
Qui domptent les eſprits & qui changent les cœurs?
A ce noble triomphe, ô divine Éloquence!
Je reconnois ta gloire ainſi que ta puiſſance.
ATHÈNES, qui long-temps dut ſa force à ta voix,
En ſes diviſions n'écoutant plus les loix,
De PHIPPE bientôt devenoit la conquête:
Ce Roi s'arme. Elle tremble. Il vient... Mais qui l'arrête?
Quel danger imprévu l'auroit donc ébranlé?
Les Grecs ſont réunis, DÉMOSTHÈNE a parlé.
Aux Souverains des Rois préparant l'eſclavage,
Le fier CATILINA s'apprêtoit au carnage;
Et déjà par la crainte il les avoit vaincus:
On entend CICÉRON, Catilina n'eſt plus.
Telle étoit l'éloquence en ces temps ſi célèbres:
Bientôt la barbarie, étendant ſes ténèbres,

Obſcurcit la clarté des arts qu'elle opprima ;
Leur flambeau s'éteignit, LOUIS le ranima :
CHARLEMAGNE & FRANÇOIS, d'un jour qui luit encore,
N'avoit ſur nos climats fait briller que l'aurore.
Ces Rois du ſeul ſavoir étoient reſtaurateurs ;
Mais LOUIS, ſeul, forma nos eſprits & nos mœurs.
Soutien de tous les Arts dont il remplit la FRANCE,
A côté de ſon Trône il plaça l'Éloquence ;
Il voulut, lui ſervant de modèle & d'appui,
Qu'elle ſoumît les cœurs, & règnât comme lui :
Il a rendu l'empire à l'Art de Démoſthènes,
Art défenſeur de ROME, & ſouverain d'ATHÈNES ;
Et que Paris a vu briller, plaire, émouvoir,
Avec autant d'éclat & non moins de pouvoir.

Avant ce règne heureux, Orateurs ſans culture,
Les Prêtres l'ignoroient autant que la Nature ;
Mais l'Éloquence enfin leur impoſa des loix,
Réforma leur génie & leur ſtyle à la fois ;
Et cultivant la Chaire, en ce champ ſi ſtérile,
Fit naître de ſes fleurs les fruits de l'Évangile.
BOURDALOUE invincible en ſes raiſonnemens,
Des paſſions en nous confond les argumens ;
L'Avare, en le quittant, va ſoulager ſon frère ;
Déjà, dans Dieu, l'Athée a reconnu ſon père ;
L'Orateur au parjure arrache des regrets,
Et l'Enfer, qui l'apprend, frémit de ſes progrès.

Au milieu des tombeaux où repoſent la cendre
Des Héros, que la mort a forcés d'y deſcendre,
Simple & toujours ſublime, auſſi profond que grand,
Bossuet les célèbre, émeut, ravit, ſurprend :
Vous qu'illuſtra la paix, qu'a ſignalé la guerre,
Dieu vous couronne au ciel, Boſſuet ſur la terre.

D'un pas ſûr, mais hardi, mais plein de majeſté,
Conduiſant les Héros à l'immortalité,
Fléchier le ſuit, l'atteint dans la même carrière ;
Il brille en repandant la plus douce lumière,
Près des ombres qu'il plaint, les Graces ſont en pleurs,
Et les triſtes cyprès s'embelliſſent de fleurs.

C'eſt ainſi qu'on apprit de ces Eſprits ſublimes
A louer les vertus, à confondre les crimes ;
Leurs talens imités ont ranimé la foi,
Illuſtré leur Art même, & la France & ſon Roi.

Du progrès de ſes ſoins quelle preuve éclatante,
Dans un nouveau triomphe à mes yeux ſe préſente !
L'Éloquence au Barreau fait retentir ſa voix,
Chaſſe la barbarie en défendant les loix.
L'Orateur, malgré lui, de mille erreurs complice,
En voulant vers le vrai conduire la juſtice,
L'entraînoit juſqu'alors par de trop longs détours,
L'égaroit quelquefois, & l'arrêtoit toujours.
Je vois le Maitre ouvrir une route nouvelle,
Mais Patru, ſon Diſciple, & lui-même modèle

Ami de l'élégance unie à la clarté,
Pour attacher l'eſprit, ornant la vérité,
Muni de nouveaux traits vient enfin la défendre:
ERARD, qui ſuit ſes pas, déjà ſe fait entendre,
Joint la beauté de l'ordre à la force des tons,
Et la chaleur du ſtyle au pouvoir des raiſons;
Imité de nos jours, il ſemble vivre encore.

Souvent ceux qu'au Barreau l'Art de parler honore,
Des Cliens animés épouſent la fureur;
Et s'armant du ſavoir, combattent pour l'erreur.
Avant le grand TALON, que cet Art ſut inſtruire,
Qui pouvoit mieux que lui la vaincre, la détruire?
Il démêloit le fil des diſcours captieux;
THÉMIS qu'il éclairoit, voyoit tout par ſes yeux:
BIGNON & D'AGUESSEAU, ces Orateurs auguſtes,
Auſſi ſages que vrais, fermes autant que juſtes,
En ſuivant ce modèle, auroient laiſſé douter
Que leurs pareils un jour puſſent les imiter,
Si ceux dont en ce ſiècle on admire la gloire,
Par d'auſſi grands talens ne forçoient à le croire.

O généreux LOUIS! combien d'autres effets,
Pour le bonheur du Monde, ont produit tes bienfaits!
L'Art que tu protégeas fut par-tout s'introduire;
L'Éloquence inſpira ceux qui vouloient inſtruire:
Au ſein de tous les Arts ſa chaleur, ſa clarté,
Ont porté la lumière & la fécondité;

Pour plaire, la raiſon par elle fut parée,
Du pénible ſavoir elle applanit l'entrée ;
Et ſous cent noms divers, elle a, dans nos Auteurs,
Augmenté nos plaiſirs ou réformé nos mœurs.
L'ame enfin fut rendue à Dieu par l'Éloquence,
Le cœur à l'équité, l'eſprit à l'évidence :
Tout jouit de tes dons ; même tes ennemis,
Jaloux de notre gloire, à notre goût ſoumis,
Empruntèrent bientôt nos immenſes richeſſes.
Par-tout, comme le Ciel, tu verſas tes largeſſes ;
Et l'on vit s'enrichir de tes tréſors ouverts,
La FOI, THÉMIS, les ARTS, la FRANCE, & l'UNIVERS.

Linant.

N.° 1006.

EMBARRAS (leçon à ceux qui ne ſavent point ſe tirer d'). *V.* la lettre C.

N.° 615.

N.° 1006 *a.*

EMMA ET EDWIN, ou *les Suites funeſtes d'une passion contrariée.*

AU fond d'une ſombre vallée,
D'une paſſion contrariée,
Dans l'enceinte d'un bois épais,
Une humble chaumière iſolée
Cachoit l'innocence & la paix.
Là, vivoit (c'eſt en Angleterre)
Une mère, dont le déſir
Etoit de laiſſer ſur la terre
Sa fille heureuſe, & puis mourir.
La belle EMMA, par ſa ſageſſe,
Faiſoit languir, ſans le ſavoir,
Les jeunes Garçons, de tendreſſe,
Et les Filles, de déſeſpoir.
Par haſard, s'offrit à la Belle
Le jeune EDWIN, dont le regard
D'une ardeur chaſte & mutuelle,
Sut enflammer un cœur ſans fard.
Emma ne fut point offenſée
De l'offre d'un cœur ingénu;
Car il n'avoit point de penſée
Qu'il dût cacher à la vertu.

Mais un père avare & ſauvage,
Refuſe à l'Amant écouté
Une fille ſans apanage,
Qui n'a pour dot que la beauté.
A l'autorité paternelle,
Que rien ne ſauroit défarmer,
Edwin ne put être rebelle;
Mais il ne put ceſſer d'aimer.
Le pauvre Amant paſſe & repaſſe,
Non chez Emma, mais à l'entour;
Surprend un coup d'œil, voit la place
Qu'elle arroſoit des pleurs d'amour.

Souvent la nuit, au clair de lune,
L'entend, près de l'humble jardin,
Lamenter ſa triſte infortune,
Juſques à l'aube du matin.
Enfin, cet état qui l'oppreſſe,
Jamais ſe voir, toujours s'aimer,
Dans l'inſomnie & la triſteſſe
Achève de le conſumer.

Edwin, ſous les yeux de ſon père;
Languit malade au lit de mort:
Cet homme alors ſe déſeſpère,
Et voudroit réparer ſon tort.
C'eſt trop tard. » Le Ciel que j'implore,
» Dit Edwin, va finir mes jours;

„ Mais laiſſez-moi revoir encore
„ Celle que jaimerai toujours “.
Emma vient, le cœur plein d'alarmes,
Auprès du lit de ſon Amant;
Et voyant périr tant de charmes,
Tombe ſans pouls, ſans mouvement.
On les ſépare: Edwin ſe pâme,
Cherche des yeux ſa chère Emma,
Comme s'il vouloit rendre l'ame
Dans les bras de ce qu'il aima.
Après ſa longue défaillance,
Rendue au jour, mais ſans eſpoir,
Emma garde un profond ſilence,
Et s'en retourne vers le ſoir.
Paſſant le long du cimetière,
Elle entend l'oiſeau de la nuit;
Puis traverſant une bruyère,
Croit voir une ombre qui la ſuit.
Adieu, lui dit la voix mourante,
De l'ombre attachée à ſes pas!
Puis elle entend, toute tremblante,
La cloche qui ſonne un trépas.
Elle arrive au toit ſolitaire,
Frappe à la porte avec effroi:
C'en eſt fait, dit-elle, ô ma mère!
Et de mon Amant & de moi.

A ces mots, au ſeuil de la porte,
Où ſa mère l'appelle en vain,
Dans ſes bras Emma tombe morte,
Morte d'amour pour ſon Edwin.
Ces Amans repoſent enſemble,
Morts l'un pour l'autre au même jour;
Et la tombe à jamais raſſemble
Ceux que devoit unir l'Amour.

M. de Leyre.

N.° 1006 *b.*

ÉMONDES (les) *des Eſpaliers & Arbres fruitiers.*

Vous, qui des eſpaliers gouvernez les rameaux,
Formez-les chaque année; & par des ſoins nouveaux
A la rigueur des loix ſoyez toujours fidèle;
Par un défaut qui plaît l'indulgence eſt cruelle.
La ſerpette à la main, proſcrivez à la fois,
Toute branche ſans yeux, gourmande, ou de faux bois.
Que la ſéve, docile à vos loix ſouveraine,
De l'arbre également aille remplir les veines.
D'un vain feuillage orné, ſi l'arbre faſtueux,
Richement appauvri, demeure infructueux,

Emondez la racine ; une foibleſſe utile
Change en fruits abondans ſa richeſſe ſtérile.

M. de Roſſet.

Poëme d'Agriculture Ch. III.

N.° 1007.

ÉMOUCHET (de l'). *V.* la lettre O. N.° 2131.

M. de Roſſet.

N.° 1008.

EMPRESSEMENT (trop d') *vers la jouiſſance, nous prive du vrai plaiſir qu'elle devroit nous procurer.* *V.* la lettre E. N.° 1022.

M. l'Abbé Aubert.

N.° 1009.

EMPRESSEMENT (l') *V.* la lettre E. N°, 1824.

De la Motte.

N.° 1010.

N.° 1010.

EMPRUNTEUSE MALHONNÊTE (l').

V. la lettre F. N.° 1303.

D'Ardenne.

N.° 1011.

ÉMULATION (l') *conduit au plus haut degré des Sciences.*

Dépouillons ces reſpects ſerviles,
Que l'on rend aux ſiècles paſſés:
Les Homères & les Virgiles
Peuvent encore être effacés.
Dût l'audace ſembler plus vaine
Que celle du fils de Climène
Ou de l'amoureux Ixion;
Il faut, au mépris du Vulgaire,
Secouer, ſage téméraire,
Le joug de l'admiration.
Jadis, l'Italie & la Grèce
Ont produit de rares eſprits:

De ces premiers traits la ſageſſe
Nous éclaire dans leurs écrits ;
Mais le jour doit ſuivre l'aurore :
De l'honneur de les vaincre encore
Conſervons l'eſpoir généreux.
Malgré l'intervalle des âges,
Oſons, en liſant leurs Ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.
Eh ! pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus Dieux dont je ſors ?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
Croit-on la Nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînés, mère idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des Humains ?
Non : n'outrageons point la Nature
Par des reproches indiſcrets ;
Elle qui, pour nous moins obſcure,
Nous a confié ſes ſecrets.
L'ame, en proie à l'incertitude,
Autrefois, malgré ſon étude,
Vivoit dans un corps ignoré ;
Mais le ſang qu'enferment nos veines

N'a plus de routes incertaines,
Et cet énigme eſt pénétré.
Combien, en cherchant la fortune,
Et jaloux d'étendre ſes droits,
Avons-nous, au vaſte NEPTUNE,
Impoſé de nouvelles loix?
Juſqu'en quels climats la bouſſole,
Cet aiguille amante du pole,
A-t-elle guidé nos vaiſſeaux?
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont ils pas de l'audace humaine,
Etonné des peuples nouveaux?
Juſqu'aux régions azurées
Nous conduiſons d'heureux ſecours,
Et des étoiles méſurées
Nous allons épier le cours.
A l'aide d'un verre fidèle,
Tout le firmament ſe décèle
A nos regards ambitieux;
Et mieux que l'art des ZOROASTRES,
Nous ſavons contraindre les aſtres
A venir juſques ſous nos yeux.
N'eſt-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avouerons des vainqueurs?
N'oſons-nous diſputer l'empire
Que cet art donne ſur les cœurs?

Souffrirons-nous que nos Ancêtres,
A notre honte en ſoient les maîtres ?
Vain reſpect, qu'il faut étouffer !
Il eſt encor de nouveaux charmes ;
C'eſt même par leurs propres armes
Que nous pouvons en triompher.
Leurs travaux ont tiré des mines
L'or que nos mains doivent polir ;
Ils ont arraché les épines
Des fleurs qui reſtent à cueillir.
Diſciple aſſidu ſur leurs traces,
De leurs défauts & de leurs graces
Je tire le même ſecours :
Leur chute me rend plus ſévère ;
Et l'aſſoupiſſement d'HOMÈRE
M'avertit de veiller toujours.
Vous qu'une aveugle eſtime abuſe,
Et qu'elle engage trop avant,
N'eſpérez pas contre ma Muſe
Soulever le Peuple ſavant ;
Je ne viens point, nouveau ZOÏLEU,
Proſcrire un Poëme fertile,
Par les Muſes même dicté.
Je viens ſeulement, comme HORACE,
Rallumer l'eſpoir & l'audace
De ſurpaſſer l'antiquité.

Si ce noble eſpoir ne vous tente,
Tout diſparoît dans l'Univers:
L'Émulation ſeule enfante
Les grands exploits & les beaux vers.
Moi-même, qui, loin du Permeſſe,
Avouerai cent fois ma foibleſſe,
L'orgueil m'enivre en ce moment;
Et je cède à l'inſtant ſuperbe
Qui me flatte qu'avec MALHERBE
Je dois vivre éternellement.

FONTENELLE, par qui l'Églogue
Etale de nouveaux appas,
Toi que, dans le fin Dialogue,
LUCIEN même n'atteint pas;
Toi, que la raiſon pure éclaire,
Soutiens-moi contre le Vulgaire,
De mon audace trop ſurpris.
Il eſt encor des beautés neuves;
Et j'oſe, pour dernières preuves,
Le renvoyer à tes Écrits.

La Motte.

N.° 1011 *a*.

ÉMULATION (la belle).

JE vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever auſſi haut comme lui,
Sans haſarder ma peine à le faire deſcendre.
La gloire a des tréſors qu'on ne peut épuiſer;
Et plus elle eſt prodigue à nous favoriſer,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

Corneille.

N.° 1012.

ENCHANTEUR (l').

AU creux de ces rochers, d'où l'éternelle nuit
A chaſſé pour jamais la lumière & le bruit,
J'ai choiſi mon ſéjour loin de la multitude,
Pour jouir en repos du plaiſir de l'étude.
Par elle, tous les jours, comme maître abſolu,
Je fais faire aux Démons ce que jai réſolu;
Et mon pouvoir connu dans tous les coins du monde,
Met ſans deſſus deſſous le ciel, la terre & l'onde:
Des jours je fais des nuits, des nuits je fais des jours;
J'arrête le ſoleil au milieu de ſon cours,

Où la honte qu'il a d'obéir à mes charmes,
Souvent lui fait noyer ſon viſage de larmes.
Les brouillards, par le frein de mes enchantemens,
Dans le vague des airs changent leurs mouvemens,
Et portent où je veux, ſur l'onde & ſur la terre,
La tempête, le vent, la grêle & le tonnerre.
Quand le fier Aquilon, l'honneur des Matelots,
Met la guerre civile en l'empire des flots,
Bien qu'il ait de NEPTUNE irrité la puiſſance,
Mon ſeul commandement excuſe ſon offenſe.
Bref, je ſuis tout-puiſſant, ſi-tôt que des enfers
Mon art a délivré les eſprits de leurs fers.
N'eſt-il pas vrai, Démons, Spectres, Images ſombres,
Noirs ennemis du jour, Fantômes, Larves, Ombres,
Horreur du genre humain, trouble des Élémens,
Qu'eſt-ce qui vous rend ſourds à mes commandemens?
Je parle: obéiſſez. Eh quoi! troupe infidelle,
Ne connoiſſez-vous plus la voix qui vous appelle?
Découvrez des enfers le funeſte appareil;
Que l'horreur de la nuit faſſe peur au ſoleil:
Faites couler le STYX deſſus notre hémiſphère,
Et faites ſeoir PLUTON au trône de ſon frère.
Tonnez, grêlez, ventez, effrayez l'Univers;
Montrez votre pouvoir, & celui de mes vers.

Racan.

N.° 1013.

ENCOURAGEMENT (l'). *V.* la lettre C. N.° 746.

Piron.

N.° 1014.

ÉNÉE ET DE DIDON (les amours d'), ou *l'Amante offenſée.*

DIDON atteinte au cœur d'un poiſon qu'elle ignore,
Entretient en ſecret le feu qui la dévore.
La gloire du Héros, l'honneur de ſes Aïeux,
Avec toute leur pompe éclatent à ſes yeux.
La pâliſſante nuit, dans ſes eſpaces ſombres,
Alloit s'évanouir au milieu de ſes ombres,
Quand la Reine en ces mots découvrit à ſa Sœur
Le ſecret déplaiſir qui lui ronge le cœur.
Quelles vaines frayeurs dont mon ame eſt ſaiſie,
De leurs illuſions troublent ma frénéſie!
Quel inconu, ma Sœur, vient mouiller à nos ports?
Quelle fatalité le jette ſur ces bords?

Ah ! que ſa haute mine & ſa noble aſſurance
Font bien lire en ſes yeux l'éclat de ſa naiſſance !
L'obſcurité du ſang veut en vain ſe flatter ;
Quelque fauſſe couleur qu'elle puiſſe emprunter,
Toujours on entrevoit quelque indigne foibleſſe,
Qui dément ſon orgueil, & trahit ſa baſſeſſe.
O Dieux ! ma chère Sœur, à quelle extrémité
Son courage & le Ciel ne l'ont-ils point porté !
Combien de fois, hélas ! à l'ire de NEPTUNE,
N'a-t-il pas expoſé ſa vie & ſa fortune !
Et combien de lauriers, au milieu des haſards,
N'a-t-il point moiſſonnés dans les plaines de MARS !
Si le vœu que j'ai fait n'étoit inviolable,
Si mon cœur à l'amour n'étoit impénétrable,
Cet inconnu, ma Sœur, malgré tous mes ſermens,
Pourroit toucher mon cœur, & ſurprendre mes ſens.
Il ſemble, à ſon abord, que ma douleur s'efface ;
De mes feux étouffés je reconnois la trace ;
Et quand à mon ſecours j'appelle mon devoir,
Mon devoir eſt muet & n'a plus de pouvoir.
Mais plutôt tout le ciel s'arme pour mon ſupplice,
Plutôt juſqu'aux enfers la terre m'engloutiſſe,
Que je cède jamais à cette indigne ardeur,
Ni qu'un bas ſentiment terniſſe ma pudeur !
Celui qui le premier eut ma flamme première,
L'enferme dans ſa tombe & pure & toute entière.

Elle finit ces mots par un torrent de pleurs,
Et donne un libre cours à ſes vives douleurs.
ANNE, qui dès long-temps ne voyoit qu'avec peine
De ſa triſte vertu la conſtance inhumaine,
L'embraſſe, la raſſûre, & lui tient ce diſcours:
Voulez-vous dans les pleurs laiſſer couler vos jours?
Voulez-vous en regrets uſer votre jeuneſſe,
Et pour des manes froids perdre votre tendreſſe?
A ce cruel honneur bornez-vous vos déſirs?
Ne connoîtrez-vous plus l'amour ni les plaiſirs?
Croyez-vous donc, ma Sœur, que des ombres muettes
S'inquiètent là-bas des projets que vous faites?
J'ai vu, vous le ſavez, à l'envi tous nos Rois
Adorer vos beautés, ſans vous preſſer d'un choix.
J'ai du fier IARBAS vu la pourſuite vaine,
Et j'ai craint ſon dépit, ſans blâmer votre haine.
Mais aujourd'hui, ma Sœur, aujourd'hui que le temps
Rend à votre raiſon l'empire ſur vos ſens,
Seriez-vous à vous-même encore aſſez barbare,
Pour refuſer les biens que le ciel vous prépare?
Et pourriez-vous enfin vous défendre d'aimer
Un Héros qui vous plaît, & qui doit vous charmer?..
Avez-vous oubliez de quelle affreuſe guerre,
Un frère ambitieux menace cette terre?
Pour moi je crois, ma Sœur, que, par l'ordre des Dieux,
La tempête a jeté les Troyens en ces lieux....

L'air, la terre & la mer, la saison & l'orage,
Tout semble concourir à rompre leur voyage:
Profitez donc du temps, & vous ressouvenez
Que l'Afrique est à vous, si vous les retenez.

Par ce discours flatteur, une subtile flamme
Pénétra tout-à-coup jusqu'au fond de son ame;
Et tout-à-coup l'amour s'emparant de son cœur,
Lui fit perdre la crainte & franchir la pudeur:
Elle ordonne d'abord par-tout des sacrifices,
Et croit rendre par-là tous les Dieux ses complices.
Elle offre une victime aux Autels d'Apollon;
Elle en offre à Bacchus, à Cérès, à Junon;
Mais à Junon sur-tout à qui la destinée
A confié le soin des droits de l'Hyménée;
Mais que servent les vœux, les temples & l'encens,
Quand l'amour forcené tyrannise nos sens?
Prêtres, quelle est l'erreur de vos vaines maximes,
De chercher l'avenir dans le sein des victimes?
En vain vous consultez tous les Dieux nuit & jour;
Didon de tous les Dieux n'écoute que l'Amour.
Déplorable jouet d'une fatale ivresse,
Elle porte en tous lieux le tourment qui la presse...
Énée incessamment est présent à ses yeux;
Absent, elle le voit, & l'entend en tous lieux....
Cependant ces Soldats, cette ardente jeunesse,
Au lieu de s'exercer, languit dans la mollesse.

Ces masses de rochers & ces grands bâtimens
Qui devoient s'affranchir de l'empire du temps,
Ces remparts qui devoient affronter le tonnerre,
Demeurent imparfaits, & gissent sur la terre.

JUNON avec douleur voit le fatal poison,
Qui de cette Princesse attaque la raison:
Elle aborde VÉNUS.... O l'illustre victoire!
Certes, l'Amour & vous, avez bien de la gloire!
Et l'exemple, dit-elle, est rare & curieux,
Que pour vaincre une femme il ait fallu deux Dieux.
Ah! je me doutois bien que les murs de Carthage,
A votre esprit jaloux donneroient de l'ombrage.
Mais quoi! nos différends dureront-ils toujours?
Rien n'est-il assez fort pour en rompre le cours?
Ne voulez-vous jamais cesser d'être inhumaine?
Faut-il encor du sang pour fléchir votre haine?
Croyez-moi, c'est assez. Il est temps désormais,
Par un heureux hymen, de conclure la paix.
Vous n'avez plus besoin de livrer des batailles:
Didon brûle d'amour jusqu'au fond des entrailles.
Ne différons donc plus; & sous d'égales loix,
Avec tous nos débats, confondons tous nos droits.

Vénus qui connoissoit l'esprit de la Déesse,
Découvrit ses desseins, pénétra sa finesse;
Et vit que cet hymen n'avoit point d'autre fin,
Que de donner atteinte aux arrêts du Destin,

Et de faire périr dans les ſables d'Afrique
L'eſpérance d'ÉNÉE, & la gloire Italique.
Qui pourroit s'oppoſer à vos intentions,
Quand la paix eſt offerte à ces conditions?
Ce parti, dit Vénus, eſt le plus beau du monde,
Pourvu qu'à vos projets la fortune réponde;
Mais quoi que vous faſſiez, Junon, je doute fort
Qu'avecque nos déſirs JUPITER ſoit d'accord....
Laiſſez-moi, dit Junon, conduire ce myſtère;
Ecoutez ſeulement ce que je prétends faire.
Demain, quand le ſoleil, ſur ſon char lumineux,
Dans le ſombre Univers rallumera ſes feux,
Et que le jour ſortant du moite ſein de l'onde,
De ſes premiers rayons éclairera le monde;
ÉNÉE & la Princeſſe, avec de grands apprêts,
Doivent aller au loin chaſſer dans les forêts:
Mais dès que les Piqueurs, dans l'ardeur de la chaſſe,
Suivront avec les chiens les bêtes à la trace,
Et que tous les Chaſſeurs en cent lieux écartés
Ceindront de leurs filets les bois de tous côtés,
J'embraſerai le ciel d'un ſi brûlant tonnerre,
Et de tant de torrens j'inonderai la terre,
Que les plus emportés ſeront contraints alors
D'abandonner la chaſſe & de chercher les forts.
DIDON & votre fils, au milieu de l'orage,
S'échapperont enſemble en quelque antre ſauvage...

Là, d'un lien ſi fort je les joindrai tous deux,
Que l'Hymen en perſonne en ſerrera les nœuds.

Vénus lui confirma de nouveau ſa promeſſe,
Et ſe rit en ſecret du piége qu'on lui dreſſe.

L'Aurore cependant, le temps vermeil & frais,
Sortoit de l'Orient plus belle que jamais;
Quand toute la jeuneſſe, en un leſte équipage,
Parut avec le jour hors des murs de Carthage....
Tous les Seigneurs de TYR, ſuivis de leurs Valets,
Attendent la Princeſſe aux portes du Palais.
Son cheval orgueilleux, que la colère allume,
Mord, de dépit, ſon frein qui blanchit ſous l'écume.
Enfin elle paroît, ſuperbe en ſes habits;
Sa veſte de drap d'or éclate de rubis;
Un cordon précieux ſerre la double treſſe
De ſes cheveux noués d'une ſavante adreſſe;
Son écharpe, attachée avec un diamant,
Lui tombe parderrière, & flotte au gré du vent.
JULUS, accompagné d'une troupe d'élite,
S'avance ſur les rangs, & ſe mêle à la ſuite;
Mais ÉNÉE, entre tous, majeſtueux & grand
Se joint à la Princeſſe, & marche en Conquérant.

Ainſi, quand APOLLON de ſes rayons ſe pare,
Et quitte pour DÉLOS le ſéjour de PATARE,
Tandis qu'autour de lui mille peuples divers
Danſent d'un pied léger & forment des concerts;

Sur les ſommets de CYNTHE, en ce beau jour de fête,
D'un verdoyant laurier il couronne ſa tête;
Et chaſſant par les bois, il laiſſe à gros bouillons,
Sur ſon carquois d'argent, flotter ſes cheveux blonds
Plein de grace & d'éclat, tel, en cette journée,
Sur les monts Africains, parut le grand ENÉE.

Mais dès que les chaſſeurs eurent percé les forts,
Le chevreuil effrayé par les chiens & les cors,
Du plus haut des rochers ſaute à perte d'haleine,
Par bonds précipités, au milieu de la plaine;
Et les timides cerfs, fuyant par les vallons,
Font voler la pouſſière & franchiſſent les monts.
ASCAGNE, impatient, dans la plaine s'élance:
Tous ſuivent; mais bientôt Aſcagne les devance.
De ſon noble courſier, la généreuſe ardeur,
D'un ſi bouillant tranſport enfle ſon jeune cœur,
Qu'en ſoi-même il voudroit qu'un lion, plein de rage,
Vînt du haut des côteaux s'offrir à ſon courage.

Cependant un grand bruit ſoudain frappe les airs,
Et le Ciel ne luit plus que du feu des éclairs:
Les torrens à grands flots deſcendent des montagnes,
Déracinent les rocs, inondent les campagnes:
Les chiens & les chaſſeurs confuſément épars,
Vers les prochains hameaux courent de toutes parts.
ENÉE & la Princeſſe, en ce commun naufrage,
Dans un antre, à couvert, laiſſent gronder l'orage:

Couvrant du nom d'hymen la honte de ſes feux,
DIDON croit tout permis à ſon cœur amoureux
La Renommée alors volant à tire d'aîle,
Par toute la LYBIE en porte la nouvelle;
La Renommée agile, & dont l'agilité
Redouble dans l'ardeur de ſon activité,
D'abord foible & honteuſe, elle n'oſe paroître:
Mais l'on voit tout-à-coup ſon audace s'accroître;
Et quoique ſur la terre elle imprime ſes pas,
Elle élève ſa tête au deſſus des frimats.
Ce monſtre énorme, affreux, de chaque plume couvre
Une oreille attentive, un œil qui toujours s'ouvre,
Et cache dans les plis de ſon corps ſpacieux,
Plus de bouches encor, que d'oreilles & d'yeux.
Dans le vaſte Univers, de l'un à l'autre pole,
Sans jamais ſommeiller, chaque nuit elle vole;
Et veille chaque jour au haut de quelque tour,
Pour voir ce qui ſe paſſe ou ſe dit dans les Cours.
De là, prompte à répandre un ſecret qu'elle évente,
Elle court en tous lieux remplir tout d'épouvante;
Entaſſe le menſonge avec la vérité,
Et brave inſolemment le rang & l'équité.
Cette infdme Déeſſe étaloit avec joie
L'opprobre de Carthage & la honte de Troie;
Publioit que la Reine, en de folles amours,
Paſſoit, avec le Prince, & les nuits & les jours;

Et

Et qu'ils avoient tous deux banni de leur mémoire,
Le ſoin de leurs Etats, & celui de leur gloire.
Après qu'en mille lieux ce monſtre ſans raiſon,
En la bouche du Peuple eut verſé ſon poiſon,
Il détourne ſes pas, & court, en diligence,
Du jaloux IARBAS animer la vengeance.

Ce ſuperbe Monarque, iſſu du ſang des Dieux,
Le fils de GARAMANTHE & du Maître des Cieux,
Avoit fait élever dans les plaines Lybiques,
Au nom de Jupiter, cent Temples magnifiques.
Cent lampes, jour & nuit brûlant ſur les Autels,
Eclairoient ces lieux ſaints, révérés des Mortels.
Les portes de feſtons étoient toujours couvertes,
Et les pavés ſanglans de victimes offertes.
Ce Prince, tranſporté d'amour & de fureur,
La jalouſie en l'ame & le dépit au cœur,
Se proſternant aux pieds des Autels de ſon père,
Par ces mots enflammés alluma ſa colère.

Arbitre ſouverain des Dieux & des Humains,
Qui tenez enchaîné le Deſtin dans vos mains;
Tout-puiſſant JUPITER, que la Nation More,
Dans ſes feſtins ſacrés, d'un ſacré culte honore,
Pouvez-vous voir l'affront qu'à vos yeux on me fait,
Et laiſſer dans vos mains la foudre ſans effet?
Ce murmure éclatant, cet horrible tonnerre,
Qui menace ſi haut les crimes de la terre;

Ce tonnerre vengeur n'eſt-il donc qu'un vain bruit,
Que la vapeur enfante, & que le vent conduit ?
Donc une ſimple femme errante & vagabonde,
Le mépris de la terre, & le jouet de l'onde ;
Elle à qui, par pitié, j'ai permis ſur ces bords,
De fonder une ville & de bâtir des forts ;
Qui n'a, pour cultiver, qu'un ſtérile rivage,
Et qu'un ſable brûlant pour unique héritage ;
Elle enfin ma Sujette, & ſoumiſe à ma loi,
Reçoit les vœux d'ÉNÉE, & rebute ma foi ?

Le Souverain des Dieux, touché de ce langage,
Jette un œil de courroux ſur les murs de Carthage,
Et voyant ces Amans dans un lâche repos,
Il s'adreſſe à MERCURE, & lui parle en ces mots :
Si jamais à mes vœux tes ſoins furent fidèles,
Appelle les Zéphyrs & fends l'air de tes ailes ;
Va trouver de ma part le Prince des Troyens,
Qui languit à Carthage en de honteux liens,
Et ne ſe ſouvient plus de la haute eſpérance
Que les Deſtins amis offrent à ſa vaillance...
Dis-lui que j'avois cru qu'un jour ſes grands exploits
Forceroient l'ITALIE à fléchir ſous ſes loix ;
Et qu'un jour cette Terre, en triomphes féconde,
Borneroit ſon Empire à l'Empire du Monde :
Que ſi tant de ſuccès, & ſi ſon propre honneur,
Sont de foibles appas pour ébranler ſon cœur,

Au moins demande-lui s'il a bien le courage
De ravir à ſon fils un ſi grand héritage ;
Et s'il veut préférer, en dépit du Deſtin,
Les ſables de l'Afrique à l'Empire Latin.
Dis-lui donc qu'au plutôt il ſonge à ſa retraite ;
Que Jupiter l'ordonne, & même le ſouhaite.
A peine a-t-il parlé, que Mercure à l'inſtant,
Le Caducée en main & les ailes au vent,
Meſure des hauts Cieux les routes inconnues,
S'élance, prend ſon vol, & ſe perd dans les nues.
Avec ce Caducée il peut, quand il lui plaît,
Révoquer de la mort l'irrévocable arrêt,
Faire entrer les vivans dans le Royaume ſombre,
Et du foud des Enfers tirer les pâles Ombres.
Déjà du haut des airs ce Meſſager des Dieux
Voyoit courber ATLAS ſous le fardeau des Cieux ;
Atlas de qui la tête aux tempêtes offerte,
D'orage & de brouillards eſt ſans ceſſe couverte ;
La neige ſur ſon dos tombe par gros flocons,
Et ſa barbe hideuſe eſt roide de glaçons ;
De ſon large menton, de cent fleuves la ſource,
Cent fleuves à grands flots précipitent leur courſe.
Là, s'arrête Mercure, & les ailes en l'air,
Soudain à corps perdu vient fondre ſur la mer.
Semblable à cet oiſeau qui tombe des nuages,
Et côtoye à fleur d'eau les bancs & les rivages :

Ainſi ce Dieu raſoit, à la faveur des vents,
Et les mers de l'AFRIQUE & ſes ſables brûlans.
Mais dès qu'il eut touché, dans les plaines Lybiques,
De ſes talons ailés, les cabanes ruſtiques,
Le Prince des Troyens s'offrit à ſes regards,
Meſurant des hauteurs & traçant des remparts....
La garde de l'épée à ſon côté pendante,
D'or & de diamans étoit étincelante:
Mercure le regarde, & l'aborde en ces mots:
O l'emploi glorieux d'un illuſtre Héros!
Quoi donc! ces hauts projets & ce noble courage
Sont-ils enfin bornés à ces murs de Carthage?
Et l'amour ſur ton cœur a-t-il bien le pouvoir
De te faire oublier ta gloire & ton devoir?
Mais ſi tu fais céder ton honneur à ta flamme,
Et le ſoin de ta gloire à l'amour d'une femme,
Regarde au moins le tort que tu fais à ton fils,
Et que le Monde entier à ſa race eſt promis....
ENÉE, à cet aſpect, pâle, interdit de crainte,
Les cheveux hériſſés & la parole éteinte,
Malgré le doux lien qui l'attache à ces bords,
Eſt prêt de le briſer, & de quitter ces ports.
Mais comment faire? Hélas! par quelle flatterie
Pourra-t-il aborder une Amante en furie?...
Comment tromper un cœur éclairé par l'amour,
Un cœur qui l'examine & la nuit & le jour,

Qui, toujours agité de crainte ou d'eſpérance,
Même au ſein du repos, n'eſt pas en aſſurance.
La Reine de Carthage, au premier mouvement,
Du départ des Troyens eut un preſſentiment,
Qui redoubla les maux de ſon ame alarmée;
Et bientôt à grands pas la prompte Renommée,
Du nombre des vaiſſeaux & de tout l'attirail,
Juſques dans ſon Palais vint faire le détail.
De colère, à ce bruit, & de rage écumante,
DIDON court par la ville, ainſi qu'une Bacchante,
Qui, pleine de fureurs, fait de ſes hurlemens
Retentir CYTHÉRON juſqu'en ſes fondemens.
Elle découvre enfin le fugitif ENÉE,
Et l'aborde en ces mots, hors d'elle & forcenée.
Quoi! perfide, as-tu cru, juſques dans mes Etats,
Dérober à mes yeux de ſi noirs attentats?
Cet amour, cette foi d'éternelle durée,
Cette foi ſi ſouvent, ſi ſaintement jurée,
Et le trépas qu'enfin je ne puis éviter,
N'ont donc pas le pouvoir, ingrat, de t'arrêter?
Quel démon envieux, quelle raiſon ſuprême,
Te rendent ſi cruel, ſi barbare à toi même,
Que d'aller, en dépit des plus rudes ſaiſons,
Juſqu'au milieu des mers, braver les Aquilons?
Quand l'ouvrage des Dieux, cette fameuſe Troie,
Ne ſeroit point des Grecs & des flammes la proie,

Sans doute, pour la voir, tu voudrois que le temps
Eût calmé la fureur & des flots & des vents.
Eſt-ce moi que tu fuis ? Ah ! cruel, par ces larmes
Qui purent tant ſur toi, quand j'eus pour toi des charmes ;
Par ces momens ſi chers, par ces tendres déſirs,
Par ces doux entretiens, ſource de nos plaiſirs,
Vois le funeſte état de mon ame fidelle,
Pour qui tout eſt perdu, ſi tu n'es plus pour elle.
CHER PRINCE, (puiſqu'enfin le tendre nom d'époux
N'a plus rien pour ton cœur de touchant ni de doux)
Peux-tu voir ce qu'endure une Amante éplorée ?
Peux-tu, ſans en frémir, voir ma mort aſſûrée ?
Encor, ſi dans l'excès de mes vives douleurs,
Tu me laiſſois un fils pour eſſuyer mes pleurs !
Si ce fils te pouvoit reſſembler de viſage,
Je me conſolerois en voyant ton image !
D'un malheureux hymen ce gage précieux
Charmeroit mes ennuis, & flatteroit mes yeux.
ENÉE, à ce diſcours, malgré ſa réſiſtance,
Sent au fond de ſon cœur ébranler ſa conſtance ;
Mais conſervant toujours un air calme & ſerein,
Il ne voit, il n'entend que l'ordre ſouverain.
GRANDE REINE, il eſt vrai, rien n'eſt, dit-il, capable
D'exprimer à quel point je vous ſuis redevable ;
Et je veux en mourant, juſques dans les enfers,
Emporter avec moi la gloire de vos fers.

Si le Ciel à mon choix eût remis ma conduite,
Après la mort des miens & PERGAME détruite,
J'aurois ſacrifié le reſte de mes ans
Aux reſtes malheureux de tant d'hommes vaillans:
Sur ces triſtes débris j'aurois fait avec joie
Relever de nouveau les murailles de Troie;
Et l'on eût vu bientôt plus pompeux que jamais
Des Héros mes aïeux les ſuperbes Palais.
Mais le Ciel veut enfin qu'aux champs de l'HESPÉRIE,
J'aille fixer mon ſort & chercher ma Patrie.
C'eſt le Ciel, oui c'eſt lui qui, par mille dangers,
A conduit vos vaiſſeaux en ces bords étrangers;
Et qui, ſur les ſablons d'un ſtérile rivage,
Vous a fait élever les remparts de Carthage.
Après un tel ſuccès, quel ſuccès glorieux
Ne dois-je pas attendre où m'appellent les Dieux?
Auſſi-tôt que la nuit, de ſes humides voiles
Fait éclipſer le jour & briller les étoiles,
D'une ſecrète horreur mon pere, à tout propos,
Dans les bras du ſommeil, vient troubler mon repos.
Mon fils même, mon fils de reproches m'accable,
Eh! ne lui fais-je pas un tort irréparable?
Mais mon pere & mon fils, ma gloire & mon devoir,
Contre ma paſſion n'auroient qu'un vain pouvoir,
Si du grand Jupiter le fidèle Interprète
Par ſon ordre, en plein jour, n'eût preſſé ma retraite.

Ne m'accuſez donc plus, mais plaignez mon malheur;
Et pour vous & pour moi calmez votre douleur,
Puiſque, ſur quelqu'eſpoir que ma gloire ſe fonde,
Je vous quitte à regret pour l'Empire du Monde.

Pendant qu'il parle ainſi, DIDON de toutes parts
Jette confuſément mille ſombres regards;
Mais à peine ſur lui baiſſe-t-elle la vue,
Qu'elle entrevoit d'abord ſon ame toute nue;
Et trop sûre qu'enfin rien ne peut l'arrêter,
Le dépit, en ces mots, la force d'éclater.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déeſſe;
Tu ſuças, en naiſſant, le lait d'une tigreſſe;
Et le CAUCASE affreux t'engendrant en courroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que les cailloux.
Car, qu'ai-je à ménager, & qu'ai-je plus à craindre?
A quoi bon déguiſer, & pourquoi me contraindre?
Mes craintes, mes regrets & tous mes déplaiſirs,
Ont-ils pu de ton cœur tirer quelques ſoupirs?
Mes yeux noyés de pleurs pour toutes mes alarmes,
Ont-ils vu de tes yeux couler les moindres larmes?...
Ne te ſouvient-il plus, perfide, de ce jour,
Que pâle & tout tremblant tu parus à ma Cour;
Qu'encor tout effrayé des horreurs du naufrage,
Ma pitié mit ta flote à l'abri de l'orage?
Ainſi tu me punis de mes propres bienfaits!
Grands Dieux! en qui peut-on s'aſſûrer déſormais?

Eh bien ! ingrat, eh bien ! va, ſuis tes vains oracles ;
J'y conſens de bon cœur, & n'y mets plus d'obſtacles.
Va, malgré les hivers & malgré les ſermens,
Expoſer ta fortune à la merci des vents :
Peut-être que la mer ouvrant cent précipices,
A ta punition offrira cent ſupplices.
Alors en vain, alors prêt de finir tes jours,
Tu voudras appeler DIDON à ton ſecours :
Des feux de mon bûcher j'irai, juſqu'en l'abyme,
Allumer dans ton cœur le remord de ton crime ;
Et mon ombre par-tout te ſuivant pas à pas,
Te montrera par-tout ton crime & mon trépas :
Et juſques dans l'Enfer faiſant vivre ma haine,
Mon ame chez les Morts jouira de ta peine.

La fureur, à ces mots, la mettant aux abois,
Lui coupe la parole & l'haleine à la fois :
Et n'écoutant plus rien que ſa rage obſtinée,
Elle ſort bruſquement ſans écouter ENÉE ;
Puis tombant tout-à-coup ſans pouls, ſans mouvement,
Ses femmes ſur ſon lit la jettent promptement.

Le Héros affligé, ſent au fond de ſon ame,
La pitié qui lui parle en faveur de ſa flamme ;
Mais la pitié, l'amour veut en vain la trahir :
Quand Jupiter commande, il ne ſait qu'obéir.
Il rejoint ſes vaiſſeaux ; alors, par ſa préſence,
Il rend à tous les ſiens la joie & l'eſpérance....

En foule & pêle-mêle, on les voit des remparts,
Vers les bords de la mer, courir de toutes parts.
Malheureuſe DIDON, quelle atteinte inhumaine
Préparoit à ton cœur cette fuite certaine!...
Mais malgré ſon orgueil, l'amour contraint ce cœur,
D'aller en ſuppliant implorer ſon vainqueur.
Ma Sœur, tu vois, dit-elle, avec quelle inſolence
Le perfide me traite & brave ma puiſſance:
Tu vois que ces vaiſſeaux à la rade flottans,
Pour partir de ces lieux, n'attendent que les vents.
Va donc à ce cruel apprendre mes alarmes,
Et faire par tes yeux couler toutes mes larmes.
Dis-lui, ma chere Sœur, qu'on n'a point vu les miens
Marcher avec les Grecs à la perte des ſiens;
Que je n'ai point ourdi la criminelle trame
D'enſevelir leurs noms dans les feux de Pergame;
Et qu'arrachant ANCHISE à l'éternel repos,
Je n'ai point diſperſé ſes cendres ni ſes os;
Que je ne ſçais enfin quel crime épouvantable
Le peut rendre à mes vœux toujours inexorable.
Quel motif ſi preſſant a-t-il de me quitter?
Dans quels gouffres affreux veut-il s'aller jeter?
S'il n'a que du mépris pour une infortunée,
S'il peut voir d'un œil ſec ma triſte deſtinée,
S'il viole ſans honte, honneur, ſermens & foi,
Qu'il daigne attendre au moins pour s'éloigner de moi,

Qu'à la faveur du temps, mon ame s'habitue
A ſupporter l'effort du poiſon qui la tue.
Hâte-toi donc, ma Sœur, & pour me ſecourir,
Obtiens ce peu de temps qui ſeul me peut guérir.
ANNE, le cœur outré de mille déplaiſirs,
Porte & rapporte en vain ſes pleurs & ſes ſoupirs :
Le Deſtin, à ſes pleurs, rend ENÉE inſenſible,
Oppoſe à leur pouvoir, un pouvoir invincible ;
Et Jupiter lui-même, exprès du haut des cieux,
Vient lui boucher l'oreille & lui fermer les yeux ;
Et de ſa propre main ſoutenant ſa foibleſſe,
Va juſques dans ſon cœur étouffer la tendreſſe.
Ainſi, lorſqu'un grand chêne endurci par les ans ;
Sent ébranler ſon tronc par la rage des vents,
Un ſifflement aigu s'élève en ſon branchage,
Et fait bien loin de lui ſerpenter ſon feuillage ;
Mais quoique ſes longs bras à tout coup agités,
Au gré des Aquilons, penchent de tous côtés,
Sa ſouche toujours ferme, aux roches attachée,
Jamais par aucun choc ne peut être arrachée,
Et ſa racine enfonce autant dans les enfers,
Que ſon faîte orgueilleux s'élève dans les airs.
DIDON, laſſe de voir la fière Deſtinée,
Sans pitié, ſans raiſon, à ſa perte obſtinée,
Ne pouvant plus ſouffrir la lumière du jour,
Veut venger, par ſa mort, ſa gloire & ſon amour.

La mort eſt le ſeul bien, l'eſpoir ſeul qui lui reſte ;
Et pour la confirmer dans ce deſſein funeſte,
A peine a-t-elle offert ſes vœux aux Immortels,
Et du plus pur encens parfumé leurs Autels,
Que le vin à ſes yeux, par un prodige étrange,
En un ſang corrompu s'épaiſſit & ſe change...
Mais quand l'obſcure nuit, répandant ſes pavots,
Enſevelit le monde en un profond repos,
Du fond terrible & creux d'un Temple de PORPHYRE,
Qu'en l'honneur de SICHÉE elle avoit fait conſtruire,
Ses manes indignés, d'un ton rempli d'effroi,
Lui reprochent ſon crime & ſon manque de foi.
Un ſiniſtre Hibou, par ſon cri lamentable,
Remplit tout le Palais d'un bruit épouvantable ;
Et ſon eſprit confus & troublé par l'amour,
Lui fait voir un déſert au milieu de ſa Cour.

Tel étoit autrefois le furieux PENTHÉE,
Et tel ORESTE encor, quand ſa mère irritée,
Le pourſuivant par-tout, les ſerpens à la main,
D'un éternel remord lui déchiroit le ſein.

DIDON met en uſage & la ruſe & l'adreſſe ;
Voile ſon déſeſpoir d'une feinte allégreſſe :
Et cachant ſon deſſein dans le fond de ſon cœur,
Sous un dehors tranquille elle abuſe ſa ſœur.

Enfin le Deſtin, las de m'être inexorable,
Me prête contre ENÉE un ſecours favorable :

Enfin, ma chere Sœur, j'ai trouvé le moyen
De reprendre mon cœur, ou d'engager le ſien.
Vers ces flots embraſés où le flambeau du Monde,
Va plonger tous les jours ſa lumière féconde,
Non loin des bords fameux, où d'un courage altier,
L'infatigable ATLAS porte le Monde entier,
Une antique Prêtreſſe en ces climats arides,
Garde les fruits ſacrés des chaſtes HESPÉRIDES,
Et ſait, par la vertu d'un charme impérieux,
Endormir le Dragon qui veille dans ces lieux.
Par l'effort de ſon art, elle peut dans une ame
Eteindre ou rallumer une amoureuſe flamme;
Arrêter dans leurs cours les plus rapides eaux,
Et rappeler au jour les Ombres des tombeaux,
Faire taire l'orage ou gronder le tonnerre,
Et ſous ſes pas affreux faire trembler la terre.
Va donc, & ſi jamais mon repos te fut cher,
Va faire, par ſon ordre, élever un bûcher,
Et fais mettre deſſus ces déplorables reſtes,
D'un infidèle époux les gages trop funeſtes.
Détruiſons par le feu ces préſens odieux,
Qui bleſſent ma pudeur, & m'offenſent les yeux.
Par ce charme puiſſant la Prêtreſſe m'aſſûre,
Que j'oublierai bientôt juſqu'au nom du parjure.
S'arrêtant à ces mots, une morne pâleur
Trahit en ce moment le ſecret de ſon cœur.

Mais ſa ſœur ne croit pas qu'elle ſoit plus touchée,
Qu'elle le fut jadis du meurtre de SICHÉE,
Ni que de ſon amour le déplorable ſort
Puiſſe enfin la réſoudre à ſe donner la mort:
Elle accomplit ſon ordre, & travaille elle-même
Au fatal inſtrument de ſa perte ſuprême.
Si-tôt qu'il eſt dreſſé, DIDON l'orne de fleurs;
L'entoure de cyprès, & l'arroſe de pleurs.
Sur cette même couche, à ſa mort deſtinée,
Elle met le portrait de l'infidèle ENÉE,
Fait dreſſer tout autour cent funèbres Autels,
Préſente avec ſes vœux ſes dons aux Immortels
Et, s'il eſt quelque Dieu vengeur de l'innocence,
Elle implore en mourant ſon aide & ſa vengeance.
Dans les ſombres horreurs d'une profonde nuit,
Etoient enſevelis le travail & le bruit;
Les airs étoient ſans vents, les forêts ſans murmure,
Dans les bras du ſommeil languiſſoit la Nature:
Les poiſſons dans les mers, les oiſeaux dans les bois,
Les bêtes dans les champs, les bergers ſous les toits,
Goûtant d'un doux repos les charmantes amorces,
Suſpendoient leurs ſoucis, & répandoient leurs forces.
La Reine cependant, ſeule dans l'univers,
A le cœur & les yeux à mille ennuis ouverts.
Hélas! s'écria-t-elle au fort de ſa miſère,
Quel projet déſormais me reſte-t-il à faire

Irai-je en ſuppliant, à la honte des miens,
Réclamer la pitié des ſuperbes Troyens?
Trop aveugle DIDON! puis-je, après cette injure,
Ne pas connoître encor cette race parjure?
Eh! comment mes ſoupirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bienfaits n'ont pu rien obtenir?
Ou bien, irai-je enfin juſqu'au bout de la terre,
Avec tous mes Sujets leur déclarer la guerre?
Mais comment voudroient-ils, à travers les dangers,
Pourſuivre ma vengeance en des bords étrangers,
Eux que leur intérêt & que leur propre vie
Ont à peine arrachés du ſein de leur Patrie?
Mourons donc, puiſqu'enfin, en l'état où je ſuis,
La mort eſt l'eſpoir ſeul qui reſte à mes ennuis.
C'eſt toi, ma chere Sœur, dont la pitié cruelle
Me livre à la merci de cet hôte infidèle;
C'eſt toi dont l'amitié trop ſenſible à mes pleurs,
Ouvre à mon déſeſpoir un gouffre de malheurs.
Nai-je donc pu, Grands Dieux, innocente & ſauvage,
Paſſer mes triſtes jours en un triſte veuvage;
Et pour mon cher époux gardant tous mes ſoupirs,
Ignorer à jamais l'amour & ſes plaiſirs?
O Ciel! tant de ſermens n'ont-ils pu m'en défendre?
Eſt-ce là cette foi tant promiſe à ſa cendre?

Pendant que la Princeſſe exhaloit ſes tranſports,
Le Prince des Troyens abandonnoit ſes ports...

Du bruit des avirons les rochers retentiſſent,
Et les flots agités, de l'écume blanchiſſent;
Le rivage s'enfuit, & du haut des vaiſſeaux,
On ne voit déjà plus que le ciel & les eaux.
De ſes premiers rayons l'aurore matinale,
Commençoit d'émailler la rive orientale,
Quand DIDON ſur ſes ports attachant ſes regards,
N'y vit qu'un calme affreux régner de toutes parts;
Par trois & quatre fois frappant ſon ſein de rage,
Arrachant ſes cheveux, déchirant ſon viſage;
Un étranger, dit-elle, au mépris de ſa foi,
Dans ma Cour, à mes yeux, ſe moque ainſi de moi?
Voilà donc ce bon cœur, cette foi tant vantée,
Cette rare vertu juſqu'au ciel exaltée;
Ce Prince qui, touché d'un ſentiment pieux,
Haſarda ſon ſalut pour celui de ſes Dieux?
Soleil, qui, tous les jours parcourant tout le monde,
Perces de tes rayons la nuit la plus profonde,
A qui des plus hauts Cieux les ſecrets ſont ouverts,
Et qui portes tes feux juſqu'au centre des mers;
Et toi, qui de mon cœur vois l'éternel ſupplice,
JUNON, de mes malheurs, & témoin & complice,
Recevez en mourant les vœux que je vous fais,
Et ſecondez ces vœux par de ſanglants effets.
Si la loi des Deſtins veut qu'après un naufrage,
ENÉE arrive au port en dépit de l'orage;

Si

Si le traître qu'il eſt doit aborder enfin,
Par un coup de tempête, au rivage Latin ;
Grands Dieux, faites au moins qu'au milieu de la terre
Il ſouffre tous les maux que fait ſouffrir la guerre ;
Qu'arraché de ſon Peuple & des bras de ſon fils,
Il erre vagabond de pays en pays :
Qu'il meure, & que ſon corps, privé de ſépulture,
Offre à la faim des loups une indigne pâture ;
Qu'il meure, & qu'avec lui tombent tous ſes projets ;
Qu'il meure, & qu'avec lui meurent tous ſes Sujets...
Et vous, chers TYRIENS, d'une haine éternelle
Pourſuivez ſans pitié cette race infidelle,
Rendez à mes bienfaits ce ſuprême devoir,
Et ſervez mon courroux de tout votre pouvoir.
Qu'aucun nœud ne vous lie à ce Peuple barbare,
Qu'une immortelle guerre à jamais vous ſépare :
Qu'un jour, pour réparer la honte de mon cœur,
Il naiſſe de ma cendre un ſuperbe vengeur,
Qui, de morts en tous lieux élève des montagnes,
Et de fleuves de ſang inonde les campagnes :
Que nos bords de leurs bords ſoient toujours diviſés,
Que nos flots & leurs flots ſoient toujours oppoſés ;
Et puiſſe avec mon ſang, tranſmis de veine en veine,
A mes derniers neveux paſſer toute ma haine !
Alors n'écoutant plus qu'un affreux déſeſpoir,
Et déteſtant le jour qu'elle a honte de voir,

Les cheveux hériſſés, DIDON, hors d'elle-même,
Traverſe ſon Palais d'une vîteſſe extrême,
Vole au haut du bûcher, pouſſe mille ſanglots,
Se jette ſur le lit, & dit ces derniers mots:
Gages jadis ſi doux & ſi chers à mon ame,
Quand le Ciel & l'Amour favoriſoient ma flamme,
Souffrez qu'en m'immolant moi-même à mon courroux,
Je puiſſe au moins mêler mes cendres avec vous.
A ma gloire flétrie, indigne de ſurvivre,
Je m'enlève aux horreurs où mon crime me livre.
Mon ombre, par ce coup, exempte de remords,
Va faire ſon entrée en pompe chez les Morts.
Par cet acte ſanglant ma courſe eſt achevée,
Mes deſtins ſont remplis, & ma gloire eſt ſauvée.
J'ai fait bâtir Carthage, & ſelon mes ſouhaits,
J'ai vu ſes hauts remparts égaler mes projets:
J'ai vengé mon époux, & ma main, à mon frere,
A de ſon parricide arraché le ſalaire;
Et trop heureuſe enfin ſi le Ciel envieux
N'eût point fait échouer les Troyens en ces lieux!....
Ses femmes accourant, apperçoivent l'épée
Fumante encor du ſang dont elle étoit trempée...
De cris & de ſanglots l'air auſſi-tôt frémit,
Le rivage en murmure & la terre en gémit,
Comme ſi l'ennemi, reſpirant le carnage,
Entroit à force ouverte au milieu de Carthage,

Et, la flamme à la main, ravageoit en tous lieux
Les toîts des Citoyens & les Temples des Dieux.

Gilles Boileau.

N.° 1015.

ENFANCE (tableau des plaiſirs & des agrémens de l'), ou *l'Innocence célébrée.*

Toi, d'ont j'ai vu couler les premiers pleurs,
Et naître le premier ſourire,
Je vais ſur ton berceau répandre quelques fleurs;
Pour prix du zèle qui m'inſpire,
Que dans ces vers un jour Papa t'apprenne à lire,
Et c'eſt trop m'en récompenſer:
Je ſais qu'en un âge auſſi tendre,
Tu ne peux encor les comprendre;
Mais moi, j'ai du plaiſir à te les adreſſer;
Même avant de ſentir, tu ſais intéreſſer.
Mes vers n'ont rien au moins dont je rougiſſe;
Que d'autres célèbrant des Mortels corrompus,
Encenſent dans de vieux Crésus
La décrépitude du vice:
Je célèbre dans toi l'Enfance des vertus.
L'Enfance eſt ſi touchante! Eh! quelle ame ſi dure

N'éprouve en ſa faveur le plus tendre intérêt ?
Tous les êtres naiſſans ont un charme ſecret :
Telle eſt la loi de la Nature.
Ces ormeaux orgueilleux, leur verte chevelure,
M'intéreſſent bien moins que ces jeunes boutons
Dont je vois poindre la verdure,
Ou que les tendres rejetons
Qui doivent du bocage être un jour la parure.
Le doux éclat de ce ſoleil naiſſant,
Flatte bien plus mes yeux que ces flots de lumière,
Qu'au plus haut point de ſa carrière,
Verſe ſon char éblouiſſant.
L'Été, ſi fier de ſes richeſſes,
L'Automne, qui nous fait de ſi riches préſens,
Me plaiſent moins que le Printemps
Qui ne nous fait que des promeſſes.
Ciel ! retranche aux jours nébuleux
De la lente vieilleſſe ;
Abrége les jours orageux
De l'impétueuſe jeuneſſe :
Mais prolonge les jours heureux
Et des ris innocens & des folâtres jeux !
Le vrai plaiſir ſemble fait pour cet âge ;
L'épanouiſſement d'un cœur encor nouveau,
Du ſentiment le doux apprentiſſage,
L'Univers par degré déployant ſon tableau,

Ce ſang ſi pur qui coule dans les veines,
Des plaiſirs vifs & de légères peines,
L'eſprit ſans préjugés, le cœur ſans paſſions,
De l'avenir l'heureuſe inſouciance,
Pour tous palais, des châteaux de cartons,
Et pour richeſſe, des bonbons;
Voilà le deſtin de l'Enfance.
Ah! la ſaiſon de l'innocence
Eſt la plus belle des ſaiſons.

M. l'Abbé Delille.

N.° 1015 *a.*

ENFANCE (le cri de l').

Nous ne ſommes plus à cet âge
Où nous pouvions, aux yeux de tous,
Dans un innocent badinage,
Nous prodiguer des baiſers doux.
Reviens, reviens, heureuſe Enfance,
De ton bandeau couvrir les feux
Que la brûlante Adoleſcence
A fait ſuccéder à tes jeux.
Mais c'eſt en vain!... Triſtes victimes
Des préjugés & des devoirs,
On croit nos careſſes des crimes;
C'en eſt un même de nous voir.

Les méchans ! notre amour les bleſſe ;
Ils nous jugent d'après leur cœur :
Si l'amour eſt une foibleſſe,
Falloit-il nous tirer d'erreur ?
Nous n'aurions connu que les charmes ;
Nos plaiſirs, toujours innocens,
Ne nous cauſeroient point d'alarmes, . . .
Et nous ſerions encore Enfans.

M. Sylvain-Maréchal.

N.° 1016.

ENFANT (l') *bien corrigé.*

LE pauvre Nicolas, tout courbé ſous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenoit du bois,
Un ſoir beaucoup plus tard qu'il n'avoit de coutume.
En marchant, il diſoit d'un ton plein d'amertume :
La bonne Marguerite eſt bien triſte à préſent ;
Elle s'inquiète, elle pleure ;
Chaque moment
Lui paroît long, long comme une heure.
Antoine eſt triſte auſſi : c'eſt un ſi bon enfant !
C'eſt tout le portrait de ſa mère ;
Si les Dieux nous aident, j'eſpère
Qu'il ſera tendre & bienfaiſant ;

Cet eſpoir eſt bien doux ; mais voici que j'approche ;
Ils ſeront conſolés quand ils me reverront ;
Comme ils ſeront joyeux ! comme ils m'embraſſeront !
S'ils me faiſoient quelque reproche,
Je leur dirois pourquoi j'ai tardé ſi long-temps ;
Au lieu de m'en vouloir, ils ſeront bien contens.
Tout en raiſonnant de la ſorte,
Nicolas arrive à ſa porte ;
Il entre, il voit ſa femme aſſiſe auprès du lit ;
Sur la traverſe de ſa chaiſe,
Sa tête eſt renverſée, elle pleure & gémit :
Son fils eſt à genoux ; il tient, il preſſe, il baiſe
La main qu'elle paroît vouloir lui retirer.
Ceſſez, dit Nicolas, ceſſez de ſoupirer :
Me voilà bien portant ! ... Eſt-ce ainſi qu'on m'embraſſe ?
Vous ne me dites rien ! Mon fils, tu ne viens pas
Te jeter dans mes bras !
Une careſſe me délaſſe :
Tu le ſais bien ; viens donc... Ils veulent me punir...
Ne boudez plus : tenez, mettez-vous à ma place ;
Voyez ſi je pouvois plutôt m'en revenir :
J'avois fait mon fagot, je ſortois du bocage,
Il n'étoit pas encore abſolument bien tard,
Quand je vois arriver un malheureux vieillard ;
(Il eſt, je crois, de ce village

Que par notre fenêtre on apperçoit là-bas)
Il ſe traînoit à peine. A voir votre démarche,
Lui dis-je, Patriarche,
Vous ſemblez déjà las!
Il me répond par un hélas
Qui me fait grand pitié! Vîte, je prends ma hache;
Et lui coupe un fagot; je ne le fais pas gros:
Il ne l'eût pas porté; de deux harts je l'attache,
Et le mets ſur ſon dos.
Il me remercie & me quitte;
Je veux doubler le pas, pour arriver plus vîte:
La neige tient à mes ſabots,
Et m'empêche... Mais quoi! ma chere Marguerite,
Encore des ſoupirs! encore des ſanglots!
Tu ne pardonnes point: tu ne m'aimes donc guère!
Je ne l'aurois pas cru. Marguerite à ces mots,
Le prenant par la main, lui dit: Malheureux père,
Pourrois-tu déſirer d'être aimé de la mère
Du fils le plus méchant?
— Antoine méchant! Lui? Non, non, ſon caractère
Eſt bon; je le connois: il eſt encore enfant;
Il aime à folâtrer; c'eſt le droit de ſon âge:
Mais laiſſe faire, en grandiſſant,
Il ſera bon & ſage.
— Dis plutôt cruel. — Non, je le promets pour lui.
Antoine, tu devrois le promettre toi-même,

Et tâcher d'appaiſer une mère qui t'aime.
Mais approche, dis-moi, qu'as-tu fait aujourd'hui
Pour la fâcher? Réponds, puiſque je le demande....
Vous vous cachez, mon fils! la faute eſt donc bien grande?
— Très-grande, cher époux: mais il en eſt honteux;
C'eſt bon ſigne. — Dis-moi ce que c'eſt. — Tu le veux;
Tu ſeras fâché de l'entendre:
Mais enfin, tu le veux; tu le ſauras. Ce ſoir,
Comme il m'ennuyoit de t'attendre,
J'ouvrois de temps en temps la porte, & j'allois voir
Si tu venois: une fauvette
Entre avec moi dans la maiſon,
Puis ſe blottit ſur la couchette;
Elle grelottoit: la ſaiſon
Eſt pour cela bien aſſez dure.
Je la réchauffois dans mon ſein
De mon haleine & ſous ma main,
Lorſque je vois entrer la fille de couture,
La petite BABET; la pauvre créature,
En tombant ſur des échalas,
Dans ſa vigne, ici près, s'eſt déchiré le bras:
Elle pleuroit, & ſa bleſſure
Saignoit beaucoup; ce n'eſt pas moi
Qu'elle demandoit; c'étoit toi:
Voyant que tu tardois, & qu'elle étoit preſſée,
Comme j'ai pu, je l'ai panſée.

Pour la panſer, j'ai pris
Le baume du pot gris :
Eſt-ce bien celui-là ? me ſerois-je trompée ?
-- C'eſt bon ! après.... -- Tandis que j'étois occupée
A tout cela, ton fils à qui j'avois donné
La fauvette à tenir, dans un coin s'eſt tourné,
Et puis.... -- Acheve donc. -- Et puis il l'a plumée.
-- Quoi ! plumée ? -- Oui, par-tout le corps,
Hors les aïles pourtant : la porte étoit fermée ;
Il a bien ſu l'ouvrir pour la mettre dehors.
Elle a volé, la malheureuſe !
Elle voloit en gémiſſant ;
J'entendois ſa voix douloureuſe
Qui me ſaignoit le cœur... Nous aurons un méchant :
Juge ce qu'il ſera, s'il devient jamais grand !
Voilà, mon bon ami, ce qui me déſeſpère :
Aurois-tu fait cela, quand tu n'étois qu'enfant ?
Moi qui diſois à tout inſtant,
Mon chèr Antoine aura la bonté de ſon père !
Auſſi je l'aimois trop ! que Dieu m'en punit bien !
-- Va, va, conſole toi, ma chère,
Sèche tes pleurs, & ne crains rien :
Il eſt là-haut une Juſtice,
Aux bons parens toujours propice !
S'il doit être un méchant, les Dieux nous l'ôteront ;
Non, jamais ils ne permettront !....

Approche-toi, mon fils ; viens, viens que je t'embraſſe !
Que je t'embraſſe, hélas ! pour la dernière fois ;
Tu fais bien de pleurer : je pleure auſſi, tu vois !
Mets la main ſur mon cœur ; tiens, c'étoit là ta place !
Car je t'aimois, Antoine, & c'étoit mon bonheur :
Je ne t'aimerai plus... Oh ! ſi fait, j'ai beau dire,
Je t'aimerai toujours ; ce ſera ma douleur !
Ciel ! j'aimerai donc un... ! J'ai peur de te maudire !
Il faut les ramaſſer, les plumes de l'oiſeau,
Et les pendre à ce ſoliveau ;
Ramaſſe-les, ma femme :
Quand nous l'aimerons trop, nous les regarderons ;
En les regardant, nous dirons :
Il ne faut point aimer une auſſi méchante ame.
Ce pauvre oiſeau, mon fils ! (reſte ſur mes genoux)
Ce pauvre oiſeau ! crois-tu que la ſeule froidure
L'ait amené chez nous ?
Non, c'eſt l'Auteur de la Nature
Qui le mettoit entre nos mains :
C'étoit nous ordonner de lui ſauver la vie ;
Il prend ſoin des oiſeaux tout comme des humains !
Et vous l'avez plumé ? S'il me prenoit envie
De vous envoyer nud paſſer la nuit au froid !
Vous m'en avez donné le droit :
Vous n'auriez pas à vous en plaindre ;
Mais je ſerois méchant, je vous reſſemblerois,

Et plus que vous j'en ſouffrirois....
Ne tremble point, mon fils! va, tu n'as rien à craindre;
Car je ſens que je t'aime, & t'aimerai toujours:
J'eſpérois que dans la vieilleſſe
De ta mère & de moi tu ferois le ſecours,
Et tu veux abréger nos jours
Par le chagrin & la triſteſſe!
— Ah! Maman!... ah! Papa! baiſez-moi de bon cœur;
Non, vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur:
Tout le bien que je pourrai faire,
Je vous promets, je le ferai;
Je ſerai bon, je vous reſſemblerai.
Aiſément un père, une mère
Se laiſſent attendrir: Antoine eut ſon pardon;
Il tint ſa promeſſe, il fut bon;
Il fut ſi vertueux, ſi ſage,
Qu'on le montroit dans le canton
A tous les enfans de ſon âge.
Un jour qu'il regardoit triſtement au plancher,
La mère qui le vit alla prendre une échelle:
Monte, mon fils, monte, dit-elle,
Et va promptement détacher
Les plumes de l'oiſeau; c'eſt-là ce qui t'afflige:
Jette-les au feu, ne crains rien:
Ton père le veut bien:
Tu le veux, n'eſt-ce pas? — Oui. — Jette-les, te dis-je,

Et qu'il ne reſte aucun veſtige...
-- Non, Maman, je les garderai ;
A mes enfans, quand j'en aurai,
En pleurant, je les montrerai.

M. l'Abbé le Monnier.

N.° 1016 *a.*

ENFANT (l') *pas ſi Enfant.*

Pourquoi donc, belle Églé, me reprocher mon âge ?
Et ma jeuneſſe eſt-elle un défaut ſi choquant ?
L'Amour, plus d'une fois, d'un Enfant fit un Sage,
Et d'un Sage un Enfant.

Il eſt un Dieu fripon, d'une figure aimable,
Qui ſoumet l'Univers à ſon char triomphant ;
Vous le ſavez, Églé, ce Dieu ſi redoutable
N'eſt auſſi qu'un Enfant.

Quoi ! contre mes ſeize ans vous êtes prévenue ?
A cet âge, un ami peut-il être méchant ?
Son cœur eſt vierge encor, ſon ame eſt ingénue ;
Enfin, c'eſt un Enfant.

S'il lui faut un Mentor, il vous donne la pomme :
De plaire, de charmer, montrez-lui l'art brillant ;
Par un miracle heureux, daignez en faire un homme :
Il eſt las d'être Enfant.

M. Maſſon de Morvilliers.

N.° 1016 *b*.

ENFANT (l') *homme. Réponſe au ſujet précédent.*

M'ADRESSER le galant langage
De tes accens flatteurs & doux,
C'eſt doubler le bonheur de l'âge,
Dont tu te montres ſi jaloux.
Oui, mon ame ſoudain s'éveille
Au ſon du luth mélodieux;
Avec tranſports, ma jeune oreille
Entend le langage des Dieux.
Elève & favori des Muſes,
Peux-tu regretter mon hochet?
Plus heureuſement tu t'amuſes;
PHÉBUS t'a remis ſon archet.
CLORIS vaut mieux que ma poupée,
Cloris eût-elle un cœur léger;
La première elle fut trompée,
Elle a bien droit de ſe venger.
Aux ſimples jeux de mon enfance
Succèdent ceux du tendre Amour;
Sans envier ma jouiſſance,
Saiſis celle de chaque jour.

M. Coſſon.

N.° 1017.

ENFANT TROUVÉ (l'), ou *Jeanne Agathe.*

Toi, qui dans la foule des êtres,
Par les mains du hasard fut jetée ici-bas,
Souveraine des cœurs as-tu besoin d'ancêtres ?
Tu charmes ta Patrie : elle t'ouvre les bras.
De mille feux nouveaux mon ame fut épriſe,
Si-tôt que j'apperçus tes ſimples agrémens,
Ta blanche colerette, & ta jaquette griſe,
Tes grands yeux noirs & tes quinze ans.
Jeune Agathe, c'eſt-toi que je chante & que j'aime ;
On triomphe avec vérité,
Quand on n'a d'autres noms que des noms de baptême,
Et d'autre biens que la beauté.
Tu plais, voilà ta deſtinée ;
C'eſt le plus grand bienfait des Dieux :
Doit-on plaindre une infortunée
Qui d'un regard peut faire des heureux ?
Quand on a, comme toi, tant d'attraits en partage,
Qu'importe de quel ſang on a reçu le jour ?
Eſt-il pour une Belle un plus digne avantage,
Que d'être fille de l'Amour ?

Si ta naiſſance fut un crime,
Ce fut le plus heureux de tous;
Et le ſentiment le plus doux
Eſt toujours le plus légitime.

M. de la Louptière.

N.° 1018.

ENFANT (l') *perdu & réclamé.*

LA Reine de CYTHERE un jour perdit ſon fils.
Si quelqu'un, par ſes ſoins, s'écrioit la Déeſſe,
Trouve le fugitif que cherche ma tendreſſe,
Il aura pour ſalaire un baiſer de CYPRIS;
Qu'on me l'amène, & j'en donnerai mille.
Cet enfant, dans la foule, à connoître eſt facile:
Son teint n'eſt point de lis; mais un feu ſéducteur
Enflamme ſes regards; ſon diſcours eſt flatteur;
Souvent ſon cœur dément ce que ſa bouche exprime;
Sa voix douce s'aigrit, quand ſon courroux l'anime;
De blonds cheveux flottans couvrent ſon front pervers,
Et ſa main, quoique foible, atteint juſqu'aux Enfers:
Son ſein ſe montre à nud; mais ſon ame eſt voilée;
Comme un oiſeau, ſon vol le tranſporte en tous lieux;
Ses dards vont ſans effort à la voûte étoilée;
Il en a d'enchanteurs & de ſéditieux:

L'or

L'or brille en ſon carquois ; mais les flèches qu'il lance,
Bleſſent tous les Mortels : moi, dont il prit naiſſance,
J'en ai ſenti l'atteinte, & ſon léger flambeau
Brûle le ſoleil même.... Ah ! ſi de ce tableau
Vous retrouvez l'objet, rendez-moi ſa préſence ;
Sans pitié pour ſes pleurs, donnez-lui des liens ;
Dans les liens encor redoutez ſa puiſſance ;
Redoutez ſes poiſons s'il vous promet des biens :
Si le traître ſourit, ſoyez ſûr qu'il vous trompe ;
Reſſerrez bien ſes fers, de peur qu'il ne les rompe :
S'il vous offre un baiſer, craignez-en la douceur :
Les flammes qu'il répand embraſent la Nature :
S'il dit, prenez ce trait, il vient de mon armure ;
Gardez-vous d'y toucher, c'eſt un préſent trompeur.

*M.****

N.° 1018 *a.*

ENFANT (à un), ou *l'Age vraiment heureux.*

TOI, que je prendrois pour modèle,
Si je voulois peindre l'Amour ;
D'une mère ſans doute belle,
Enfant auſſi beau qu'un beau jour.
Que ne ſuis-je encore à ton âge !
Sans ſoucis vains, ſans fol eſpoir,

Moins philoſophe & bien plus ſage,
J'étois heureux ſans le ſavoir.
Baiſant ma poupée à toute heure,
Sans craindre l'infidélité,
Ma couchette étoit ſa demeure,
Et je dormois à ſon côté.
Fillette, alors, ſans conſéquence,
Dans ſes bras, ou ſur ſes genoux,
Me berçoit avec complaiſance,
Et me couvroit de baiſers doux.
Jouis de ta paiſible aurore;
Un jour, dans le fond de ton cœur,
Comme moi, tu diras encore,
L'enfance eſt l'âge du bonheur.

M. Sylvain Maréchal.

N.° 1019.

ENFANT (l') *incorrigible.*

L'AMOUR indiſpoſant chaque jour tous les Dieux,
JUPITER réſolut de l'exiler des Cieux;
Mais ſur le bruit de ſa diſgrace,
Sa mère vint demander grace:
Eh! que ne peuvent deux beaux yeux?
Jupiter, plus qu'un autre, aimoit ce doux langage.

Qu'il reſte dans le Firmament,
Je le veux, dit ce Dieu, mais qu'il ſoit prudemment
Dépouillé de tout ſon bagage,
De ſon carquois, de ſon bandeau,
De ſes traits & de ſon flambeau.
Ce nouvel arrêt s'exécute:
L'Amour eſt dépouillé. Nouveaux cris de CYPRIS:
Que veut-on à préſent que devienne ſon fils?
L'affaire de rechef amplement ſe diſcute
A la pluralité des voix.
Pour appaiſer tout ce tapage,
Le Dieu malin obtint de reprendre, à ſon choix,
Ce qu'il aime le mieux de tout ſon équipage.
O vous! qui reſſentez les amoureux déſirs,
Devinez-vous le choix de l'Enfant de CYTHÈRE?
Il reprit ſon bandeau: j'en conçois le myſtère;
Sans ces illuſions, que ſeroient nos plaiſirs?

M ***.

N.° 1020.

ENFANT (à un) *nouveau né.*

QUE tes cris éternels me rempliſſent d'alarmes,
Et que je ſens mon cœur attendri de tes larmes !
Quelle eſt ta deſtinée ! ô malheureux enfant !
A peine es-tu ſorti des ombres du néant,
Que, victime déjà du péché de tes pères,
Tu fais, par la douleur, l'eſſai de tes miſères.
Falloit-il naître, hélas ! pour vivre dans les pleurs,
Et commencer ſi-tôt le cours de tes malheurs ?

De Coulange.

N.° 1021.

ENFANT (l') *& le Maître d'école*, ou *Leçon aux Moraliſeurs.*

UN jeune enfant, dans l'eau ſe laiſſa cheoir,
En badinant ſur les bords de la SEINE.
Le Ciel permit qu'un ſaule ſe trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le ſauva.

S'étant pris, dis-je, aux branches de ce ſaule
Par cet endroit, paſſe un Maître d'Ecole.
L'enfant lui crie : au ſecours, je péris.
Le *Magiſter* ſe tournant à ſes cris,
D'un ton fort grave, à contre-temps, s'aviſe
De le tancer. Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis ſa ſottiſe !
Et puis, prenez de tels fripons le ſoin.
Que les parens ſont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à ſemblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! & que je plains leur ſort !
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

La Fontaine.

N.° 1022.

ENFANT (l') *& le Ver à ſoie*, ou *Leçon à ceux qui ſont trop empreſſés de jouir.*

CERTAIN Enfant avoit un Ver à ſoie,
Dont il faiſoit ſes plus doux paſſe-temps.
Un rien divertit les enfans.
Celui-ci n'avoit pas de plus parfaite joie,
Que celle d'élever ſon jeune priſonnier.
Il faut qu'à toute heure il le voye,

Qu'il le nourriſſe, qu'il le choye;
Il ne l'eût pas donné pour l'Univers entier :
De ſon tendre feuillage il dépouille un mûrier,
De cartons enlaſſés fait un château fragile,
De feuilles le tapiſſe, & dans ce domicile
Met le vermiſſeau repoſer.
Lui, de s'y promener, d'y filer, d'y manger :
C'eſt plaiſir d'être eſclave en un ſi doux aſyle !
Le temps vint que Nature, aux regards des Humains,
Voulant dérober ſes merveilles,
Fit qu'à bâtir le Ver employa quelques veilles.
A l'ouvrage, elle ſeule, elle prête les mains :
Tout ce que touche la Nature
Devient or ſous ſes doigts. L'Inſecte en peu de temps
Se façonne un logis d'admirable ſtructure :
Il ſe retire là-dedans,
Pour en ſortir, un jour, ſous une autre parure.
L'Enfant voudroit déjà qu'il eût briſé ſes fers ;
Il voudroit qu'à l'inſtant, d'habitant de la terre,
Il devînt Citoyen des airs ;
Il voudroit déjà qu'il fût père :
Pour un ſeul Ver, dit-il, j'aurai cent Vermiſſeaux.
Le voile où s'opéroit cette métamorphoſe,
Sembloit trop retarder tant de plaiſirs nouveaux.
A couper ce tiſſu, le Marmot ſe diſpoſe :
Sa main mal-aſſurée, & les cruels ciſeaux,

De concert avec ceux de la parque fatale,
Pour l'Inſecte chéri trop funeſte concours,
Tranchèrent & ſa ſoie & le fil de ſes jours:
De ſa coque il paſſa dans la barque infernale.
C'eſt ainſi qu'en voulant ſe hâter de jouir,
Souvent on perd un bien qu'on alloit recueillir.

M. l'Abbé Aubert.

N.° 1023.

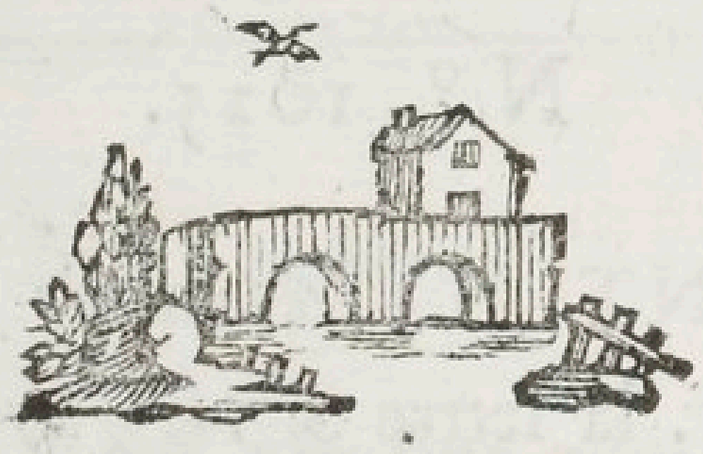
ENFANT (l') *de la ville & l'Enfant de la campagne*, ou *l'Orgueil prématuré*. Conte moral.

FANFAN gras & vermeil, & marchant ſans liſière,
Voyoit ſon troiſième printemps.
D'un ſi beau nourriſſon PÉRETTE toute fière,
S'en alloit à PARIS le rendre à ſes Parens.
Pérette avoit, ſur ſa Bourique,
Dans deux paniers, mis COLAS & FANFAN.
De la riche CLOÉ, celui-ci, fils unique,
Alloit changer de nom, d'état, d'habillement,
Et peut-être de caractère.
Colas, lui, n'étoit que Colas,
Fils de Pérette & de ſon mari Pierre.
Il aimoit tant Fanfan, qu'il ne le quittoit pas:

Fanfan le chériſſoit de même.
Ils arrivent. Cloé prend ſon fils dans ſes bras ;
Son étonnement eſt extrême,
Tant il lui paroît fort, bien nourri, gros & gras.
Pérette de ſes ſoins eſt largement payée ;
Voilà Pérette renvoyée ;
Voilà Colas que Fanfan voit partir.
Trio de pleurs. Fanfan ſe déſeſpère ;
Il aimoit Colas comme un frère :
Sans Pérette & ſans lui, que va-t-il devenir ?
Il fallut ſe quitter. On dit à la Nourrice :
Quand de votre hameau vous viendrez à Paris,
N'oubliez pas d'amener votre fils ;
Entendez-vous Pérette ? On lui rendra ſervice.
Pérette, le cœur gros, mais plein d'un doux eſpoir,
De ſon Colas déjà croit la fortune faite.
De Fanfan cependant Cloé fait la toilette :
Le voilà décraſſé, beau, blanc, il falloit voir ;
Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette :
On dit que le fripon ſe voyant au miroir,
Oublia Colas & Pérette.
Je voudrois à Fanfan porter cette galette,
Dit la Nourrice un jour ; Pierre qu'en penſes-tu ?
Voilà tantôt ſix mois que nous ne l'avons vu.
Pierre y conſent ; Colas eſt du voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil eſt de tout âge),

Pour ſon ami, Colas trop mal vêtu :
Sans la galette il l'auroit méconnu.
Pérette accompagna ce gâteau d'un fromage,
De fruits & de raiſins, doux tréſors de BACCHUS.
Les préſens furent bien reçus :
Ce fut tout ; & tandis qu'elle n'eſt occupée
Qu'à faire éclater ſon amour,
Le Marmot, lui, bat du tambour,
Traîne ſon chariot, fait danſer ſa poupée.
Quand il a bien joué, Colas dit : C'eſt mon tour :
Mais Fanfan n'étoit plus ſon frère ;
Fanfan le trouva téméraire ;
Fanfan le repouſſa d'un air fier & mutin.
Pérette alors prend Colas par la main :
Viens, lui dit-elle avec triſteſſe,
Voilà Fanfan devenu grand Seigneur ;
Viens, mon fils, tu n'as plus ſon cœur.
L'amitié diſparoît où l'égalité ceſſe.

M. l'Abbé Aubert.



N.° 1024.

ENFANT ET LES NOISETTES (l'), ou *Leçon à ceux qui veulent être satisfaits sur le champ.*

UN jeune Enfant, je le tiens d'EPICTETE,
Moitié gourmand & moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot,
Où logeoit mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en put tenir,
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il ne fait que pleurer. En plainte il se consomme;
Il vouloit tout avoir & ne le pouvoit pas.
Quelqu'un lui dit, & je le dis à l'Homme,
N'en prends que la moitié, mon Enfant, tu l'auras.

N.° 1025.

ENFANT (l') *revenu de son erreur.*

V. la lettre S. N.° 2792.

M. l'Abbé Aubert.

N.° 1026.

ENFANS (les) *du temps passé.*

DES enfans vigoureux, images de leurs pères,
S'abreuvoient d'un lait pur dans le sein de leurs mères:
Leur essaim florissant ne s'offroit à leurs yeux,
Que comme un gage sûr de la faveur des Cieux;
Du joug des passions leur cœur fut toujours libre,
Conservant des humeurs le parfait équilibre;
Le travail, l'innocence & la sobriété,
Leur préparoient des ans filés pour la santé;
Et le Soleil suivi des saisons & des heures,
Des signes inclinés parcourant les demeures,
Avoit cent & cent fois recommencé son cours,
Avant que d'éclairer le dernier de leurs jours.

De la Motte.

N.° 1026 *a.*

ENFANS GATÉS (le sort assez commun des).

V. la lettre G. N.° 1411.

Ganeau.

N.° 1027.

ENFANS (leçon aux) *des Rois & des Princes Souverains.*

Aux fils des Souverains je conſacre mes ſons.
Venez, Princes, nos champs vous offrent des leçons.
Jadis des Dieux Bergers fouloient les fleurs champêtres;
Un Trône de gazon vous attend ſous des hêtres:
Vous porterez un jour le doux nom de Paſteur;
Ce nom eſt, pour un Roi, le nom le plus flatteur:
Des devoirs qu'il impoſe, aimez à vous inſtruire.
Le Ciel, dans ſes décrets, vous réſerve à conduire
Un troupeau, qui, docile aux loix de ſes Bergers,
Ne s'égare jamais ſur des bords étrangers.
Il eſt dans nos hameaux des Socrates champêtres;
Les Rois, vous diront-ils, ſont plus pères que maîtres.
Le premier Trône étoit un gazon façonné,
Et le premier Monarque, un Paſteur couronné.
La douceur du Berger, ſes ſoins, ſa vigilance,
Sont les devoirs des Rois, au ſein de leur puiſſance.
Trop heureux s'ils goûtoient la paix que nous goûtons!
Venez, Princes, nos champs vous offrent des leçons.
De fertiles guérets, de rians payſages,
Les moutons bondiſſans ſur de gras pâturages,

Des Muſes de nos bois les paiſibles combats
Traceront à vos yeux l'image des Etats ;
De ces Etats heureux qui bravent l'indigence,
Où les arts, les plaiſirs, naiſſent de l'abondance.
La richeſſe du Peuple eſt le tréſor des Rois :
Qu'elle ſoit & le but & le prix de vos loix.
La SEINE coulera ſur les rives de l'EBRE,
Lorſque nous oublierons ce Monarque célèbre,
Qui juſqu'à nos hameaux abaiſſa ſa bonté.
HENRI voulut bannir la dure pauvreté
Des champêtres repas que THESTILIS apprête ;
Et de ſes tendres ſoins marquer nos jours de fête ;
HENRI vit dans nos cœurs, il vit dans nos chanſons.
Venez, Princes, nos champs vous offrent des leçons ;
Le criſtal de nos eaux eſt un miroir fidèle,
Il forme des objets l'image naturelle.
Aux Rois comme aux Bergers, il oſe reprocher
Les défauts qu'un flatteur ſait parer ou cacher ;
Vous le conſulterez au bord d'une onde pure ;
Vous y verrez du vrai la naïve peinture.
On dit que ce ſpectacle eſt des Rois peu connu ;
Rien ne s'offre à leurs yeux ſous un air ingénu.
Telle qu'eſt à la Cour une jeune Bergère
Qui ſe cache, rougit, près du Trône étrangère :
L'aimable Vérité tremble devant les Rois ;
Timide, embarraſſée, elle fuit dans nos bois,

Et revient parmi nous diſſiper ſes alarmes.
Parmi nous on apprend à reſpecter ſes charmes;
Elle pare nos mœurs, préſide à nos chanſons.
Venez, Princes, nos champs vous offrent des leçons.
Le Paſteur qui prétend au titre heureux de ſage,
Éloigne les périls du troupeau qu'il ménage;
Son paiſible bercail, inacceſſible aux loups,
N'en redoute jamais l'homicide courroux:
Les Bergères de fleurs couronnent ſa houlette,
Et pour lui des Bergers réveillent leur muſette.
Satisfait de ſes champs, il borne ſes deſſeins
A maintenir la paix dans les hameaux voiſins.
Mais pourquoi vous tracer cette image ruſtique?
La FRANCE vous préſente un Héros pacifique,
Qui des Bergers du Nord aſſûre le repos,
Et règle le deſtin de leurs divers troupeaux:
On le nomme par-tout le Dieu des Bergeries.
Pour orner ſes Autels, ſur nos rives chéries,
Nous cueillerons des fleurs dans toutes les ſaiſons.
Venez, Princes, nos champs vous offrent des leçons:
Croiſſez parmi nos vœux mêlés à notre hommage,
Souffrez encor nos airs; les vertus de votre âge,
Ses graces, ſa candeur, biens nés dans les hameaux,
Sont réſervés aux ſons des ſimples chalumeaux:
Ils viendront ces beaux jours, où, ſur des tons ſublimes,
La lyre chantera vos vertus magnanimes;

Par la gloire conduits ſur les pas des BOURBONS,
Vos exemples, aux Rois, ſerviront de leçons.

Le P. Lombard, Jéſuite.

N.° 1028.

ENFANS (les bons), ou *les Mœurs peu connues.*

V. la lettre T. N.° 2974.

M. l'Abbé Aubert.

N.° 1029.

ENFER (l') *eſt le ſéjour de la Diſcorde, de l'Envie, de l'Orgueil, de l'Hypocriſie & de l'Intérêt.*

LA gît la ſombre envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans:
Triſte amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit HENRI, ſe détourne, & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'Orgueil, qui ſe plaît & s'admire;
La Foibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus.

L'Ambition ſanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée;
La tendre Hypocriſie, aux yeux pleins de douceur
(Le Ciel eſt dans ſes yeux, l'Enfer eſt dans ſon cœur);
Le Faux Zèle éclatant, ſes barbares maximes,
Et l'Intérêt, enfin, père de tous les crimes.

De la Henriade de Voltaire.

N.° 1030.

ENFER (deſcription de l').

C'EST là que RHADAMANTE exerce ſa juſtice,
Découvre l'impoſture, & fait la guerre au vice,
Au crime en vain ſecret, puiſqu'on n'évite pas
La peine & les remords qui ſuivent le trépas.
Ses Arrêts prononcés, TISIPHON implacable,
Fait par ſes noirs Serpens ronger l'ame coupable,
Lui reproche ſon crime, inſulte à ſes malheurs,
Et preſſe par ſes cris les inflexibles Sœurs.
C'eſt là que du Tartare eſt la caverne immonde,
Deux fois plus haute encor dans ſa chûte profonde,
Que la Terre n'eſt loin de l'Olympe azuré.
Aux plus creux des cachots de l'abyme enſoufré,
Sont les immenſes corps des enfans de la Terre,
Les orgueilleux TITANS écraſés du tonnerre.

Là, je vis d'ALOÜS les fils audacieux,
Qui, briſant de leurs mains l'épais criſtal des Cieux,
Voulurent détrôner le grand JUPITER même.
Là, je vis SALMONÉE, & ſon tourment extrême;
L'arrogant qui jadis bravoit les Immortels,
Et vouloit uſurper l'encens & les Autels,
Quand ſur un pont d'airain, pouſſant ſon char rapide,
Lançant ſes feux ardens ſur le Peuple d'ÉLIDE,
Il penſoit imiter, dans ſon triomphe vain,
L'inimitable foudre & l'immortelle main:
Mais du grand Roi des Dieux, l'ire juſte & puiſſante
Lança, non une torche & de la poix fumante,
Mais perça le Tyran de ſon foudre vengeur,
Et le précipita dans ces lieux pleins d'horreur.
J'en vis ſur qui pendoit une roche peſante,
Toujours prête à tomber, & toujours menaçante:
Tel eſt PIRITHOÜS brûlé d'ambition,
Les LAPITHES cruels & l'impie IXION.
Sous un ſuperbe dais, le criminel TANTALE
Regarde l'appareil d'une table royale;
MÉGÈRE lui préſente une torche de poix,
Et tournant à l'entour, d'une terrible voix,
Irrite avec plaiſir ſa faim inſatiable,
Et défend à ſes mains d'approcher de la table.
Les enfans révoltés, les frères ennemis,
Le Seigneur infidèle à ſon vaſſal ſoumis,

Celui qui d'un Tyran embraſſa la querelle,
Le Serviteur perfide, & le Sujet rebelle,
Tous ſentent juſtement les tourmens des Enfers :
Chacun, ſelon ſon crime, éprouve un ſort divers.

Segrais.

N.° 1031.

ENGRAIS (de l') *& du repos qu'il faut donner aux terres de labourage.*

QU'UN vallon moiſſonné dorme un an ſans culture,
Son ſein reconnoiſſant te paye avec uſure.
On ſeme un pur froment dans le même terrain,
Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin,
Ou la veſce légère, ou ces moiſſons bruyantes
De pois retentiſſans dans leurs coſſes tremblantes.
Pour l'avoine & le lin, & les pavots brûlans,
De leurs ſucs nourriciers ils épuiſent les champs :
La terre toutefois, malgré leurs influences,
Pourra, par intervalle, admettre ces ſemences ;
Pourvu qu'un ſol uſé, qu'un terrain ſans vigueur,
Par de riches engrais raniment leur langueur.
La terre ainſi repoſe en changeant de richeſſes ;
Mais un entier repos redouble ſes largeſſes.

CÉRÈS approuve encor que des chaumes flétris,
La flamme, en pétillant, dévore les débris;
Soit que les fels heureux d'une cendre fertile,
Devienne pour la terre un aliment utile;
Soit que le feu l'épure, & chaſſe le venin
Des funeſtes vapeurs qui dorment dans ſon ſein;
Soit qu'en la dilatant par ſa chaleur active,
Il ouvre des chemins à la ſéve captive;
Soit qu'enfin reſſerrant les pores trop ouverts
D'un ſol que fatiguoit l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du Ciel, au ſouffle de Borée,
Au Soleil dévorant, il en ferme l'entrée.

M. l'Abbé de l'Ille.
Traduction des Géorgiques: L. I.

N.° 1031 *a.*

ENGRAIS (de l') *artificiel pour les terres.*

SI des fonds épuiſés, la nature altérée,
Par des engrais plus forts, veut etre réparée;
La marne qu'employoient nos antiques GAULOIS,
La caſtine, la chaux, s'offrent à votre choix;
Ces remèdes puiſſans, réglés avec ſageſſe,
Peuvent rendre à la terre une longue jeuneſſe.

Bientôt l'Agriculteur, inſtruit par ces leçons,
Voit les greniers trop pleins refuſer ſes moiſſons.

M. Roſſet.

Poëme d'Agriculture. Ch. I.

N.° 1032.

ENGRAIS (des) *inventés par les Anglois.*

APPRENEZ, ô Mortels! qu'il eſt un art facile
D'obtenir des moiſſons du champ le plus ſtérile;
Il eſt un heureux art de choiſir des engrais,
Qu'au vertueux TOWSHEND a révélé GÉRÈS.
TRIPTOLÈME nouveau, je viens te rendre hommage;
Le bien qu'on fait au monde, ajoute à mon partage.
Ami du bienfaiteur, ſans pouvoir l'imiter,
J'aſpire à ſes vertus, & j'aime à les chanter.

Dans les champs d'ALBION, ſur un ſable infertile,
C'eſt toi qui, le premier, fis répandre l'argile,
Fécondas l'un par l'autre, & du mêlange heureux,
Vis naître les moiſſons ſur un fond ſablonneux.
Au ſol, qu'une huile épaiſſe avoit rendu ſolide,
C'eſt toi qui, le premier, mêlas le ſable aride:
Par ſes angles tranchans le limon diviſé,
Laiſſa ſortir le bled du champ fertiliſé.

Mais ton exemple encore inſtruiſit ta Patrie,
A revêtir les monts des dons de la prairie;
A contraindre les champs depuis peu moiſſonnés,
D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
Ton Peuple induſtrieux, que l'Etat encourage,
Des ſecrets de ton art apprit à faire uſage;
La TAMISE, en tournant de vallons en vallons,
Admire leurs tréſors; & des riches moiſſons
Qu'on vit ſous les Conſuls border les flots du TIBRE;
CÉRÈS avec plaiſir couronne un fleuve libre.

M. de Saint-Lambert.

Poëme des Saiſons.

N.° 1033.

ENGRAIS (de l') *des terres.*

DES reſtes les plus vils ſe forme cet engrais,
Qui va porter la vie au fond de vos guérèts;
Des animaux divers la féconde litière,
Eſt, des amendemens, la plus riche matière:
Pour les multiplier, ajoutez aux premiers
La dépouille des bois, la cendre des foyers.
Ces amas précieux ſe mêlent & s'uniſſent,
Et de l'aſtre du jour les ardeurs les mûriſſent:

Ainſi, par d'heureux ſoins toujours entretenus,
Tour-à-tour aux guérèts ils portent leurs tributs.

M. de Roſſet.
Poëme d'Agriculture.

N.° 1034.

ENJOUEMENT (éloge de l').

. . . . . .

CETTE folie eſt ſage & vaut de la raiſon,
Elle fait à la fois les charmes de la vie,
En jetant un air gai ſur ce qui nous ennuie.
Par elle un rien amuſe, intéreſſe, ſéduit:
C'eſt elle qui toujours, lorſque le plaiſir fuit,
Nous ranime au plaiſir, ſans ſouffrir d'intervalle;
Des routes du bien-être elle eſt la principale:
Avec elle on ſait tout, & ſans être ſavant;
Sans elle le ſavoir n'offre qu'un ignorant;
L'eſprit ſe fait un jeu d'une critique fine,
Sans paroître guindé, ſur un mot il badine.

Boiſſy.

N.° 1034 *a.*

ÉNIGME (1).

„ Ci-gît le Fils, ci-gît la Mère,
„ Ci-gît la Sœur, ci gît le Frère,
„ Ci-gît la Femme & le Mari,
„ Et ſi ne ſont que deux ici “.

N.° 1034 *b.*

ÉNIGME.

„ Du repos des Humains, implacable ennemie,
„ J'ai rendu mille Amans envieux de mon ſort;
„ Je me repais de ſang, & je trouve ma vie
„ Dans les bras de celui qui recherche ma mort “.

Boileau.

---

(1) Je place ces deux Morceaux pour parler du mot Énigme; mais je fais un Recueil ſéparé, qui fera ſuite de cet Ouvrage, dans lequel ſe trouveront toutes les Énigmes qui ont éte faites depuis la création du *Mercure de France*. Je choiſis les plus courtes & les plus intéreſſantes, tant par rapport au ſtyle poétique que par rapport à l'imagination qui les caractériſe.

N.° 1035.

ENJOUEMENT (entretien sur l').

L'ANGLOIS, de la Philoſophie
Perçant les auguſtes ſecrets,
Dans le ſilence des forêts
Promène ſa mélancolie.
Célèbre dans l'art de jouir,
Le Peuple qui vit naître OVIDE,
Sous un myrthe où l'Amour le guide,
Reſpire & chante le plaiſir.
L'IBÈRE, qui, des bords du TAGE,
Franchiſſant l'abyme des flots,
Nous donna des Mondes nouveaux,
Dans ſes yeux & dans ſon langage
Peint la majeſté des Héros.
O François! une aimable chaîne
T'unit au Dieu de l'Agrément.
J'habite les bords de la SEINE;
Je dois mes vers à l'Enjouement.
Oui, ſans ce Dieu qui nous careſſe,
Pour nous la vie eſt un fardeau;
Avec lui l'heureuſe vieilleſſe
Badine encor près du tombeau.

Il donne à la belle jeuneſſe
La piquante vivacité,
Et de l'Univers enchanté
Il bannit, par ſa douce ivreſſe,
L'ennui de l'uniformité.
Ah! ſans lui, d'un talent ſublime
Nous ſommes foiblement émus,
A peine d'utiles vertus
Obtiennent une foible eſtime.
Mon cœur eſt bien mieux occupé
Par ſon badinage folâtre.
CORNEILLE eſt Roi ſur le théatre;
CHAPELLE eſt Dieu dans un ſoupé:
L'éclat d'une ſuperbe fête,
Les Palais ſomptueux des Rois,
S'il n'y fait entendre ſa voix,
N'offrent qu'une pompe muette.
Cédez à ce Dieu ſéducteur,
Vains Philoſophes de la GRÈCE,
Vous raiſonnez ſur la ſageſſe;
Mais par lui je ſens le bonheur:
Il embellit la beauté même;
La laideur lui doit des attraits;
Il répand des charmes ſecrets
Sur le chaume & le diadême.
De MARS le glaive enſanglanté,

La balance de la Juſtice,
Le ſceptre de l'autorité,
Sont les jouets de ſon caprice.
Souvent l'Europe a vu ſes mains
Des Etats diriger les rênes.
Plus puiſſant que les MAZARINS,
Que les LOUVOIS, que les TURENNES,
Il régloit le ſort des Humains.
Aimable Dieu, dans ma Patrie
Fixe à jamais tes étendards!
Sans toi que m'importe la vie,
Les dignités & l'induſtrie,
Et les tréſors & tous les arts?
L'ame d'un Grand, peu ſatisfaite,
Gémit dans de brillans feſtins;
Son œil ſur les plus beaux jardins
Promène une vue inquiète:
Il ne jouit point de ces eaux
Que la jeune main des NAYADES
Sur le gazon verſe en caſcades,
Ou fait jaillir ſous des berceaux.
L'airain, le marbre qui reſpire,
Ne retracent pas ſous ſes yeux
Les traits des Belles ou des Dieux.
Son Maître a daigné lui ſourire;
Il marche entouré de flatteurs,

Il ſait gouverner un Empire:
Hélas! au faîte des honneurs,
Malheureux! il ne ſait pas rire.
L'hiver flétrit notre ſejour;
L'air eſt troublé par les orages;
Le ciel eſt couvert de nuages;
L'œil cherche en vain l'aſtre du jour;
La neige blanchit les montagnes;
Les eaux inondent les vallons;
Le vent mugit dans les campagnes;
Les fleuves roulent des glaçons;
Un Diſciple heureux d'ÉPICURE
S'amuſe, environné d'horreurs.
Au ſein d'une retraite obſcure,
Et dans le deuil de la Nature,
L'enjouement fait naître des fleurs.
Quel eſt ce Temple où la richeſſe
Et le goût fixent mes regards?
Un CRÉSUS, ivre de molleſſe,
Y dort au milieu des Beaux-Arts.
Sa jeune & perfide Maîtreſſe,
Par ſes chanſons & ſes appas,
Réveille en vain cette ame épaiſſe:
Le plaiſir ne s'achète pas.
Sur une toile enchantereſſe
Les Ris & les Jeux ſont tracés:

Sur ſon front, dans ſes yeux glacés,
Je n'apperçois que la triſteſſe.
Quittons PLUTUS & ſes boſquets,
Pour une fête de village:
Sous des tavernes de feuillage,
On peut oublier ſes Palais.
Là, des rayons de l'allégreſſe
Les viſages ſont colorés;
On n'y voit point les flots dorés
Des bons vins d'ESPAGNE ou de GRÈCE:
Un jus ſans parfum, ſans fineſſe,
Gratte les goſiers altérés.
Là, ſous des ombrages antiques,
Sautent de vigoureux Danſeurs;
Là, je vois les Vieillards grondeurs,
Déridés par des airs bachiques;
Je compte ces groupes ruſtiques,
Et j'entends trinquer les Buveurs.
Là, parmi des concerts barbares
Des pots briſés, des cris perçans,
Les Amantes & les Amans
Forment mille courſes bizarres;
Le père anime ſes enfans.
Vous triomphez dans ces orgies,
Bonheur groſſier, facile & doux.
Princes fameux, puiſſans génies,

Ont-ils moins de plaiſirs que vous ?
Je ſais que l'Enjouement préfère
Une vive & douce gaieté,
Naïve ſans être groſſière,
Toujours noblement familière,
Piquante avec ſimplicité.
Heureux le Mortel plein de graces,
Qui n'eut jamais l'air apprêté,
Qui rit ſans art & ſans grimaces,
Me raille ſans méchanceté,
Sans qu'il me flatte, ſait me plaire,
Traveſtit en jeune beauté
Cette raiſon vieille & ſévère,
Qui des Belles ſe fait chérir,
En les amuſant les enflamme,
Et ſans les voir jamais rougir,
Excite ſouvent dans leur ame
La douce image du plaiſir.
Non loin de la Reine des villes,
Au centre d'un bocage épais,
Dans des lieux en roſes fertiles,
L'Enjouement plaça ſon Palais.
Il en a banni l'opulence,
Sur-tout l'or n'y brilla jamais.
De la triſte magnificence
Ce Dieu fuit les pompeux apprêts :

Des myrthes ſouples qui s'uniſſent,
Forment des voûtes en berceaux;
Des rangs de jeunes arbriſſeaux
Sont des colonnes qui fleuriſſent;
L'air eſt charmé du bruit des eaux
Qui ſerpentent ou qui jailliſſent,
Et toujours ces bois retentiſſent
Des accords brillans des oiſeaux.
Là, ſur le marbre ou le porphyre,
On ne voit point ces fiers Vainqueurs,
Ces Héros fameux qu'on admire;
Les Héros font couler des pleurs.
Mais dans ces riantes retraites
Les Jeux ont peint de leurs crayons
Les traits chéris de LA FAYETTE,
Des SÉVIGNÉS & des NINONS.
Les mâles & ſombres peintures
Des LE BRUNS & des PARROCELS,
N'y retracent point aux Mortels
Le ſang, les meurtres, les bleſſures;
L'ALBANE y peint la volupté
D'une touche vive & légère;
Le pinceau naïf de TÉNIÈRE,
Des hameaux la groſſe gaieté;
Dans ſa bouffonne liberté
CALOT, lui-même, ſait y plaire,

L'Autel n'eſt paré que de fleurs,
Que de feſtons & de guirlandes.
Le Dieu, maître aimable des cœurs,
N'exige point d'autres offrandes :
Qui peut rire, obtient ſes faveurs.
Par ſes reſpects ou le ſilence,
On n'adore pas en ce lieu,
On ne rend ſon hommage au Dieu,
Que par le chant ou par la danſe ;
Sa main joue avec complaiſance
Sur un luth monté par CHAULIEU.
Il a compoſé la couronne
Des dons de FLORE & de BACCHUS :
La troupe des Jeux l'environne ;
Les traits ſont fins, quoiqu'ingénus.
Oh ! combien de Reines altières
N'ont pu voir cet heureux ſéjour !
Tandis que les Jeux dans ſa Cour
Appeloient de ſimples Bergères ;
S'il y reçut des Majeſtés,
Elles quittoient du rang ſuprême
Tous les ornemens reſpectés,
Et le ſceptre & le diadême,
Et tout l'ennui des dignités.

Moi, je rends grace aux deſtinées
De n'être point au rang des Rois.

Ce Dieu, dont j'adore les loix,
Gouverne mes jeunes années.
Du ſein de mon riant loiſir
J'écarte toute inquiétude ;
Dans le ſilence de l'étude
Il m'apprend l'art de le ſaiſir ;
Et, ſous l'amorce du plaiſir,
Il me déguiſe l'habitude
De veiller & de réfléchir.
Tantôt, dans les jeux de THALIE,
J'aime à le voir, utile aux mœurs,
Crayonner l'humaine folie,
Et nos vices & nos erreurs ;
Tantôt, dans ces lieux où la danſe
Et le folâtre *Incognito*
Donnent une heureuſe licence
Aux Jeux qui ſautent en cadence
Et s'agacent en Domino,
Je le vois, au ſortir de table,
Tenant un archet à la main,
Faire mouvoir le genre humain :
Il a l'air un peu libertin,
Mais il n'en eſt que plus aimable.
Mais quel ſouper délicieux !
Que de nectar & d'ambroiſie !
Que de plaiſirs & de beaux yeux !

Non

Non, vous n'avez rien que j'envie,
Buffets d'HÉBÉE, tables des Dieux.
Dans ce ſallon, je vois des Cieux,
Je vois des amis & JULIE;
La nuit règne ſur l'Univers;
Tout dort dans un profond ſilence.
Les champs, les villes & les mers
Sont cachés ſous un voile immenſe.
Les projets, les ſoins dévorans
Font veiller de pâles Miniſtres.
Les ailes des ſonges ſiniſtres
Preſſent la couche des tyrans;
Et moi, je regarde JULIE.
L'éclat des flambeaux allumés
Rend ſes attraits plus animés;
Sa parure en eſt embellie;
Sa main, par VÉNUS arrondie,
D'un vin d'Aï verſe les flots:
La mouſſe féconde en ſaillie
Fait pétiller tous les cerveaux;
Loin de nous tout mortel qui penſe;
Le bon vin s'exhale en bons mots,
J'applaudis à ceux qu'on me lance.
Je ne vois point à mon côté,
Je n'entends pas ici VALÈRE,
Qui, fier d'un nom jadis vanté,

Mais jaloux du talent de plaire,
Daigne ſe montrer populaire ;
D'une pénible aménité
Voile ſon triſte caractère ;
Applaudit d'un air concerté ;
Au ſel d'une joie étrangère ;
Se croit aimable & reſpecté ;
Veut qu'on l'envie & le regrette ;
Rit le premier par vanité
De ſes bons mots qu'il me répète,
M'amuſe par ſa dignité,
Et m'attriſte par ſa gaieté.
Je ne vois point cette DELPHIRE,
Triſte Coquette à quarante ans,
Mauſſade avec des diamans,
Qui s'étudie à bien ſourire,
Lance un regard qu'elle croit fin ;
Tour-à-tour vive & languiſſante,
Même avec art s'impatiente ;
Cherche le ton, l'air enfantin,
Et pour m'ennuyer ſe tourmente.
Vous qui brillez ſans ornement ;
Vous, rivales ſans jalouſie,
Filles du Dieu de l'Enjouement,
Nymphes qu'adore ma Patrie,
Ce Dieu vous offre ſes faveurs ;

Il tient le fil de vos journées,
Et vous ne cherchez point les fleurs
Dont vos têtes ſont couronnées.
Ah ! que n'ai-je, ſous d'autres Cieux,
Chanté celui qui vous inſpire !
Vous préſidez à ſon empire :
J'euſſe conſulté vos beaux yeux,
Ces yeux, dont un regard déploie
L'eſprit, la douceur & la joie ;
Ce ſouris malin, mais flatteur,
Ces graces nobles, mais légères,
Des Cours des Rois l'art enchanteur,
Mais le ton naïf des Bergères.
Si, dans les jours d'ANACRÉON,
Et ſous le ciel brillant d'HOMÉRE,
Que vit l'Amante de PHAON,
La GRÉCE eût placé votre nom
Au PARNASSE comme à CYTHÈRE ;
Tous les Poëtes renommés
Euſſent recueilli, ſur vos traces,
Ces fleurs dont nous ſommes charmés ;
VÉNUS eût compté quatre Graces.
WEAUME, non, tes flots orgueilleux
N'arroſent point d'illuſtres villes ;
Mais tes flots dans un cours heureux
Baignent de champêtres aſyles.

Ton nom ſi cher n'eut pas l'honneur
D'être célébré par VIRGILE,
Ou d'être traduit par DELILE;
Mais il eſt écrit dans mon cœur.
Le RHIN a vu CÉSAR vainqueur,
Follement épris des conquêtes,
Porter la foudre & la terreur;
Mais tu fus témoin de nos fêtes.

O vous que j'aime! ô dignes Sœurs!
Vous, que, malgré tant de rigueurs,
Un peuple de rivaux encenſe,
Ne couronnez point leurs déſirs;
D'une barbare indifférence
N'allez point payer mes ſoupirs.
Dira-t-on toujours qu'une Belle
Ne ſait pas aimer un abſent?
Quoique François, je ſuis conſtant,
Et dans PARIS je ſuis fidèle.

M. Barthe.

N.° 1036.

ENNEMIS (le danger de ſe faire des petits), ou *Leçon aux Inhumains.*

V. la lettre A N.° 39.

Le Noble Tenelière.

N.° 1037.

ENNUI (l').

C'EST un vice du cœur, né de l'inaction;
Il faut du mouvement, de l'occupation,
Des charges, des emplois qui rempliſſent le vuide;
Des devoirs dont la voix nous excite & nous guide.

Boiſſy.

N.° 1038.

ENNUI (l').

DES Humains, Tyran redoutable,
Ennui, vautour inſatiable,
Pourquoi troubles-tu mon repos?
Que ne choiſis-tu ta retraite
Près des Pédans, des faux Dévots,
Des triſtes Lecteurs des Gazettes,
Et de l'importune Caillette
Qui ſait jaſer tout à propos?
Va gîter chez ces Douairières,
Dont les appas ſexagénaires

Quêtent en vain des ſoupirans ;
Ces Abbés de Cour ſuffiſans ,
Ces Critiques atrabilaires ,
Et ces plats faiſeurs de Romans.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ajoute à ces ſuppôts chéris ,
L'Algébriſte au front méthodique ;
La Prude au modeſte ſouris ;
La Nonne au maintien ſéraphique ;
Le Poëte à l'air famélique ;
Enfin , tous les Originaux
Qui forment le Peuple des ſots.
Que JEAN-JACQUES le Philoſophe ,
Que les Sages de ſon étoffe
Soient aſſoupis par tes pavots.
Fais tarir l'Auteur de PAROS ,
Endors celui d'ARISTOMÈNE ;
Sans doute , ENNUI , tu t'en ſouviens ,
Tes langueurs couloient dans ſes veines ,
Tu l'inſpirois à chaque ſcène :
Ses Vers ne ſont-ils pas les tiens ?
En faveur de tant de ſoutiens ,
Epargne-moi , je t'en conjure ;
D'un Philoſophe ai-je l'allure ?

Suis-je auſſi ſage qu'un Mentor ?
Me trouverois-tu la figure,
Ou d'un Epoux, ou d'un Neſtor ?
Des préceptes de la vieilleſſe,
Mon eſprit fuit l'auſtérité :
Je hais la peſante rudeſſe,
Et préfère à ſa gravité,
L'enjouement, la légèreté,
Et les écarts de la jeuneſſe.
Partiſan de la volupté,
Puis-je connoître la triſteſſe ?
ENNUI, VÉNUS eſt ma Déeſſe,
Et ma deviſe, la gaieté.

Par un jeune homme de Marſeille, âgé de 17 ans.

N.° 1039.

ENNUYEUX (à un Auteur).

„ MONSIEUR l'Auteur que Dieu confonde ;
„ Vous êtes un maudit bavard ;
„ Jamais on n'ennuya ſon monde,
„ Avec tant d'eſprit & tant d'art.
„ Je vous eſtime & vous honore ;
„ Mais les ennuyeux tels que vous,

» Euſſiez-vous plus d'eſprit encore,
» Sont la pire eſpèce de tous.
» Qu'un ſot afflige nos oreilles,
» Paſſe encor, ce n'eſt pas merveilles,
» Le don d'ennuyer eſt ſon lot :
» Mais Dieu préſerve mon ouïe,
» D'un homme d'eſprit qui m'ennuie ;
» J'aimerois cent fois mieux un ſot. "

P. M. R.

N° 1040.

ENRICHIR (le ſecret de s'). *V.* la lettre A. N.° 408.

*M.****

N.° 1041.

ENSEIGNE (l') *& le Cabaretier, ou Leçon aux grands Prometteurs.*

UNE Enſeigne de cabaret,
Aſſez bien peinte, encore mieux dorée,
Du logis décorant l'entrée,
Sembloit dire au paſſant : Ici, bon vin clairet,

Morceaux frians, & lit mollet.
Déterminés par l'apparence,
L'Etranger & le Citadin
En foule couroient chez Martin:
Mais peu dura cette affluence;
Car ne trouvant dans le logis
Rien de ce qu'ils s'étoient promis,
Nul n'y rentroit. Le calme, le silence
Régna bientôt dans ce logis trompeur.
Sire MARTIN de fort mauvaise humeur,
Voyant déserter la cohue,
S'en prit à tout: l'Enseigne eut son paquet.
Est-ce donc pour orner la rue,
Ou servir au vent de jouet,
Que ce fer te tient suspendue?
Maudite Enseigne. C'est à tort,
Répondit-elle, qu'on me gronde;
Eh! n'est-ce pas moi qui, d'abord
Seule, attirai tout ce grand monde?
Si tu ne peux le retenir,
C'est toi seul qu'il en faut punir.
Mais moi! qu'ai-je donc fait? Dis-le donc si tu l'oses?
Voici, mon cher MARTIN, un merveilleux avis;
Ne point promettre tant de choses,
Ou tenir ce qu'on a promis.

D'Ardenne.

N.° 1042.

ENSEMBLE (de l') *& des rapports qui concourent à la perfection de la Peinture.*

DE la partie au tout, il exiſte un accord ;
Les membres ont entr'eux un mutuel rapport.
L'ENSEMBLE des objets eſt leur forme preſcrite ;
L'œil juſte l'apperçoit, l'œil exercé l'imite ;
Et le crayon léger, pour en fixer l'effet,
Rend, par un trait précis, cet enſemble parfait.
Il eſt, n'en doutez point, il eſt un caractère,
Un beau ſimple & frappant que l'artifice altère :
Heureux qui le ſaiſit ! il ſait l'art de charmer :
Mais qu'on le ſent bien mieux, qu'on ne peut l'exprimer !
L'EGYPTE, en ſes travaux induſtrieuſe & ſage,
De ces ſimples beautés jadis traça l'image :
De ce Peuple inventeur les ſoins laborieux,
Imparfaits cependant, n'ont tranſmis à nos yeux
Que l'ébauche d'un Art, qu'en ſon ſein il vit naître ;
Un Peuple plus heureux le fit ce qu'il doit être.
Le Grec choiſi des Dieux, admiré des Mortels,
Aux Arts, comme aux Vertus, éleva des Autels.
On vit CORINTHE, ATHÈNE, EPHÈSE, SYCIONE,
Des talens ennoblis diſputer la Couronne :

Et ces rivaux fameux, de la Nature épris,
Appelés, PAUSIAS, PARRASIUS, ZEUXIS;
Par les travaux divins qu'ils furent entreprendre,
Illuſtrer à jamais le ſiècle d'ALEXANDRE.

Cependant, ô rigueur des deſtins ennemis!
Le temps aveugle & ſourd, à qui tout eſt ſoumis,
Outragea ſans reſpect ces fameuſes merveilles;
Leur nom ſeul atteſté, frapperoit nos oreilles:
Ils n'exiſteroient plus ces chef-d'œuvres humains,
Si le luxe des Grecs n'eût ſéduit les Romains.

Mais par ces grands exploits, de l'Univers maîtreſſe,
ROME envia les fruits que cultivoit la GRÈCE.
Les talens aſſervis captivant leurs vainqueurs,
Du Romain belliqueux adoucirent les mœurs:
Chez un Peuple étranger qu'avoient dompté ſes armes,
Des plaiſirs de l'eſprit il reconnut les charmes.
Voluptueux alors, pour tromper ſes loiſirs,
Il fit ſervir les Arts au ſoin de ſes plaiſirs.

Ces trois Filles des Cieux, l'utile Architecture,
La Muſe que je chante, unie à la Sculpture,
Par des Artiſtes Grecs rétablis dans leurs droits,
A Rome triomphante impoſèrent des loix,
Des Palais mieux ornés montrèrent des exemples,
De Dieux mieux fabriqués repeuplèrent les Temples:
JUPITER, au vulgaire, impoſa par ſes traits;
VÉNUS eut plus d'encens, lorſqu'elle eut plus d'attraits:

Et le Romain inſtruit, riant d'un vain hommage ;
Adora moins le Dieu, qu'il n'admira l'image.
Apres ces jours brillans du ſiècle des CÉSARS,
On vit dégénérer les vertus & les Arts.
Ces fiers Mortels, pliés au joug de l'eſclavage,
Des vices effrénés éprouvant le ravage,
Se virent entraînés, par la perte des mœurs,
Des Arts à l'ignorance, & du crime aux malheurs.
Enfin, ſous ſes Tyrans, dégradée, avilie,
A ſon ſort malheureux lorſque Rome aſſervie
Fut en proie aux erreurs, au déſordre, aux forfaits ;
Le Nord lança la foudre, & vengea ſes excès.
Une foule barbare, avide de carnage,
Sur les vainqueurs du Monde aſſouviſſant ſa rage,
Sous leurs Palais détruits accabla ces Mortels,
Et leurs Arts & leurs Dieux, ſous leurs propres Autels.
Muſes, Filles du Ciel ! ô Muſes dont les charmes,
Dont le pouvoir divin diſſipent nos alarmes !
Comment, loin des horreurs de ces funeſtes lieux,
N'avez-vous pas repris votre eſſor vers les Dieux !
Comment de nos fureurs, innocentes victimes,
N'avez-vous pas livré l'homme en proie à ſes crimes !
Mais vous aviez prévu des ſiècles plus heureux :
Des Princes bienfaiſans devoient combler vos vœux.
Vous vîntes enlever, à l'aide des ténèbres,
Au Soldat deſtructeur ces chef-d'œuvres célèbres ;

Tréſors que RAPHAEL, avide de ſuccès,
Déterra pour guider ſes rapides progrès;
Lorſqu'oſant pénétrer dans des cavernes ſombres,
De la Grèce & de Rome il évoqua les ombres.
Artiſtes qui craignez de marcher au haſard,
Conſultez, comme lui, les Maîtres de votre Art.
Puiſez dans leurs travaux cette grandeur des formes,
Ces graces, ces beautés au vrai toujours conformes,
Ces contours expreſſifs, ſans être exagérés,
Et ces juſtes rapports connus & démontrés.

M. Vatelet.

N.° 1043.

ENSEMENCER (inſtruction aux Laboureurs pour). *V.* la lettre A. N.° 35.

M. L'Abbé de Lille.

N.° 1044.

ENTÊTEMENT (l'). *V.* la lettre H. N.° 1453.

Richer.

N.° 1045.

ENTHOUSIASME (tableau de l') *& de ſes effets.*

TU fis les Dieux, ſacré délire,
Les murs s'élèvent à tes ſons;
Tu fais, de l'Enfer qui t'admire,
Treſſaillir les antres profonds:
De MARS tu ſouffles les alarmes;
ALEXANDRE court, vole aux armes;
Le courage, c'eſt ta chaleur.
SPARTE dans ſes revers ſommeille:
Quel chant la frappe! elle s'éveille;
Tout ſuccombe ſous ſa valeur.
Rival de l'Auteur qui fis naître
Le Monde du ſein du chaos,
Ton pouvoir fécond donne l'être
Aux objets à ta voix éclos:
Des tombeaux tu perce l'abyme,
La cendre éteinte ſe ranime;
Les obſtacles te ſont des jeux:
Quand tu t'échappes, c'eſt ce foudre
Qui réduit les remparts en poudre,
Dans l'inſtant qu'il vomit ſes feux.

C'eſt dans les flots de cette ivreſſe
Qu'HOMÈRE trempe ſes pinceaux :
C'eſt quand cette fureur le preſſe,
Qu'il enfante ſes grands tableaux.
Ici, quel bruit ! les Cieux s'écroulent
Sur ma tête les vagues roulent ;
La nuit règne avec le trépas :
Là, MARS fait fumer de carnage
Les champs conſternés du ravage
Des fléaux courans ſur ſes pas.
Soins aſſidus, lente culture,
Que pouvez-vous ſans ces tranſports ?
Les ſimples jeux de la Nature,
De l'Art ſurpaſſent les efforts.
La Gloire n'a qu'un foible empire :
Ceux que l'Enthouſiaſme inſpire,
En Dieux ſe trouvent transformés.
Ils s'arment de la foudre, ils tonnent :
Mortels, les traits qui vous étonnent
Partent de leurs cœurs enflammés.

M. Sabatier.

N.° 1046.

ENTHOUSIASME (l'), ou *l'Artiſte ſatisfait de lui-même.*

Elève d'Apollon, & favori des Belles,
Entre les Arts & les Amours,
L'heureux Pigmalion partageoit ſes beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles.
Sous ſon ciſeau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclore:
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des Humains méritoit moins les vœux.
L'Artiſte, en la formant, ſe rappeloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé;
Ce que ſon cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans ſon ouvrage.
Mon Art, dit-il, a raſſemblé
Des tréſors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre.
Que leur accord me plaît, & que jai bien ſu rendre,
La jambe de Doris & la gorge d'Églé!
J'adorois dans Philis cette taille légère.
Que j'exprime avec vérité
Toutes les graces de Glicère!
Jamais fixé, toujours flatté

Sur

Sur les moindres détails il promène ſa vue.
L'amour-propre & la volupté
Le ramènent ſans ceſſe aux pieds de la Statue.
En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il s'éloigne un inſtant de l'objet qui l'enchante;
Il s'excite au travail, mais ſa main languiſſante
S'arrête, tombe, & laiſſe échapper ſon ciſeau.
Il quitte la Statue, il revient auprès d'elle;
Il la revoit, elle eſt encor plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
Qu'avec plaſir je lui rendrois hommage!
Je l'inſtruirois à faire uſage
D'un cœur qui n'auroit point aimé!
Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être!
Il devroit ſon bonheur à mon art, à mes feux;
Avec l'art d'en jouir, il me devroit ſon être:
Il ignoreroit tout; mais ſon cœur & mes yeux
Lui feroient bientôt tout connoître.
Amour, ſur ce marbre enchanteur
Répands la flamme la plus pure;
D'une beauté nouvelle enrichis la Nature:
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embraſſe, à ces mots, le marbre qu'il adore.
Il croit avoir ſenti de foibles mouvemens;
Il frémit, il obſerve, il voit, il doute encore;
Une timide joie agit ſur tous ſes ſens;

Il a vu palpiter une gorge naiſſante :
De tranſports plus fougueux cet objet le remplit ;
Il y porte une main tremblante ;
Sous ſes doigts étonnés le marbre s'amollit ;
Il colle ſur ſa bouche une bouche enflammée :
Elle répond, dit-il, à mon emportement ! ...
Par le plaiſir la Statue animée,
Ouvre les yeux, & voit le jour & ſon Amant.
Elle éprouve, ſans le connoître,
Une aveugle félicité.
Son cœur naiſſant eſt emporté
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame eſt ſans idée, & n'a que des déſirs ;
Ses premiers ſentimens ont été des plaiſirs.
Par une careſſe nouvelle,
A chaque inſtant elle eſſayoit ſes ſens ;
Et ſes plus ſimples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, ſont des plaiſirs pour elle.
Ah ! déſormais, dit-il, mon cœur, content des Dieux,
N'a rien à demander à leur bonté ſuprême.
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'Amour même !
Le Ciel a comblé tous mes vœux :
Vous vivez, vous m'aimez, & j'aime.

M. le Marquis de Saint-Lambert.

N.° 1047.

ENTREPRISES (à ceux qui font des) *aux deſſus de leurs forces*, ou *Leçon aux Imprudens.*

V. la lettre A. N.° 44.

Le Brun.

N.° 1047 *a.*

ENTHOUSIASME (l') *du Poëte.*

JE ſuis un Dieu quand j'ai ma lyre....
Tout eſt ſenſible à mes accens ;
Oui, tout partage mon délire :
A ma voix tremblent les Tyrans....
La vertu me doit ſon empire....
Tout vit par moi dans l'Univers ;
Tout y change au gré de mes vers.
La nuit met fin à ta carrière,
Soleil, elle éteint ton flambeau.
Mais moi ! je porte la lumière
Dans les ténèbres du tombeau ;

J'y pourſuis la foule des crimes,
Et ſur ces illuſtres victimes
Que la mort plonge en ſes abymes,
Je fais jaillir un jour nouveau.
Quelquefois plus audacieux,
Quittant les céleſtes contrées,
Je porte un vol ambitieux
Juſqu'aux régions éthérées;
Je perce, d'un œil curieux,
Les demeures les plus ſacrées.
Aſſis ſur le trône des Dieux,
Ayant ſous mes pieds leur tonnerre,
Dans mes mains je pèſe avec eux
Le deſtin des Rois de la terre,

M. Sylvain-Maréchal.

N.° 1048.

ENTRÉE (l') *d'HENRI IV à Paris.*

GUISE, relevez-vous; embraſſons-nous, MAYENNE,
Je veux votre amitié; je vous offre la mienne.
Vous, BRISSAC, recevez le Sceptre des Guerriers:
Et pleurons tous, Amis, ſur nos triſtes lauriers.

C'en eſt fait, de nos cœurs la diſcorde eſt bannie,
Ce jour eſt le plus grand, le plus beau de ma vie.
Cet accord unanime, & ſi doux pour un Roi,
Ces regards ſatisfaits qui s'attachoient ſur moi;
Ce pompeux appareil, un plus flatteur hommage,
De l'amour des FRANÇAIS éclatant témoignage,
Tous ces cris, ces tranſports, cet abandon du cœur,
M'ont fait ſentir des Rois le ſuprême bonheur.
Je n'en avois, Amis, jamais connu les charmes:
Tout mon cœur s'eſt ému; j'en verſe encor des larmes.
Que ces pleurs me ſont chers! que j'aime les Français!
Que j'aurai de plaiſir à combler de bienfaits
Ce Peuple qui, pour moi, brûle d'un ſi beau zèle!
Si ſa haine affligea ma bonté paternelle,
Que dans un ſeul inſtant ſon amour empreſſé,
De tous mes longs travaux m'a bien récompenſé!

Vous, BIRON, commandez aux rives de la SAÔNE,
LESDIGUIERE, aux bords de l'ISERE & du RHÔNE.
ROHAN, MONTMORENCI, LA TRÉMOUILLE, BOUILLON,
MARSILLAC, VENTADOUR, & toi, brave CRILLON,
Compagnons de mon ſort & rivaux de ma gloire,
Il eſt temps d'arrêter le vol de la victoire;
Oublions les combats, & qu'une heureuſe paix
Répare tous les maux que la diſcorde a faits.

M. de Sauvigny.

Tragédie de Gabrielle d'Eſtrée, Acte II. Sc. I.

N.° 1048 *a.*

ENVIE (l') *aiguillonne ſouvent l'émulation des hommes.*

LE mérite en repos s'endort dans la pareſſe :
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de ſon art eſt mille fois monté ;
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance :
Au CID perſécuté, CINNA doit ſa naiſſance ;
Et ta plume, RACINE, aux Cenſeurs de PYRRHUS,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis BURRHUS.
Moi-même dont la gloire ici moins répandue,
De pâles envieux ne bleſſe point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible & vain talent dont la FRANCE me loue :
Leur venin qui ſur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je ſonge, à chaque trait que ma plume haſarde,
Que d'un œil dangereux leur Troupe me regarde ;
Je ſais ſur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tôt que ſur un vice ils penſent me confondre,

C'eſt en me guériſſant que je ſais leur répondre;
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me venger.

Boileau.

N.° 1049.

ENVIE (portrait de l'). *V.* la lettre E.

N.° 1051.

De Voltaire.

N.° 1049 *a.*

ENVIE (l'homme de mérite n'eſt abandonné par l') *qu'en ceſſant de vivre.*

Jusques à quand, Mortels farouches,
Vivrons-nous de haine & d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la miſère
De mon ennemi terraſſé:
Il ſe relève, je ſuccombe,
Et moi-même à ſes pieds je tombe
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'impoſture habite
Parmi le Peuple & chez les Grands ;
Qu'il n'eſt dignité, ni mérite
A l'abri de ſes traits errans ;
Que la calomnie écoutée,
A la vertu perſécutée
Porte ſouvent un coup mortel,
Et pourſuit, ſans que rien l'étonne,
Le MONARQUE ſous la Couronne,
Et le PONTIFE ſur l'Autel.

Du ſein des Ombres éternelles
S'élevant aux Trônes des Dieux,
L'Envie offuſque de ſes ailes
Tout éclat qui frappe ſes yeux.
Quel Miniſtre, quel Capitaine,
Quel Monarque vaincra ſa haine
Et les injuſtices du ſort ?
Le temps à peine les conſomme ;
Et, quoi que faſſe le Grand Homme,
Il n'eſt Grand Homme qu'à ſa mort.

Oui, la mort ſeule nous délivre
Des ennemis de nos vertus ;
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorſque nous ne vivons plus.
Le Chantre d'ULYSSE & d'ACHILLE,
Sans Protecteurs & ſans aſyle,

Fut ignoré juſqu'au tombeau :
Il expire ; le charme ceſſe,
Et tous les Peuples de la GÈCE
Entr'eux diſputent ſon berceau.
Le Nil a vu ſur ſes rivages
De noirs habitans des déſerts,
Inſulter, par leurs cris ſauvages,
L'aſtre éclatant de l'Univers.
Crime impuiſſant ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monſtres barbares
Pouſſoient d'inſolentes clameurs,
Le Dieu pourſuivant ſa carrière,
Verſoit des torrens de lumière
Sur ſes obſcurs Blaſphémateurs.

M. le Franc de Pompignan.

N.° 1049 *b.*

ENVIE (les brigues de l') *l'emportent très-ſouvent ſur celles de l'Ambition.*

V. la lettre A. N.° 141.

De Rivery.

N.° 1049 c.

ENVIE (ſortie contre l'), ou *Eloge du Maréchal de Villars.*

CE monſtre déteſté, dont nos pleurs ſont la joie,
Qui nourrit les ſerpens dont il devient la proie,
Dont le ſouffle obſcurcit les plus belles vertus,
Pour qui tous les ſuccès ſont des crimes de plus;
L'Envie au teint livide, à l'œil farouche & ſombre,
Tournoit contre VILLARS ſes traits lancés dans l'ombre.
Elle exila jadis THÉMISTOCLE, PLATON,
L'Immortel ARISTIDE & le grand SCIPION.
C'eſt ſur-tout près des Rois qu'elle trouve un aſyle,
C'eſt là qu'elle jouit d'un triomphe facile,
Et que, formant toujours des orages nouveaux,
Elle épanche à ſon gré ſes poiſons infernaux.
Dès long-temps les vertus du vengeur de la SEINE,
Fatiguoient ſes regards & ſoulevoient ſa haine.
Elle veut nous priver du fruit de ſes travaux;
Elle veut entraîner la perte d'un Héros.
M..... & V..... qui, jaloux de ſa gloire,
De V..... en ſecret déteſtoient la victoire,
Reſpirèrent bientôt ſon venin dangereux.
C..... qu'agitoient ſes ſerpens odieux,

Des Courtiſans jaloux la fureur & la haine,
Tout s'unit avec elle; & déjà trop certaine
D'opprimer dans VILLARS le défenſeur des Lis,
Elle ſouffle ſa rage à tous ſes ennemis.
Telle étoit de leurs cœurs la ſuperbe eſpérance,
Qu'ils croyoient remplacer le Vengeur de la France.
Leur orgueil d'un Grand Homme envioit les ſuccès:
Il n'étoit qu'un moyen de remplir leurs projets;
Il falloit écarter ce Hèros ſi terrible,
Dans qui ſeul nous trouvions un rempart invincible,

Par M. de Vixouze.

N.° 1050.

ENVIE (caractère & tableau de l').

*D'UN antre noir, ſéjour des triſtes Ombres,
La main du Temps creuſa les voûtes ſombres,
Où l'œil du Monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Que les Zéphyrs n'ont jamais careſſé.
Là, de Serpens nourrie & dévorée,
Veille l'Envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des Mortels & du jour,
Qui de ſoi-même eſt l'éternel vautour;

Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troubles & clignotans,
De feux obſcurs ſont chargés en tout temps:
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui les géle & les brûle,
Et qui de là porté dans tout ſon corps,
En fait mouvoir les horribles reſſorts.

Rouſſeau.

N.° 1051.

ENVIE (le plus grand obſtacle à notre bonheur c'eſt l').

SI l'homme eſt créé libre, il doit ſe gouverner:
Si l'homme à des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le fait que trop, ces tyrans ſont les vices.
Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné;
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il? C'eſt l'Envie.
L'Orgueil lui donna l'être au ſein de la Folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer:
Quoiqu'enfant de l'Orgueil, il craint de ſe montrer.

Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable.
Semblable à ce Géant ſi connu dans la fable,
Triſte ennemi des Dieux, par les Dieux écraſé,
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé;
Il blaſphême, il s'agite en ſa priſon profonde,
Il croit pouvoir donner des ſecouſſes au Monde:
Il fait trembler l'ETNA dont il eſt oppreſſé;
L'ETNA ſur lui retombe, il en eſt terraſſé.
J'ai vu des Courtiſans, ivres de fauſſe gloire,
Déteſter dans VILLARS l'éclat de la victoire.
Ils haïſſoient le bras qui faiſoit leur appui;
Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
Ce Héros eut raiſon, quand cherchant des batailles,
Il diſoit à LOUIS: *Je ne crains que Verſailles;*
Contre vos ennemis je marche ſans effroi:
Défendez-moi des miens, ils ſont près de mon Roi.
Cœurs jaloux! à quels maux êtes-vous donc en proie?
Vos chagrins ſont formés de la publique joie:
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, eſt un poiſon pour vous.
O vous! qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous ſeule appartient-elle entière?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent?
Voulez-vous reſſembler à ces Rois d'ORIENT,
Qui de l'ASIE eſclave, oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères?

Lorſqu'aux jeux du Théâtre, écueil de tant d'Eſprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris;
Quand DUFRESNE (1) & GOSSIN, d'une voix attendrie,
Font parler OROSMANE, ALZIRE, ZÉNOBIE;
Le Spectateur content, qu'un beau trait vient ſaiſir,
Laiſſe couler des pleurs, enfans de ſon plaiſir:
RUFUS déſeſpéré, que le plaiſir outrage,
Pleure auſſi dans un coin; mais ſes pleurs ſont de rage.
Hé bien! pauvre affligé, ſi ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a dechiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime:
Mérite un tel ſuccès, compoſe, efface, lime.
Le Public applaudit aux Vers du GLORIEUX;
Eſt-ce un affront pour toi? Courage, écris, fais mieux;
Mais garde-toi ſur-tout, ſi tu crains les Critiques,
D'envoyer à Paris tes *Aïeux chimériques* (2):
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des crayons groſſiers, pillés chez RABELAIS.
Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatyrique,
Dont la moderne Muſe emprunte un air gothique,
Et dans un Vers forcé, que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de MAROT (3).

---

(1) Du Freſne, Acteur de Paris. Mlle. Goſſin, Actrice pleine de graces, qui jouoit dans Zaïre.

(2) Mauvaiſe Comédie qui n'a pu être jouée.

(3) M. de Voltaire s'eſt toujours élevé contre ce mêlange de

Ce jargon dans un Conte eſt encor ſupportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.
Si tu veux, faux Dévot, ſéduire un ſot Lecteur,
Au miel d'un froid Sermon, mêle un peu moins d'aigreur!
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage!
Singe de la vertu, maſque mieux ton viſage!
La gloire d'un rival s'obſtine à t'outrager?
C'eſt en le ſurpaſſant que tu dois t'en venger!
Erige un monument plus haut que ſon trophée!
Mais pour ſiffler RAMEAU, l'on doit être un ORPHÉE.
Il faut être PSICHÉ pour cenſurer VÉNUS.
Eh! pourquoi cenſurer? Quel triſte & vain abus!
On ne s'embellit point en blâmant ſa rivale.
Qu'a ſervi contre BAYLE une infame cabale?
Par le fougueux JURIEU (1), Bayle perſécuté,
Sera des bons Eſprits à jamais reſpecté;

---

l'ancienne Langue & de la nouvelle. Cette bigarrure peut jeter dans l'erreur les Etrangers qui apprennent le François.

(1) Jurieu étoit un Miniſtre Proteſtant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon ſens; il écrivit en fou, & il fit le Prophète. Il prédit que la France éprouveroit des révolutions, qui ne ſont jamais arrivées. Quant à Bayle, on ſait que c'eſt un des Grands Hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouſe lui a fait un honneur unique, en faiſant valoir ſon teſtament, qui devoit être annullé comme celui d'un réfugié, ſelon la rigueur de la loi, & qu'il déclara valide, comme le teſtament d'un Homme qui avoit éclairé le Monde & honoré ſa Patrie. L'arrêt fut rendu ſur le rapport de M. de Senaux, Conſeiller.

Et le nom de Jurieu, ſon rival fanatique,
N'eſt aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
Souvent, dans ſes chagrins, un miſérable Auteur
Deſcend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de SÉJAN, chez NESTOR, chez NARCISSE,
Il diſtile à longs traits ſon abſurde malice;
Pour lui tout eſt ſcandale, & tout impiété.
Aſſurer que ce globe, en ſa courſe emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant ſur lui-même;
C'eſt un raffinement d'horreur & de blaſphême.
MALBRANCHE eſt Spinoſiſte; & LOKE, en ſes Ecrits,
Du poiſon d'EPICURE infecte les eſprits.
Cent fois plus malheureux, & plus infame encore,
Eſt ce Fripier d'Ecrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant ſon encre & ſes fureurs;
Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs;
Médiſant, qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuie;
Satyrique ennuyeux, diſant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ſes Ecrits.
On peut à DESPRÉAUX pardonner la Satyre:
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire:
Le miel que cette Abeille avoit tiré des fleurs,
Pouvoit de ſa piqûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd FRELON, méchamment imbécille,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit ſans être utile,

On écraſe à plaiſir cet inſecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
Quelle étoit votre erreur, ô vous, Peintres vulgaires!
Vous rivaux clandeſtins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où BRUNO ſemble encor reſpirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer (1)
Du XEUXIS des Français, les ſavantes peintures:
L'honneur de ſon pinceau s'accrut par vos injures;
Ces lambeaux déchirés en ſont plus précieux;
Ces traits en ſont plus beaux, & vous plus odieux.
Déteſtons à jamais un ſi dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de juſtice,
D'un Critique modeſte (2) & d'un vrai Bel-Eſprit,
Qui, lorſque RICHELIEU follement entreprit
De rabaiſſer du CID la naiſſante merveille,
Tandis que CHAPELAIN oſoit juger CORNEILLE,
Chargé de condamner cet Ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement: Je voudrois l'avoir fait.
C'eſt ainſi qu'un grand cœur fait penſer d'un Grand Homme.
A la voix de COLBERT, BERNINI vint de ROME;
De (3) PERRAULT dans le Louvre il admira la main:
Ah! dit-il, ſi Paris renferme dans ſon ſein

(1) Quelques Peintres, jaloux de le Sueur, gâtèrent les tableaux qui ſont aux Chartreux.
(2) Habert de Cériſi, de l'Académie Françoiſe.
(3) La belle façade du vieux Louvre eſt de M. Perrault.

Des travaux ſi parfaits, un ſi rare Génie,
Falloit-il m'appeler du fond de l'ITALIE?
Voilà le vrai mérite : il parle avec candeur;
L'envie eſt à ſes pieds, la paix eſt dans ſon cœur.
Qu'il eſt grand, qu'il eſt doux de ſe dire à ſoi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens:
Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens!
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élèvent enſemble :
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux;
Leur pied touche aux Enfers, leur cime eſt dans les Cieux:
Leur trône inébranlable, & leur pompeuſe tête
Réſiſte en ſe couchant aux coups de la tempête;
Ils vivent l'un par l'autre; ils triomphent du temps;
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

De Voltaire.

N.° 1052.

ENVIE (l').

FILLE de la haine rebelle,
Reſte dernier de ces TYPHONS,
Que jadis la terre infidelle
Forma dans ſes gouffres profonds :
Cruelle & malheureuſe Envie,
Falloit-il ſur l'humaine vie,
Verſer ton poiſon odieux ;
Et rivale de l'Innocence,
Oter au Monde, en ſon enfance,
Les plus rares préſens des Cieux.
Avant ton règne, la Juſtice,
L'humble Vertu, la douce Paix,
A l'homme ſous leur joug propice,
Offroient des biens purs & parfaits :
Alors l'Amitié ſecourable,
Par un lien ſage & durable,
Sans peine uniſſoit tous les cœurs ;
Et loin qu'il altérât le nôtre,
Chacun, dans le bonheur d'un autre,
Trouvoit de communes douceurs.

Nous te perdons, noble Sageſſe;
Un monſtre abat tes ſaints Autels:
L'Orgueil, la Fraude & la Rudeſſe,
Dès-lors s'emparent des Mortels:
L'Envie au front d'airain s'avance;
Tout l'Univers à ſa préſence,
Gémit, plongé dans la douleur:
Le ſouffle de ſa bouche impure
A de la riante Nature
Effacé la nouvelle fleur.

D'abord une ſecrète peine
Nous accabla d'un long ennui:
Chacun, eſclave de la haine,
S'attriſta des plaiſirs d'autrui.
De nos jours qui venoient d'éclore,
Ce monſtre corrompit l'aurore,
En armant nos ſanglantes mains.
L'un à l'autre par lui contraires,
Bientôt chez eux les premiers frères
Virent les premiers aſſaſſins.

Quel eſt ce riche Autel où brûle
Un encens toujours précieux?
L'Envie, à ſon aſpect, recule;
Elle en veut détourner ſes yeux.
Un Sage, par des ſacrifices,
Va s'y rendre les Cieux propices:

Son frère en pâlit de courroux ;
Mais le Juſte ABEL y ſuccombe,
Et ſur ce même Autel il tombe,
Victime d'un tranſport jaloux.
Telle encor ſur le vrai mérite
Elle exerce ſa lâcheté ;
Elle fait que l'honneur m'irrite,
Et que j'abhorre la beauté.
Mais que vois-je ? Ses dards horribles
Percent de mille coups terribles
Les cœurs ſoumis à ſon orgueil :
Contre les vertus immortelles,
Elle excite des mains cruelles
Qui creuſent ſon propre cercueil.
Voulez-vous confondre la Terre ?
Laſſés de voir tant de forfaits,
Grands Dieux ! plutôt que du tonnerre,
De l'Envie employez les traits.
Votre juſtice inexorable,
Pour punir l'Univers coupable,
N'a pas beſoin d'autres ſecours ;
Livrez-nous à ce monſtre infame ;
S'il règne une fois dans notre ame,
Vous ſerez vengé pour toujours.
C'eſt par lui que de prompts ſupplices
S'obſtinent à nous déchirer ;

Même au milieu de nos délices,
Il nous contraint de soupirer.
En vain la Fortune constante,
De tous les biens qu'elle présente
Combleroit nos faciles vœux;
Le plus éclatant apanage,
Tandis qu'un autre le partage,
Se change en un sort rigoureux.
Ce Héros dont la THESSALIE
Couronna l'ouvrage fatal,
Auroit épargné l'ITALIE
S'il eût pu souffrir un rival;
Non, destructeur d'un Peuple libre,
Jamais CÉSAR n'eût sur le TIBRE
Des Romains trahi la fierté:
L'envieux s'arma de l'épée
Contre la grandeur de POMPÉE,
Et non contre leur liberté.
Content de ces tragiques œuvres,
Laisse respirer l'Univers;
Et du venin de tes couleuvres,
Monstre, n'infecte plus les airs.
Va plutôt sur les rives sombres,
Ministre du Tyran des Ombres,
Répandre tes horribles feux:
Mieux que les pâles EUMÉNIDES,

Tu pourras des Humains perfides
Redoubler les tourmens affreux.

*M.****

N.° 1053.

ENVIE (l'). *V.* la lettre C. N.° 687.

*M.****

N.° 1054.

ENVIE (l') *eſt quelquefois le ſeul guide de beaucoup de Critiques.* *V.* la lettre C. N.° 842 & 843.

L'Abbé Dureſnel.

N.° 1055.

ENVIE (de l') *V.* la lettre P. N.° 2238.

La Viſclede.

N.° 1056.

ENVIEUX (l').

L'Envieux eſt un animal
En qui je n'entends preſque rien ;
Le bien d'autrui lui fait du mal,
Le mal d'autrui lui fait du bien.

D'Aceilly.

N.° 1057.

ENVIEUX (l').

Dans un enclos où Palès règne encor,
Le Pontife ſacré de ſon Autel ruſtique
Cultivoit un arbuſte unique.
On va me croire ; il portoit des fruits d'or.
Ce bon Prêtre bientôt arma la jalouſie.
Tandis qu'il s'abandonne aux douceurs du repos,
Un Voiſin opulent, éveillé par l'Envie,
Mutile, par plaiſir, les précieux rameaux,
Du bel arbuſte, à la tige arrondie,
Et ſe courbant ſous ſes nobles fardeaux.

Fier du mal qu'il a fait, le méchant s'extaſie ;
Mais ſon plaiſir fut court : l'arbre chéri des Dieux,
Aux jours que l'automne ramène,
Porta des fruits quatre fois plus nombreux...
Et l'Envieux ſubit ſa peine.

M. Dorat.

N.° 1058.

ENVIEUX (l') *des talens d'autrui. V.* la lettre O.

N.° 2125.

M. l'abbé Aubert.

N.° 1059.

ÉNUMÉRATION (l') *conſidérée comme figure de Rhétorique.*

„ Tout l'Univers eſt plein de ſa magnificence (1).
„ Chantons, publions ſes bienfaits.
„ Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
„ Il fait naître & mûrir les fruits ;

(1) On parle de l'hommage rendu à l'Être ſuprême.

» Il leur diſpenſe avec meſure,
» Et la chaleur des jours & la fraîcheur des nuits. «
» Il commande au ſoleil d'animer la Nature ;
» Et la lumière eſt un don de ſes mains :
» Mais ſa loi ſainte, ſa loi pure,
» Eſt le plus riche don qu'il ait fait aux Humains.

Racine.

Tragédie d'Athalie, Acte I.

N.° 1060.

ÉPARGNE (l') *mal entendue. V.* la lette C. N.° 828.

D'Ardenne.

N.° 1061.

ÉPERVIER (de l'). *V.* la lettre O. N.° 2131.

M. de Roſſet.

Fin du cinquième volume.

CHRONOLOGIE
DES POËTES

*Qui ont composé les morceaux contenus dans le cinquième volume de l'*ENCYCLOPÉDIE *POÉTIQUE.*

DORAT (Claude-Joseph). V. le premier vol. pag. 472.

BLIN DE SAINMORE (Adrien-Michel-Hyacinthe). V. le 3e vol. p. 476.

FONTAINE (Jean de la). V. le premier vol. p. 474.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), né à Geneve en 1708, mort à Hermenonville, dans le Château de M. le Marquis de Girardin, en 1778.

BRUN (Antoine-Louis le). V. le quatrième vol. p. 474.

PHILOSOPHE DE SANS SOUCI (le). V. le 1 vol. p. 478. FRÉDÉRIC II.

MAYER (Charles-Joseph de), Écuyer. V. le second vol. p. 474.

SAINT-LAMBERT (*N.* de). V. le premier vol. p. 476.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de). V. le second vol. p. 474.

PARNY (M. le Chevalier de).

FÉNÉLON (François DE SALIGNAC DE LA MOTTE), Archevêque de Cambray, Précepteur des Enfans de France, de l'Académie Françoise, né en Quercy, en 1651, mort en 1715.

LATTAIGNANT (Gabriel-Charles de). V. le quatrième vol. p. 476.

MONCRIF (François-Augustin PARADIS DE). V. le second vol. p. 475.

SCUDERI (Madelaine de), surnommée SAPHO. V. le troisième vol. p. 476.

PAVILLON (Étienne de). V. le second vol. p. 473.

PASSERAT (Jean), Professeur en Éloquence à Paris, né à Troyes le 18 Décembre 1534, mort le 12 Septembre 1702.

COULANGES (Philippe-Emmanuel de). V. le quatrième vol. p. 474.

ARNAUD (François-Thomas-Marie de Baculard d'). V. le premier vol. p. 477.

FONTENELLE (Bernard le Bouvier de). V. le premier vol. p. 475.

SAUTEREAU DE BELLEVAUD (*N.*).

MOTTE (Antoine Houdart de la). V. le premier vol. p. 471.

DÉREL (*N.* le P. le), Jésuite.

RESNEL (Jean-François du Bellay du), Abbé. V. le second vol. p. 473.

THOMAS (Antoine). V. le troisième vol. p. 478.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste Poquelin de). V. le premier vol. p. 478.

VILLIERS (Pierre de), Abbé. V. le premier vol. p. 477.

DESMAHIS (Joseph-François-Édouard de Corsembleu). V. le premier vol. p. 472.

PI ON (Alexis). V. le premier vol. p. 477.

RACINE (Jean). V. le premier vol. p. 473

SERRE (*N.* de la), Abbé. V. le troisième vol. p. 473.

GENEST (Charles-Claude), Abbé de Saint-Vilmer. V. le troisième vol. p. 478.

LÉONARD (*N.*).

TANNEVOT (*N.*). V. le premier vol. p. 476.

RACAN (Honorat de BEUIL, Marquis de), Maréchal des Camps & Armées du Roi, de l'Académie Françoise, né à la Roche-Racan, en Touraine, en 1589, mort en 1670.

CHAPELAIN (Jean), fils & petit-fils de Notaires, né à Paris le 4 Décembre 1595, mort en 1674 le 2 Février. Il fut Conseiller du Roi en ses Conseils, & de l'Académie Françoise.

POMPIGNAN (Jean-Jacques LE FRANC, Marquis de), ancien premier Préſident de la Cour des Aides de Montauban, où il eſt né en 1709, de l'Académie Françoiſe, & de celle des Jeux Floraux, &c.

DUCHÉ (Joſeph-François). V. le premier vol. p. 477.

SACY (*N.* de), né à Paris en 1745.

ANDILLY (Robert Arnaud d'). V. le premier vol. p. 479.

CONRART (Valentin), ſorti d'une ancienne famille du Haynaut, Conſeiller-Secretaire du Roi, de l'Académie Françoiſe, &c. né à Paris en 1603, mort dans la même ville, le 23 Septembre 1675.

BERNIS (François-Joachim, Cardinal de). V. le premier vol. p. 478.

ROSSET (*N.* de). V. le premier vol. p. 473.

BOILEAU (Nicolas). V. le premier vol. p. 472.

DIDIER (Ignace-François LIMOJON de), né à Avignon, en 1688, mort en 1739.

BERNARD (*N.*). V. le premier vol. p. 476.

MALHERBE (François de). V. le premier vol. p. 475.

LEMIERRE (Antoine-Marin). V. le ſecond vol. p. 476.

RHULIERES (*N.* de).

REGNARD (Jean-François), Lieutenant des Eaux & Forêts & des Chaſſes de Dourdan, né à Paris en 1647, mort en 1709 dans ſon Château de Grillon.

NOBLE TENELIERE (Euſtache le). V. le premier vol. p. 473.

GANEAU (*N.*). V. le ſecond vol. p. 475.

MONNOYE (Bernard de), Correcteur de la Chambre des Comptes de la ville de Dijon, ſa patrie, de l'Académie Françoiſe, &c. mort à Paris le 15 Octobre 1728.

VERTRON (Claude-Charles GUYONNET), Seigneur de la Broſſe-Paſlis, Commandeur des Ordres de Notre-Dame du Mont-Carmel & de Saint-Lazare, Hiſtoriographe du Roi, de l'Académie d'Arles & de celle des Ricovrati de Padoue, mourut à Paris le 30 Novembre 1715.

CHAPELLE (Jean de la), né à Bourges en 1655, Receveur général des Finances de la Rochelle, Secrétaire des Commandemens de LL. AA. SS. François-Louis de Bourbon, & Louis-Armand de Bourbon, Princes de Conti, Doyen de l'Academie Françoiſe, mort à Paris en 1723.

Voici un autre Poëte que l'on confond quelquefois avec celui qui précède.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel LEULLIER ou LULLIER, ſurnommé), né au village de la Chapelle, mort à Paris en 1686. Il eut pour Précepteur le célèbre *Gaſſendi*. Ce Chapelle eut pour amis intimes, Molière, Racine & Deſpréaux, qui ſuivoient ſouvent ſes avis.

RICHER (Henri). V. le premier vol. p. 473.

CORNEILLE (Pierre). V. le premier vol. p. 472.

BRÉBEUF (Guillaume de). V. le premier vol. p. 474.

AUBERT (Jean-François), Abbé, né à Paris le 15 Février 1731, Chapelain de l'Egliſe de Paris.

LINANT (*N.*), né à Rouen en 1702, mort en 1749.

LEYRE (M. de).

BOILEAU (Gilles), Avocat en Parlement, Intendant & Contrôleur des Menus Plaiſirs du Roi, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1631, mort dans la même ville en 1669.

DELILLE (Jacques), Abbé. V. le premier vol. p. 478.

MARÉCHAL (*N.* Sylvain).

MONNIER (*N.*), Chapelain perpétuel de la Sainte Chapelle à Paris, né en Normandie en 17 . .

GOSSON (*N.*) Profeſſeur de l'Univerſité, né en 17 . .

LOUPTIÈRE (Jean-Charles RELONGUE de la). V. le quatrième vol. p. 477.

LOMBARD (Théodore), ci-devant Jéſuite, né dans le Vivarais en 1699.

SEGRAIS (Jean Renaud). V. le ſecond vol. p. 476.

BOISSY (Louis de). V. le premier vol. p. 474.

Sauvigny (Edme de), Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, ancien Officier de Cavalerie, Cenſeur Royal & de la Police, de l'Acad. de Rouen, né en Bourgogne en 173...

Vixouze (*N.* de), né à . . en 17 . . Lieutenant Particulier au Préſidial d'Aurillac, & Subdélégué, &c.

Ardenne (Eſprit-Jean de Rome, Sieur d'). V. le premier vol. p. 473.

Rousseau (Jean-Baptiſte). V. le premier vol. p. 472.

Sabatier (*N.*), Profeſſeur d'Éloquence au Collége de Tournon, né à Cavaillon, en 1734.

Bret (*N.* le), Cenſeur Royal, mort à Paris en Janvier 1779.

Aude (*N.*).

Gresset (Jean-Baptiſte-Louis). V. le ſecond vol. p. 475.

Barthe (*N.*). V. le premier vol. p. 478.

Colardeau (*N.*). V. le premier vol. p. 474.

Suze (Henriette de Coligny de la). V. le quatrième vol. p. 474.

Deshoulieres (Antoinette du Ligier de la Garde). V. le premier vol. p. 476.

Cantemir (le Prince).

Rivery (Claude-François-Felix Boulanger de). V. le premier vol. p. 471.

Tollot (*N.*).

Watelet (Claude-Henri). V. le quatrième vol. p. 476.

Visclede (Antoine-Louis Chalamond de la). V. le ſecond vol. p. 475.

Aceilly (*N.* d').

Dulard (Paul-Alexandre), de l'Académie de Marſeille ſa patrie, né en 1696, mort en 1760.

On trouvera à la fin du quatrième volume de ce Dictionnaire [pag. 479.], un Catalogue de tous les Ouvrages qui ont paru depuis l'origine de la Poéſie Françoiſe, & qui fourniſſent des jugemens, critiques & inſtructions particulières ſur tous les Poëtes anciens & modernes.

N. B. A la fin de la Table Chronologique du ſixième volume, on trouvera des inſtructions ſur pluſieurs Auteurs, dont on n'a pu juſqu'à préſent fournir la Chronologie dans les cinq Tomes qui paroiſſent actuellement.

PREUVE INCONTESTABLE

Que les Annales Poétiques *n'ont en effet aucun rapport avec l'*Encyclopédie Poétique; *& que ces deux Ouvrages ſont abſolument indépendans l'un de l'autre.*

METTONS donc fin, une fois pour toutes, au fameux débat qui s'eſt élevé entre mes Concurrens & moi; & prouvons que les *Annales Poétiques* (1) different en effet de l'*Encyclopédie Poétique*; que les premières forment un Ouvrage excellent & très-inſtructif, (2) & que l'*Encyclopédie Poétique* peut devenir trés-utile aux Gens de Lettres en général, aux Poëtes particulièrement & aux Artiſtes; qu'il deviendra un Livre agréable à la campagne, & qu'il pourra ſervir ſur-tout encore aux Inſtituteurs: puiſque, par la combinaiſon réfléchie que j'ai faite en liſant les Auteurs, j'ai travaillé avec une attention très-particulière à repréſenter les différens caractères

(1) *Annales Poétiques* ou *Almanach des Muſes*, &c. Il ne faut point confondre cette Collection avec l'*Encyclopédie Poétique*, Recueil bizarre dont on répand depuis quelques jours le Proſpectus, &c., *extrait* du *Journal* de *Paris*, N.° 134, 14 Mai 1778, auquel l'Editeur des Annales Poétiques & de l'Almanach des Muſes eſt coopérateur.

(2) Si l'on ne veut pas, toutefois, qu'elles ne forment qu'un même Ouvrage avec l'Almanach des Muſes.

des vices & des vertus *ſous toutes les diverſes dénominations dont ils ſont ſuſceptibles* ; enfin, l'aimable Société dans ces ſortes de momens imprévus où elle aime à s'égayer & à s'amuſer, y trouvera des tableaux & des portraits analogues à la circonſtance.

Il faut donc néceſſairement conclure, d'après ces deux titres *Annales Poétiques* & *Encyclopédie Poétique*, que le premier Ouvrage doit repréſenter l'Hiſtoire de la *Poéſie Françoiſe*, & que le ſecond doit uniquement repréſenter un Dictionnaire inépuiſable de matières *bien choiſies*, *bien appliquées* & fort étrangères encore au ſens que beaucoup de perſonnes attachent au mot *Encyclopédie*.

J'ai prévenu mes Souſcripteurs, en donnant mon 9.e N.o, que j'allois mettre à contribution tous les Ouvrages annoncés ſous le titre de *Poéſies fugitives*, qui paroîtroient au commencement de cette année. Je me ſuis acquitté de cette tâche ; j'ai lu tous les nouveaux Recueils, & j'y ai glané. L'*Almanach des Muſes* contient 197 Pièces, deſquelles j'en ai extrait 31 : j'ai lu auſſi les Collections intitulées *Etrennes du Parnaſſe*, *le Tribut des Muſes* ; *la première renferme 126 ſujets dont j'en ai tiré 18* ; la dernière contient 157 Pièces, parmi leſquelles j'ai fait choix de 28 morceaux, &c. &c.

Je les placerai tous ſous des N.os doublés, ſelon l'ordre alphabétique des titres. La *Bibliothèque des Romans*, compoſée dans tout ſon entier de morceaux charmans, m'a fourni des tableaux très-intéreſſans que j'inférerai dans le même ordre, &c. &c.

En finiſſant, entr'autres, la lecture de l'*Almanach des Muſes*, j'ai trouvé à la fin une notice de tous les Ouvrages de Poéſie qui ont paru dans le courant de l'année 1778. L'Éditeur de ce Recueil a eu l'attention d'y annoncer mon Ouvrage à la ſuite des *Annales Poétiques* : il ne parle, il eſt vrai, que de deux Volumes. (ignoreroit-il que le cinquième paroît ?) L'Editeur eſt partial, ou il n'a point lu mon Livre : je ſuis très-porté à croire qu'il ne l'a point lu. Il ajoute *que mon Ouvrage eſt un compoſé de* PIÈCES MORCELÉES (1) : pour le détromper,

(1) L'Editeur de l'*Almanach des Muſes* ſe trompe. Les Pièces de Vers que j'ai inſérées dans mon Recueil, ne ſont pas des Pièces morcelées. Qu'il prenne la peine de jeter un coup d'œil ſur la Table des matières (qui va ſuivre) contenues dans les neuf premiers Cahiers, qui forment quatres Volumes & demi. Tous mes Extraits forment chacun dans leur enſemble un tableau bien caractériſtique, répréſenté dans l'ordre alphabétique, il eſt vrai (*a*), ſous ſes différentes dénominations : & tous les titres qu'il verra

(*a*) Bizarrerie qui deviendra bien commode.

je donne dès à préſent une table complette de tous les ſujets qui ſont inférés dans les neuf premiers Cahiers qui ont paru juſqu'à préſent. Voilà ma ſeule réponſe à la fauſſe Obſervation de l'*Editeur* : elle ſera ma juſtification auprès du Public.

---

imprimés en groſſes Capitales, ſont autant de morceaux, *non morcelés*, mais intercalés dans leur entier, & que l'on trouvera également ſous les différentes dénominations qui leur ſont propres, & *toujours dans l'ordre alphabétique.*

Au ſurplus, je répète ici, à l'Editeur de l'*Almanach des Muſes*, ainſi qu'à tout l'Univers Littéraire, que je n'aurai jamais la prétention d'être diſtingué parmi les hommes de Lettres en général en vertu de mes travaux littéraires ; je confeſſe, & ſans en rougir, qu'il me conviendroit mal d'y prétendre, attendu que j'ai embraſſé le parti des armes dès ma plus tendre jeuneſſe ; que j'ai vécu pendant plus de douze ans, ſans interruption, dans les Etats de l'*Impératrice, Reine de Hongrie*, & par conſéquent avec des *Allemands*, dont j'ai dû apprendre la langue ; mais, ſi je n'ai point acquis, par mon ancien métier, ce goût exquis qui élève un homme de Lettres au rang des premiers Ecrivains, je me flatte, & c'eſt avec orgueil, de n'avoir jamais démenti les principes qui doivent me valoir l'eſtime des honnêtes Gens, Hommes de Lettres, & autres.

TABLE
DES SUJETS

Contenus dans les neuf premiers Cahiers (1) *de l'*ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE, *ſous les lettres A, B, C, D, E* (2).

SUJETS DU PREMIER VOLUME.

ABANDON FORCÉ (l'), ou *l'Amant* doublement chagriné, N.° 1, page 30. 46 vers. *Madame du Boccage.*

ABEILLE ET L'ECOLIER (l'), ou Leçon allégorique aux gens d'un *Etat peu relevé.* N°. 2, p. 33. 18 v. *M. l'Abbé Mangenot.*

(1) Quatre Volumes & demi. On aura la ſuite de la Table à la fin du dix-huitieme Cahier.

REMARQUE.

(2) Pour trouver les ſujets qui précèdent cette remarque ou ceux qui la ſuivront, il ſera facile d'obſerver qu'il faut avoir recours (*lorſque les Tableaux ſeront repréſentés par des Allégories*) au mot capital, qui renferme preſque toujours en lui-même le ſens du ſujet. Ainſi, quelqu'un qui auroit une idée relative à l'un des Numéros qui précèdent cette remarque, iroit naturellement aux mots, AMANT, &c. CENSEUR, &c. PROVIDENCE, &c. SOUVERAINS, &c. &c., & il ſeroit renvoyé au N°. qui devroit remplir ſon objet.

CLEF DE LA TABLE DES MATIERES.

Tous les Titres imprimés en groſſes Capitales, comme ABANDON FORCÉ (l'), ABEILLE ET L'ÉCOLIER (l'), &c. &c.,

ABEILLE ET LA POULE (l'), ou Leçon aux *Cenſeurs Pédans*. N.° 3, p. 33. 30 v. *De Rivery*.

ABEILLE ET L'ECOLIER (l'), ou Morale ſur les effets divins de la *Providence*. N.° 4, p. 35. 55 v.

ABEILLES (les), ou Morale aux *Souverains* pour leur ſervir à écarter toute partialité dans leurs jugemens & punitions. N.° 5, p. 37. 47 v. *De la Motte*.

ABEILLES (le génie des), ou la Manière de les entretenir & de les multiplier. N.° 6, p. 39. Traduction par *M. l'Abbé de Lille*.

ABONDANCE (l'). Source des *Vices* & des *Déſordres*. N.° 7, p. 40. 30 v. *Boileau*.

ABRICOT (l') de quel pays il tire ſon origine. N.° 8, p. 41. *M. de Roſſet*.

ABUS (les) ſont produits le plus ſouvent par l'*Abondance*. N.° 9, p. 41.

---

déſignent des Morceaux dans leur entier. Tous les Titres imprimés en petites Capitales, déſignent des Extraits, comme les Numéros 8 & 9, ABRICOT, ABUS, Tous les mots imprimés en *Italique* dans le corps du Titre, comme *Cenſeurs Pédans*, *Providence*, &c. &c. dans les Numéros 3 & 4, déſignent les Titres ſous leſquels les Tableaux devroient être repréſentés, s'ils n'étoient pas rendus par des Allégories, & ſous leſquels ils doivent être par conſéquent recherchés. Ceci doit ſuffir pour ſervir de clef depuis le premier juſqu'au dernier Volume de l'Ouvrage.

ACADÉMIE FRANÇOISE (l'). N.° 10, p. 42. 150 v.

ACCORD (l') de l'*Eſprit* & de la *Beauté*. N.° 11, p. 50. 37 v. *Deſmahis.*

ACCORD (de l') des couleurs. N.° 12, p. 51. *M. Watelet.*

ACCORD (pourquoi les Rois ne ſont jamais d'). N.° 13, p. 52.

ACCOUCHÉE (à une aimable). N.° 13 *a*, p. 52. 36 v. *Deſmahis*

ACQUÉRIR (à ceux qui veulent trop). N.° 13 *b*, p. 54. 17 v. *M. le Chevalier de Parny.*

ACTEURS ET ACTRICES D'OPÉRA (aux), ſur la manière dont ils doivent ſe conduire dans leurs rôles. N.° 14, p. 55. 76 v. *M. Dorat.*

ACTEURS ET ACTRICES (aux), ſur l'attention qu'ils doivent apporter ſur la ſcène. N.° 15, p. 60. *M. Dorat.*

ACTRICES (ſortie contre certaines). N.° 15 *a*, p. 60. *M. Flin des Oliviers.*

ADAM (éloge de Maître). N.° 16, p. 61. *Maynard.*

ADIEUX (les derniers) d'un Vieillard à ſon Ami, ou Entretien moral ſur les *Viciſſitudes* de la vie. N.° 17 p. 61. 264 v.

ADIEUX (les) d'une Demoiſelle qui ſe fait Religieuſe, à ſon Amant, ou la *Réſolution* affermie. N.° 18, p. 72. 18 v. *Mlle de Montreuil.*

ADIR ET ZIMAR, ou Morale aux *Mécontens*. N.° 19, p. 73. 24 v.

ADRESSE (l') N.° 20. p. 64. *D. R.*

ADVERSITÉ (l'). N.° 21, p. 74. *J. B. Rouſſeau.*

ADVERSITÉS (les avantages de l'). N.° 22, p. 75. 47 v. *Peſſelier.*

ADVERSITÉS (les) ſont fort ſouvent néceſſaires à l'homme pour le rendre plus doux envers ſon ſemblable. *P.* N.° 23, p. 77. 32 v. *Corneille.*

ADULTERE (l') expié. N.° 24, p. 79. 88 v.

AFFECTATION (ſortie contre les *Auteurs* qui mettent de l') dans leurs écrits. N.° 25, p. 83. 100 v. *J. B. Rouſſeau.*

AFFECTATION (l'). N.° 26, p. 88. *De Voltaire.*

AFFECTATION (l'). N.° 27, p. 88. *De la Motte.*

AFFRONT (il faut ſavoir diſſimuler un), lorſque l'on veut proſpérer auprès des Grands. N.° 28, p. 89. *Racine.*

AGE (les effets de l'). N.° 29, p. 89. 14 v. *Boileau.*

AGES (les quatre) de l'homme. N.° 30, p. 90. 24 v. *Rouſſeau.*

AGES (comparaiſon des quatre) de la vie avec les quatre Saiſons. N.° 30, p. 90. 38 v. *M de Saint-Ange.*

AGONIE (l'). N.° 31, p. 94. 32 v.

AGRICULTURE (entretien moral & philoſophique

fur les plaifirs de l'). N.° 32, p. 95. 60 v. *De Voltaire.*

AGRICULTURE (leçon d'). N.° 33, p. 98. 151 v. *Martin.*

AGRICULTURE (leçon d'), fur les arbres, les plantes & les vignes. N.° 34, p. 106. Traduction de *M. l'Abbé de Lille.*

AGRICULTURE (leçon d'), fur le choix du terrain, fur les inftrumens propres au labourage; ce que doit éviter le Laboureur, ce qu'il doit pratiquer pour enfemencer & recueillir, fur la connoiffance des temps. N.° 35, p. 106. Traduction de *M. l'Abbé de Lille.*

AGRICULTURE (éloge de l'). N.° 36, p. 106. *M. de Saint-Lambert.*

AIEUL (leçon d'un) à fon fils pour fon petit-fils, ou Tableau du fentiment de la *Tendreffe paternelle.* N.° 37, p. 107. 215 v. *M. de Champfort.*

AIGLE ET LA CORNEILLE (l'), ou Leçon allégorique à ceux qui ne font pas aflez *Rufés.* N.° 38, p. 116. 34 v. *M. Dorat.*

AIGLE ET LES LAPINS (l'), ou Leçon allégorique aux Gens inhumains & fans compaffion. N.° 39, p. 118. 48 v. *Le noble Tenelière.*

AIGLE TE LE VAUTOUR (l'), ou Leçon allégorique aux Gens trop *Crédules* N.° 40, p. 120. 25 v. *Richer.*

AIGLE ET LE DRAGON (l'), ou les Suites malheureuſes de la *Diſcorde*. N.° 41, p. 121. 33 v. *Le Brun.*

AIGLE ET LE CORBEAU (l'), ou l'*Exemple* réciproque, avantageux & déſavantageux. N.° 42, p. 123. *Le Brun.*

AIGLON (l'), ou Leçon allégorique aux *Imprudens*. N.° 43, p. 124. 21 v. *Le Brun.*

AIMER eſt le premier beſoin de l'homme. N.° 44, p. 125. 32 v. *Deſmahis.*

AIRE (de la conſtruction de l'), & de ſon uſage. N.° 45, p. 127. 20 v. *M. de Roſſet.*

ALARME (la fauſſe). N.° 46, p. 128. 39 v. *D'Ardenne.*

ALCIDOR, ou l'homme *Indifférent* aux plaiſirs. N.° 47, p. 130. 60 v.

ALEXANDRE (éloge d') N.° 48, p. 134. *Racine.*

ALEXANDRE dépeint par Taxile, Roi dans les Indes. N.° 49, p. 135. *Racine.*

ALEXANDRE (ce qu'étoit). N.° 50, p. 135. *La Motte.*

ALEXANDRE (le portrait d'). N.° 51, p. 136. *Brébeuf.*

ALEXANDRE ET DIOGENE, ou l'*Orgueil* empreint des apparences de la Vertu. N.° 52, p. 137. 24 v. *Le Brun.*

ALEXANDRE (la folle ambition d'). N.° 13, p. 138. *Brébeuf.*

AMANS (les vrais). N.° 54, p. 139. *Colardeau.*

AMANS (comparaiſon allégorique des) avec les Chiens. N.° 55, p. 140. *Le Brun.*

AMANS (obligations des). N.° 56, p. 140. *Roi.*

AMANS (conſeils aux), dictés par quelqu'un à qui le ſouvenir de l'expérience eſt agréable. N.° 57, p. 141. *La Fontaine.*

AMANS (avis aux). N.° 58, p. 142. 19 v. *Rouſſeau.*

AMANS (la félicité de deux). N.° 59, p. 142. *Colardeau.*

AMANS (aux) inſenſés dans leur choix. N.° 60, p. 143. *Boiſſy.*

AMANS (les) réfléchis. N.° 61, p. 143. *Boiſſy.*

AMANS (les) prématurés. N.° 61 *a*, p. 144. 32 v.

AMANS (les vrais). N.° 62, p. 146. *La Fontaine.*

AMANS (les) dangereux. N.° 63, p. 146. *Rouſſeau.*

AMANS (les) connoiſſant peu la raiſon. N.° 64, p. 147. *Corneille.*

AMANS (la félicité des). N.° 65, p. 147. *La Fontaine.*

AMANS (état des) lorſqu'ils ſont éloignés de ce qu'ils aiment. N.° 66, p. 148.

AMANS (les) heureux. N.° 67, p. 148. 26 v. *La Grange.*

AMANS (les) ſans le ſavoir. N.° 68, p. 149. *Saint-Pavin.*

AMANS (les) timides. N.° 69, p. 150. 176 v. *M. de V... Officier au Regiment du Roi, Infanterie.*

AMANS (la différence des), & des *Epoux* N.° 70, p. 158. 52 v. *La Motte.*

AMANS (les) malheureux. N.° 71, p. 161.

AMANS (les) médiſans. N.° 72, p. 161.

AMANS (les) crédules, ou l'*Infidélité* découverte. N.° 73, p. 161.

AMANS (aux Acteurs qui jouent les rôles d'). N.° 74, p. 161. 44 v. *M. Dorat.*

AMANT (l') magnanime, voulant ſe montrer digne des ſentimens de ſon Amante. N.° 75, p. 163. 16 v. *Racine.*

AMANT (l') du jour. N.° 75 *a*, p. 164. *Deſmahis.*

AMANT (les plaintes d'un) contre un *Boſquet.* N.° 76, p. 165. 22 v. *Boileau.*

AMANT (l') heureux par *Supercherie.* N.° 76 *a*, p. 166.

AMANT (l') doublement trompé. N.° 77, p. 166. *Ferrand.*

AMANT (l') abuſé & déſabuſé en même temps. N.° 78, p. 167. 30 v. *La Fontaine.*

AMANT (à l') trop *Crédule*. N.° 78 *a*, p. 168. 34 v. *M. le Ch. de parny.*

AMANT (l') renvoyé. N.° 79, p. 170. 33 v. *M. Dorat.*

AMANT (l') passionné. N.° 80, p. 172. *Rousseau.*

AMANT (langage d'un) triomphant. N.° 81, p. 173. *Malherbe.*

AMANT (entretien d'un) qui voit les approches du départ de sa Maîtresse. N.° 82, p. 173. *Malherbe.*

AMANT (l') difficile & délicat. N.° 82 *a*, p. 174. 38 v. *Fontenelle.*

AMANT (l') bien différent des autres. N.° 83, p. 176. 14 v. *L'Abbé de Chaulieu.*

AMANT (les plaintes d'un) trahi. N.° 84, p. 177. *L'Abbé de Chaulieu.*

AMANT (l') réfléchi & délicat. N.° 85, p. 177. 13 v. *Boissy.*

AMANT (l') délicat, dépeint par main de Maître. N.° 86, p. 178. *Fontenelle.*

AMANT (remontrance d'un) courroucé. N.° 87, p. 179. *Bellocq.*

AMANT (l') content. N.° 88, p. 179. *La Chaussée.*

AMANT (l'état d'un) éloigné de l'objet de ses feux. N.° 89, p. 180. *P. Corneille.*

AMANT (l') qui invoque la raison. N.° 90, p. 181.

AMANT (l') peu clair-voyant. N.° 91, p. 182. *Mme. Dreuillet.*

AMANT (langage d'un) heureux. N.° 92, p. 182. *Boileau.*

AMANT (l'état d'un) auprès de l'objet de ſes feux. N.° 93, p. 182. *Boileau.*

AMANT (le triomphe d'un). N.° 94, p. 183. *L'Abbé Cottin.*

AMANT (entretien d'un) vivement épris, & forcé de combattre ſa paſſion. N.° 95, p. 183. *Colardeau.*

AMANT (l') cauſtique. N.° 96, p. 184. *Pannard.*

AMANT (l') heureux par ruſe. N.° 97, p. 184. 89 v. *Fontenelle.*

AMANT (l') fier & généreux. N.° 98, p. 188. 24 v. *De Voltaire.*

AMANT (l') prudent & jaloux de ſes intérêts. N.° 99, p. 189. 58 v. *Le Brun.*

AMANT (le choix d'un) N.° 100, 192. 12 v. *Le Brun.*

AMANT (l') content. N.° 101, p. 193. 54 v. *Voiture.*

AMANT (l') guéri de ſa paſſion. N.° 102, p. 196. *M. de Saint-Lambert.*

AMANT (l') conſolé. N.° 103, p. 197. 41 v.

AMANT (l') raiſonnable. N.° 104, p. 199. 48 v. *Vin.*

AMANT (l') généreux. N.° 105, p. 202. *De Voltaire.*

AMANT (tableau d'un) admirant le portrait de ſa Maîtreſſe. N.° 106, p. 202. *Racine.*

AMANTE (les reproches d'une) déſeſpérée. N.° 107, p. 203. 12 v. *Racine.*

AMANTE (la) véritable. N.° 108, p. 204. *Racine.*

AMANTE (conſeils ſur le choix d'une). N.° 108 *a*, p. 104. 22 v. *Bernard.*

AMANTE (les ſentimens de la véritable). N.° 109, p. 206. *Colardeau.*

AMANTE (beaux ſentimens d'une) pour ſon Amant. N.° 110, p. 206. *Colardeau.*

AMANTE (les plaintes d'une) abandonnée. N.° 111, p. 207. *Rouſſeau.*

AMANTE (entretien d'une) affligée avec ſon Amant. N.° 112, p. 207. *Colardeau.*

AMANTE (la volonté & les déſirs d'une) exprimés à ſon Amant. N.° 113, p. 208. *Colardeau*

AMANTE (l') digne d'un meilleur ſort. N.° 114, p. 209. *Mme Deshoulières.*

AMANTE (la double). N.° 115, p. 209. *Coquard.*

AMANTE (les plaintes d'une) qui ſoupçonne ſon Amant d'*Inconſtance* N.° 116, p. 210. *Pannard.*

AMANTE (les plaintes d'une) offenſée. N.° 117, p. 211. 90 v. *M. Legrand.*

AMANTE (langage d'une) irritée, déſeſpérée, & dont le frère oſe lui faire des reproches, après avoir tué lui-même l'Amant de ſa ſœur. N.° 118, p. 215. 35 v. *P. Corneïlle.*

AMANTE (l') déſeſpérée. N.° 119, p. 217.

AMANTE (l') offenſée. N.° 120, p. 217. *Gilles Boileau.*

AMANTE (l') pourſuivie par l'Amour, ou la fuite inutile. N.° 121, p. 217.

AMANTE (l') déſolée de l'abſence de ſon Amant. N.° 122, p. 217. *M. Dorat.*

AMANTE (l') déſolée & inconſolable, ou l'*Ame élevée.* N.° 123, p. 218.

AMANTE (l') outragée, conſpirant une vengeance contre celui qui l'a trahie. N.° 124, p. 218. *P. Corneille.*

AMANTE (l') furieuſe. N.° 124*a*, p. 218. *P. Corneille.*

AMANTE (entretien d'une) deſeſpérée. N.° 125, p. 218.

AMANTE (l') malheureuſe. N.° 126, p. 219. *M. Feutry.*

AMARANTHE (de la culture de l'). N.° 126 *a*, p. 219. *G. D. C.*

AMBASSADEUR (l') conſidéré du côté politique. N.° 127, p. 219. *De Voltaire.*

AMBASSADEURS (les) conſidérés dans leurs fonctions. N.° 128, p. 220. *De Voltaire.*

AMBITIEUX (l'). N.° 129, p. 220. *Tannevot.*

AMBITIEUX (l'homme né) meurt ſans avoir jamais goûté le véritable bien, ni le repos. N.° 129 *a*, p. 221. 82 v. *M. Clément.*

AMBITIEUX (aux). N.° 130, p. 223. 52 v. *J. B. Rouſſeau.*

AMBITIEUX (aux). N.° 131, p. 226. *La Fontaine.*

AMBITIEUX (l') détrompé. N.° 132, p. 226. *P. Corneille.*

AMBITION (tableau de l'). N. 133, p. 227. 26 v. *Boileau.*

AMBITION (les ſuites de l'). N.° 134, p. 229. *Mme. Deſhoulières.*

AMBITION (ſortie contre l'). N.° 135, p. 229. *Crébillon.*

AMBITION (deſtinée de celui qui ſe livre à l'). N.° 136, p. 230. *Boileau.*

AMBITION (l'origine & les progrès de l'). N.° 137, p. 230. *Tannevot.*

AMBITION (ſortie contre l'). N.° 138, p. 240. 119 v.

AMBITION (entretien moral ſur l') démeſurée des hommes. N.° 139, p. 247. 147 v. *Mme. Deſhoulières.*

AMBITION (ſur l'). N.° 140, p. 254. 50 v. *Regnier.*

AMBITION (ſur l') & l'*Envie.* N.° 141, p. 257. 36 v. *De Rivery.*

AMBITION (la folle) d'Alexandre. N.° 142, p. 259. 22 v. *Brébeuf.*

AMBITION (ſortie ſur l'). N. 143, p. 260. *M. Monmartel.*

AMBITION (l') punie. N.° 144, p. 261. *Frédéric II.*

AMBITION (l') eſt le fléau de la raiſon. N.° 145, p. 261. *Frédéric II.*

AMBITION (ſur l') démeſurée des hommes. N.° 146, p. 261. *Frédéric II.*

ANBITION (l'). N.° 147, p. 261. *La Motte.*

AMBITION (l') punie. N.° 148, p. 261. *M. . . .*

AMBITION (l') déplacée. N.° 149, p. 262. *Piron.*

AME (la véritable grandeur d') ſe fait connoître dans l'*adverſité* N.° 150, p. 262. *Racine.*

AME (idée de l') du Héros. N.° 151, p. 263. *Rouſſeau.*

AME (entretien d'une) affligée. N.° 152, p. 263. *L'Abbé de Chaulieu.*

AME (vérités morales ſur l'). N.° 153, p. 264. 70 v. *Duché.*

AME (raiſonnement de l'). N.° 154, p. 267. *Deſforges Maillard.*

AME (entretien moral pour relever notre) dans les ſouffrances & les perſécutions. N.° 155, p. 271. 71 v. *M. d'Arnaud.*

AME (vérités ſur l'immortalité de l'). N.° 156. p. 271. 112 v. *Racine.*

AME (la tranquillité de l') ne s'acquiert que par la confiance dans l'Etre Suprême. N.° 157, p. 275. 90 v. *J. B. Rouſſeau.*

AME (de l'immortalité de l'). N.° 158, p. 279. 110 v. *M. le Mierre.*

AME (la belle). N.° 159, p. 284. *M. Dorat.*

AME (la grandeur d'). N.° 160, p. 284.

AME (prière fervente d'une) affligée. N.° 161, p. 285. 28 v. *Racine.*

AME (entretien moral & philoſophique ſur l') des bêtes. N.° 162, p. 287. 240 v. *Racine.*

AME (entretien moral & philoſophique ſur l') des bêtes. N.° 163, p. 298. 154 v. *Racine.*

AMÉRICAINS (les). N.° 163 *a*, p. 305. *De Sacy.*

AMÉRICAIN (les reproches de l') à l'Européen. N. 163 *b*, p. 305. 75 v. *M. Doigny.*

AMI (le véritable). N.° 164, p. 308. *La Fontaine.*

AMI (reproches à un) négligent. N.° 164 *a*, p. 309. 56 v. *Deſmahis.*

AMI (à un) menacé d'une diſgrace. N.° 165, p. 312. *L'Abbé de Chaulieu.*

AMI (l') ſincère. N.° 166, p. 312. *Le Préſident Bouhier.*

AMI (le véritable) ne ſe démontre que par les effets. N.° 167, p. 313. *Pannard.*

AMI (langage d'un) à un homme qui débute dans le monde, & qui prétend à une charge en vertu du *Mérite* de ſes Aïeux. N.° 168, p. 314. 43 v. *La Chauſſée.*

AMI (à mon vieux). N.° 168 *a*, p. 316. 152 v. *M. Saurin,*

AMI (la ſévérité d'un) eſt préférable aux complaiſances d'un flatteur. N.° 169, p. 324. *Teſtu.*

AMI (il eſt preſque impoſſible à l'homme de ſe paſſer d'un). N.° 170, p. 325. 48 v. *L'Abbé de Villiers.*

AMI (l') chagrin de ne pas voir ſon Ami. N.° 170 *a*, p. 328. *Lalane.*

AMI (ſur le choix d'un). N. 171, p. 328. 58 v. *L'Abbé de Villiers.*

AMI (à un) ſur la mort de ſon fils. N.° 171 *a*, p. 331. *M. Dorat.*

AMI (le caractère du véritable). N.° 172, p. 331. 22 v.

AMIS (beaucoup de gens font cas de leurs) comme d'un jeu de cartes. N.° 173, p. 332 *De Pagès*

AMIS (les) comme il y en a peu. N.° 174, p. 333. 20 v. *La Fontaine.*

AMIS (les quatre) réſolus de ſe retirer du grand monde. N.° 175, p. 334. 44 v. *Deſmahis.*

Amis (les faux). N.° 176, p. 336. *La Chauſſée.*

Amis (les) du temps. N.° 177, p. 337.

AMIS (les quatre) exaucés, mais peu contens. N.° 178, p. 337. 38 v. *De la Motte.*

Amis (ſur les ménagemens que l'on doit à ſes). N.° 179, p. 339. *L'Abbé de Villiers.*

AMIS (les trois), ou Leçon allégorique à ceux qui ne connoiſſent point les charmes de l'amitié. N.° 180, p. 340. 65 v. *M. le Bret.*

AMIS (leçon aux mauvais). N.° 181, p. 343. *Le Brun.*

AMIS (ſur le choix des). N.° 182, p. 343. *De la Motte.*

Amis (les) que l'on doit moraliſer, ou défendre lorſqu'on parle mal d'eux. N.° 183, p. 343. 36 v. *L'Abbé de Villiers.*

AMITIÉ (les délices de l') peu connues. N.° 184, p. 345. 305 v. *De Pagès.*

AMITIÉ (l') imprévue. N.° 185, p. 360. 130 v. *Légier.*

AMITIÉ (portrait de l'). N.° 185 *a*, p. 366. 20 v. *Perrault.*

Amitié (éloge de l'). N.° 186, p. 367. *M. l'Abbé de Lille.*

AMITIÉ (tableau de l'habitation de l'), ou la vie champêtre. N.° 187, p. 367. 43 v. *Desmahis.*

AMITIÉ (la solide). N.° 188, p. 371. 13 v.

AMITIÉ (base de l'). N.° 189. p. 372. 14 v.

AMITIÉ (conseils sur l'). N.° 190, 373. 16 v. *Des-touches.*

AMITIÉ (l') tyrannique. N.° 191, p. 374. *La Chaussée.*

AMITIÉ (la parfaite). N.° 192, p. 374. *La Chaussée.*

AMITIÉ (reproches à l'). N.° 173, p. 375. *De Voltaire.*

AMITIÉ (les charmes de l') sont plus durables que ceux de l'Amour. N.° 194, p. 375. 40 v. *Le Marquis de Saint-Aulaire.*

AMITIÉ (entretien sur les charmes de l'). N.° 195, p. 377. 303 v. *Guymond de la Touche.*

AMITIÉ (l') a ses droits sur les cœurs des Conquérans qui ont paru les plus intrépides dans les chocs & dans les batailles. N.° 196, p. 390. 150 v. *Frédéric II.*

AMITIÉ (le triomphe de l'). N.° 197, p. 396.

AMITIÉ (les délices de l'). N.° 198, p. 396. *Guymond de la Touche.*

AMITIÉ (les regrets de l'). N.° 199, p. 397.

AMITIÉ (éloge de l'). N.° 200, p. 397. *Le Marquis de Saint-Aulaire.*

AMITIÉ (l') des femmes. N.° 201, p. 397. 167 v. *M. Barthe.*

AMITIÉ (invocation à l'). N.° 202, p. 407. *Bernard.*

AMITIÉ (beau trait d') dans la perſonne de Pilade, qui veut abſolument mourir pour ſauver les jours de ſon Ami. N.° 203, p. 407. *Guymond de la Touche.*

AMITIÉ (le prix de l'). N.° 204, p. 408. *D'Andilly.*

AMITIÉ (le Temple de l'). N.° 205, p. 409. 115 v. *De Voltaire.*

AMITIÉ (les devoirs de l'). N.° 206, p. 414. 56 v. *L'Abbé de Villiers.*

AMITIÉ (l') Médecin. N.° 207, p. 417. 147 v. *Piron*

AMITIÉ (le ſecret pour entretenir l'). N.° 208. p. 424.

AMOUR (le portrait de l'). N.° 209, p. 424. 12 v. *Rouſſeau.*

AMOUR (l') eſt le Dieu du bonheur. N.° 210, p. 425. *Deſmahis.* 14 v.

AMOUR (l') partagé & toujours en ſon entier. N.° 211, p. 426. *L'abbé de l'Attaignant*

AMOUR (l') du bon vieux temps. N.° 212, p. 427. *Clément Marot.* 15 v.

AMOUR (l') eſt plein de génie lorſqu'il s'agit ſurtout de tromper. N.° 213, p. 428. *Desfontaines.*

AMOUR (l') ne s'arrache ni ne ſe donne. N.° 214, p. 428. *Deſmahis.*

AMOUR (le véritable) eſt le principe de la félicité de deux époux. N.° 215. p. 429. *De Voltaire.*

AMOUR (tableau de la rage d'). N.° 216, p. 430. *M. l'Abbé de Lille.*

AMOUR-PROPRE (l') condamné & juſtifié. N.° 217, p. 430. *De Voltaire.*

AMOUR (l') N.° 217 *a*, p. 430. *Perrault.*

AMOUR (l') vainqueur de la fortune. N.° 218, p. 431. 126 v. *Mme. la Comteſſe de la Gorſe.*

AMOUR (l') ne ſuffit pas pour déterminer le choix dans le mariage. N.° 219, p. 437.

AMOUR (l') avili. N.° 219 *a*, p. 437. *Colardeau.*

AMOUR (l') conſolateur. N.° 219 *b*, p. 437.

AMOUR (l') platonique. N.° 220, p. 438. 134 v. *Rouſſeau.*

AMOUR (l'uſage de l') comparé avec celui du vin. N.° 221, p. 449. *Deſmahis.*

AMOUR (l') des champs, & l'Amour de la Cour. N.° 222, p. 450. *Ferrand.*

AMOUR (l'apologie de l'). N.° 222 *a*, p. 451. 73 v. *Deſmahis.*

AMOUR (le véritable). N.° 223, p. 455. (1) *La Faye.*

(1) Ce Morceau eſt attribué à quatre Auteurs, tous morts. Il appartient à *Lainez*. Je ne citerai jamais les larcins faits par les Auteurs vivans.

AMOUR (l') volage. N.° 223 *a*, p. 456. *Bernard.*

AMOUR (ce que c'eſt que l'). N.° 223 *b*, p. 456. *Bernard.*

AMOUR (l') Diable. N.° 224, p. 457. *Bordes.*

AMOUR (le ſeul *préjugé* donne de la force à l'). N.° 224 *a*, p. 457. 34 v. *Bernard.*

AMOUR (le pouvoir de l'). N.° 224 *b*, p. 459.

AMOUR (les promeſſes de l'). N.° 225, p. 460. *Montauſier.*

AMOURS (les) infortunées. N.° 226, p. 460. 120 v. *M. le C. de B.*

AMOUR (l') injuſte, ou la force du penchant. N.° 227, p. 466. *De Voltaire.*

AMOUR (l') maſqué. N.° 228, p. 467.

AMOUR (l') aveugle. N.° 229, p. 467. 20 v. *Molière.*

AMOUR (l') délicat. N.° 230, p. 468. *Fontenelle.*

AMOUR (les miſères de l'). N.° 231, p. 469. 24 v. *Piron.*

Fin de la Table du premier Volume.

SUJETS DU SECOND VOLUME.

AMOUR-PROPRE (les effets de l') combattus par ceux de la raiſon. N.° 231 *a*, p. 3. 34 v. *Dureſnel.*

AMOUR-PROPRE (l') doit ſe laiſſer guider par la raiſon. N.° 232, p. 5. *Dureſnel.*

AMOUR (le) véritable devroit être humble & circonſpect. N.° 232 *a*, p. 6. *Bernard.*

AMOUR (l') paternel courroucé & furieux. N.° 232 *b*, p. 7. 33 v. *Racine.*

AMOURS (1) (les) de Vertumne & de Pomone, ou l'Amant heureux par ſupercherie. N.° 233, p. 9. 137 v. *M. de Saint-Ange.*

AMOUR (l') coſmopolite. N. 23, p. 164. *Pavillon.*

AMOUR (l') corrigé. N.° 234 *a*, p. 17. 24 v.

AMOUR-PROPRE (l'). N.° 235, p. 18. *P. Corneille.*

AMOUR-PROPRE (l') reconnu pour le vengeur des femmes. N.° 235 *a*, p. 19. 14 v. *M. Paliſſot.*

AMOUR (l') de ſympathie. N.° 236, p. 20. *P. Corneille.*

(1) On remarquera, peut-être, deux Sujets tranſpoſés ; mais dans une nomenclature auſſi étendue, cette faute paroîtra ſans doute légère, puiſqu'ils pourront toujours être trouvés avec facilité, par le moyen du petit renvoi que j'ai fait dans les endroits où ils devroient être naturellement.

AMOUR (comment ſe communique l'). N.° 237, p. 20. *Piron.*

AMOUR (l') comparé à la mer. N.° 238, p. 21. *Malherbe.*

AMOUR (l') met tout au même rang. N.° 239, p. 21. *Fontenelle.*

AMOUR (l') vindicatif. N.° 240, p. 22. 20 v. *De la Motte.*

AMOUR (remède contre l'). N.° 241, p. 23. *Mme. Deshoulières.*

AMOUR (tout eſt ſoumis à l'). N.° 242, p. 24. *Deſtouches.*

AMOUR (le raiſonnement du *Choix* doit l'emporter ſur celui de l'), lorſque l'on veut donner ſon cœur. N.° 244, p. 25.

AMOUR (l') n'a de Maître que lui-même, & nous fait dépendre de ſa volonté. N.° 244, p. 25. *Rouſſeau.*

AMOUR (la différence de l') & de l'Amitié. N.° 245, p. 26. 16 v.

AMOUR (l') du lieu natal. N.° 246, p. 27. 20 v. *Greſſet.*

AMOUR (l') à la mode. N.° 247, p. 28. *Deſtouches.*

AMOUR (l') déſarmé. N.° 248, p. 28. 147 v.

AMOUR (la peinture de l'). N.° 249, p. 35. 18 v.

AMOUR (l') léger & l'Amour ſolide. N.° 250, p. 36. 14 v. *De Voltaire.*

AMOUR (le véritable) eſt toujours vainqueur du reſſentiment. N.° 251, p. 37. *P. Corneille.*

AMOUR (l') peint par lui-même. N.° 252, p. 37.

AMOUR (le pouvoir de l'). N.° 253, p. 38. 14 v. *P. Corneille.*

AMOUR (les douceurs du véritable). N.° 254, p. 39. *Greſſet.*

AMOUR (les avantages du véritable). N.° 255. p. 39.

AMOUR (l') inſtituteur. N.° 256, p. 39. *Molière.*

AMOUR (l') qui ſe ſuffit à lui-même. N.° 257, p. 40. *Du Rivet.*

AMOUR (l') d'un Héros. N.° 258, p. 41. *Racine.*

AMOUR (ſi l') a des charmes & des douceurs, il expoſe auſſi à une multitude de malheurs. N.° 259, p. 42. 124 v. *Frédéric II.*

AMOUR (l') réveillé. N.° 260, p. 58. 21 v. *M. d'Arnaud.*

AMOUR (l') banni des Cieux. N.° 261, p. 59. *Deſmahis.*

AMOUR (les ſoucis de l'). N.° 262, p. 59. *Piron.*

AMOUR (l') Chef du Sénat, & chaſſé du Conſeil, ou le Sénat bouleverſé. N.° 262, p. 59.

AMOUR (ſortie contre l'). N.° 263, p. 60. 100 v. *Dutens.*

AMOUR (l') déguiſé. N.° 264, p. 65. 22 v.

AMOUR (édit de l'). N.° 265, p. 66. 136 v. *Pavillon.*

AMOUR (le pour & le contre en). N. 266, p. 73. *Laménardière.*

AMOUR (l') feignant d'être bleſſé, afin d'arrêter les infidélités. N.° 267, p. 73. 106 v. *Pavillon.*

AMOUR ET PSYCHÉ (l'), ou l'Amour exigeant. N.° 268, p. 78. 167 v.

AMOUR (l') vainqueur de l'*Indifférence.* N.° 269, p. 86. 26 v. *M. de Fumars.*

AMOUR (l') tranſi. N.° 270, p. 88. 16. v. *M. le Brun.*

AMOUR DE LA PATRIE (l'). N.° 271, p. 89. 32 v. *De Belloy.*

AMOUR PATERNEL (l') s'éteint rarement, quelque coupable que ſoit un enfant. N.° 272, p. 90. *Fagan.*

AMOUR FILIAL (tableau de l'), & de la *Tendreſſe* d'un époux & d'un père. N.° 273, p. 91. 68 v. *De Falbaire.*

AMOUR FILIAL (l') vainqueur de l'Amour. de l'Amant. N.° 274, p. 94. 28 v. *Piron.*

AMOUR (dans quel cas l') doit être ſacrifié. N.° 275, p. 95. *Quinault.*

AMOUR DE LA PATRIE (l') vainqueur de l'Amour conjugal & de l'Amour paternel. N.° 276, p. 96. 28 v. *M. Dorat.*

AMOUR-PROPRE (l') humilié. N.° 277, p. 98. 84 v. *Le Noble Tenelière.*

AMOUR (l') réduit tout ſous ſes loix. N.° 278, p. 102. *Martin.*

AMOUR (comparaiſon de la Fortune avec l'). N.° 279, p. 103. *Lafoſſe.*

AMOUR (l') mouillé, ou l'Amour eſpiègle. N.° 280, p. 104. 32 v. *G***.*

AMOUR (le pouvoir de l'). N.° 281, p. 105. 93 vers.

AMOUR (l') & la Mort, ou la Mépriſe heureuſe & malheureuſe. N.° 282, p. 112. 32 v. *D'Ardenne.*

AMOUR (l') conſidéré en vertu des richeſſes. N.° 283, p. 114. 48 v. *Piron.*

AMOUR (leçon d'). N.° 284, p. 116. 15 v. *Voiture.*

AMOUR (l') accompagné de l'eſprit eſt preſque toujours plus ſolide. N.° 285, p. 117. *M. Bret.*

AMOUR (tout cède à l'). N.° 286, p. 118. *Favart.*

AMOUR (invocation à l') par une Amante déſeſpérée. N.° 287, p. 118. *Cahuſac.*

AMOUR (en) il eſt aiſé d'en impoſer à une femme, ſi elle a le cœur libre. N.° 288, p. 119.

AMOUR (il eſt un âge auquel l') nous proſcrit de ſon empire. N.° 289, p. 119. 17 v.

AMOUR (l') naiſſant. N.° 289 *a*, p. 120. 17 v. *M. Bret.*

AMOUR (l') villageois eſt plus ſolide que l'Amour des villes. N.° 290. p. 121. 18 v.

AMOUR (l') & la Mort gîtant enſemble, ou la Mépriſe. N.° 291, p. 122. 51 v. *Le Bret.*

AMOUR (l') foumis par la Religion. N.° 292, p. 124. *Colardeau.*

AMOUR (l') n'eſt pas toujours un mal dangereux ;mais il eſt au contraire un don du Ciel, dont il faut faire uſage N.° 192 *a*, p. 125. 18 v. *M. Bret.*

AMOUR (l') exigeant. N.° 293, p. 126. *M. Gazon Dourxigné.*

AMOUR (le véritable) ſe diſtingue aiſément du faux. N.° 293 *a*, p. 126. *M. Bret.*

AMOUR (l') divin, vainqueur du Dieu de l'Hymen. N.° 294, p. 127.

AMOUR (l') de Traitant. N.° 294 *a*, 128. 13 v. *M. Bret.*

AMOUR (l') vainqueur de l'*Indifférence*. N.° 295, p. 129. *Fontenelle.*

AMOUR (la différence de l') naturel & de l'Amour jaloux. N.° 295 *a*, p. 129. *M. Bret*

AMOUR-PROPRE (l') outré. N.° 296, p. 130. *Richer.*

AMOUR (l') oiſeau. N.° 296 *a*, p. 130. 28 v. *M. Mayeur.*

AMOUR (l') de la Patrie. N.° 297, p. 132.

AMOUR (l') ennemi des querelles. N.° 297 *a*, p. 132. *M. de Mayer.*

AMOUR (l') maternel. N.° 298, p. 133. *M. l'Abbé Aubert.*

AMOUR (l') inattendu. N.° 298 *a*, p. 133. 30 v. *M. le Mis. de Pézay.*

AMOUR-PROPRE ET LA RAISON (le moyen d'accorder l') pour ſe rendre heureux dans le particulier & dans la ſociété. N.° 299, p. 135. *Du Reſnel.*

AMOUR (l') eſpiègle. N.° 299 *a*, p. 135. 24 v. *Ganeau.*

AMOUR-PROPRE (l'). N.° 300, p. 136. *De la Motte.*

AMOUR ET LE TEMPS (l'), ou la *Choſe rare.* N.° 300 *a*, p. 137. 22 v. *Fontenelle.*

AMOUR (l') filial. N.° 301, p. 138. *D'Ardenne.*

AMOUR ET LA GRACE DE DIEU (il eſt impoſſible à l'homme de pouvoir faire ſon ſalut s'il n'a l'ambition d'obtenir l') N.° 301 *a*, p. 138. *P. Corneille.*

AMOUR (l'). du lieu natal. N.° 302, page 140. *D'Ardenne.*

AMOUR MATERNEL (l') N.° 303, p. 140.
M. l'Abbé Aubert.

AMOUR-PROPRE (l') déplacé. N.° 304, p. 140.
La Motte.

AMOUR (l') en conteſtation de puiſſance avec la Juſtice. N.° 305, p. 140. *Le Brun.*

AMOUR (l') toujours vainqueur. N.° 306, p. 441.
Vallon de Mimeurs.

AMOUR ET LA FORTUNE (l'), ou *Tout d'un côté & rien de l'autre.* N.° 307, p. 141.

AMOUREUX (entretien d'un homme) avec lui-même. N.° 308, p. 141. 20 v.

AMOUREUX INDISCRET (l'). N.° 308 *a*, p. 142. 48 v. *Moncrif.*

AMOURS TRAVERSÉES (1) (les). N.° 309, p. 145. 120 v.

AMYNTAS, ou *Le Vieillard* au comble de la *félicité.* N. 310, p. 151. 87 v. *Léonard.*

AN (le nouvel). N. 311, p. 155 30. v. *Fontenelle.*

AN (la viſite du jour de l'). *Rondeau redoublé.* N.° 312, p. 157. 25 v. *Suicer.*

---

(1) C'eſt après cet article, que devroient ſuivre *les Amours de Vertumne & de Pomone*, & les *Amours infortunées.* On trouvera leurs N^os. aux pages 25 & 26 du premier volume.

ANE ET LE CHEVAL (l'), ou la bonne *Tête*. N.° 313, p. 158. 14 vers. *M. Dorat.*

ANE ROUGE (l'), ou l'*Homme* du jour, ou le *Faquin*. N.° 313 *a*, p. 159. *Ganeau.*

ANE, LE SINGE ET LA TAUPE (l'), ou Avis aux *Mécontens*. N.° 314, p. 160. 31 v. *M. Gaudet.*

ANE ET LE CHIEN (l'), ou Leçon aux *Désobligeans*. N.° 315, p. 161.

ANE (l') Marchand de balais, ou Leçon aux *mauvais Plaisans*. N.° 315 *a*, p. 162. 34 v. *Ganeau.*

ANE ET SES MAITRES (l'), ou Leçon aux *Inconstans*. N.° 316, p. 163.

ANE ET LE CHEVAL (l'), ou Moralité à ceux qui sont *jaloux* des succès d'autrui. N,° 316 *a*, p. 164. 32 v. *Ganeau.*

ANE (l') vêtu de la peau du Lion, ou Leçon aux *Sots*, aux *Insensés*, ou la *Mascarade* malheureuse. N.° 317, p. 165.

ANE ET LA CIGALE (l'), ou Leçon aux *Sots* & aux *Ambitieux* N.° 318, p. 166. 35 v. *Le Noble Teneliere.*

ANE ET LE LION (l'), ou la *Présomption* punie. N.° 319, p. 167. 15 v. *M. Dorat.*

ANE ET LE MAITRE (l'), ou le Secret pour entretenir l'*Émulation*. N.° 320, p. 168. 25 v. *Le Brun.*

ANE MÉCONTENT (l'), ou le *Raiſonneur* mal accueilli. N.° 321, p. 169. 27 v. *La Motte.*

ANE, LE CERF ET LA TAUPE (l'), ou le *Murmure* déplacé. N.° 322, p. 171. 31 v. *Richer.*

ANE FACÉTIEUX (l'), ou Leçon à ceux qui annoncent plus de choſes qu'ils ne ſont capables de faire, ou la trop grande *Prévention* ſur ſon propre compte. N.° 323, p. 172. 37 v.

ANE (les qualités de l'). N.° 324, p. 174. *M. de Roſſet.*

ANES (les deux), ou Ironie aux *Pédans*. N.° 325, p. 175. 24 v. *La Fontaine.*

ANÉMONE (la culture de l'). N.° 326, p. 176. *G. D. C.*

ANIMAL (l') fier de ſon *exiſtence*. N.° 327, p. 176. *Richer.*

ANIMAUX (les) malades de la peſte, ou l'*Injuſtice*, ou Ironie à beaucoup de *Juges*. N.° 328, p. 177. 30 v. *La Fontaine.*

ANIMAUX (le Roi des). ou les Vertus néceſſaires à un *Roi*. N.° 329, p. 177. 46 v. *De la Motte.*

ANIMAUX (l'âge auquel on doit livrer les) au travail & à l'hymen. N.° 329 *a*, p. 179. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

ANIMAUX (le Conſeil des), ou Ironie aux mauvais *Orateurs*. N.° 330, p. 180. 18 v. *M. Dorat.*

ANIMAUX (comparaiſon des) aux hommes. N.° 331, p. 181. *De la Motte.*

ANNIBAL, cité comme un modèle pour la conduite des marches d'une armée. N.° 332, p. 181. *Frédéric II.*

ANTIQUAIRE (la ſcience d'un). N.° 333, p. 182. *M. Paliſſot.*

ANTIQUAIRE (l'). N.° 334, p. 183. 20 v. *M. Paliſſot.*

ANTIQUITÉ (éloge de l'). N.° 335, p. 184. 39 v. *De Voltaire.*

APELLE (éloge d'). N.° 336, p. 186. 18 v. *Le Mierre.*

APOLLON ET MINERVE, Médecins, ou Leçon allégorique à ceux qui veulent faire choix d'un *etat* lucratif. N.° 337, p. 187. 52 v. *De la Motte.*

APOLLON (les travaux d'), ou le *Poëte* découragé. N.° 338, p. 189. 564 v. *Sénecé.*

APOLLON ET DAPHNÉ, ou la *Beauté* inſenſible à l'amour. N.° 339, p. 220. 177 v. *M. Gazon Dourxigné.*

APOLLON quitte le *Parnaſſe* de la Grèce, pour habiter le *Parnaſſe* François. N.° 340, p. 228. 28 v. *Richer.*

APOLOGISTE (portrait de l') des pièces nouvelles. N.° 341, p. 230. 35 v. *Boiſſy.*

APOTRES (quel étoit le caractère des), ou les effets de leurs *Miſſions.* N.° 342, p. 132. 78 v. *De la Motte.*

APPARENCE (l'). N. 343, p. 235.

APPARENCES TROMPEUSES (les). N.° 343 *a*, p. 236. *De la Motte.*

APPARENCES (à ceux qui jugent fur les belles). N.° 343 *b*, p. 236.

APPÉTIT (l'). N.° 344, p. 236. *La Fontaine.*

ARBALÈTE (l'), ou le fuccès produit par le *Haſard*. N.° 344, p. 236. 26 v. *D'Ardenne.*

ARBRE ET LE JARDINIER (l'), ou Leçon allégorique aux *Pères* & *Mères*, ou aux *Inſtituteurs*. N.° 345, p. 238. 14 v. *Le Brun.*

ARBRES (fur le choix des). N.° 346, p. 239. *G. D. C.*

ARBRES (fur la culture des). N.° 347, p. 239.

ARBRES (des avantages que nous tirons des). N.° 347 *a*, p. 239. 23 v. *Traduction de M. l'Abbé de Lille.*

ARBRES DE FORETS (des), du Châtaignier, Marronnier, &c. N.° 348, p. 241. 42 v. *M. de Roſſet.*

ARBRES (de ce qui convient aux), tant par rapport à la nature du terrain, que par rapport à l'art de les cultiver. N.° 348 *a*, p. 244. *Traduction de M. l'Abbé de Lille.*

ARBRISSEAU ET LE CHENE (l'), ou Moralité à ceux qui ambitionnent le ſort des *Grands*. N.° 348, p. 247. 16 v. *Ganeau.*

ARBRISSEAUX & des ARBUSTES (des) qui ornent les jardins, & de leur *Perfection* N.° 349, p. 248. 36 v. *M. de Roſſet.*

ARCHITECTE (l'). N.° 350, p. 250. *Ségrais.*

ARDÈNE (éloge de d'). N.° 351, p. 251. *Guys.*

ARGENT (le pouvoir de l'): N.° 352, p. 251. *Deſpréaux.*

ARGENT (l') préféré au tendre amour. N.° 353, p. 252. *De Rivery.*

ARIANE A THÉSÉE, ou l'*Epouſe déſeſpérée.* N.° 354, p. 252. 214 v. *Gazon Dourxigné.*

ARION, ou le Triomphe de l'*Harmonie.* N.° 355, p. 263. 76 v.

ARMÉE (le terrain pour la poſition d'une) doit être plus conſidéré pour la Cavalerie, que pour l'Infanterie. N.° 356, p. 267. 17 v. *Frédéric II.*

ARMES (quelles doivent être les) d'un ſoldat qui combat à cheval. N.° 357, p. 268. *Frédéric II.*

ARMIDE ET RENAUD, ou l'*Amour* vaincu par la *Religion*, ou le pouvoir de la *Religion.* N.° 358, p. 279. 322 v. *Colardeau.*

ARNAUD (éloge du Grand). N.° 369, p. 284. *Antoine Le Maître.*

ARNAUD (éloge d'Antoine.). N.° 359 *a*, p. 286. 16 v. *Boileau.*

ART (l') d'aimer. N.° 360, p. 287. 276 v.

ART (diſpute de l') avec la Nature. N.° 361, p. 301. 33 v. *De Bonneval.*

ART (le chef-d'œuvre de l'). N.° 362, p. 303. 33 v.

ART DU GÉNIE (les progrès de l') sous le règne de Louis le Grand. N.° 363, p. 303. 100 v. *Le P. Raymond.*

ART (l') de choisir un amant. N.° 363 *a*, p. 308. 76 v. *M. le Comte de Choiseul-Meuse.*

ARTISTES (conseils aux jeunes). N.° 363 *b*, p. 312. 20 v. *Le Mierre.*

ARTS (les difficultés & les obstacles qui se rencontrent dans l'exécution des), donnent naissance à leur perfection. N.° 364, p. 313. 134 v. *M. l'Abbé de Lille.*

ARTS (la corruption des). N.° 365, p. 320. *M. Gilbert.*

Il n'y a pas de N.° 366.

ARTS (sur l'encouragement à la perfection des). N.° 367. p. 321. 80 v. *De Voltaire.*

ARTS & LES SCIENCES (à ceux qui cultivent les). N.° 368. p. 325. *Bernard.*

ARTS & les SCIENCES (les) naissent tous de quelque besoin, & le plus souvent de l'amour. N.° 368 *a*, p. 326. 109 v. *M. de Saint-Lambert.*

ASCENSION (l'), ou le triomphe de Jésus-Christ montant au Ciel. N.° 368 *b*, p. 332. 41 v. *Racine.*

ASSASSINAT DE LOUIS XV (l'). N.° 369, p. 332. 42 v. *L'Auteur est de la ville d'Arras.*

ASSASSINAT DE LOUIS XV (l'). N.° 369 *a*, p. 336. 84 v. *M. D.*

ASSAUT (tableau d'un). N.° 369 *b*, p. 340. *De Voltaire.*

ASSAUTS & DES SIEGES (des). N.° 370, p. 341, 55 v. *Le Philoſophe de Sans-Soucy.*

ASSISTANCE HASARDÉE (l'). N.° 371, p. 343. *La Fontaine.*

ASTRÉE, ou l'Age d'or rappelé. N.° 372, p. 343. 99 vers. *La Motte.*

ASTROLOGUE (l') heureux. N.° 373, p. 348. 36 v.

ASTROLOGUE (l'). N.° 374, p. 350.

ASTROLOGUES (ſortie contre les). N.° 375, p. 350. 28 v. *Du Reſnel.*

ASTROLOGUES (les). N.° 376, p. 351. 21 v. *M. Dorat.*

ASTRONOMIE (les progrès de l') ſous le règne de Louis XIV. N.° 377, p. 353. 100 v. *De la Viſclède.*

ATHENES comparé avec Paris. N.° 377 *a*, p. 358. *Deſmahis.*

ATMOSPHERE, leçon aux Peintres pour bien rendre (l'). N.° 377 *b*, p. 359. 22 v. *M. le Mierre.*

AVANTAGEUX (l'). N.° 378, p. 360.

AVARE (à l'). N.° 379, p. 360 *La Fontaine.*

AVARE (la manie de l'). N.° 380, p. 361. *Boileau.*

AVARE (l'). N.° 381, p. 361.

AVARE (comparaiſon de l') avec l'Hydropique. N.° 382, p. 362. *Gomberville.*

AVARE (épitaphe d'un). N.° 383, p. 362.

AVARE (ſortie contre l'). N.° 384, p. 363. *Boileau.*

AVARE (épigramme contre un). N.° 385, p. 363. *Coquard.*

AVARE (leçon d'un père) à ſon fils. N.° 386, p. 364.

AVARE CONVERTI (l'). N.° 387, p. 364.

AVARE (l') comme il n'en fut jamais. N.° 388, p. 365. 51 v. *M. de la Condamine.*

AVARE (la femme). N.° 389, p. 367. 195 v. *M. Imbert.*

AVARE (l') & Minos, ou le *Contrebandier* puni. N.° 390, p. 375. 73 v. *De la Motte.*

AVARE (l') volé, ou l'Avare malade & guéri auſſitôt. N.° 391, p. 379, 40 v. *Richer.*

AVARE (l') prêt à mourir. N.° 392, p. 381. 31 v. *D'Ardenne.*

AVARE (l'). N.° 393, p. 382. *Le Marquis de ****

AVARICE (l'). N.° 394, p. 382. *Rouſſeau.*

AVARICE (l'). N.° 395, p. 383. *De la Motte.*

AVARICE (apologie de l'). N.° 396, p. 383. 17 v. *Deſtouches.*

AVARICE MASQUÉE (l'). N.° 397, p. 384. *D'Andilly.*

AVARICE (l') eſt une paſſion ſi forte, qu'elle prend même de l'aſcendant ſur les cœurs paternels. N.° 398, p. 385.

AVARICE (de l'). N.° 399, p. 385. *De la Viſclède.*

AVENIR (l'). N.° 400, p. 385. 16 v. *Valincourt.*

AVENIR (ſur l'). N.° 400 *a*, p. 386. *Deſmahis.*

AVENIR (il eſt inutile de connoître l'). N.° 401; p. 387. 18 v. *L'Abbé du Reſnel.*

AVENIR (aux gens curieux de connoître l'). N.° 402, p. 388. *D'Andilly.*

AVEU DIGNE DE RETOUR (l'). N.° 403, p. 388. *Pannard.*

AVEUGLE ET LA BOUGIE (l'), ou Leçon allégorique à ceux même qui ſont *ſages*. N.° 404, p. 389. *D'Ardenne.*

AVEUGLE ET LE BOITEUX (l'), ou les avantages de l'*Union*. N.° 405, p. 390. 22 v. *De Rivery.*

AVEUGLEMENT (entretien ſur l') des hommes à l'égard des biens de ce monde. N.° 406, p. 391. 54 v. *Rouſſeau.*

AVORTON (l'). N.° 407, p. 394. 14 v. *Hénaut.*

AVOCAT DOCILE (l'), ou expédient pour faire promptement *fortune*. N.° 408, p. 395. 24 v.

AUDACE (l') humiliée. N.° 409, p. 396. *Richer.*

AUDIENCE (l') manquée. N. 410, p. 396. *Piron.*

AULAIRE (éloge du Marquis de Saint-). N.° 411, p. 397. *De Voltaire.*

AURORE (hymne à l'). N.° 412, p. 397. 28 v. *M. Bunelle.*

AURORE ET LE SOLEIL (l') éclipsés par la *Beauté*. N.° 412 *a*, p. 390. 19 v. *M. le Comte de Choiseul-Meuse.*

AUTEURS DRAMATIQUES (sortie contre certains). N.° 412 *b*, p. 408. 14 v. *M. Palissot.*

AUTEUR COMIQUE (sortie contre un). N.° 413, p. 401. *Boileau.*

AUTEUR (l') abjurant les occupations des Muses. N.° 413 *a*, p. 401. *De Voltaire.*

AUTEUR ET LE SINGE (l'), ou *Ironie* à ceux qui croyent égaler les grands Ecrivains. N.° 413 *b*, p. 402. 27 v. *Ganeau.*

AUTEUR (le véritable) est celui qui est utile. N.° 414, p. 403. 45 v. *La Motte.*

AUTEUR (épitaphe d'un misérable). N.° 415, p. 405.

AUTEUR OBSCUR (avis à un). N.° 416, p. 406. 12 v. *Maynard.*

AUTEUR (le fort d'un). N.° 417, p. 407. 56 v. *De Voltaire.*

AUTEURS DRAMATIQUES (les talens néceſſaires aux), s'ils ſont jaloux de plaire. N.° 418, p. 410. 14 v. *Boileau.*

AUTEURS (aux) qui ont des diſpoſitions pour travailler avec ſuccès. N.° 418 *a*, p. 411, 32 v. *M. l'Abbé de la Serre.*

AUTEURS (conſeils aux) qui aſpirent aux honneurs du Comique. N.° 419, p. 413. 14 v. *Boileau.*

AUTEURS (conſeils aux). N.° 420, p. 414. *Néricault Deſtouches.*

AUTEURS (le défaut de certains), ou l'Auteur *Pédant* Moraliſte. N.° 411, p. 415. *Molière.*

AUTEURS & aux POETES (aux), ſur les dégoûts qui ſuivent leur réputation. N.° 422, page. 416. 41 v. *Greſſet.*

AUTEURS (les) qui veulent ſe faire honneur de leurs productions, doivent conſulter ſcrupuleuſement leurs forces & leurs lumières. N.° 422 *a*, p. 418. *M. l'Abbé de la Serre.*

AUTEURS COMPILATEURS (avis aux). N.° 423, p. 419. *Bernard.*

AUTEURS (aux mauvais) N.° 424, p. 420. *M. le Marquis de* . . . .

AUTEURS (aux). N.° 425, p. 420. *De la Motte.*

AUTEURS (les) doivent s'en tenir à la ſimplicité naturelle, s'ils veulent orner leurs diſcours, ſur-tout lorſqu'ils ont en partage les talens néceſſaires pour travailler aux morceaux d'éloquence. N.° 425 *a*, p. 420. 22 v. *M. l'Abbé de la Serre.*

AUTOMNE (tableau général des plaiſirs & des préſens que promet l'). N.° 426, p. 422, 42 v. *M. de Saint-Lambert.*

AUTOMNE (l'). N.° 427, p. 424. 112 v. *Bernard.*

AUTOMNE (la fin de l') répand ſur tous les êtres une langueur inévitable. N.° 428, p. 429. 26 v. *M. de Saint-Lambert.*

AUTOMNE (l'). N.° 429, p. 430. 98 v. *Bernard.*

AUTOMNE (la fin de l') miſe en parallèle avec celle de l'homme, afin de nous donner une idée de la triſteſſe de l'une & de l'autre. N°. 430, p. 435. *M. de Saint-Lambert.*

AUTOMNE (l'), ou Entretien moral & philoſophique ſur les *Richeſſes*. N.° 431, p. 435. 323 v. *M. le C. de Bernis.*

AUTOMNE (l'). N.° 432, p. 450. *M. de Saint-Ange.*

AUTOMNE (le froid & les frimats qui succèdent à l') rassemblent les oiseaux & les hommes, pour adoucir leurs peines. N.° 433, p. 450. 14 v, *M. de Saint-Lambert.*

AUTOUR (de l'). N.° 434, p. 451. *M. de Rosset.*

AUTRUCHE (l'), ou Leçon à ceux qui ont une *opinion* trop flatteuse de leurs talens. N.° 435, p. 451. 20 v. *M Dorat.*

BABILLARD (le). N.° 436, p. 453: *M de Mayer.*

BACCHANTES (leçon aux Actrices qui jouent les rôles de). N.° 437, p. 453. *M. Dorat.*

BACCHUS (le triomphe de). N.° 438, p. 453. 90 v. *Rousseau.*

BADINAGE (le sérieux). N.° 439, p. 458 72 v. *L'Abbé Desmarais.*

BADINAGE (le), ou Apologie de la *Frivolité.* N.° 446, p. 462. 49 v. *M. le Comte de Choiseul-Meuse.*

BAGUETTE (aux Actrices qui veulent jouer les rôles à). N.° 441, p. 464. 34 v. *M. Dorat.*

BAIN (les ſuites du). N.° 442, p. 466. 70 v. *M. de Saint-Lambert.*

BAISER (c'eſt l'illuſion qui ſuit un) qui en fait le prix. N.° 443, p. 469. *La Sablière.*

BAISER (le) préféré à la Chanſon. N.° 444, p. 470.

BALEINE (l'Américain & la), ou l'avantage d'avoir des *Paſſions*. N.° 445, page 470. 55 v. *De la Motte.*

Fin de la Table du ſecond Volume.

SUJETS DU TROISIEME VOLUME.

BALLADE IRRÉGULIÈRE. N.° 446, p. 3. 48 v. *La Fontaine.*

BALLADES (autre modèle pour les). N.° 447, p. 6. 31 v. *Mme. Deshoulières.*

BALLADE (autre). N.° 447 *a*, p. 8. 43 vers.

BALLADE (autre modèle de). N.° 447 *b*, p. 10. 27 v. *Clément Marot.*

BANQUEROUTIER (le). N.° 448, p. 11.

BASSESSE (à ceux qui ont la) d'expoſer leurs amis. N.° 449, p. 11. *Le Noble Tenelière.*

BATAILLE DE CANNE (la), ou Leçon aux mauvais *Plaiſans*. N.° 450, p. 13. 36 v.

BATAILLON (de la marche d'un). N.° 451, p. 14. *Frédéric II.*

BATON (le tour du). N.° 452, p. 14. 27 v. *Bourſault.*

BATTEURS EN GRANGE (les). N.° 453, p. 16. *M. de Roſſet.*

BAVARD (le). N.° 454, p. 16. *La Fontaine.*

BAVARDERIE (la). N.° 455, p. 16. *Richer.*

BAVARDS (aux). N.° 456, p. 17. *Richer.*

BEAUCHATEAU

BEAUCHATEAU (éloge du petit). N.° 457 , p. 17. *Loret.*

BEAU SEXE (avis au). N.° 458 , p. 18. *La Motte.*

BEAUMONT (éloge de M. Elie de). N.° 459 , p. 18. 14 vers. *M. l'Abbé de la Serre.*

BEAUTÉ (la) s'éclipſe ; le vrai *Mérite* reſte. N.° 460, p. 19. *Deſtouches.*

BEAUTÉ (la) inſenſible à l'Amour. N.° 460 *a* , p. 20.

BEAUTÉ (comparaiſon de la) avec la roſe. N.° 461 , p. 20. *Peſſelier.*

BEAUTÉ (la) en diſpute avec l'*Eſprit*. N.° 461 *a* , p. 21.

BEAUTÉ (déclamation contre la). N.° 462 , p. 21. 70. v. *Des Forges-Maillard.*

BEAUTÉ (entretien ſur la). N.° 463 , p. 24, 80 v. *M. le C. de Bernis.*

BEAUTÉ (tout rend hommage à la). N.° 464 , p. 28. *Bernard.*

BEAUTÉ (entretien moral ſur la courte durée de la). N.° 465 , p. 28. 126 v. *Pavillon.*

BEAUTÉ (appréciation de la), de l'*Eſprit* & de la *Vertu*. N.° 466 , p. 35. 14 v. *Mlle. Scuderi.*

BEAUTÉ (la) furieuſe. N.° 467 , p. 36, 30 vers. *M. Sabatier ,*

BEAUTÉ (ſi la) n'eſt point accompagnée d'une ame ſenſible, elle n'eſt que d'un foible prix aux yeux d'un amant délicat. N.° 467 *a*, p. 38. 16 v. *M. l'Abbé de la Serre.*

BEAUTÉ (le pouvoir de la) n'a d'excluſion que ſur la mort. N.° 468, p. 39. *Le Brun.*

BEAUTÉ (le pouvoir de la). N.° 469, p. 39. *M. Barthe.*

BEAUTÉ (le triomphe de la). N.° 470, p. 39. *Benſerade.*

BEAUX-ARTS (les) & l'élégance des *Mœurs* naiſſent du beſoin de plaire & de l'Amour. N.° 471, p. 40. 32 vers. *M. de Saint-Lambert.*

BÉLIER ET LE LOUP (leçon allégorique à ceux qui ne ſavent pas cacher leur jeu, lorſqu'ils méditent quelque *Projet*; ou leçon à ceux qui ont l'*Eſprit borné*. N.° 472, p. 41. 31 v. *Richer.*

BELLE (à une) qui veut abandonner le monde. N.° 473, p. 43. *Boiſſy.*

BELLE INTÉRESSÉE (à la), ou le *Financier*. N.° 473 *a*, p. 44. 14 v. *Deſportes.*

BELLE UNIVERSELLE (la), ou la Belle par excellence. N.° 473 *b*, p. 45. *M. Paliſſot.*

BELLES (avis aux). N.° 474, p. 45.

BELLES (conſeil aux). N.° 474 *a*, p. 46. *J. B. Rouſſeau.*

BELLES-LETTRES (les avantages des). N.° 475, p. 46. 253 v. *Frédéric II.*

BERCAIL AFFLIGÉ (des remèdes qui conviennent au) N.° 476, p. 58. 38 v. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

BERCAIL (des précautions à prendre pour que les bêtes venimeuſes ne ſe gliſſent pas dans le). N.° 476 *a*, p. 60. 12 v. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

BERGER (entretien d'un) avec un homme de Cour. N.° 477, p. 61. 16 v. *L'Abbé de Chaulieu.*

BERGER (le) déſolé. N.° 478, p. 62, 36 v. *Louis Petit.*

BERGER, LE LOUP ET LE RENARD (le), ou Leçon allégorique aux *Souverains* qui ne ſont pas de bonne foi dans les *Négociations* dont ils chargent leurs Ambaſſadeurs. N.° 479, p. 64. 44. v. *Le Brun.*

BERGÈRE (la) *adroite*, ou la *Réputation* complette, ou le *Souverain* vertueux. N.° 480, p. 66. 116 v. *M. de la Place.*

BERGÈRE ALARMÉE (la), ou la *Conſtance* ſoupçonnée. N.° 481, p. 72. 105 v. *Fontenelle.*

BERGÈRE (ſi la) étoit libre dans ſon choix, elle ne donneroit peut-être pas la préférence à l'*Homme d'étude* pour en faire ſon amant. N.° 481 *a*, p. 76. 16 v. *M. le Comte de Choiſeul-Meuſe.*

BERGÈRE (on ne doit pas s'affliger des rigueurs d'une). N.° 481 *b*, p. 77. 24 v. *M. le Comte de Choiſeul-Meuſe.*

BERGÈRE (la) rebelle à l'Amour, attendrie. N.° 482, p. 79, 206 v. *Fontenelle.*

BERGÈRES DE GNIDE (les). N.° 482 *a*, p. 88. *Colardeau.*

BERGÈRES (le bonheur des). N.° 482 *b*, p. 88. 39 v. *Vadé.*

BERGERIE (des ſoins de la), & des choſes à éviter ou à pratiquer pour conſerver les troupeaux proprement & ſainement. N.° 483, p. 90. 41 v. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

BERGERS (dialogue entre deux), ſur les beautés de la Nature. N.° 484, p. 92. 97 v. *Blin de Sainmore.*

BERGERS (les), ou Leçon à ceux qui *plaiſantent* à contre-temps. N.° 485. p. 97. *Richer.*

BERGHEM (éloge de). N.° 485 *a*, p. 90. *M. Lemierre.*

BERWICK (épitaphe du Maréchal de). N.° 486, p. 98. *Des Forges-Maillard.*

BÊTISE (la). N.° 487, p. 99. *Richer.*

BÊTISE (la) incorrigible. N.° 497 *a*, p. 99. 13 v. *M. le Comte de Choiſeul-Meuſe.*

BÊTISE (la trop grande) eſt ſouvent bien nuiſible. N.° 488, p. 100. *Le Brun.*

BÉVUE (la) heureuſe. N.° 489, p. 100. *D'Ardenne.*

BIBLIOMANE (le) par manie. N.° 490, p. 100. 41 v. *D'Ardenne.*

BIEN (la fauſſe idée de ce qu'on appelle). N.° 491, p. 102. 16 v. *Brulart.*

BIEN (à ceux qui ne ſont) qu'où ils ne ſont pas. N.° 492, p. 103. *Richer.*

BIEN PUBLIC (l'amour du). N.° 492 *a*, p. 103. *Le Mierre.*

BIENFAISANCE (l'exemple de). N.° 493, p. 104. 79 v. *Gaudet.*

BIENFAISANCE (éloge de la). N.° 494, p. 107. *M. l'Abbé de Lille.*

BIENFAISANCE (hymne à la). N.° 495, p. 110. 32 v. *M. Dorat.*

BIENFAISANCE (entretien moral ſur la). N.° 496, p. 111. 14 v. *Léonard.*

BIENFAISANCE (moralité ſur la). N.° 497, p. 112. 14 v. *Léonard.*

BIENFAISANCE (la) envers les méchans, devient toujours nuiſible à ceux qui la pratiquent. N.° 498, p. 113. *La Fontaine.*

BIENFAISANT (à l'homme). N.° 499, p. 113. *M. le Chevalier de Parny.*

BIENS (les vrais). N.° 500, p. 114. 16 v. *l'Abbé du Reſnel.*

BIENSÉANCE (caractère de la). N.° 501, p. 115. *Boissy.*

BIGOT (sortie contre un). N.° 502, p. 115. *Boileau.*

BILLET (le) d'une Bergère. N.° 503, p. 116. 19 v. *Mme. la Comtesse de B . . . .*

BLED (sur le choix du terrain dans lequel on veut faire venir le). N.° 503, p. 117. 30 v. *M. de Rosset.*

BŒUF ET LA VACHE (le), ou Leçon aux mauvais *Plaisans*. N.° 505 *a*, p. 118. 22 v. *Benserade.*

BŒUF ET LE RENARD (le), ou Ironie à ceux qui font consister l'agrément de la vie dans l'art de *tromper* & *duper* son prochain. N.° 505 *a*, p. 119. *Ganeau.*

BŒUF ET LE MOUCHERON (le), ou la *Vanité* outrée. N.° 506, p. 120, 15 v. *Richer.*

BOEUF (les qualités du), ou Moralité allégorique sur l'Amitié. N.° 507, p. 121. *M. de Rosset.*

BOEUFS (des) & de la distribution de leurs travaux. N.° 508, p. 122. 26 v. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

BŒUFS (les) & les Cerfs en arbitrage, ou leçon *ironique* à ceux qui ont la rage de *plaider*. N.° 508 *a*, p. 123. 38 v. *Ganeau.*

BOILEAU (éloge de Nicolas). N.° 509, p. 125.

BOILEAU (éloge de Nicolas). N.° 509 *a*, p. 125. *J. B. Rousseau.*

BOILEAU (éloge de Nicolas). N.° 509 *b*, p. 126. *Pavillon.*

BOILEAU (portrait de). N.° 510, p. 126. *Par lui-même.*

BOIS SACRÉ (defcription d'un). N.° 511, p. 127. 40 v. *Brebeuf.*

BOITEUX (le pays des), ou la *Coutume* faifant loi. N.° 512, p. 129. 56 v. *De Rivery.*

BONHEUR (il ne faut fouvent chercher le) que dans la médiocrité. N.° 513, p. 131. 165 v. *La Fontaine.*

BONHEUR (la fuite du vrai). N.° 513 *a*, p. 138. *M. Clément.*

BONHEUR (du). N.° 514, p. 138. 20 v.

BONHEUR (le vrai). N.° 514 *a*, p. 139. *M. de Vixouze.*

BONHEUR (entretien moral fur le). N.° 515, p. 140. 24 v. *De Pagès.*

BONHEUR (le) univerfel d'un Royaume dépend du refpect du fujet pour fon Souverain, & du refpect du Souverain pour la liberté publique. N.° 516, p. 141. 24 v. *De Voltaire.*

BONHEUR (tous les hommes cherchent le), mais il n'eft fait que pour celui qui aime la vie champêtre & fimple. N.° 516 *a*, p. 142. 63 v.

BONHEUR (la Nature bien mieux que la Philofophie, enfeigne le chemin du). N.° 517, p. 145. 18 v. *L'Abbé du Refnel.*

BONHEUR (le) des *Oiſeaux* eſt plus parfait que celui des Hommes. N.° 517 *a*, p. 146. 84 v.

BONHEUR (le) des Souverains. N.° 518, p. 150. *Rouſſeau.*

BONHEUR (le) de ce monde. N.° 519, p. 151. 14. vers. *De Saint-Évremond.*

BONHEUR (le) du vrai Philoſophe. N.° 519 *a*, p. 152. 21 v. *M. Bunelle.*

BONHEUR (le) eſt par-tout. N.° 520, p. 153. *De Voltaire.*

BONHEUR (le vrai) conſiſte dans la tranquillité de l'eſprit. N.° 521, p. 153. *Boileau.*

BONHEUR (le). N.° 522, p. 154. 41 v.

BONHEUR (le) ne s'éloigne ſouvent de nous, que parce que nous ignorons la voie qu'il faut tenir pour l'acquérir. N.° 522 *a*, p. 156. 45 v. *Deſmahis.*

BONHEUR (les hommes ne trouvent pas le vrai), parce qu'ils ne le cherchent pas dans la vertu. N.° 523, p. 158. 52 v.

BONHEUR (leçon pour arriver au). N.° 524, p. 160. 144 v. *Léonard.*

BONHEUR (le) ſe trouve quelquefois dans le changement de vie, & non dans le changement de lieu. N.° 525, p. 166. *Gomberville.*

BONHEUR (ſur la difficulté de trouver le). N.° 525 *a*, p. 166. 74 v. *Deſmahis.*

BONHEUR DE L'HOMME (entretien général sur toutes les choſes qui s'oppoſent au), & ſur les moyens qui lui ſont communs, ainſi qu'à ſes ſemblables, pour y atteindre & pour le conſerver. N.° 526, p. 170. 494 v. *L'Abbé du Reſnel.*

BONHEUR (le) peu connu. N.° 527, p. 197. 278 v. *M. le B. de M...*

BONHEUR (le) des Laboureurs. N.° 528, p. 209. 20 v. *Traduction de M. l'Abbé de Lille.*

BONHEUR (le). N.° 529, p. 210. 73 v. *Regnier.*

BONHEUR (entretien ſur le), à un jeune homme. N.° 530, p. 213. 28 v. *Guillemard.*

BONHEUR (le) d'un vrai Philoſophe. N.° 531, p. 214. 32 v. *M. le Duc de Nivernois.*

BONHEUR (le) particulier doit dépendre du bonheur général. N.° 535, p. 212. *Du Reſnel.*

BONHEUR (du) des animaux groſſiers dans la création de l'Univers. N.° 533, p. 216. *Du Reſnel.*

BONHEUR (on ne peut acquérir le) que par une jouiſſance modérée de toutes choſes. N.° 534, p. 217. *M.....*

BONHEURS (entretien ſur deux ſortes de), l'un provenant de la multiplicité des Arts, l'autre produit par la ſimple Nature. N.° 535, p. 217. 218 v. *Mme. Du Boccage.*

BONNET (le), ou la *Découverte* malheureuſe, ou la *Fée*. N.° 536, p. 227. 64 v. *De la Motte.*

BONTÉ (la grande) eſt toujours nuiſible à ſon auteur. Tableau allégorique & moral. N.° 537, p. 230. 57 v.

BONTÉ (l'exemple de). N.° 538, p. 232. *M. Dorat.*

BONNES (aux), ou à celles qui ſont chargées du ſoin des enfans. N.° 539, p. 233.

BORNES (les) de l'Eſprit humain. N.° 539 *a*, p. 233. *M....*

BORGNE (le). N.° 539 *b*, p. 233. 32 v. *M. de Sautereau de Bellevaud.*

BOSQUET (le). N.° 539 *c*, p. 235. *Boileau.*

BOSSU. (le) N.° 540, p. 235. *Senecé.*

BOUC, LE MOUTON ET LE RENARD (le), ou Leçon aux *Inconſidérés*. N.° 541, p. 236. 29 v. *Richer.*

BOUDIER (éloge de). N.° 542, p. 238. *De Beuron.*

BOUDIER (épitaphe de). N.° 543, p. 238. *Par lui-même.*

BOUFFON (ſortie contre le). N.° 544, p. 239. *Boileau.*

BOUTEILLE (à ma). N.° 545, p. 240. 41. v. *M. le Duc de Nivernois.*

BREBIS (la bonne), ou l'Exemple de la *Bonté*. N.° 546, p. 242. 29 v. *M. Dorat.*

BREBIS (la manière de ſoigner les). N.° 547, p. 243. 116 v. *M. de Roſſet.*

BRIGUE (tableau de la). N.° 547 *a*, p. 248. *Tannevot.*

BROUILLARD (les mauvaiſes ſuites du). N.° 548, p. 249. *M. de Roſſet.*

BRUMOY (éloge de). N.° 549, p. 249. *Des Forges-Maillard.*

BRUN (éloge de Madame le). N.° 549 *a*, p. 250. 80 vers.

BRUTE (la), ainſi que l'homme, eſt ſouvent dominée par l'amour le plus violent. N.° 549 *b*, p. 254. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

BUCHERON ET MERCURE (le), ou l'Exemple de *probité* & de *bonne foi*. N.° 550, p. 258. *La Fontaine.*

BURLESQUES (à ceux qui jouent les rôles). N.° 551, p. 258. 56 v. *M. Dorat.*

BUVEUR (épitaphe d'un). N.° 552, p. 261. *Maynard.*

BUVEUR (le retour du) à ſa bouteille. N.° 553, p. 261. 13 v. *M. le Chevalier de Parny.*

BUVEUR (le culte du). N.° 554. p. 262. 56 v. *Maître Adam.*

BUVEUR (le) déterminé. N.° 55 , p. 265. 117 v.

BUVEUR (le) à ſa bouteille. N.° 556 , p. 270. 13 v. *M. le Chevalier de Parny.*

BUVEUR (le) éclairé par l'Amour. N.° 557, p. 271.

BUVEURS (le Roi des). N.° 557 *a*, p. 272. 16 v. *M. le Brun.*

BUVEURS (invitation aux). N.° 557 *b*, p. 273, 48 v.

BYNG (la mort de l'Amiral). N.° 557 *c*, p. 275. 128 v. *M. Blin de Sainmore.*

CABRIOLET (le), ou Leçon allégorique aux *Petits Maîtres*. N.° 558, p. 281. *M. l'Abbé Aubert.*

CADENCE (origine de la) dans les vers. N.° 559, p. 283. 12 v. *Deſpréaux.*

CAFÉ (le beau), ou le Spectacle Forain. N.° 560, p. 284. 80 v. *M. Thomas.*

CAFÉ (éloge du). N.° 560 *a*, p. 288. *Lainez.*

CAFETIÈRE (la) renverſée, ou l'Eloge du Café. N.° 561 , p. 288. 95 v. *Lainez.*

CALAS (lettre de) à ſes Juges, ou les Plaintes de l'*Innocence*. N.° 562 , p. 291. 196 v. *De Voltaire.*

CALAS (lettre de Jean) à ſa femme , ou les Plaintes de l'*Innocence*. N.° 563 , p. 301. 254 v. *M. Blin de Sainmore.*

CALOMNIATEURS (recours à Dieu contre les). N.° 564, p 313. 45 v. *J. B. Rouſſeau.*

CALOMNIE (à ceux qui ont du penchant pour la). N.° 565, p. 316. *D'Andilly.*

CALVINISME (les erreurs du), ou Leçon ſur la *Religion.* N.° 566, p 317. 172 v. *Geneſt.*

CALME (le danger du). N.° 566 *a*, p. 325. 16 v. *Mme. la Marquiſe de* ***.

CALYPSO A TÉLÉMAQUE, ou l'*Amante* fu-rieuſe. N.° 567, p. 326. 173 v.

CAMÉLÉON (épitaphe du). N.° 568, p. 333. 78 v. *Mme. de Plat Buiſſon.*

CAMILLE (le portrait de). N.° 569, p. 337. 44 v *Colardeau.*

CAMP (de l'établiſſement d'un). N.° 570, p. 339. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CAMPAGNARD (le) heureux. N.° 571, p. 340. *M. Clément.*

CAMPAGNE (ſur les plaiſirs de la). N.° 572, p. 341. 108 v.

CAMPAGNE (le bonheur de la). N.° 573, p. 347. 40 v. *L'Abbé de Villiers.*

CAMPAGNE (la) dans ſa beauté. N.° 574, p. 349. 34 v. *M. de Saint-Lambert.*

CAMPAGNE (les défagrémens de la). N.° 775, p. 351. 100 v. *De Bernoy.*

CAMPAGNE (entretien moral & philoſophique ſur les plaiſirs que l'on goûte à la). N.° 576, p. 356. 39 v. *Par un habitant des environs de Genève.*

CAMPEMENT (du terrain que l'on doit choiſir pour le) d'une armée. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CANAL (le) du Languedoc, ou le Chef-d'œuvre de l'Art. N.° 578, p. 360. *P. Corneille.*

CANARDS (la manière de ſoigner les). N.° 579, p. 360. *M. de Roſſet.*

CANONS & des BOMBES (naiſſance des), & de leur effet. N.° 588, p. 361. 14 v. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CANTATE (modèle pour la), ou les efforts inutiles. N.° 581, p. 361. 69 v. *J. B. Rouſſeau.*

CANTATE (modèle pour la), ou l'*Illuſion* guérie. N.° 582, p. 365. 71 v. *Piron.*

CANTIQUE des Juifs, après leur délivrance de Babylone. N.° 583, p. 369. 57 v. *Racine.*

CAPACITÉ (à ceux qui veulent qu'on leur croye plus de) qu'ils n'en ont. N.° 584, p. 372.

CAPRICES (les). N.°. 585, p. 372. 44 v. *M. de Saint-Lambert.*

CAPRICIÉUSE (à la). N.° 586, p. 375.

CAPRICIEUX (le portrait du). N.° 587 , p. 375. 21 v. *J. B. Rouſſeau.*

CARACTÈRE (aux gens qui ſe prêtent difficilement au) d'autrui. N.° 588, p. 376.

CARACTÈRE (le) des Sujets, ſe forme preſque toujours d'après celui de leur Souverain. N.° 588 *a*, p. 377. *De Voltaire.*

CARACTÈRES de la PEINTURE (les différens). Leçon aux jeunes Peintres. N.° 589 , p. 377. 82 v. *Le Mierre.*

CARÊME (le). N.° 590 , p. 271. 184 v. *Greſſet.*

CARNAGE (le). N.° 591 , p. 389. *Boivin.*

CARROSSE (les avantages d'un). N.° 592 , p. 389. *L'Abbé de Villiers.*

CATASTROPHES (entretien moral ſur toutes les) du Monde. N.° 593 , p. 389. 160 v.

CATHERINE ALEXIOWNA (éloge de) , Impératrice de Ruſſie. N.° 594 , p. 397. *De Voltaire.*

CATILINA (le caractère de) & ſa juſtification , ou Leçon de *Politique*. N.° 595 , p. 399. *Crébillon.*

CATON (la mort de). N.° 596 , p. 402. *Cocquard.*

CATON (la ſageſſe de). N.° 596 *a* , p. 403. *Mme. de Rhulieres.*

CATON-D'UTIQUE (lettre de) à Céſar , ou la *Grandeur Romaine*. N.° 597 , p. 403. *L'Abbé de Chaulieu.*

CAVALIER ET LE MOINE (le), ou le *Zèle* outré. N.° 598, p. 404. 36 v. *D'Ardenne.*

CEINTURE (la) de Vénus. N.° 699, p. 406. 12 v. *De la Motte.*

CENDRE DÉCOUVERTE (la), & ſes ſuites. N.° 600, p. 406.

CENSEUR DES MUSES (le). N.° 601, p. 407. 301 v. *De la Motte.*

CENSEURS PÉDANS (Leçon aux). N.° 603, p. 421. *De Rivery.*

CENSEURS PÉDANS (Leçon allégorique aux). N.° 602 *a*, p. 421. *De Rivery.*

CENSURE INJUSTE (la). N.° 603, p. 421. *De la Motte.*

CÉRÈS (les offrandes à). N.° 603 *a*, p. 422. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

CERF ET LA VIGNE (le), ou *l'Ingratitude.* N.° 604, p. 422. *De la Fontaine.*

CERVEAU (des qualités du). N.° 604 *a*, p. 423. *M. l'Abbé de la Serre.*

CERF-VOLANT (le). N.° 604 *b*, p. 423. *D'Ardenne.*

CHAMBRIERE ET LA CHIENNE (la), ou Comparaiſon des chiens avec les amans. N.° 605, p. 423. 50 v. *Le Brun.*

CHAMEAU, de l'*Eléphant* & du *Renne* (du). N.° 606, p. 526. 12 v. *M. de Roſſet.*

CHAMP DE BATAILLE (tableau d'un) après l'action. N.° 607, p. 427. 12 v. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CHAMPS ÉLYSÉES (deſcription des). N.° 608, p. 428. 28 v. *Segrais.*

CHANT (le) dédaigné en faveur d'un baiſer. N.° 608 *a*, p. 429.

CHANTEUR PITOYABLE (le). N.° 608, p. 430. *De Baurans.*

CHANT ROYAL (modèle pour le). Antée vaincu par Hercule. N.° 610, p. 430. 62. v.

CHAPEAU (le), ou le changement de mode. N.° 611, p. 433. 44 v. *M. Dorat.*

CHARITÉ (éloge & caractère de la). N.° 612, p. 425. 78 v. *Racine.*

CHARITÉ (le caractère de la) diſtingué de celui de l'Amitié. N.° 613, p. 439. *L'Abbé de Villiers.*

CHARLATAN BERNÉ (le). N.° 614, p. 439. *Le Brun.*

CHARTIER EMBOURBÉ (le), ou Leçon à ceux qui ne ſavent pas ſe tirer d'*embarras*. N.° 615, p. 440. *La Fontaine.*

CHARLES I. (portrait de) Roi d'Angleterre. N.° 615 *a*, p. 440. *M. le Comte d'Eſtaing.*

CHARTREUSE (la). N.° 616, p. 441. 92 v. *Greſſet.*

CHARME (le). N.° 616 *a*, p. 445. 12 v. *De Monerif.*

CHARME (le puiſſant), ou l'*Effet* inévitable. N.° 616 *b*, p. 446. *M. le Comte de Choiſeul-Meuſe.*

CHARRUE (deſcription de la). N.° 616 *c*, p. 446. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

CHASSE (la). N.° 617, p. 447. 150 v. *Saint-Gilles.*

CHASSE (la). N.° 618, p. 454. 58 v. *M. l'Abbé de Lattaignant.*

CHASSE HEUREUSE (la). N.° 619, p. 458. 78 v. *M. D***.*

CHASSEUR ET LA PERDRIX (le), ou Leçon à ceux qui expoſent leurs *Amis*. N.° 620, p. 463. *Le Noble Tenelière.*

CHAT ET LES DEUX MOINEAUX (le), ou l'*Appétit* vient en mangeant. N.° 621, p. 464. *La Fontaine.*

CHAT ET UN VIEUX RAT (le), ou la *Défiance* eſt la mère de la *ſûreté*. N.° 622., p. 464. *De la Fontaine.*

CHAT ET LA CHAUVE-SOURIS (le), ou Leçon allégorique à ceux qui ont la *conſcience* timorée. N.° 623. p. 464. 31. v. *De la Motte.*

CHAT ET LE CHIEN (le), ou Leçon ſérieuſe à

ceux qui pouſſent la *Plaiſanterie* trop loin. N.° 624, p. 466. 65 v. *Ganeau.*

CHAT ET LA SOURIS (le), ou la mauvaiſe *Intention* punie, ou la *Préſence d'eſprit.* N.° 625, p. 469. 34 v. *De La Motte.*

CHAT (il ne faut jamais réveiller le) qui dort. N.° 626, p. 470.

CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN (le), ou l'*Uſurpateur* puni, ou Leçon à ceux qui ſont de trop *bonne-foi.* N.° 627, p. 471. *La Fontaine.*

Fin de la Table du troiſième Volume.

SUJETS DU QUATRIEME VOLUME.

CHAT échaudé craint l'eau froide. N.° 628, p. 3. *Le Brun.*

CHATS (les deux), ou le *Chat échaudé.* N.° 629, p. 3. 34 v. *Le Brun.*

CHATAIGNER (du). N.° 630, p. 5. *M. de Roſſet.*

CHAT-HUANT ET LA FAUVETTE (le), ou Leçon allégorique aux *Sots* incorrigibles. N.° 631, p. 5. 34 v. *Jorrier de Lay.*

CHATTES (les deux vieilles), ou Leçon aux *Femmes agées*, qui prétendent aux hommages des jeunes gens. N.° 632, p. 7. 36 v. *M. l'Abbé Aubert.*

CHAULIEU (la mort de l'Abbé de). N.° 632 *a*, p. 9. 16 v. *Le Préſident Hénaut.*

CHAUVE-SOURIS (la), ou Leçon allégorique à ceux qui ſont fort généreux de leurs *Services*, ou les *Offres* refuſées. N.° 633, p. 10. *Richer.*

CHEF (ce que doit faire un) lorſque l'Ennemi abandonne ſon camp. N.° 634. p. 11. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CHEF (un) habile régle toujours ſes actions ſur celles de ſon adverſaire. N.° 635, p. 12. 18 v. *Le Philoſophe de Sans-Soucy.*

CHEF D'ARMÉE (des qualités abſolument néceſſaires à un). N.° 636, p. 13. 44 v. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CHÊNE ET LE ROSEAU (le), ou Leçon allégorique aux *Gens en place*, & qui croyent n'avoir rien à redouter. N.° 637, p. 15. *La Fontaine.*

CHÊNE)le), ou Leçon allégorique aux *Orgueilleux.* N.° 638, p. 16. 14 v. *M. Dorat.*

CHENILLE ET LE VER A SOIE (la), ou Leçon allégorique aux *Pédans*, aux mauvais *Auteurs*, & à ceux qui ont trop d'*Amour-propre*. N.° 639, p. 17. 34 v. *Le Marquis de* ***.

CHÉRON (éloge de Mademoiſelle). 640, p. 19.

CHÉRON (éloge de Mademoiſelle). N.° 641, p. 19. *L'Abbé Boſquillon.*

CHEVAL ET L'ANE (le), ou Leçon allégorique à ceux qui n'aiment pas à rendre ſervice. N.° 642. p. 20. *De la Fontaine.*

CHEVAL (l'art de dompter un). N.° 642 *a*, p. 20, 24 v. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

CHEVAL ET LE LOUP (le), ou Leçon allégorique aux *Traîtres*, ou le *Mal-intentionné*. N.° 643, p. 22. *De la Fontaine.*

CHEVAL (la manière de dreſſer un). N.° 644, p. 22. *Martin.*

CHEVAL (les qualités d'un). N.° 645, p. 23. 24 v. *Martin.*

CHEVAL ET LE COCHON (le), Moralité, ou l'Animal fier de ſon *exiſtence*. N.° 646, p. 25. *Richer.*

CHEVAL, LE CHIEN, LE BŒUF ET L'ÉLÉPHANT (le), ou Comparaiſon allégorique pour les *Prôneurs* & les *Bavards*. N.° 647, p. 26. 41 v. *Richer.*

CHEVAL ET LE TAUREAU (le), ou Leçon allégorique à ceux qui ont le *Cœur* trop bon, ou le *Banqueroutier*, l'*Ingrat* & le *Trompeur*. N.° 648, p. 20. 37 v. *Le Brun.*

CHEVAL ET L'ANE (le), ou Leçon aux *mauvais Amis*. N.° 649, p. 30. 28 v. *Le Brun.*

CHEVAUX (ſymptômes auxquels on reconnoît les maladies des). N.° 650, p. 31. 12 v. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

CHEVAUX (les deux), ou Leçon aux *Riches*. N.° 651, p. 32. *De Rivery.*

CHEVAUX (les deux); Moralité à ceux qui veulent *briller* par *l'extérieur*, ou la *Parure inutile*. N.° 652, p. 33. 36 v. *Le Brun.*

CHEVAUX (de l'emploi des) & de leurs qualités. N°. 653, p. 35. 33 v. *M. de Roſſet.*

CHEVAUX DE COURSE (obſervations ſur les), ou la Manière d'entretenir les *Haras*. N.° 654, p. 37. 116. v. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

CHEVAUX (les deux) plaidans enſemble, ou Leçon allégorique à ceux qui aiment les *Procès* avec paſſion. N.° 655, p. 42. 43 v. *D'Ardenne.*

CHEVERT (épitaphe & éloge de). N.° 656, p. 44. *M. le Comte de la Touraille.*

CHEVRE ET LES DEUX LOUVETEAUX (la), ou Reproches aux *Ingrats*. N.° 657, p. 47. *D'Ardenne.*

CHEVRE ET LE LOUP (la), ou Leçon prudente contre les *Embûches* des *Méchans*. N.° 658, p. 47. *Ganeau.*

CHEVRE, LE RENARD ET LE LOUP (la), ou Leçon allégorique aux *Traîtres* & aux *Flatteurs*. N.° 659, p. 48. 45 v. *Richer.*

CHEVRES (du ſoin des). N.° 660, p. 50. 30 v. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

CHEVRES (la manière de ſoigner les). N.° 660 *a*, p. 62. *M. De Roſſet.*

CHICANNE (le pouvoir de la). N.° 661, p. 53. *Le Brun.*

CHIEN (le) infidèle ; Leçon allégorique aux gens trop *confians*, ou le *Voleur puni*. N.° 662, p. 53, 77 v. *Le Noble Tenelière.*

CHIEN RUSÉ (le), ou le *Tour d'Ecolier*, Allégorie. N.° 662 *a*, p, 57. 25 v. *Ganeau.*

CHIEN, LE MOUTON ET LE RENARD (le), ou Leçonallégorique aux *Foibles*, aux *Opprimés*, ou la *Raiſon* du plus *Fort*. N.° 663, p. 58, 28 v. *Richer.*

CHIEN ET LA BREBIS (le), ou Leçon allégorique à ceux qui ſont *indiſcrets* envers leurs bienfaiteurs, ou la *Complaiſance* nuiſible, le *Refus* bien mérité, l'*Inſatiable*. N.° 664, p. 60. 28 v. *Le Brun.*

CHIEN (le) qui change de condition, ou le Moyen d'être *heureux*. N.° 664 *a*, p. 61. 44 v. *Ganeau.*

CHIEN (du) & de ſes qualités. N.° 665, p. 63. 101 v. *M. de Roſſet.*

CHIEN ET LE LOUP (le), ou Leçon aux *Tyrans*, aux *Deſpotes*. N.° 665 *a*, p. 67. 52 v. *Ganeau.*

CHIENS (la manière de dreſſer les) pour la chaſſe & pour la garde des maiſons. N.° 666. p. 70. *Traduction par M. l'Abbé de Lille.*

CHIENS (les), ou Leçon allégorique aux Puiſſances qui ne peuvent vivre en paix, ou l'*Intérêt*, ſource de bien des maux, la *Diſcorde*, &c. N.° 667, p. 71. 56 v. *De la Motte.*

CHIENS (les deux), ou Leçon allégorique à ceux qui ne ſont pas aſſez délicats dans le choix de leurs *Connoiſſances*. N.° 668, p. 73. 30 v. *De la Motte.*

CHIENS (les deux), ou Leçon aux *Querelleurs*. N.° 669, p. 75, 17 v. *Le Brun.*

CHIENS (les deux), ou la *Gourmandiſe* punie. N.° 669 *a*, p. 76. 45 v. *Ganeau.*

CHIENS (les trois) mécontens, ou Moralité allégorique ſur les *différentes Conditions*. N.° 670, p. 78. *D'Ardenne.*

CHIENS (les jeunes), ou Leçon aux *Novateurs*. N.° 671, p. 80. 34 v. *Ganeau.*

CHIENS IRRÉCONCILIABLES (les), ou Leçon allégorique à ceux qui ſe livrent trop à la *Haine*, ou les ſuites d'une *Réconciliation* forcée. N.° 672, p. 34. *D'Ardenne.*

CHYMISTE (le pouvoir du Laboureur eſt plus grand que celui du). N.° 673, p. 84. *M. de Roſſet.*

CHINOIS (entretien ſur les mœurs & le caractère des). N.° 674, p. 84. *De Voltaire.*

CHLOÉ ET LE PAPILLON, ou Leçon à une jeune *Demoiſelle* qui voudroit diſpoſer de ſon cœur. N.° 674 *a*, p. 85. 107 v.

CHŒURS (leçon aux Acteurs & Actrices d'Opéra qui chantent dans les). N.° 675, p. 90. 20. v. *M. Dorat.*

CHOIX (l'heureux). N.° 676 *a*, p. 91. *De la Motte.*

CHOIX (le) déterminé. N.° 676 *a*, p. 91 54 v. *M. S.*

CHOSE (la) fort commune, ou *l'Inſtant heureux* & ſes ſuites. N.° 677, p. 94. 48 v. *Pannard.*

CHOSE (la) fort commune. N.° 678, p. 96. *D'Ardenne.*

CHRÉTIENS (la mort & la *Réſurrection* de Jéſus-Chriſt, annoncées aux), par les Apôtres. N.° 679, p. 96. 24. v. *Racine.*

CHRÉTIENS (la doctrine des). N.° 680, p. 98. 31. v. *Racine.*

CHRISTIAN VII (à), Roi de Dannemarck. N.° 681, p. 99. 12 v. *De Voltaire.*

CHRISTIANISME (le). N.° 682. p. 100. 230 v.

CHRISTINE (éloge de), Reine de Suède. N.° 683, p. 106. *Mlle Deſcartes.*

CHUTE (ſur la) du premier Homme. N.° 684, p. 109.

CIGALE ET LA FOURMI (la), ou Leçon aux *Pareſſeux.* N.° 685, p. 109. *De la Fontain.*

CIGALE ET LE HIBOU (la). Leçon allégorique à ceux qui recherchent la *louange.* N.° 686, p. 109. *De Rivery.*

CYGNE ET LES CANARDS (le), ou Leçon aux *Calomniateurs*; l'*Envie* confondue. N.° 687, p. 111. 59 v.

CYGNE ET LE HÉRON (le), ou Leçon aux Gens pleins d'*amour propre.* N.° 688, p. 114. 20. v. *Le Brun.*

CYGNE (le). N.° 689, p. 115, 12 v. *M. de Roſſet*

CIRCÉ, ou le Rappel inutile. N.° 690, p. 116.

CIRCONSTANCE (la) la plus horrible peut donner naiſſance à l'amour. N.° 691, p. 216. 17 v. *Quinault.*

CISEAUX DES PARQUES (les). N.° 692, p. 117. 89 v.

CITOYEN (le bonheur du vrai). N.° 693, p. 121. *Boiſſy.*

CLÉMENCE (exemple de). N.° 694, p. 121. 22 v. *P. Corneille.*

COCHON, LES ÉTOURNEAUX ET LE RENARD (le), ou Ironie à ceux qui raſſemblent les *Paraſites.* N.° 695, p. 122. 20 v. *Richer.*

COCHON DE LAIT ET LE CHARLATAN (le); Leçon à ceux qui jugent d'une choſe avec *obſtination.* N.° 696, p. 124. 45 v. *Piron.*

CŒUR (le) eſt un compoſé de vices & de vertus. N.° 697, p. 126. 20 v. *L'Abbé du Reſnel.*

CŒUR (comparaiſon des mouvemens du) d'une jeune perſonne avec ceux d'une *Montre.* N.° 697, p. 127. 12 v. *M. de Mayer.*

CŒUR (le) jaloux de ſa liberté. N.° 698, p. 128. 32 v. *M. Clément.*

CŒUR (le bon) & le cœur tendre, ou la Diſpute de *Sentimens.* N.° 699, p. 129. 26 v.

CŒUR SENSIBLE (des dangers auxquels eſt expoſé un)

lorſqu'il n'a pas ſu modérer, dès ſon principe, une *paſſion* dont il redoutoit les ſuites pour ſon repos & pour ſa vertu. N.° 700, p. 131. 122 v. *Mme de la Suze.*

CŒUR ACHETÉ (conſeils à un ami qui veut régner ſur un). N.° 701, p. 136. 39 v. *M. Imbert.*

COLBERT (éloge de). N.° 702, p. 138. *De Voltaire.*

COLÈRE (tableau de la). N.° 703, p. 138. 90 v.

COLÈRE (la). N.° 704, p. 142. *La Viſcléde.*

COLIGNY (portrait de Gaſpard de). N.° 705, p. 143. *De Voltaire.*

COLOMBE ET LE VAUTOUR (la), ou *l'Humilité* orgueilleuſe. N.° 705 *a*, p. 143. 14. v. *Ganeau.*

COLOMBE ET L'ENFANT (la), ou Leçon aux *Satyriques.* N.° 706, 144. 21 v. *Le Marquis de Pezay.*

COLOMBE ET LA FOURMI (la), ou de la *Reconnoiſſance.* N.° 707, p. 145. 25 v. *Bourſault.*

COLOMBE ET LA PIE (la), ou le Réſultat fort ordinaire des *viſites de Société.* N.° 707 *a*, p. 147. 25 v. *Ganeau.*

COLOMBE ET LE RENARD (la), ou le *Fourbe* attrapé. N.° 708, p. 148. 48 v. *D'Ardenne.*

COLOMBE (la manière de ſoigner la) ; ſes qualités. N.° 709, p. 150. 79 v. *M. de Roſſet.*

COMBAT (le) amoureux. N.° 710, p. 150. 144 v. *Fontenelle.*

COMBAT (ce qu'il eſt à propos de faire lorſque l'on marche au). N.° 711, p. 162. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

COMBAT DES GRENOUILLES (le), ou la *Barachomyomachie.* N.° 712, p. 173. 40 v. *Boivin.*

COMBAT (le) des Paſſions. N.° 713 ; p. 179. *Mme de la Suze.*

COMBATS (réflexion morale ſur les). N.° 714, p. 179. *De Voltaire.*

COMBATS ET DES MANŒUVRES des). N.° 715, p. 179. 52 v. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

COMBINAISON (la) réfléchie. N.° 716, p. 182. *D'Ardennne.*

COMIQUE (quel doit être le caractère de l'Auteur). N.° 717, p. 182. 12 v. *Boileau.*

COMMANDEMENT (les Généraux chargés du) d'une armée, ne doivent point attendre l'époque préciſe du retour de la campagne pour ſe rendre à leur deſtination. N.° 718, p. 183. 14 v. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

COMMENCEMENT D'ANNÉE (entretien moral ſur un). N.° 719, p. 184. 60 v. *Rouſſeau.*

COMMERCE (les avantages du). N°720, p. 187 100 v. *Taverne.*

COMMERCE (le). N.° 721, p. 192. 93. v. *M. Lemierre.*

COMMIRE (éloge de). N°. 722, p. 196. 60. v. *Le P. Porée.*

COMMIRE (épitaphe & éloge de). N.° 723, p. 199. 16 v. *Le P. Porée.*

COMPATISSANT (le). N.° 724, p. 200. *M. Blin de Sainmore.*

COMPASSION (aux gens fans). N.° 725, p. 200. *Le noble Tenelière.*

COMPENSATION (la). N.° 726, p. 200. *M. le Chevalier de B****

COMPLAISANCE (la) injufte. N.° 727, p. 201. *Richer.*

COMPLAISANCE (la) dangereufe ; Leçon aux *Inf-tituteurs.* N.° 727 *a*, p. 201. *Ganeau.*

COMPLAISANCE (l'abus de la). N.° 728, p. 201. *Le Brun.*

COMPLAISANCE (la) nuifible. N.° 729, p. 202. *Le Brun.*

COMPLAINTE AMOUREUSE (la). N.° 729 *a*, p. 202. 72 v. *M. Marmontel.*

CONCEPTION (ſur l'immaculée). N.° 729 *b*, p. 206. 90 v. *Le P. de la Rue.*

CONDÉ (portrait du Prince de), frère du Roi de Navarre. N.° 730, p. 210. *De Voltaire.*

CONDÉ (portrait du Grand). N.° 731, p. 211.

CONDÉ (éloge du Prince de) régnant. N.° 731 *a*, p. 212. 84 v. *Par un Officier Général.*

CONDÉ (éloge du Grand). N.° 732, p. 216. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CONDITION. (le mécontentement de ſa). N.° 733, p. 216. *De la Motte.*

CONDITION (la) des Rois n'eſt pas auſſi heureuſe que la plupart des hommes l'imaginent. N.° 734, p. 217. *Rotrou.*

CONDITIONS (entretien d'un Philoſophe ſur l'égalité des). N.° 735, p. 217. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CONDITIONS (il y a dans chaque profeſſion une meſure de biens & de maux qui rend les) égales. N.° 736, p. 217. 150. v. *De Voltaire.*

CONDITIONS (entretien moral ſur l'égalité des). N.° 737, p. 224. 133 v. *De Voltaire.*

CONDUITE (la) de certains Hommes, ou la *Foibleſſe* de certaines Femmes. N.° 738, p. 231. 16 v. *De Coulanges.*

CONFIANCE (lorſque la) eſt trahie de la part de ceux qui doivent veiller ſur les établiſſemens publics , que ne feront pas ceux qui ne tiennent que par de ſimples liens à la ſociété ? N.° 739 , p. 231. 43 v. *Pavillon.*

CONFIANCE TROMPÉE (la). N.° 740 , p. 233. *Le Noble Tenelière.*

CONNOISSANCES (des) néceſſaires à ceux qui veulent s'adonner à la *Peinture*. N.° 741, p. 234. 58. v. *M. Watelet*

CONNOISSANCES (entretien ſur les) néceſſaires à ceux qui veulent faire choix d'un état. N.° 742 , p. 237.

CONQUERANT (le) digne de ſa fortune. N.° 743 , p. 237. *P. Corneille.*

CONQUÉRANT (définition d'un). N.° 744 , p. 238. 30 v. *De Coulanges.*

CONQUÉRANT CRUEL (le) n'eſt qu'un monſtre déteſtable. N.° 745. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CONQUÉRANT (harangue d'un) qui eſt ſur le point d'être abandonné de ſes troupes. N.° 176 , p. 241. 92 v. *Piron.*

CONQUÉRANT (comparaiſon d'un) avec un torrent. N.° 747 , p. 245. *Teſtu.*

CONQUÉRANT (épitaphe d'un.) N.° 748 , p. 246. *Peloux.*

CONQUÉRANS (entretien ſur les). N.° 749 ; p. 246. 150 v. *Rouſſeau.*

CONQUÉRANS (déclamation contre la gloire des). N.° 751, p. 253. *Rouſſeau.*

CONQUÉRANS (les), ou Parallèle de Pompée & de Céſar. N.° 752, p. 254. *Brebeuf.*

CONQUÊTES (la poſſeſſion des) eſt l'écueil du bon ſens. N.° 753, p. 254. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CONSCIENCE (la) eſt le premier Tribunal de l'homme. N.° 753 *a*, p. 254. 32 v. *Tannevot.*

CONSCIENCE (le crime perſécute la), & la vertu la tranquilliſe. N.° 754, p. 256. 78 v. *Racine.*

CONSCIENCE TIMORÉE (la). N.° 755, p. 360. *De Rivery.*

CONSEIL (le) rejeté, ou le *Flatteur* mortifié, ou le *Prince* digne de l'être. N.° 756, p. 260. *D'Ardenne.*

CONSEIL (le bon), ou la *Pipée.* N.° 757, p. 363. *M. Bret.*

CONSEILS (aux donneurs de). N.° 758, p. 263. *De la Fontaine.*

CONSIDÉRATION (le manque de) eſt pour l'ordinaire le partage des gens qui ont peu de fortune. N.° 759, p. 263. 393 v. *L'Abbé de Villiers.*

CONSIDÉRATION (le mérite ſans bien ne jouit d'aucune). N.° 760 , p. 276. 26 v. *L'abbé de Villiers.*

CONSOLATION (moyen de), ou Entretien moral ſur la *perte* des choſes qui nous ſont cheres. N.° 761 , p. 278. 64 v. *Téophile.*

CONSOLATION DES FEMMES (la), ou l'Art des *Coquettes*. N.° 762 , p. 281. 20 v. *Deſmahis.*

CONSOLATION FORT COMMUNE (la). N.° 763, p. 282.

CONSOMPTIONNAIRE (le) à un ami. N.° 764, p. 283. 39 v. *De Saint-Peravi.*

CONSTANCE (le pouvoir de la). N.° 765, p. 285. *Quinault.*

CONSTANCE SOUPÇONNÉE (la). N.° 765 *a'* p. 285.

CONSTANCE A L'EPREUVE (la). N.° 766, p. 286. *La Foſſe.*

CONSTANCE (une) éprouvée par les traverſes & par les événemens les plus affligeans, rend un *Prince* plus grand encore qu'il ne pourroit l'être par des conquêtes importantes, glorieuſes & multipliées. N.° 767 , p. 286. 100 v. *De la Viſclede.*

CONSTITUTION (de la) des hommes qui ſe deſtinent au ſervice. N.° 768 , p. 291. 12 v. *Le Philoſophe de Sans-Souci.*

CONTRADICTION (l'esprit de). N.° 769, p. 292. *Moliere.*

CONTRADICTION (la). N.° 769 *a*, p. 293. *La Motte.*

CONTRASTE (le), ou la double *Epreuve*. N.° 769 *b*, p. 293. 13 v.

CONTRARIÉTÉ (la). N.° 770, p. 294. *Richer.*

CONTREBANDIER (le) puni. N.° 771, p. 294.

CONVALESCENCE (tableau d'une belle matinée vue dans la première sortie d'une). N.° 772, p. 295. 71 v. *M. de Saint-Lambert.*

CONVALESCENCE (les douceurs de la). N.° 773, p. 298. 100 v. *Gresset.*

CONVERSION (la mauvaise). N.° 774, p. 302. *La Fontaine.*

CONVERTI (le) mal-avisé & à contre-temps. N.° 775, p. 303. 94 v. *Pavillon.*

COQ (le faux), ou Leçon allégorique aux *Godeureaux*, aux *Impudens*. N.° 776, p. 307. 109 vers. *M. l'Abbé de Lille.*

COCQ ET LA POULE (le vieux), Leçon allégorique aux *Jaloux*. N.° 777, p. 312. 24 v. *Richer.*

COQ ET LE RENARD (le), ou Leçon allégorique aux *Fanfarons*. N.° 778, p. 313. 16 v. *D'Ardenne.*

COQ (les ſervices & qualités du). N.° 779, p. 314. 32 v. *M. de Roſſet.*

COQ D'INDE ET LE COQ D'EUROPE (le), ou Leçon allégorique aux *Fanfarons*. N.° 780, p. 316. 16 v. *Richer.*

COQUETTE (à une vieille). N.° 781, p. 317. *Le P. Sanleque.*

COQUETTE PAR CARACTÈRE (la différence d'une femme), d'avec celle qui eſt née prudente & réſervée. N.° 781 *a*, p. 317. 12 v. *Deſmahis.*

COQUETTE (langage d'une) abandonnée. N.° 781 *b*, p. 318. 10 v. *Deſmahis.*

COQUETTE (quel eſt le plus glorieux de fixer une) ou une Indifférente. N.° 782, p. 319. 31 v. *Pavillon.*

COQUETTE (langage d'une), veuve. N.° 782 *a*, p. 321. 8 v. *Deſmahis.*

COQUETTE (le caractère de la). N.° 783, p. 321. 16 v.

COQUETTE (à une). N.° 783 *a*, p. 322. *Deſmahis.*

COQUETTE (la) aimée. N.° 783 *b*, p. 323. *M. le Marquis de Pézay.*

COQUETTE COURROUCÉE (la). N.° 784, p. 324. *D'Ardenne.*

COQUETTE (langage d'une vraie). N.° 784, *a*, p. 325. 16 v. *Deſmahis.*

COQUETTES (l'hommage dû aux). N.° 785, p. 326.

COQUETTES (aux vieilles). N.° 786, p. 326. *Le Brun.*

COQUETTERIE (la). N.° 787, p. 327. *M. l'Abbé Aubert.*

COQUETTERIE (les ſuites inſéparables de la). N.° 788, p. 327. *De Voltaire.*

CORBEAU ET LE RENARD (le), ou Leçon allégorique aux *Sots* & aux Gens trop *prévenus* pour eux-mêmes. N.° 789, p. 328. *De la Fontaine.*

CORBEAU ET LE FAUCON (le), ou Leçon à ceux qui ſe repoſent mal-à-propos ſur le ſecours d'autrui, ou le *Pareſſeux* puni. N.° 790, p. 328. *De la Motte.*

CORBEAU ET LE RENARD (le), ou Leçon allégorique à ceux qui ſe croyent plus *fins* que les autres. N.° 791, p. 330. 48 v. *Richer.*

CORNEILLE (éloge du grand). N.° 792, p. 332. 12 v. *De Voltaire.*

CORNEILLE (éloge de Thomas). N.° 793, p. 333. *De la Motte.*

CORNEILLE (éloge de Pierre). N.° 794, p. 334. *Deſpréaux.*

CORNEILLE (éloge & épitaphe du Grand). N.° 795, p. 335. *Cheyreau.*

CORPS (combat du) avec l'esprit. N.° 796, p. 335. 20 v. *Cassagne.*

CORRECTION (la) suivie du succès. N.° 796 *a*, p. 336. *M. l'Abbé le Monnier.*

CORRUPTION DU SIECLE (peinture de la). N.° 797, p. 337. 32 v. *Racine.*

CORRUPTION DE LA VERTU (les sources de la). N.° 798, p. 338. *M. Dorat.*

CORRUPTION (la). N.° 799, p. 330. 38 v.

CORVÉE ET DE SES HORREURS (de la). N.° 800, p. 341. *M. de Saint-Lambert.*

COUCHER SANS SOUPER (le). N.° 800 *a*, p. 343. *Ganeau.*

COULEURS (du mêlange & de la composition des). N.° 801, p. 343. 36 v. *M. Watelet.*

COULEURS (l'art de créer les), pour la Peinture. N.° 801 *a*, p. 345. 36 v. *M. le Mierre.*

COUPLE ASSORTI (le). N.° 801 *b*, p. 347. 40 v. *M. l'Abbé de Lattaignant.*

COUPLE HEUREUX (le). N.° 802, p. 349. 56 v. *M. Rochon de Chabanne.*

COUR (tableau de la Divinité de la). N.° 803, p. 352. *Roi.*

COUR (sortie contre les gens de). N.° 804, p. 352. *D'Andilly.*

COUR (tableau de la). N.° 805 , p. 353.

COUR (idée des plaiſirs de la). N.° 806, p. 353.

Roi.

COUR (la) eſt le foyer de l'*Immortalité* & de l'*Ingratitude*. N.° 807 , p. 454. *Greſſet.*

COUR (l'expérience ne peut mettre perſonne à l'abri des *Piéges* de la). N.° 807 *a*, p. 355. *La Chauſſée.*

COUR (le tableau de la). N.° 808 , p. 356. 26 v. *M. le C. de Bernis.*

COUR (l'eſclavage eſt le plus sûr partage de ceux qui veulent ſuivre la). N.° 809 , p. 357. 24 v. *Racine.*

COUR (la conduite des gens de). N.° 810 , p. 359. *Bourſault.*

COUR (la vie de la). N.° 811 , p. 360. 14 v. *Saint-Martin.*

COUR (deſcription de la). N.° 812 , p. 361. 129 v.

COURAGE (le) peu commun, ou le zélé *Patriote.* N.° 813 , p. 367. 20 v. *M. l'Abbé de la Serre.*

COURAGE (le vrai) conſiſte dans l'attente de la mort, & non dans le *ſuicide*. N.° 814 , p. 368. *Mme Deſhoulières.*

COURAGE (le). N.° 815 , p. 369. 40 v. *De la Motte.*

COURAGE (le vrai). N.° 816 , p. 371. *Greſſet.*

COURAGE (le) produit par la *honte*. N.° 817 , p. 371. *D'Ardenne.*

COURONNE (la) refusée, ou le *Désintéressement*. N.° 818, p. 371. 20 v.

COURTISAN (le) heureux par l'exemple. N.° 819, p. 373. 36 v. *D'Arnaud.*

COURTISAN (le) soumis à l'amour champêtre. N.° 819 *a*, p. 375. *Colardeau.*

COURTISAN (à un). N.° 820, p. 375. *Maynard.*

COURTISAN (le) rare. N.° 821, p. 376. 21 v.

COURTISAN (le) adroit. N.° 822, p. 377. *La Fontaine.*

COURTISAN (le) mal intentionné puni. N.° 823, p. 377. *La Fontaine.*

COURTISANS (les plus petites choses occupent sérieusement les), & les désespèrent. N.° 824, p. 378. *M. le C. de Bernis.*

COURTISANS (les) s'occupent trop peu des choses qui doivent parer leurs disgraces. N.° 825, p. 379. *La Fontaine.*

COURTISANS (allégorie morale sur les) & sur les Princes. N.° 825 *a*, p. 379. *Ganeau.*

COURTISANNE (sortie contre une). N.° 826, p. 380. *M. Gilbert.*

COURTISANNE (la) chassée du Temple de Vénus. N.° 826 *a*, p. 381. 16 v. *Colardeau.*

COURTISANNES (aux). N.° 827, p. 382. 15 v. *Voiture.*

COURTISANNES (langage des). N.° 828 *a*, p. 385. *Colardeau.*

COURT (le) vêtu, ou l'*Epargne* mal-entendue. N.° 828, p. 383. *D'Ardenne.*

CRAINTE (les vœux que la) nous arrache s'évanouiſſent avec le danger. N.° 829, p. 386. *La Fontaine.*

CRAINTE (la) d'aimer. N.° 830, p. 386. 20 v.

CRAINTE (la) & l'eſpérance entretiennent l'égalité du bonheur entre les hommes. N.° 831, p. 387. *L'Abbé du Reſnel.*

CRAINTE (la) eſt le principe commun de la *ſuperſtition* & de la *tyrannie*. N.° 832, p. 388. *l'Abbé du Reſnel.*

CRÉATEUR (le). N.° 833, p. 388. 14 v. *Rotrou.*

CRÉATION (ſur la) du Monde & la *CHUTE* du premier Homme. N.° 833 *a*, p. 389.

CRÉBILLON (entretien moral ſur la mort de). N.° 834, p. 397. 120 v.

CRÉDULE (la ſotte). N.° 835, p. 402. *La Motte.*

CRÉDULES (aux gens). N.° 836, p. 402.

CRÉDULITÉ (les ſuites de la trop grande). N.° 837, p. 402. *Le Brun.*

CRÉQUI (épitaphe de M. le Maréchal de). N.° 837 *a*, p. 403. *Perrault.*

CRIME (le) eſt le tyran d'une mauvaiſe conſcience. N.° 837 *b*, p. 403. *Racine.*

CRIMINEL (le) jouit rarement de la récompenſe promiſe à ſon crime. N.° 838, p. 404. 14 v. *Racine.*

CRITIQUE HAZARDÉE (on devient dans ſes propres ſuccès victime d'une). N.° 839, p. 405. *Le Prince Cantemir.*

CRITIQUE IGNORANT (portrait d'un). N.° 840, p. 405. 15 v. *De la Louptiere.*

CRITIQUE (entretien ſur les motifs qui ne devroient jamais ſervir de baſe à la), & ſur les excès que l'on devroit y éviter. N.° 841, p. 406. 270 v. *M. l'Abbé du Reſnel.*

CRITIQUE (de la retenue dont doivent uſer tous les Écrivains modernes dans leur). N.° 842, p. 417.

CRITIQUE (pour être bon), il faut être né avec le don de bien juger, comme avec celui de bien écrire. N.° 843, p. 418.

CRITIQUE (l'amour de la vérité, la politeſſe & la modeſtie, ſont des qualités du cœur néceſſaires à un). N.° 844. p. 418. *M. l'Abbé du Reſnel.*

CRITIQUE (portrait du vrai), ou L'hiſtoire de la Critique. N.° 845, p. 429. *M. l'Abbé du Reſnel.*

CRITIQUE (la) de tous les Poëtes des ſeizième & dix-ſeptième ſiecles. N.° 846, p. 429. *M. Bret.*

CRITIQUES (leçon à ceux qui ſe chargent des). N.° 847, p. 429. 15 v. *L'Abbé de Lattaignant.*

CRITIQUES (ſortie allégorique contre les) *ignorans, mauvais Plaiſans & Diſeurs* de bons mots. N.° 848, p. 430. 318 v. *Colardeau.*

CRITIQUES MÉCHANS (aux). N.° 849, p. 443. *Greſſet.*

CROMWEL (épitaphe de). N.° 851, p. 443. *Pavillon.*

CROMWEL (portrait de). N.° 851, p. 444. 12 v. *M. le Comte d'Eſtaing.*

CROYANCE (la) eſt le vice de l'Ignorant, comme le *doute* eſt celui des gens inſtruits. N.° 852, p. 445. 51 v.

CRUAUTÉ (la) de l'homme miſe en balance avec celle des bêtes. N.° 851 *a. Ganeau.*

CUISINIER ET LE CHIEN (le), ou le *Correcteur.* N.° 853, p. 448. 33 v. *Ganeau.*

CUISINIER ET LES DEUX CHIENS (le), ou la *Gourmandiſe punie.* N.° 853 *a*, p. 450. *D'Ardenne.*

CULTE (le) de l'Amour avili. N.° 854, p. 452. *Colardeau.*

CULTIVATEUR (des plaiſirs & des occupations du) pendant l'hiver. N.° 854 *a*, p. 452. *M. l'Abbé de Lille.*

CULTIVATEURS (il eſt néceſſaire que le Gouvernement protége & ſoulage les). N.° 854 *b*, p. 453. 54 v. *M. de Saint-Lambert.*

CULTIVATEURS (leçon aux) ſur le choix des terrains propres à chaque eſpèce de fruit. N.° 854 *c*, p. 456. 56 v. *M. l'Abbé de Lille.*

CUPIDITÉ (la). N.° 855, p. 458. *De la Motte.*

CURE (la) merveilleuſe. N.° 855 *a*, p. 459. 20 v. *M. Maréchal.*

CURÉ ET SA JUMENT (le), ou la *Fanfaronnade* punie. N.° 856, p. 460. *Ganeau.*

CURÉ GOURMAND (le), ou le *Gourmand* puni. N.° 856 *a*, p. 462. 49 v. *M. de la Condamine.*

CURÉS DE FRANCE (les) en députation auprès de Louis XV. N.° 856 *b*, p. 454. 87 v.

CURIEUX (le), ou *l'Ecouteur* aux portes. N.° 857, p. 468. *La Fontaine.*

CURIOSITÉ (la). N.° 858, p. 468. *De la Motte.*

CURTIUS, ou le vrai *Citoyen*. N.° 859, p. 468. 98 v.

DAMAS (le), de quel pays il tire ſon origine. N.° 860, p. 472. *M. de Roſſet.*

DANCHET (éloge de). N.° 861, p. 473.

Fin de la Table du quatrième Volume.

SUJETS DU CINQUIÈME VOLUME.

DANSE (leçon sur le caractère de la), aux Figurans & Figurantes d'Opéra. N.° 862, p. 3. 18 v. *M. Dorat.*

DANSER (les dispositions & les talens nécessaires à ceux qui veulent) à l'Opéra. N.° 863, p. 4. 28 v. *M. Dorat.*

DANSEURS & DANSEUSES d'Opéra (leçon de caractère aux). N.° 864, p. 6. *M. Dorat.*

DAPHNIS, ou le Berger *compatissant*. N.° 865, p. 7. 80 v. *M. Blin de Sainmore.*

DAPHNIS ET ALCIMADURE, ou l'*Insensibilité* punie N.° 866, p. 11. 81 v. *La Fontaine.*

DÉBAUCHE (la). N.° 867, p. 14. 61 v. *Saint-Amand.*

DÉCLAMATION THÉATRALE. N.° 868, p. 17. *M. Dorat.*

DÉCLARATION (la) suivie d'un mauvais succès. N.° 869, p. 17. *Rousseau.*

DÉFAUTS PALLIÉS (les), ou l'*Indulgence* commune à tous les hommes sur leur propre compte. N.° 870, p. 19. 32 v. *Le Brun.*

DÉFENSES (quelles étoient les) & les armes des anciens Guerriers. N.° 871, p. 20. 33 v. *Le Philosophe de Sans-Souci.*

DÉFIANCE (la). N.° 872, p. 22. *Tavenot.*

DÉLICATESSE (la) ſans exemple. N.° 872 *a*, p. 22. *M. de Mayer.*

DÉLUGE & des TEMPÊTES (tableau du). N.° 873, p. 23. 34 v. *M. de Saint-Lambert.*

DESMAHIS (éloge de M.). N.° 873 *a*, p. 25. 18 v. *De Voltaire.*

DESMAHIS (éloge de). N.° 873 *b*, p. 26. 12 v. *De Voltaire.*

DEMAIN. N.° 873 *c*, p. 27. 49 v. *M. le Chevalier de Parny.*

DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS, ou le *Faux jugement.* N.° 874, p. 28. *La Fontaine.*

DEMOISELLE (avis à une jeune). N.° 875, p. 30. *Fénelon.*

DEMOISELLE (à une jeune) qui voudroit diſpoſer de ſon cœur. N.° 875 *a*, p. 31.

DEMOISELLE (à une) qui veut être Religieuſe. N.° 876, p. 31. *L'Abbé de Lattaignant.*

DEMOISELLE (Conſeils à une jeune). N.° 877, p. 32. 40 v. *De Moncrif.*

DEMOISELLE (avis à une jeune). N.° 877 *a*, p. 34. *Mlle Scuderi.*

DEMOISELLE (conſeils à une jeune). N.° 878, p. 34. 123 v. *Pavillon.*

DEMOISELLE (à une) peu contente de ſon nom. N.° 879, p. 41. *Paſſerat.*

DEMOISELLE (à une jeune) fiere de ſa beauté. N.° 880, p. 41. *De Coulanges.*

DEMOISELLES (ſur les manières que doivent avoir les jolies). N.° 881, p. 42. 32 v. *L'Abbé de Lattaignant,*

DEMOISELLES (conſeil aux). N.° 882 *a*, p. 44. 36 v. *Pavillon.*

DEMOSTHÈNE AMOUREUX, ou le *Sage* par avarice. N.° 882 *a*, p. 45. 36 v.

DÉPART DE THÉMIRE (le). N.° 882 *b*, p. 47. 27 v. *M. d'Arnaud.*

DÉPART ET LE RETOUR (le). N.° 884, p. 49. 147 v. *Fontenelle.*

DÉPENSE (il faut régler ſa) ſur le revenu que l'on a. N.° 883, p. 48. *Boileau.*

DÉPIT (le). N.° 884 *a*, p. 57, 18 v. *M. le Comte de Choiſeul-Meuſe.*

DERVIS ET LA PUCE (le), ou *l'Orgueil réprimé.* N.° 885, p. 58. *M. Sautereau de Bellevaud.*

DÉSESPOIR (aux Acteurs & Actrices d'Opéra ſur les rôles de). N.° 886, p. 60. 30 v. *M. Dorat.*

DÉSINTÉRESSEMENT (le). N.° 887, p. 62.

DÉSIRS (la ſoif des). N.° 888, p. 62. 20 v. *La Motte.*

DÉSIRS (les). N.° 889, p. 63. 48 v. *Le P. Le Derel.*

DÉSIRS (les) de l'homme ſont bien rarement accomplis. N.° 890, p. 65. 20 v.

DÉSIRS SATISFAITS (les). N.° 891, p. 67. *Le Noble Teneliere.*

DÉSOBÉISSANCE PUNIE. (la). N.° 892, p. 67. *Ganeau.*

DÉSOBLIGEANT (le). N.° 893, p. 67. *La Fontaine.*

DÉSORDRE (les ſuites du). N.° 894, p. 67. *M. l'Abbé Aubert.*

DESPOTES (leçon aux). N.° 894 *a*, p. 68. *Ganeau.*

DESTINS (deſcription du Palais des). N.° 895, p. 68. 16 v. *De Voltaire.*

DESTOUCHES (éloge de Néricault). N.° 896, p. 69.

DÉSUNION (la). N.° 897, p. 70. *De la Motte.*

DETTE EXIGÉE (la). N.° 897, p. 70. *L'Abbé de Lattaignant.*

DEUIL DE LA FRANCE, (le), ou *Moralité aux Souverains.* N.° 897 *b*, p. 71. 127 v. *De la Motte.*

DEVIN (le). N.° 898, p. 76.

DEVINERESSES

DEVINERESSES (les), ou les Effets de *l'opinion*, N.° 899, p. 77. 38 v. *La Fontaine.*

DEVISE (modèle pour la). N.° 899 *a*, p. 79.

DEVOIRS (les) de l'homme pour vivre heureux. N.° 900, p. 79. 12 v. *L'Abbé du Resnel.*

DEVOIRS (les hommes ne doivent jamais s'écarter de leurs) envers leurs Souverains. N.° 901, p. 80. 14 v. *De Voltaire.*

DEVOIRS (entretien moral & philosophique sur les) de la société. N.° 902, p. 81. 104 v. *M. Thomas.*

DÉVOTS (les faux & vrais). N.° 903, p. 85. 40 v. *Moliere.*

DÉVOTS (le moyen de connoître les faux). N.° 904, p. 87. *L'Abbé de Villiers.*

DÉVOTE (à une). N.° 904 *a*, p. 87. 32 v. *Desmahis.*

DÉVOTS (sortie contre les faux). N.° 905. p. 89. *Despréaux.*

DIABLE (le portrait du). N.° 906, p. 89. *Piron.*

DIEU (les effets de la puissance de). N.° 907, p. 90. *Racine.*

DIEU (l'existence de) prouvée. N.° 908, p. 91. 40 v. *Rousseau.*

DIEU (c'est par l'effet des bontés de) que la nature

procure tout à l'homme ſelon ſes déſirs ; il tient encore de ce même Dieu le génie propre à éclairer ſes eſprits & à former ſon cœur. N.° 908 *a*, p. 93. 12 v. *M. l'Abbé de la Serre.*

DIEU (la puiſſance de). N.° 909. p. 94. 14 v. *Geſner.*

DIEU (tout ce qui exiſte eſt ſoumis à la puiſſance de). N.° 910, p. 95, 25 v. *Racine.*

DIEU (les efforts des hommes ne peuvent rien contre la puiſſance de). N.° 911, p. 96. *Racine.*

DIEU appelle également tous les hommes à ſa gloire. N.° 912, p. 97. 30 v. *Racine.*

DIEU (le titre de Maître n'eſt permanent que dans la perſonne de). N.° 913, p. 98. *De Voltaire.*

DIEU (entretien ſur les effets admirables de la puiſſance de). N.° 914, p. 99. 136 v. *M. Léonard.*

DIEU (on reconnoît la puiſſance & la grandeur de) dans ſes ouvrages. N.° 915, p. 104. 100 v. *Tannevot.*

DIEU (les preuves inconteſtables de la puiſſance de). N.° 916, p. 109. 48 v. *Racine.*

DIEU (tableau de) dans toute ſa gloire. N.° 917, p. 111. 20 v. *Chapelain.*

DIEU (la puiſſance de), ou moyen de conſolation dans les diſgraces. N.° 918, p. 112. 52 v. *M. Le Franc de Pompignan.*

DIEU (la grandeur & les effets de la puiſſance de). N.° 919, p. 114. 100 v. *Duché.*

DIEU (les différens effets de la puiſſance de). N.° 920, p. 118. 21 v. *M. de Sacy.*

DIEU (nous devons juger de) par l'excellence de ſes Ouvrages. N.° 921, p. 119. *Arnaud D'Andilly,*

DIEU (de la grandeur de), & des hommages que les hommes lui doivent. N.° 922, p. 120. 57 v. *Rouſſeau.*

DIEU (tableau de la grandeur de), & de la foibleſſe des humains. N.° 923. p. 123. *Rouſſeau.*

DIEU (l'excellence, la grandeur & la bonté de). N.° 924, p. 123. 42 v. *Conrard.*

DIEU (œuvres admirables de), & ſa bonté pour l'homme. N.° 925, p. 125, 36 v. *Racine.*

DIEUX D'EGYPTE (les), ou le pouvoir des Paſſions. N.° 926, p. 127. 29 v. *De la Motte.*

DIEUX PÉNATES (les). N.° 927, p. 128. 237 v. *M. le C. de B.*

DIFFICILE (le). N.° 928, p. 137. *La Fontaine.*

DINDON (du). N.° 929, p. 138. *M. de Roſſet.*

DIRECTEURS (les ſoins des Dévotes pour leurs). N.° 930, p. 238. 14 v. *Boileau.*

DISCERNEMENT (le) des femmes eſt plus prompt, plus vif & plus juſte que celui des hommes. N.° 931, p. 139. 29 v.

DISCERNEMENT (le) avantageux. N.° 932, p. 141. *De la Motte.*

DISCORDE (pourquoi la) prit naiſſance. N.° 933, p. 141. *Rouſſeau.*

DISCORDE (la) eſt le fléau de ceux même qu'elle anime. N.° 934, p. 142. *De Voltaire.*

DISCORDE (la). N.°. 935, p. 142. *Saint-Didier.*

DISCORDE (la). N.° 936. p. 143. *De la Motte.*

DISCORDE (la) eſt la mère du fanatiſme. N.° 937, p. 143. *De Voltaire.*

DISCORDE (les funeſtes effets de la). N.° 938, p. 143. *Le Brun.*

DISCRET (l'Amant). N.° 939, p. 144. 32 v. *Bernard.*

DISEURS (aux) de bons mots. N.° 940, p. 146. *Colardeau.*

DISGRACE (la) des Souverains eſt communément ce que nous avons le plus à attendre d'eux; & c'eſt des moyens de l'éviter que les Courtiſans s'occupent le moins. N.° 941, p. 146. 12 v. *La Fontaine.*

DISGRACES (moyens de conſolation dans les). N.° 942, p. 147. 24 v. *Malherbe.*

DISPOSITIONS (les) pour la Peinture doivent être particulières en chaque Peintre pour chaque objet différent. N.° 943, p. 148. 71 v. *M. le Mierre.*

DISPUTES (les). N.° 944, p. 151. 212 v. *M. de Rhulières.*

DISTRAIT (le). N.° 945, p. 160. 22 v. *Regnard.*

DISTRAIT (le), ou le Palais de la Chimère. N.° 946, p. 161. 212 v. *Piron.*

DIVERSITÉ (la) devient un mal néceſſaire pour avoir quelque contentement dans la vie. N.° 947, p. 169. *De la Motte.*

DIVINITÉ (la) parlant à l'Homme. N.° 948. p. 170. *L'Abbé du Reſnel.*

DORMEUSE (la), ou Avis à ceux qui ont fort à cœur de réuſſir en amour. N.° 948 *a*, p. 170. 48 v.

DORMIR, ou ne rien faire, eſt à-peu-près la même choſe. N.° 948 *b*, p. 173. *Ganeau.*

DOUCEUR (la) en conteſtation avec la Beauté. N.° 948 *c*, p. 173. 20 v.

DOULEUR (ſur les rôles de la) & de déſeſpoir. N.° 949, p 174. *M. Dorat.*

DOULEUR ET LE PLAISIR (la). N.° 950, p. 175. 47 v. *Le Noble Teneliere.*

DOUTE (le) eſt le vice des gens inſtruits. N.° 951, p. 177.

DOUTE LEVÉ (le). N.° 951 *a*, p. 177. *Ganeau.*

DRAGON ET LE CHEVAL (le), ou la manière

assez commune de récompenser, ou Leçon à ceux qui veulent s'attacher, par leurs services, auprès des Grands. N.° 751 *b*, p. 177. 27 v. *Ganeau.*

DRAMATIQUES (les Auteurs) s'écartent trop du naturel dans leurs Œuvres. N.° 952, p. 179. 12 v. *Le C. de B.*

DUCHÉ (éloge de). N.° 953, p. 179. *Rousseau.*

DUEL (le) ne fait pas l'apologie de l'honneur. N.° 954, p. 180, 24 v. *Frédéric II.*

DUEL (prohibition du). N.° 955, p. 181. 93 v.

DUEL (le) aboli. N.° 956, p. 185. 74 v. *La Monnoye.*

DUELS & les PROCÈS (entretien moral sur les). N.° 757. p. 188. *L'Abbé de Villiers.*

DUPER (à ceux qui veulent) leur prochain. N.° 957 *a*, p. 190. *Ganeau.*

DUPRÉ (éloge de Mademoiselle). N.° 958, p. 191. *De Vertron.*

DURETÉ (la) bien vengée. N.° 959, p. 191. *Richer.*

EAU-DE-VIE (de l'), l'Esprit-de-vin. N.° 960, p. 192. 12 v. *M. de Rosset.*

ECHO (l'). N.° 961, p. 192. 22. v. *M. Dorat.*

ECCLÉSIASTE (précis de l') N.° 902, p. 193. 82 v. *De Voltaire.*

ECLIPSE DU SOLEIL (l'). N.° 962 *a*, p. 201. 76 v. *La Chapelle.*

ECOLIER (le tour d'). N.° 962 *b*, p. 204. *Ganeau.*

ECOLIERS ET LE PÉDANT (les), ou le Tartufe. N.° 963, p. 204. 31 v. *Richer.*

ECRITURE (les avantages de l') viennent de l'Imprimerie. N.° 964, p. 205. *P. Corneille.*

ECRITURE (les avantages de l') viennent de l'Imprimerie. N.° 965, p. 206. *Brébeuf.*

ECRIVAIN (à un) jaloux de bien rendre le sujet qu'il veut traiter. N.° 965 *a*, p. 206. 24 v. *M. l'Abbé de la Serre.*

ECRIVAIN (un) doit se prescrire des bornes sur le gain qu'il peut retirer de ses œuvres. N.° 966, p. 208. *Boileau.*

ECRIVAINS (fortie contre les jeunes & mauvais). N.° 967, p. 208. *Piron.*

ECRIVAINS (aux) qui veulent écrire avec netteté & avec douceur, N.° 967 *a*, p. 209. 12 v. *M. l'Abbé de la Serre.*

ECRIVAINS MODERNES (de la retenue dont les) doivent user dans leur critique. N.° 968, p. 210. 264 v. *L'Abbé du Resnel.*

ECRIVAINS ET AUX AUTEURS EN GÉNÉRAL (leçon de prudence & de retenue aux). N.° 969, p. 220. 30 v. *L'Abbé de Villiers.*

ECRIVAINS (ſortie contre les) qui ſe chargent de travailler à l'Hiſtoire. N.° 970, p. 222. *L'Abbé de Villiers.*

ECUREUIL, LA CHATTE ET LE CHIEN (l'), ou Leçon à ceux qui ſont trop *bons* & trop *complaiſans*. N.° 971, p. 222. 41 v. *M. l'Abbé Aubert.*

ECUREUILS (les deux), ou Leçon à ceux qui veulent reſter amis. N.° 972, p. 224. 33 v. *D'Ardenne.*

EDIT DE L'AMOUR. N.° 972 *a*, p. 225. *Pavillon.*

EDUCATION (entretien moral ſur l'). N.° 973, p. 226. 152 v. *Rouſſeau.*

EDUCATION (les ſuites bonnes ou mauvaiſes de l'). N.° 973 *a*, p. 232.

EDUCATION (les ſuites de l'). N.° 973 *b*, p. 232.

EDUCATION (les avantages de l'). N.° 974, p. 232. 142 v.

EDUCATION (les principes d'une bonne) doivent être fondés ſur la Religion; les mœurs & les manières. N.° 975, p. 238. 242 v. (1)

Fin de la Table des Sujets des neuf premiers Cahiers.

---

(1) Cette Table peut être jointe à la fin du cinquième volume. Au dixième volume, on reprendra la Table depuis le N.° 976.

D'après cette Table générale, j'oſe me flatter que le Public pourra concevoir une idée avantageuſe de l'*Encyclopédie Poétique*, que mes concurrens nomment Recueil bizarre, Recueil de Piéces morcelées, &c. Il eſt bien facile maintenant de ſe convaincre que les *Annales Poétiques*, & l'*Encyclopédie Poétique*, ſont deux Ouvrages qui n'ont abſolument aucuns rapports enſemble. On voit dans le Répertoire que je viens de donner, douze cents titres & plus de ſujets différens, dans le nombre deſquels il s'en trouve au-delà de huit cents qui ſont dans tout leur entier, & dont la compoſition de la majeure partie n'eſt pas au deſſous de cent vers, parmi leſquels encore on en trouve qui en ont juſques à trois, quatre, & cinq cents. Eſt-ce donc là une Compilation de Pièces morcelées.....? Des extraits qui forment autant de tableaux bien caractériſtiques, ſoit qu'on les examine du côté de la ſaine morale, ſoit qu'on les conſidère comme de ſimples portraits, éloges, ou deſcriptions d'êtres différens, animés & inanimés, ſont-ils des ſujets morcelés.....? L'Encyclopédie Poétique enfin peut-elle former un Recueil bizarre ?

Je dois garder le ſilence ſur les peines, les ſoins, la patience & le courage que cette entrepriſe a

exigés de moi : le Public impartial ne pourra parcourir la Table qui précède (ne la parcourût-il que fort rapidement) , ſans s'en former une idée ; peut-être ne me jugera-t-il pas indigne de quelque encouragement. Il ne pourra plus douter de la ſuite de l'exécution. Il concevra aiſément que je n'ai pu préſenter la nomenclature des ſujets qui ſont ſous les lettres A , B , C , D , & ſous une partie de la lettre E , ſans avoir eu auparavant les matériaux qui appartiennent aux autres lettres. A meſure que je recueille des nouveaux ſujets , je les place toujours , autant que l'ordre alphabétique peut le permettre , en obſervant ſeulement de doubler ou tripler les N.os ſous lequels ils tombent. (Voyez la page 40 de cette Table , N.° 369 , 369 *a*, 369 *b* ,) J'éviterai par-là la multiplicité des volumes de ſupplément.

Je paroîtrai blâmable ſans doute , d'avoir intercalé les Fables que j'ai choiſies , ſous les noms mêmes des Acteurs occupés dans les différentes ſcènes de morale. Il m'eût été bien plus facile , à la vérité , de ſuivre une autre plan ; mais j'ai cru devoir reſpecter les titres que les Auteurs ont donnés à chacune de leurs Œuvres ſéparément , & les laiſſer par conſéquent dominer ſur les dénominations que j'ai ajoutées à chaque titre , pour ſervir d'argument aux allégories. J'ai imaginé en même temps , que le Lecteur pourroit également ſe ſatisfaire en

recourant au mot capital ou mot générique de l'allégorie qu'il désirera connoître. (Voyez la clef de la Table, page 5.) Il le trouvera, à coup sûr, imprimé dans l'ordre alphabétique, & il sera renvoyé à la Fable qui représentera l'allégorie désirée. Cependant, je ne pourrai paroître blâmable dans l'arrangement que j'ai adopté, qu'autant que l'on ne considérera ce Livre que comme un Ouvrage fait pour être lu de suite ; ce qui, au contraire, ne doit pas être. Je prévois encore un petit reproche. On me demandera pourquoi j'ai placé, par exemple, l'article *Amour paternel* avant celui *Amour filial* ; ou pourquoi j'ai placé d'autres sujets sur le mot *Amour*, entre ces deux mêmes sujets? Je répondrois tout simplement à cette question, si on vouloit bien me l'adresser, qu'il ne sera jamais pénible pour le Lecteur d'épuiser ses recherches sur un mot quelconque, lorsque tous les sujets qui dépendront de ce mot, se suivront sous sa seule dénomination, & que ce petit désordre imaginaire me laisse la liberté d'employer tous les articles qui peuvent me survenir.

L'utilité importante qui doit résulter de cette immense Collection, doit consister uniquement dans la plus grande des facilités de trouver sur le champ tout sujet quelconque qui aura été traité en vers, & relatif à son idée. Je dois, en conséquence, bien combiner mes titres, les représenter

ſous différentes dénominations, s'ils en ſont ſuſceptibles, & placer ces dénominations dans l'ordre alphabétique, & fixer enfin le bon goût dont je puis être doué, ſur un excellent choix.

AVIS

ON ſouſcrit, pour cet Ouvrage, chez M. BOURON, Notaire, rue des Foſſés-Montmartre; chez M. MENJAUD, Notaire, rue Saint-Honoré, près celle des Poulies; chez l'Editeur (M. de GAIGNE), rue de Grenelle, près celle des SS. PP.; chez le ſieur MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni, & chez tous les principaux Libraires du Royaume. Tous les 20 jours, il paroît un Cahier de 240 pages, grand in-8°. Deux Cahiers forment un Volume. Chaque Volume a, en tête, un Portrait en taille-douce d'un des plus célèbres Poëtes qui ont exiſté depuis MALHERBE juſqu'à nos jours. Toutes les neuvièmes livraiſons ſont délivrées *gratis*. MM. les Souſcripteurs de Province, qui tiennent compte à l'Editeur des frais d'envois & de ports de lettres, reçoivent également les mêmes livraiſons *gratis*. Cette eſpèce de faveur que l'Editeur ſemble faire à MM. les Souſcripteurs de la Capitale, n'en eſt pas une, attendu qu'il n'y a qu'un ſeul & même prix pour tout l'Ouvrage, que les Abonnemens de la Capitale n'occaſionnent aucuns frais, & que ceux de la Province ſont inévitables & multipliés.

La Souſcription demeurera ouverte juſqu'à ce que le nombre de 600 Souſcripteurs ſoit rempli (1). *Ceux qui n'auront pas ſouſcrit, payeront le Volume à raiſon de 6 l. 12 ſ. Prix de ſouſcription pour toute la Collection annoncée : Les dix-huit Volumes avec Eſtampes, 79 liv. 4 ſ. Neuf Volumes, 37 liv. 12 ſ. Six Volumes, 25 liv. 14 ſ. Trois Volumes, 12 liv. 17 ſ. Le Volume, 4 liv. 8 ſ.*

---

(1) J'en réunis juſqu'à préſent au delà de 400. Toute la Famille Royale a daigné ſouſcrire à mon Entrepriſe.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

8° B
10,111

ENCYCLOPE

POETIQUE

P. M. Dr

GAIGN

I77

TO